

REVUE

DE PARIS.

REVUE
DE PARIS.

ÉDITION AUGMENTÉE

DES PRINCIPAUX ARTICLES DE LA

REVUE

DES DEUX MONDES.

—

TOME VIII.

AOUT 1835.

Bruxelles,

H. DUMONT, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

—

1835.

VIEUX VOYAGEURS FRANÇAIS.

IVES D'ÉVREUX.

Je ne sais trop quel est le vieux voyageur (c'est Raleigh, je crois) qui, voulant donner une idée des populations de l'Orénoque et de l'Amazone, couvre le sommet des arbres d'une foule de cabanes faites de branches entrelacées, qu'il appelle une ville sauvage. Nous n'en sommes plus à ce temps de naïveté merveilleuse : les Waraons eux-mêmes, qui ont donné lieu à ces peintures fantastiques, ont peut-être cessé de courber les branches de mangliers sur lesquelles ils bâtissaient leurs habitations aériennes. Les rives de l'Orénoque, du Para, et peut-être du Meari, où ils campaient dans les terres noyées, se couvrent de villages naissans. Dans quelques siècles des villes magnifiques s'élèveront sur de vastes chaussées, aux lieux où Raleigh et Keymis rêvaient l'Eldorado ; le monde des enchantemens aura recommencé pour cette partie de l'Amérique où tant de songes se sont évanouis. A partir de la Guyane jusqu'à cent lieues par-delà le grand fleuve, ces forêts magnifiques, mais inutiles, qui n'attendent que l'industrie pour faire place à une population florissante, auront tombé ; l'homme aura soumis la terre, et il cherchera les traditions. Alors on se rappelera que San-Luiz, la grande ville du Maranham, la cité brasilienne qui marche après Rio de Janeiro, Bahia et Fernam-

bouc, aura été fondée par les Français; on cherchera sa première origine, on étudiera les races primitives qui ont dû peupler l'île délicieuse où elle fut bâtie. Claude d'Abbeville, Lery, Hans-Stade, Thevet le cosmographe, Boulox Baro, Barlæus et Pison, deviendront les Strabon, ou, si on l'aime mieux, les Grégoire de Tours de ces contrées, appelées sans aucun doute à dominer une grande partie du Nouveau-Monde.

Oui, on ne doit pas craindre de l'affirmer, nous pouvons réclamer d'avance cette gloire avec les Allemands et les Hollandais, et ce sera surtout dans les vieilles chroniques des voyageurs français que l'histoire primitive de ces pays devra être étudiée; c'est qu'au XVIe et au XVIIe siècle il y a chez nous un instinct précieux qui nous convie à recueillir toutes les grandes traditions prêtes à s'éteindre; c'est que nous parcourons le monde *pour choses de religion*, et non pour accroissement de trafic; c'est que nous sommes missionnaires et non chercheurs d'or, et que nous avons eu une touchante prévision des besoins de l'avenir.

Parmi ces voyageurs, si dignes d'être enfin appréciés, la fortune s'est montrée bien diverse. A égalité de mérite, il y en a qui sont devenus célèbres, d'autres sont demeurés à peu près inconnus; j'ajouterai même qu'il y en a un dont on a complétement oublié le nom pendant plus de deux siècles, qu'on ne voit indiqué dans aucune relation, et qu'on ne trouve plus même dans nos bibliothèques. Celui-là cependant est un admirable écrivain et un ingénieux observateur; c'est le père Ives d'Évreux, dont le nom se trouve en tête de cet article, et que nous allons examiner.

Quelquefois, en voyant la brièveté si incomplète des documens que nous ont transmis dans leur latin barbare Grégoire de Tours et Frédégaire, source à peu près unique où les plus habiles sont cependant contraints de puiser, je me suis représenté la joie qu'éprouverait un antiquaire en trouvant, dans quelque manuscrit byzantin, l'appréciation élevée, le récit énergique des grands événemens qui ont agité chez nous le VIe et le VIIe siècle, et la peinture de ces rois à demi barbares, dont chaque passion enfantait quelque tragédie sanglante. J'aime à suivre en idée la curiosité inquiète de l'historien interrogeant avec anxiété les dates, les noms, les récits complétés; les ré-

flexions de l'écrivain intelligent, qui juge avec la supériorité acquise de celui qui a vu d'autres hommes et d'autres lieux. Eh bien ! le père Ives d'Évreux, c'est la belle chronique retrouvée, c'est l'historien sincère parlant sur des hommes dont il a prévu l'anéantissement, et sur des chefs dont il a compris la grandeur passagère ; et cependant, je le répète encore, le livre du vieux missionnaire a disparu complètement, nulle bibliographie spéciale n'en fait mention, nul dictionnaire historique, que je sache, ne le rappelle ; et encore l'exemplaire que j'ai sous les yeux est-il imparfait, quoique ce soit évidement celui qui a appartenu à Louis XIII ; c'est que les intrigues de cour se sont mêlées aux affaires du pauvre missionnaire, et que tout s'explique par cette phrase du sieur de Rasilly qu'on trouve en tête du volume : « Sire, voicy ce que j'ay peu par subtils moyens recouvrir du révérend père Ives d'Évreux, supprimé par fraude et impiété, moyennant certaine somme de deniers entre les mains de Francoys Huby, imprimeur, que j'offre maintenant à votre majesté, deux ans après sa première naissance, aussitôt estouffée qu'elle avait veu le jour (1). »

Puisque j'ai nommé le sieur de Rasilly, il est juste de dire quelques mots à son sujet, car si nous lui devons une chroni-

(1) Et plus bas il ajoute : « Il ne manque que la plus grande part de la préface et quelques chapitres sur la fin, que je n'ay peu recouvrir. » C'est probablement l'état imparfait du livre qui l'aura fait disparaître ; j'ai de fortes raisons pour croire qu'il n'existe plus que l'exemplaire de la Bibilothèque du Roi. J'ai fait pour m'en procurer un autre des recherches inutiles dans les diverses bibliothèques de Paris, et Boucher de la Richarderie, dans sa *Bibliographie des Voyages*, se tait sur le compte du père Ives, quoiqu'il cite avec prédilection Claude d'Abbeville. Southey, l'historien du Brésil, a ignoré cette source, et M. Warden, qui a épuisé la bibliographie américaine, n'a jamais eu occasion de la consulter. J'en dirai autant de M. Brunet, si exact dans ses renseignemens ; c'est donc un livre unique. Il est intitulé fort modestement : *Suite de l'histoire des choses plus mémorables advenues en Maragnan ès années* 1613 *et* 1614. Paris, de l'imprimerie de François Huby, 1615. 2 tomes in-8 en 1 vol. Le nom du père Ives n'est attaché qu'à l'épître dédicatoire adressée à Louis XIII, et on a ajouté au titre du deuxième volume : *Second traité des fruits de l'Évangile qui tost parurent par le baptesme de plusieurs enfans.* Cette portion du livre, qui n'est pas sans intérêt, n'offre cependant pas l'importance du premier volume.

que curieuse, la France faillit lui devoir bien davantage; il y alla pour elle des plus belles régions de l'Amérique méridionale; Claude d'Abbeville nous servira ici de guide, et cela d'autant mieux que son récit se mêle essentiellement à la relation du père Ives. Sous le règne de Henri IV, vers le milieu de l'année 1594, un capitaine français, nommé Riffault, s'embarqua pour le Brésil avec un grand nombre de Français; l'expédition formait une petite escadre; mais au lieu d'aborder vers la côte déjà peuplée de Guenabara ou de San-Salvador, il s'en alla débarquer au pays de Maragnan (1), où il fut parfaitement accueilli des Indiens. Une naïve affection pour les Français, qu'on retrouve à cette époque chez toutes les tribus de l'Amérique, explique la confiance qu'on mit dans cette expédition après les victoires de Men-de-Sà. Quoi qu'il en soit, cette première entreprise ne fut pas heureuse; le principal navire de Riffault échoua, la discorde se mit parmi les Français, et lorsqu'il s'agit du retour, plusieurs de ces aventuriers se virent contraints de rester parmi les nations indiennes; mais en ce temps d'activité audacieuse, un semblable retard comptait pour rien : l'enfant hardi de la Touraine ou l'intrépide Manceau s'en allait résolument vivre avec les sauvages parmi lesquels il trouvait bientôt une femme, un carbet et un *compère*, terme de vieille relation, et dont il partageait les périls ou les dangers. C'est ce qui arriva au jeune Des Vaux, natif de Sainte-Maure, qu'on nous représente comme un gentilhomme de facile humeur, « conquérant plusieurs insignes victoires et se façonnant toujours aux coustumes estranges du pays. » Le premier aspect du lieu et de ses habitans ne devait pas être sans quelque singularité pour un habitant de la Touraine, habitué à ses grands champs de blé, à ses grasses métairies, à ses paisibles laboureurs, si tranquilles sur la vie du lendemain, si bien en repos sur le passé. Mais notre Tourangeau était doué sans doute de cette philosophie pratique qu'on attribue à ses compatriotes; enfant insouciant de son siècle, il prit en amour l'âpre vie du sauvage : ses misères et

(1) Nous nous servirons de l'orthographe des vieilles relations, quoique les Portugais écrivent Maranhao avec l'*a* tildé ou Maranham.

ses joies soudaines lui plurent : il admira naïvement les grandes forêts vierges qu'il parcourait, et lui vint à la pensée que ce serait une riche province à ajouter au beau royaume de France ; « après donc avoir fait un long séjour audit pays, après avoir recognu la beauté et les délices de cette terre, la fertilité et la fœcondité d'icelle en ce que l'homme sçaurait désirer, tant pour le contentement et récréation du corps humain, à cause de l'amœnité du lieu, que pour l'acquisition de tout plein de richesses, qui avec le temps en pourraient provenir, le jeune Des Vaux fit ses propositions aux sauvages, et comme le raconte encore Claude d'Abbeville, outre la promesse de recevoir le christianisme, ils acceptèrent aussi l'offre qu'il fit de leur envoyer de France quelques personnes de qualités pour les maintenir et deffendre de tous leurs ennemis, l'humeur française plus sortable à la leur, qu'aucune autre pour la douceur de sa conversation. »

On est tenté de sourire de la dernière phrase du bon voyageur, et cependant rien n'est plus vrai au fond. Les Tupinambas s'étaient pris d'une merveilleuse tendresse pour les Français, et ceux-ci étaient certains, en quelque lieu qu'ils se présentassent, d'en être accueillis avec une effusion pleine de joie. Le jeune gentilhomme de Touraine s'adressa au sieur de La Ravardière, et bien peu s'en fallut alors que toute cette riche partie du Brésil n'appartînt pour toujours aux Français. Marie de Médicis tenait la régence : avec sa sagacité pénétrante, elle comprit l'importance de cette colonie, et quelques mois après le retour de La Ravardière, qui était allé s'assurer des rapports de Des Vaux, une compagnie des Indes occidentales était formée en France, deux lieutenans-généraux fondaient la colonie, Rasilly et La Ravardière unissaient leur activité.

Il faut lire les vieux voyageurs pour se faire une idée de l'enthousiasme des nouveaux débarqués, de leur admiration naïve pour cette nature puissante, de leur tendresse chaleureuse pour les Indiens qu'ils veulent tous convertir ! Rien ne manqua, on peut le dire, à la sagesse des règlemens. Les droits de chacun furent respectés, le courage à se maintenir fut admirable ; ce qui fit faute, ce fut la coopération efficace de la France, qui ne comprit plus, au milieu d'interminables tracasseries, la grandeur d'une semblable expédition. Ce qui détruisit l'œuvre de

tant d'efforts, ce furent de pitoyables intrigues, agissant sourdement à l'insu des deux généraux, et privant la France, pour l'avenir, d'une des plus riches contrées du globe. Aussi, et malgré les événemens probables qui aujourd'hui nous eussent privés de sa possession, n'est-ce pas sans une émotion réelle qu'on lit ces paroles, adressées par le sieur de Rasilly à Louis XIII, en lui présentait le Voyage du père Ives : « On a détruit cette relation, dit-il; cela s'est fait à dessein pour faire perdre insensiblement à votre majesté le titre de roi très chrétien, lui faisant abandonner les sacrifices et sacremens exercés sur les Indiens, la réputation de ses armes et bandières, l'utilité qui pouvait lui arriver et à ses subjects d'un si riche et fertile pays, et la retraicte du tout importante d'un port favorable pour la navigation au long cours, aujourd'huy ruinée, faute d'avoir su conserver ce que j'avais avec tant de soins et de despenses acquis. »

En 1614, les Portugais prirent sur nous l'île de Maragnan, et il n'est resté en effet de tant d'efforts qu'une ville bâtie par les Français, et où notre nom est maintenant oublié, que deux relations rarement consultées, et dont la plus importante n'a peut-être jamais été citée.

Ce n'est pas seulement la grace du style, la sincérité des observations qui distinguent le père Ives, ce seraient des qualités qu'il partagerait avec Claude d'Abbeville; mais il a sur celui-ci un avantage qu'on ne saurait lui contester. Au Maranham, le chef de la mission ne resta que quatre mois (1); lui, il y demeura deux ans entiers.

Quand les missionnaires arrivèrent dans l'île de Maragnan, ils se doutaient à peine qu'une grande révolution avait eu lieu chez les tribus parmi lesquelles ils allaient vivre. Repoussés de tous côtés par les Portugais, vaincus sur le bord de la mer et même dans l'intérieur, la tribu la plus fière de la race des Tupis,

(1) Claude d'Abbeville, de son propre aveu, ne fit pas un plus long séjour dans l'île; il revint à Paris avec sept ou huit sauvages de la nation des Tupinambas, qui excitèrent au plus haut degré la curiosité des Parisiens, et qui, après avoir été baptisés en grande pompe, eurent à peu près le sort des Charruas et des Osages qui sont venus dernièrement visiter l'Europe. La plupart d'entre eux moururent; il est fait mention cependant d'un de ces catéchumènes qui retourna au Brésil.

les Tupinambas, qui avaient dominé tout le sud du Brésil, s'étaient décidés à émigrer vers le nord. L'île de Maragnan, qui touche pour ainsi dire au continent, dont elle n'est éloignée que de cinq lieues, leur avait semblé, par sa fertilité, un endroit favorable de retraite, et ils y avaient établi leurs aldées: réunies dans une île qu'on pouvait parcourir en quelques journées, et dont rien n'égale la fertilité, conduites par des chefs qui avaient donné des preuves assurées de valeur et de haute intelligence, les tribus se montrèrent encore un moment, avant de s'éteindre, telles qu'elles avaient été au temps de leur puissance et quand elles dominaient le pays.

Le père Ives se trouva dans une admirable position pour les observer. Aussi sa relation contient-elle, mieux encore que le voyage d'Abbeville, certaines traditions qu'on chercherait vainement ailleurs. Cela est si vrai que si vous la comparez avec celle de Lery, qui l'a précédée de près de quatre-vingts ans, vous retrouvez, avec un développement remarquable, toutes les habitudes bizarres, toutes les pompes sauvages, tous les usages singuliers qui frappaient les Français parmi les tribus de la baie de Guenabara. Le caractère de cette relation cependant est de servir de complément à celles qui l'ont précédée; c'est d'expliquer avec une simplicité toute naïve certains faits que le scepticisme du XVIIIe siècle s'est hâté de rejeter, et qui méritaient au moins un examen sévère avant de les abandonner à l'oubli. Je n'en veux citer qu'un exemple: tout le monde connaît la tradition poétique qui a imposé au fleuve des Amazones le nom qu'il a conservé. Vingt relations, moitié réelles, moitié fantastiques, parlèrent de ces femmes guerrières. Le génie des Espagnols se plut à reproduire le mythe de l'antiquité sous toutes les formes; les récits merveilleux s'accumulèrent, et il parut plus simple même à notre époque de rejeter le fait parmi les fables, que de le discuter un moment. Cependant le voyageur par excellence, l'homme de sévère observation, M. de Humboldt, avait admis que des Indiennes, lassées du joug, avaient bien pu lui échapper, pour former une tribu à part, comme ces Nègres qui fuient dans les montagnes ou qui se cachent dans les forêts. Il suffit d'avoir campé au milieu d'un village américain, et d'y avoir observé les misères de la femme, pour comprendre cette opinion. L'exagération lui a ôté sa probabilité., et le père Ives

la rétablit. « Il sera bon, dit-il, que j'allègue ce que j'ay appris des sauvages touchant la vérité des Amazones, parce que c'est une demande ordinaire : s'il y a des Amazones en ces quartiers-là, et si elles sont semblables à celles dont les historiographes font tant mention. Pour le premier chef, vous devez savoir que c'est un bruit général et commun parmy tous les sauvages qu'il y en a, et qu'elles habitent en une isle assez grande, ceinte de ce fleuve de Maragnan, autrement des Amazones, qui a, en son emboucheure dans la mer, cinquante lieues de large, et que ces Amazones furent jadis femmes et filles de Tapinambos (1), lesquelles se retirèrent à la persuasion et soubs la conduicte d'une d'entre elles de la société et maistrise des Tapinambos : et gagnans pays le long de cette rivière, enfin appercevans une belle isle, elles s'y retirèrent et admirent, en certaines saisons de l'année, sçavoir des *acajous* (2), les hommes des prochaines habitations pour avoir leur compagnie ; que, si elles accouchent d'un fils, c'est pour le père, et l'emmène avec luy après qu'il est compétamment alaicté ; si c'est une fille, la mère la retient pour demeurer à toujours avec elle. Voilà le bruict commun et général. »

Le père Ives allègue ensuite, en faveur de cette tradition, le témoignage d'un chef qui demeurait fort avant dans l'intérieur, et qui lui affirma avoir rangé, dans son canot de guerre, l'île où les femmes guerrières s'étaient retirées. Il ajoute :

« Quant au second chef, ce mot d'*Amazone* leur est imposé par les Portugais et Français, pour l'approchement qu'elles ont

(1) Le père Ives désigne constamment sous ce nom les anciens dominateurs du Brésil, que son contemporain Claude d'Abbeville nomme Topinambas, et que Lerby appelle Tououpinambaoult. Vasconcellos, qui leur conserve le nom de Tupinambas, admis toujours maintenant, croit qu'ils tenaient ce nom de l'antique dénomination d'un chef appelé tupis. Ce qui se serait passé chez ces peuples rappellerait dans tous les cas un usage commun aux plus grandes nations et qu'on retrouve chez les Hébreux, chez les Grecs et les Romains. Il n'est pas inutile de rappeler que le mot *tupan* indique l'excellence terrifiante dans *la lingoa geral* du Brésil, et que les Tupinambas, dont on retrouve des tribus dans toute l'entendue du Brésil, étaient peut-être, parmi les nations indiennes, le peuple choisi de Dieu.

(1) C'est le fruit de l'ancardium dont les Brésiliens faisaient un vin enivrant.

avec les Amazones anciennes, à cause de la séparation des hommes; mais elles ne se coupent pas la mamelle droicte, ny ne suivent le courage de ces grandes guerrières, ains vivant comme les autres femmes sauvages, habiles et aptes néanmoins à tirer de l'arc, sont nuës, et se défendent comme elles peuvent de leurs ennemis. »

Rien de si probable et surtout de si simple n'avait été dit, que je sache, sur cette étrange peuplade, qui a imposé son nom non-seulement au fleuve, mais à un des plus vastes pays de l'Amérique méridionale. On a peut-être attaché trop d'importance à la tradition que résume d'une manière si positive le récit du vieux missionnaire; mais la discussion une fois admise, il est curieux de voir comment le père Ives d'Evreux l'éclaircit en quelques mots, et combien son opinion naïve se rapproche du voyageur, qui a épuisé tous les doutes de la science, et qui a compris toutes les incertitudes de la tradition.

Un des faits les plus curieux qui nous aient été transmis sur les Indiens de ces régions, un de ceux qui ont le plus contribué à faire douter de la véracité des vieux voyageurs anglais, parce qu'ils nous l'ont rapporté en l'entourant d'un certain merveilleux, c'est l'existence de ces tribus anthropophages, vivant au sein des terres noyées dans des cabanes que baigne la mer, et qui s'élèvent sur les nombreuses arcades du manglier. Vers le commencement du siècle, une de ces curieuses tribus qui demeurent encore à l'embouchure de l'Orénoque, sous le nom de Guaraons (ou Waraons), fut visitée par un voyageur français, qui fut émerveillé de ses habitations et de l'heureuse abondance qui y régnait, grace au palmier murichi, qui peut croître au sein des eaux. En 1615, une nation semblable existait aux bouches de l'Amazone, et ce que M. Leblond raconte des Guaraons de l'Orénoque, peut être sans doute appliqué à ces *Camarapins* du Para, qu'on nous dépeint comme d'implacables anthropophages, et contre lesquels La Ravardière dirigea une nombreuse expédition ignorée de tous les historiens. Laissons parler le vieux voyageur.

« Ceste armée donc des François et des Tapinambos, au nombre de plus de mille deux cents, sortit de Para, et entra en la rivière des Pacaiares, et de là en la rivière de Parisop, où ils trouvèrent Vuac-Ouassou, qui fit offre de mille deux cents

des siens, pour renforcer l'armée, dont il fut remercié; il en fut pris seulement quelque nombre qu'il accompagna luy-même, et les mena au lieu des ennemis, lesquels demeuraient dans des *iouras* qui sont des maisons faictes à la forme des Ponts-au-Change et de Saint-Michel de Paris, assises sur le haut de gros arbres plantés eu l'eau. Incontinent ils furent assiégez de nos gens et saluez de mille ou douze cents mousquets en trois heures et se défendirent valeureusement, en sorte que les flèches tombaient sur les nostres comme la pluye ou la gresle, et blessèrent quelques François et plusieurs Tapinambos; pas un toutefois n'en mourust. On leur tira quelques coups de fauconneau et *despoire*, et mit-on le feu à trois de leurs *iouras* dont soixante des leurs furent tuez, ce qui leur accreut d'avantage le désespoir, aymans mieux passer par le feu que de tomber es mains des Tapinambos, ce qui fust cause qu'on les laissa là, pour les avoir une autre fois avec douceur, beaucoup meilleure pour gagner les sauvages. Durant le combat furieux des mousquetaires, ils usèrent d'une ruse nomparcille : c'est qu'ils pendirent leurs morts contre le parapet de leurs iouras, et leur ayant attaché une corde de coton aux pieds, les faisaient bransler le long des fentes : ce que voyans les François, croyaient que ce fussent des sauvages qui passassent et repassassent. »

Au milieu du bruit des mousquets et des flammes qui dévorent la ville aérienne, une Indienne fait signe qu'elle veut parler, et à l'énergie terrible de sa harangue, on comprend que des femmes guerrières ont pu peupler les forêts.

« Tous cessèrent de tirer, puis cette femme cria : Vuac-Ouassou, Vuac-Ouassou, pourquoy nous as-tu amené ces bouches de feu (ils désignaient ainsi les Français) pour nous ruiner et effacer de la terre? penses-tu nous avoir au nombre de tes esclaves? voilà les os de tes amis.... On lui fit dire par les truchemens qu'elle eust à se rendre afin de sauver le reste du feu. — Non, dit-elle, jamais nous ne nous rendrons aux Tapinambos : ils sont traistres : voilà nos chefs qui sont morts et tuez de ces bouches de feu, gens que nous ne vismes jamais. S'il faut mourir, nous mourrons volontiers avec nos grands guerriers, notre nation est grande... »

Mais franchissons les solitudes qui séparent le Para du Maragnan, rentrons dans l'île heureuse où sont établis les Français.

Jusqu'à présent le père Ives d'Évreux a été historien ; nous allons entendre le voyageur, nous allons écouter ses récits pleins d'originalité et de grace, ses douces admirations, ses comparaisons ingénieuses. Avant tout, le père Ives est missionnaire ; s'il a quitté son couvent, c'est pour baptiser des sauvages, c'est pour leur faire comprendre les saints mystères qu'il a médités... Eh bien! cet homme a tout le génie de son apostolat ; il ne peut pas savoir encore la langue des Tupis, comme plus tard il l'apprendra : ne soyez pas en peine de son éloquence religieuse, il se fera merveilleusement comprendre de ses néophytes, et pour leur expliquer les saints mystères, il n'aura qu'un regard à jeter sur les petites forêts verdoyantes qui bordent l'Océan.

« Entre ces arbres, j'en trouve dignes d'être remarquez, dit-il, premièrement les aparituriers, qui sont arbres croissans le long de la mer et jectent de leurs rameaux des petits filets sur le sable ou entre les pierres que couvre la vase, qui tost prennent racine, se fortifient et grossissent, et ayans eu leur stature parfaicte commencent eux-mêmes de jetter d'autres filets, qui font comme ils ont fait, en sorte que ces arbres se multiplient infiniment, chacun produisant son semblable de main en main, non de la racine comme les autres arbres, ains de leurs rameaux en quoi je ne sçay lequel des deux plus admirer, ou la succession perpétuelle de père en fils, ou la génération toute diverse d'avec le commun des végétaux.

« Je me servois de cette comparaison pour faire comprendre aux sauvages le mystère de l'incarnation du fils de Dieu, en leur disant que Jésus avoit deux naissances, une d'en haut, éternelle et divine, sortant de son père sans en sortir, distingué de son père par hypostase, comme le rameau de l'apariturier avec le fil engendré de luy, un toutefois, en essence et substance, avec son géniteur comme le filet avec son rameau, vivant d'une mesme nourriture divine et céleste, sçavoir : l'amour du Saint-Esprit qui fait la troisième personne ; l'autre d'en bas, temporelle et humaine, sorti du sein de la vierge Marie et nourri de son laict... Ce que les sauvages concevoient extrêmement bien, et n'y trouvoient, à ce qu'ils me disoient, aucune difficulté ; argumentans ainsy : — Si Dieu a donné cette puissance aux arbres, qui n'ont point de sentiment, pourquoy luymesme n'auroit-il pas le moyen de le faire ? »

Ce vieux religieux qui a su trouver de semblables comparaisons pour rendre sensible l'idée la plus métaphysique du christianisme à des sauvages, comprend mieux les Brésiliens qu'aucun voyageur de son époque. En général il leur est indulgent et il se plaît à tracer de leur vie intérieure des tableaux pleins d'une grace fidèle, surtout pour ceux qui ont vécu dans la cabane des Indiens. Tantôt, après vous avoir expliqué la vie active de ses chers Tapinambos, il vous peindra la paresse voluptueuse qui succède chez eux à l'agitation; il vous montrera un de leurs guerriers se balançant dans son hamac, sous les rameaux fleuris, et aimant mieux endurer la faim plusieurs heures, que de changer un seul instant de position. A quelques pas de lui des pièces de venaison cuites à point demeuraient sur le brasier, raconte le père Ives. « Nos François affamez et délibérez de faire feste à cette table préparée, lui demandèrent d'une voix douce et amoureuse — *dé omano chetouasap*, estes-vous malade, mon compère? Il répond qu'ouy; les François répliquèrent : Qu'avez-vous donc, qu'est-ce qui vous fait mal? Ma femme, dit-il, est dès le matin au jardin, et je n'ay encore mangé. » Ses hôtes ont beau lui représenter qu'il n'a qu'à descendre pour satisfaire son appétit, et il leur avoue qu'il ne se sent pas le courage de se lever, et pour commencer un joyeux festin, il faut qu'ils se décident à le servir. « La peine qu'ils eurent d'apporter les viandes de dessus le boucan, qui n'estoit qu'à trois pieds de là, fut le payement de leur escot.

« Nonobstant ces perverses inclinations, ils en ont d'autres très bonnes et louables à la vertu, s'écrie aussitôt le bon missionnaire, comme s'il craignait d'avoir calomnié ses chers catéchumènes. La libéralité est très grande chez eux, et l'avarice en est fort éloignée... ils gardent équité ensemble, ne se fraudent et ne se trompent... ils sont fort compationnans et se respectent l'un l'autre, spécialement les vieillards; ils sont fort patiens en leurs misères et famines, jusques à manger de la terre, à quoy ils habituent leurs enfans, chose que j'ay veüe plusieurs fois, que les petits enfans tenaient en leurs mains une pelotte de terre, qu'ils ont en leur pays quasi comme terre sigillée, laquelle ils succoient et mangeoient ainsi que les enfans de France, les poires, les pommes, et autres fruits qu'on leur donne. »

Ce dernier trait rappelle un des faits les plus curieux que cite M. de Humboldt, et il prouve d'une manière positive qu'à l'imitation des Ottomaques de l'Orénoque, les Tupinambas se nourrissaient quelquefois de terre.

Comme le père du Tertre, qu'il précède de quelques années, et avec lequel cependant il a plus d'un rapport, le père Ives se plaît surtout aux vues d'intérieur, aux détails de la vie privée : c'est comme cela qu'il aime à peindre les hommes et quelquefois les tribus. Voici une de ses anecdotes, où il essayait de prouver qu'il y avait de l'injustice à désespérer des sauvages pour l'amélioration future de la colonie. C'est la contre-partie du récit qu'on vient de lire, le pendant au tableau que je viens de lui laisser esquisser.

« Je raconteray icy une jolie histoire. Un jour, je m'en allois visiter le grand *Thion*, principal des pierres vertes tabaiares ; comme je fus en sa loge, et que je l'eus demandé, une de ses femmes me conduisit soubs un bel arbre, qui estoit au bout de sa loge, qui le couvroit de l'ardeur du soleil ; là-dessouz il avoit dressé son mestier pour tisser des licts de coton, et travailloit après fort soigneusement. Je m'estonnay beaucoup de voir ce grand capitaine, vieux colonel de sa nation, ennobly de plusieurs coups de mousquet, s'amuser à faire ce mestier, et je ne peus me taire que je n'en seusse la raison, espérant apprendre quelque chose de nouveau en ce spectacle si particulier. Je lui fis demander par le truchement qui estoit avec moy à quelle fin il s'amusoit à cela ? Il me fit response : Les jeunes gens considèrent mes actions, et selon que je fais ils font. Si je demeurois sur mon lit, à humer le petun, ils ne voudroient faire autre chose ; mais quand ils me voient aller au bois, la hache sur l'espaule et la serpe en main, ou qu'ils me voient travailler à faire des licts, ils sont honteux de ne rien faire. »

Jamais je ne fus plus satisfait, ajoute le bon religieux, et il continue, pour prouver comment ses chers sauvages « sont très aptes pour apprendre les sciences et les vertus. » Et quand il a bien discouru de toutes ces choses, sa pensée s'élève, son langage devient plus grave ; il comprend aussi toute la poésie traditionnelle de ce peuple, et il la rappelle avec d'admirables paroles.

« Ce qui m'estonna davantage, est qu'ils réciteront ce qui

s'est passé d'un temps immémorial et ce seulement par la traditive : car les vieillards ont cette coustume de souvent raconter devant les jeunes gens quels furent leurs grands pères et ayeux... ils font cecy dans leurs carbets, et quelquefois en leurs loges, s'éveillans de bon matin et excitans les leurs à écouter les harangues ; aussi font-ils quand ils se visitent : car s'embrassans l'un l'autre, en pleurant tendrement, ils répètent, l'un après l'autre, parole pour parole, leurs grands-pères et ayeux, et tout ce qui s'est passé en leurs siècles. »

Comme tous les missionnaires de cette époque, le père Ives précède nos naturalistes ; il s'en va sur les bords de l'Océan, il contemple d'un œil curieux tous ces fruits de la mer qui brillent après la marée ; il pénètre dans les grandes forêts, il y demeure des heures entières. Entre l'idée d'un sermon et son bréviaire, un insecte l'occupera ; il sera tout ému du chant d'un oiseau ; les ailes chatoyantes du laerte, le parfum du faux vanillier, mettront en émoi tout son amour ; alors, comme le père du Tertre, si fréquemment cité par Buffon, il aura des extases d'admiration, des prévisions de science ; il décrira le bruit sonore de la cigale d'Amérique, comme le pourrait faire un entomologiste de nos jours, il interrompra ses prières pour discerner une loi de la nature et pour l'expliquer avec une sainte effusion, en se dégageant presque toujours de la doctrine du maître, quoiqu'il aime à citer Salomon, Aristote et Isidore.

D'ordinaire aussi ces tableaux sont complets, quoique restreints. Ce sont de véritables peintures à la Fielding, dont le cadre est resserré, mais où la nature est prise sur le fait. Laissons-lui raconter la vie furtive du singe et les ruses du jaguar, qu'il appelle l'once d'Amérique.

« Généralement, le naturel des *monnes* de ce pays est agréable. Premièrement elles s'entresuivent queue à queue, la première donnant la cadence au pas, en sorte que les suivantes mettent les pieds et les mains où la première a mis les siens. Elles font quelquefois une si grande procession, que l'on en a vu telle fois deux ou trois cens sauter les uns après les autres. Je ne veux pas dire davantage, encore que ce soit la vérité, pour n'estonner point le lecteur. Je sçay que je me suis trouvé plusieurs fois dans les bois, esquels elles avoient coustume

d'habiter plus souvent, et vous diray, sans taxer le nombre, que j'en ay vu une très grande quantité, faisans en la même manière que je viens de dire. Chose qui est autant agréable que l'on puisse imaginer, car ces animaux se jetteront à corps perdu d'arbre en arbre, de branche en branche, comme pourroit faire un oyseau bien volant. »

Après avoir décrit l'effroi que l'arrivée subite d'un étranger produit sur toute la troupe, le vieux voyageur raconte avec la même grace les ruses qu'emploie l'animal pour aller boire dans la forêt.

« Sçavez-vous avec quelle industrie? Le gros de l'armée s'arreste à trois cens pas de la fontaine et envoye des espies, lesquelles la viennent visiter et les advenues d'icelles, regardant soigneusement deça delà s'il n'y a rien qui branle, et si quelques ennemis ne sont pas aux aguets. Si elles aperçoivent quelqu'un, elles crient d'une voix affreuse, et gaignent au pied au lieu où est l'armée; puis, quelque tems après, elles retournent et font comme devant, et au cas que la place soit seure, elles crient et jappent pour faire venir la trouppe; laquelle estant arrivée, garde cette autre ruse : c'est qu'elles boivent toutes une à une, et à mesure qu'une a beu, elle passe outre et monte aux arbres, et ainsi file à file jusqu'à la dernière. Elles boivent et s'échappent d'un autre côté qu'elles n'estoient venues, afin d'achever leur procession; car de la fontaine, elles vont au sabat traicter leurs amours. »

« N'ayez pas peur que ces guenons s'esloignent des arbres, » ajoute le père Ives dont la cabane touchait à la forêt, et qui a été maintefois témoin de leur manége. « C'est leur refuge;..... si elles voient passer un canot de sauvage assez loing d'elles, elles le saluent de quelque risée à leur mode; que si le canot approche du lieu où elles sont, haut le pied, vous ne les tenez pas, l'armée déloge. »

Mais achevons le drame, voyons maintenant comment la ruse sait vaincre toute cette agilité, et guettons l'once américaine au milieu de ces bonds joyeux. « Tantôt, dit le père Ives, elles battent les bois en circuit où les monnes se retirent, et après les avoir aculées en pointe, se jettent après à corps perdu, sur les branches; d'autrefois elles les attendent bien cachées sous les feuilles au lieu où elles reconnoissent que ces monnes vien-

nent boire. Davantage, elles se mussent dans la vase où elles ont remarqué que les guenons viennent pescher des moulles et des crabes... Elles font encore plus : quand elles voient que les guenons sont en quelque lieu assemblées, elles vont bellement le ventre contre terre, et lors elles s'estendent feignant estre mortes : la première guenon qui passe en ce lieu s'arreste, et appelle les autres qui viennent incontinent, et descendent le plus bas qu'elles peuvent, se défiant toujours pourtant, afin de contempler et considérer asseurément si leur ennemie est morte, grinçans les dents et marmotans un ramage de congratulation à sa mort, mais elles sont bien estonnées que la trespassée ressuscite à leur voix, montant plus vite qu'elles au faîte des arbres, où elles changent leur vie en mort non simulée, mais véritable. »

Je m'arrête dans ces citations qu'il serait facile de multiplier; elles suffiront, je pense, pour prouver que le père Ives d'Évreux, dont il est question ici pour la première fois, est de cette famille d'admirables écrivains, dont les épanchemens furent trop faciles et les admirations trop naïves, pour que la pompe un peu glorieuse du grand siècle ne les étouffât pas. Ce désordre des vieilles forêts, ce pêle-mêle d'observations, ces enthousiasmes sans fin et quelquefois sans motif apparent bien réel, devaient être souverainement dédaignés par les hommes qui songeaient au Traité du Sublime de Longin, entre les ifs émondés du parc de Versailles. Port-Royal seul, dans sa religieuse solitude, eût pu comprendre ces élans mystiques des vieux missionnaires, ces ardeurs presque insensées, qui les entraînaient de forêts en forêts, pour surprendre une velléité naïve de religion, pour guetter une ame et la rendre à Dieu ; la persécution que subissaient eux-mêmes les pieux solitaires, la forme un peu sévère de leurs études, et peut-être une haute préoccupation des discussions théologiques, les empêchèrent d'écouter attentivement ces voix chrétiennes pleines de tendresse, qui soupiraient en même temps qu'eux dans les forêts américaines. Mais les contemporains du père Ives, qui quittaient souvent leur couvent pour n'y point retourner de longues années, avaient beaucoup vu, ils avaient été d'ingénieux observateurs, et c'est ce qui les sauva d'un oubli complet ; lorsque Buffon avait épuisé toutes les formes majestueuses du

style, et qu'il se sentait fatigué, c'était à cette source ignorée qu'il allait se rafraîchir. Lorsque Bernardin rêvait les graces infinies de la nature, on le sent à ses études, souvent il avait relu les vieux missionnaires.

FERDINAND DENIS.

VIRGILE.

Roman.

I.

Celle qui revenait des jardins de Jules César situés sur le Tibre, celle qui passait dans sa litière portée par des esclaves éthiopiens, cette jeune fille escortée d'un intendant monté sur un cheval des Gaules, cette Romaine, était une descendante de la famille Claudia, et elle portait le nom de Sylvia.

Elle revenait à sa maison de la ville, vers la chute du jour; la chaleur étant excessive cette année-là, Sylvia avait coutume de se promener au bord des eaux sous les ombrages sacrés, légués au peuple romain par le divin Jules. Elle rencontra quelques chevaliers qui partaient pour Préneste, et qui la saluèrent; mais elle vit à peine leur salut; peut-être même détourna-t-elle la tête du côté opposé. Il passa un prêtre de Cybèle, et cet homme la regarda avec des yeux ardens; la jeune fille tira le rideau de sa litière; les prêtres de Cybèle étaient mal famés dans l'Italie. Oui, mais il vint une femme du peuple portant une amphore sur la tête, et paraissant haras-

sée sous ce poids ; Sylvia dit à un des esclaves qui la suivaient d'aider la plébéienne à transporter jusqu'à sa demeure de l'eau du Tibre, et elle lui donna de sa belle main une pièce d'argent. Voyant sa grace et sa bonté, la pauvre Romaine lui dit:

— Si ta mère vit encore, ô jeune patrone, elle doit être assurément plus fière de toi que Cornélie ne l'était de ses fils, les deux Gracques immortels. Je suis pauvre, mais sois sûre que je sacrifierai, en ton honneur, un coq à Esculape, et que j'offrirai pour toi deux ramiers à l'autel de la pudeur.

La patricienne répondit :

— J'accepte tes vœux... ceux qui vont en litière en ont souvent plus besoin que les autres...

Elle lui fit donner en même temps six autres pièces d'argent par Norbanus, son intendant, puis elle dit à ses porteurs de hâter le pas. La femme plébéienne ne se soucia plus de sa cruche d'eau ; elle la prit des mains de l'esclave, elle l'abandonna sur la rive, et se rendit au quartier du Tévéron, afin de se réjouir avec les siens. Or, cette femme était une de celles qui faisaient profession de laver les tables et le pavé des boutiques; elle avait l'oreille fine, la parole facile et l'esprit insinuant. On la nommait Cartilla.

En rentrant dans sa maison, Sylvia reçut des mains de son affranchi une lettre scellée d'un cachet qui représentait un sphynx. Elle se hâta de la lire, reconnaissant qu'elle était de César Auguste ; puis elle répondit celle que voici :

« Il y a bien des gens qui te diraient à ma place ; tes désirs sont des ordres ; pour moi, César, je suis heureuse de ton offre, mais je réfléchirai avant d'accepter. J'ignore pourquoi tu reprends ton *sphynx*, la tête d'Alexandre dont tu te servais pour cachet, était plus digne de toi. Le *sphynx* est la ruse perfide... Scelle tes lettres avec ton premier cachet, César. Parménion et moi, nous t'en supplions.

« Je te salue. »

La nuit étant venue, Sylvia se retira dans l'appartement secret de sa maison ; elle était fatiguée du poids de sa journée, bien qu'elle n'eût marché qu'en litière et qu'elle se fût assise long-temps sur un tapis de peau de léopard à l'ombre des sycomores ; elle était harassée de lassitude, la faible et mince jeune fille... c'était la maladie ordinaire des patriciennes, en ces

temps-là. Elle dit donc à Énoë, son esclave bien-aimée :

— Ma belle Juive, si ta loi ne te défend pas d'accomplir les devoirs de ta charge, le jour que tu appelles le sabbat, je te prie de me préparer le bain et la collation.

A quoi la jeune fille de Judée répondit :

— Je suis à Rome et j'obéis.

— Avec répugnance, Énoë?..

— Non, avec tristesse.

— Que tous les Dieux me gardent d'affliger la douce créature que ma mère m'a léguée par son testament, comme un trésor d'innocence et de fidélité ; appelle Midra, ô ma chère Énoë.

La Juive obéit, et voilà qu'une grande et forte Gauloise s'en vint préparer l'eau tiédie, les huiles et les essences. Cette esclave des Gaules remplissait son service avec une méthode et une exactitude qui désespéraient Sylvia.

— Vraiment! disait-elle, la Gaule est irréprochable en tout point ; elle est calme et sereine comme l'eau du bassin. Est-ce que le souffle du vent ne viendra jamais rider cette belle onde tranquille? Souvent il m'arrive, Midra, de vouloir te quereller pour la trop haute perfection de tes œuvres. Que veux-tu? Je suis faite ainsi... mon corps est faible, ma santé délicate... mais j'ai l'ame fiévreuse, tourmentée... et voulant sans cesse s'échapper... la folle! comme si elle se sentait des ailes. — Énoë, est-ce que les ames en ont, en effet? tes livres juifs en parlent-ils? Oh! combien de fois m'as-tu vanté tes livres !...

— Douce patrone, ces livres merveilleux semblent avoir été écrits pour toi ; ils calmeraient ta tête et ton cœur.

— Je veux les lire ; traduis-les-moi en langue latine... la plus belle des langues, Énoë...

— Après celle de David et d'Ézéchiel, peut-être...

— Oh! non! tu n'as donc pas entendu le quatrième chant de l'Énéide?...

— Et comment veux-tu que moi, une esclave...?

— Tu as raison, je suis une insensée...

Sylvia baissa la tête et se mit à rêver. Didon et Anna passèrent sans doute devant elle, car elle avait le regard fixé sur le marbre de la muraille comme sur un miroir magique ; mais la Gauloise ayant annoncé que le bain était prêt, la jeune patri-

cienne s'éveilla, pour ainsi dire, et quittant la rive de Carthage, elle descendit dans l'eau cristalline d'une mer entourée de jaspe et de porphyre; ses membres délicats, enveloppés de fin lin, s'étendirent avec mollesse, et sa respiration parut moins oppressée; Midra prit alors, dans un coffret d'argent ciselé, de l'huile de Mythilène parfumée avec des herbes du Liban, et elle humecta de cette liqueur la magnifique chevelure de Sylvia. Comme un jeune lis, penché et languissant au soleil de midi, se relève sur sa tige et se balance orgueilleusement dès que viennent les brises du soir, ainsi la belle patricienne se ranima aux senteurs des essences orientales et au contact de l'eau douce et ambrée; elle fit allumer toutes les lampes de la salle de bain, puis elle invita Énoë à s'asseoir auprès du bassin, et congédiant la Gauloise par un signe d'amitié, elle parla ainsi:

— Je t'aime, ma douce fille de Jérusalem, malgré ton culte et ton origine... Tu sais que Rome est dédaigneuse! je t'accorde même qu'elle est souvent injuste et sans pitié pour le reste du monde. Ta nation, par exemple, est entachée à ses yeux d'une sorte de souillure, d'une fatalité malheureuse, si tu veux; il faut pardonner cela à Rome; les grandes reines sont vaniteuses. Quant à moi, je t'aime comme si tu étais née à Baïe, ou dans la Campanie: tu vois avec quelle précaution je cherche toujours à te parler... je n'ordonne jamais, Énoë, je demande, souvent je prie... Ah! c'est presque de la faiblesse; une patricienne! mais aussi, tu as des yeux rêveurs, tu as un front éclairé comme par un beau rayon de la lune; tu réfléchis, tu es grave, tu parles bas, tu soupires quelquefois, tu es mystérieuse dans tes discours autant que par ton silence; tu sembles toujours attendre... et jamais tu ne vois venir.... tu as des frayeurs subites et étranges; si on te conte une histoire, tu rêves à une autre sans doute, et que tu sais beaucoup mieux, et que tu ne raconteras pas à ton tour, cependant... Enfin, Énoë, tu es l'amie de mon cœur, et j'ignore pourquoi c'est toi plutôt qu'une autre.

— Et moi, dit Énoë, je l'ai deviné.

— Parle donc, habile prophétesse!

— Ce que tu aimes en moi, ma patrone, c'est ta propre image; je te ressemble par la tristesse; mon ame est un miroir

où tu t'es vue; ce portrait que tu viens de faire, c'est le tien; tu es ton peintre, ton historien et ton poète.

— Ce que tu viens de dire est peut-être plus vrai que je n'aurais pensé; est-ce que nous mourons du même mal, Énoë?...

Sylvia regarda son esclave; celle-ci leva les yeux à la voûte de la salle. Il y avait à ce dôme une peinture d'Apollodore, qui représentait une Diane lançant son javelot et fuyant dans la forêt. La patricienne à son tour porta son regard de ce côté, et voilà que sortant de l'eau son bras blanc et arrondi, elle désigra du doigt la divinité, en s'écriant:

— Tu as raison, chasseresse! Oh! tu as bien raison..... C'est au sommet des rochers, dans la profondeur des bois, c'est à travers le désert âpre et dangereux qu'il faudrait toujours s'enfuir... Cette vie de Rome est enivrante jusqu'au délire... elle tue.

— Patrone, dit Énoë, est-ce que je vous ressemble encore par cette fatale exaltation? C'est la première fois que je vous vois ainsi...

— Ce sera la dernière, reprit Sylvia avec un calme commandé. Parle-moi de ton pays. A Jérusalem, les femmes sont-elles toutes belles et timides comme toi?

— Les femmes de Jérusalem adorent le vrai Dieu selon la foi de nos pères; et quand elles reviennent du temple dans leurs maisons, elles filent le lin on enseignent les enfans.

— Elles ne vont donc jamais au cirque, ni au théâtre, ni à aucune assemblée où l'on puisse applaudir ou être applaudie?

— Elles n'ont ni théâtre, ni cirque, ni assemblée où le cœur et la tête puissent s'enivrer.

— Jérusalem est une ville triste, austère, malheureuse...

— Jérusalem est une ville sainte. La vie y est sereine comme le lever du soleil sur la mer de Sidon, Patrone, crois-tu au bonheur dans les voluptés comme tes Romains?

— Assurément non; et tu vois, Énoë, quelle solitude est la mienne. Je vis aussi retirée que si j'habitais la Sabine.

— Et ton ame, patrone?

— Oh! quant à mon ame, je sens bien qu'elle souffre et que rien ne peut la satisfaire. C'est une colombe attachée par un fil; je crois qu'il faudra le rompre.

— Mourir! Sylvia!

— Quand la fatigue est excessive, on tombe sur le chemin. C'est tout simple.

— Tes dieux sont impitoyables, Romaine.

— Souvent j'ai été tentée de le croire. Pourtant ce sont les mêmes dieux que ma mère a honorés, les dieux du Latium, ma patrie; ceux qui ont guidé nos aigles à la conquête de l'univers; ceux qu'adore César; ceux du grand poète de l'Italie... Oh! je ne quitterai jamais ces dieux-là.

— Hélas! hélas! reprenait Énoé, faut-il que des mains si pures offrent de l'encens à Moloch et à Baal?

— Voilà, dit Sylvia, des noms inconnus dans l'Olympe d'Homère. Je t'assure, Énoë, que jamais dame romaine n'a visité les temples de ces divinités.

— Patrone, tu as beau sourire, ta gaieté ressemble à ces pâles rayons qui percent la nue avant l'orage. Ils ne font que rendre plus sombres les profondeurs du tableau.

— Quand Énoë parle ainsi, je soutiens qu'elle est plus habile et qu'elle a plus de science qu'Antonius Musa, le médecin de César Auguste et le mien.

— Ah! médecin insensé!...

— Que veux-tu? ils commencent et finissent tous de même... Le corps! les corps! Oui, et un beau jour l'ame s'enfuit, impatientée de ce qu'on ne songe jamais à elle.

— Par l'amitié sainte que tu m'as vouée, par le tombeau de Claudia ta mère, et par la majesté du temple de mon dieu, qui est le tien aussi, oh! je t'adjure, Sylvia, de me révéler la cause de ton chagrin rongeur.

— Enfant des bords du Jourdain, ce pays des palmes, sois affranchie de la servitude; va, retourne aux murs sacrés de Jérusalem, rentre au foyer de ton père, et dis-lui qu'une dame romaine, ta maîtresse, s'est déclarée ton amie et ta sœur; emporte des vases de Corinthe, des tuniques de Milet, des boîtes d'essences, des manteaux avec leurs agrafes d'or; sois riche, libre et heureuse........ Plains-moi, surtout aime-moi toujours, mais ne m'interroge jamais sur la blessure de mon cœur.

— Qu'il soit fait selon ta volonté, repondit Énoë. Je retournerai sur la terre d'Israël, je dirai comment des pirates m'enlevèrent et me vendirent sur les côtes d'Italie; comment ta mère Claudia m'acheta et me légua à sa fille bien-aimée, je

raconterai tes douces vertus ; je parlerai de ta beauté, pareille à celle de Rachel, et, ravis d'admiration, tous les miens loueront le Seigneur et lui demanderont de se révéler à toi, qui es la plus pure d'entre les femmes d'Occident. Sylvia, tu es semblable au ramier solitaire, qui vient soupirer dans les lentisques du parc du Liban, ce jardin de Salomon. Bienheureuse ma nation, si tu viens un jour à Jérusalem écouter les docteurs enseignant la loi et les prophètes annonçant le Messie qui régnera sur toute la terre, car, alors, tu diras : *Je suis de tes filles, ô Sion!*

— Vous aurez un roi qui régnera sur toute la terre? Et César ? et les héritiers de César?

— Ils baiseront les sandales d'or de notre roi universel, et ils n'oseront contempler les splendeurs de sa tiare.

— Si tu n'étais l'amie de mon enfance, j'aurais peur de toi, te croyant atteinte de folie.

— Patrone, ce qui est folie à Rome est sagesse à Jérusalem.

— Et ce qui est sagesse au temple de Jérusalem...

— Oh ! de grace, arrête-toi... Ce serait blasphémer.

— Cette belle Juive, disait en elle-même Sylvia, est, on le voit bien, une ame éclose aux rayons de l'Orient ; certes, elle est sincère dans son adoration devant les poètes de son pays ; sa religion est un amour. Qu'importe le nom de son Dieu ; elle croit parce qu'elle aime. C'est une créature tendre, souffrante et enthousiaste... C'est ta sœur, ô Sylvia! Oui, je parlerai d'elle à César.... peut-être, en sa faveur, adoucira-t-il le sort des Juifs à Jérusalem.

Puis elle regarda Énoë, qui, en ce moment, priait pour elle, les bras croisés à la manière des Orientaux, et la figure tournée du côté du levant. Et comme elle lui demandait ce qu'elle faisait ainsi, la Juive répondit:

— J'implore le grand médecin pour l'autre moitié de moi-même que je laisserai souffrante sur la terre d'Italie.

Sylvia comprit alors tout ce que lui coûterait la liberté qu'elle venait de donner à Énoë. Elle soupira profondément, incertaine si la fille de Judée préférait encore sa maison de Rome aux palmes du parc de Salomon et aux portiques du temple. Ses yeux se mouillèrent de quelques larmes qui tombèrent silencieusement, comme des perles, sur la surface limpide du bassin de porphyre.

Toutefois, pas un mot de regret ne sortit de sa bouche. Sylvia était de celles qui se plaignent d'autant moins qu'elles sont plus à plaindre; créatures sublimes dont l'ame seule gémit, et dont on n'entend qu'une seule fois le triste et dernier accord, comme le son d'une harpe éolienne qui passerait sur nos têtes emporté par l'ouragan.

L'esclave gauloise et ses compagnes furent appelées; elles servirent la patricienne sortant du bain, aussi gracieuse, aussi chaste que Galatée apparaissant sur les eaux d'Ionie. Sylvia reçut leurs soins avec indifférence; et quand on lui présenta le miroir pour qu'elle admirât sa coiffure et sa tunique agrafée par des nœuds de pourpre, elle regarda ses yeux mourans, abaissa aussitôt ses longues paupières, et repoussa le miroir.

Les édiles avaient parcouru la ville et visité les carrefours et les alentours des monumens publics; l'ordre d'éteindre les foyers était donné; tout dormait dans la ville, hormis le pauvre et l'empereur peut-être. Sylvia se retira dans le gynécée, et le sommeil, pénétrant avec les rayons de la lune jusqu'aux pieds du lit d'ivoire, vint fermer les yeux de ce beau visage, pâle et modeste comme celui de la statue de la pudeur.

II.

Le lendemain, vers le milieu du jour, l'affranchi Norbanus, intendant des domaines de Sylvia, vint annoncer à sa patrone qu'une litière venait d'entrer dans le prothyrum de la maison, et qu'un homme en toge demandait à être introduit. Norbanus ajouta: « Il a traversé le vestibule sans vouloir dire son nom, comme d'autres cliens, et voici qu'il s'est assis sur un lit dans l'atrium. »

Sylvia répondit: « Cet homme est César. »

Puis elle se hâta d'aller rejoindre l'empereur Auguste dans l'atrium, cette grande salle pavée de mosaïque. Deux autels des Lares ornaient les angles opposés à ceux où l'on voyait deux statues de la famille Claudia. Ces marbres dataient du consulat de Lucullus, la belle époque de la sculpture. Dès que César vit entrer Sylvia, il s'avança vers elle, une main dans les plis de sa tunique, et tenant de l'autre main quelques papyrus, comme il

avait coutume de faire. On sait que son sourire était expressif, que ses traits étaient fins et empreints de douceur ; on sait que sa parole était claire et harmonieuse; c'est donc ainsi qu'il aborda la jeune patricienne.

— Tu l'as dit, Sylvia. Je ne scellerai plus mes lettres avec une empreinte de sphinx ; je reprendrai, pour te plaire, l'effigie d'Alexandre ; mieux encore, je me servirai d'un cachet que Dioscoride vient de graver pour moi, et qui représente les traits de César Auguste. Assurément tu ne te plaindras pas de celui-là.

— César est l'homme de l'empire en qui j'ai le plus de confiance et pour qui j'éprouve la plus grande affection... César a été mon tuteur, et il est empereur bien-aimé des Romains.

— Voilà qui est grave et mesuré comme l'exorde d'une harangue au sénat. Sylvia, tu es l'orateur par excellence; car ta parole va droit au cœur. C'est le son d'une cithare. Cela est si vrai, qu'on finit toujours par te céder, ô la jeune syrène!

— Tu es aujourd'hui d'une grande bienveillance, César. On voit que ta santé est meilleure, ou que le peuple t'a salué par une triple acclamation hier, au théâtre.

— Hélas ! ma santé est une femme capricieuse, dégoûtée et folle. J'ai beau redoubler d'attentions pour elle, elle s'offense ou se moque de tout. Je finirai par l'oublier... Mon médecin sera malade à ma place ; il vit de mes fièvres et de mes maux d'entrailles. Sais-tu à quel régime il me réduit : des dattes, des raisins secs, du riz et du lait...

— O vainqueur d'Actium !.... dit Sylvia.

— Oui, le triomphateur en est là ; c'est pitoyable ! Il craint le froid et le chaud, les vents d'automne, le vin capiteux, les alimens trop lourds ; oh ! c'est une misère ! Ne devrais-je pas être robuste comme le Jupiter Capitolin, dont la poitrine et les bras sont d'airain, moi qui pèse la destinée du monde ?...

— Mon tuteur est ambitieux : vivre couvert de gloire et vivre long-temps, par Hercule ! c'est beaucoup.

— Et Sylvia serait donc bien aise de me savoir dormant sous un magnifique mausolée? Quel palais!...

— Tu préfères ta maison du Palatin?... Va, César, il n'est personne dans l'empire qui fasse plus de vœux que moi pour ta conservation. Tu sais que je n'ai pas le cœur bien méchant.

— Je sais que de toutes les filles de Rome il n'en est pas une qui n'envie ton céleste visage.

— Il est triste pourtant, bien triste, ô mon tuteur. Viens-tu m'apporter quelque nouvelle qui me réjouisse? Pourquoi m'as-tu demandé ce rendez-vous?

— Sylvia est un enfant qui se plaît toujours aux questions dont il sait d'avance les réponses.

— Tu viens me parler d'un mariage, je le vois bien.

— Eh! de quoi faut-il parler à une vierge de vingt ans, belle comme l'Aurore, et, comme elle, rêveuse...

— Oui, l'Aurore verse des larmes... Ta comparaison est juste, César.

— Grands dieux! comme nous sommes poètes, Sylvia!..... Te plairait-il d'écouter ton tuteur?

— Il n'a qu'à dire; je suis là, assise devant lui, respectueuse, attentive; j'attends l'oracle de Delphes.

— Attentive, oui; mais soumise?..... ô fière particienne! Voici donc ce que j'ai à te communiquer. Tu connais Agrippa, mon fils adoptif, tu sais qu'après le divin Marcellus, c'est lui que j'ai le plus aimé; il sera mon héritier, Sylvia; et mon héritier sera empereur, Sylvia : et cet empereur, si tu veux, sera ton époux, Sylvia... Ne baisse pas ta tête, ne laisse pas tes regards errer sur ce pavé de mosaïque, que tu as vu cent fois, et dont les figures de nymphes et de bacchantes ne peuvent rien te conseiller...... Ne soupire pas si profondément, comme si je t'apportais la nouvelle d'un ami perdu, ou d'une chevrette aimée, tuée par un chasseur..... Non rien à déplorer, rien dont tu doives gémir; c'est tout simplement mon fils adoptif Agrippa et l'empire du monde que je mets à tes pieds de jeune fille. J'attendrai ta réponse : réfléchis; je vais lire ces lettres arrivées d'Orient. Les Parthes nous menacent encore... Ce Parthe est indomptable!

— Ma réponse est prête, César.

— Alors je roule mes lettres et j'écoute à mon tour.

— Je supplie l'empereur de chercher une épouse plus digne que moi d'Agrippa... Je prie mon tuteur de me chérir autant que par le passé.

— Il sera facile à celui-ci de te satisfaire; mais l'autre!...... ah! l'autre est bien affligé, mais bien étonné aussi. Je t'ai sou-

vent soupçonnée de me cacher des secrets... Le cœur des femmes est semblable quelquefois à nos boîtes de parfums fermées avec grand soin, mais qui pourtant finissent par trahir ce qu'elles contiennent, tellement est suave l'essence cachée. La rêverie et la tristesse, ma fille, ne viennent pas s'asseoir auprès d'une enfant de ton âge, sans que cette tendre créature n'ait quelque chose à leur conter mystérieusement... et je ne sais pourquoi j'imagine que la tristesse et la rêverie ont eu une confidence sérieuse de toi... bien sérieuse, ô Sylvia.

— Quand mon tuteur me parle ainsi, je trouve l'univers heureux d'obéir à sa douce voix.

— Puis-je te demander d'imiter l'univers?

— Tu as des droits sur lui par héritage et par le sort des armes; mais mon ame ne te fut pas léguée par le divin Jules, et tu n'as conquis que son amitié; sa liberté lui reste, César.

— Fière comme une reine barbare; douce et sacrée comme une vestale... Sylvia est l'honneur de l'Italie et la peine de César. Hélas! j'avais bien assez de mes chagrins domestiques, sans que l'amie de mon cœur vînt m'en donner à son tour..... car tu es ma fille, toi; Julie ne l'es plus, l'impudique!...., Eh! quoi, tant de malheurs sur une tête que l'univers adore! être l'empereur latin; porter autour de son front le laurier d'or; avoir pacifié le monde; sourire à l'Orient pour que l'Orient soit consolé; étendre ma main vers le sud, le nord et l'occident, pour que ces régions espèrent; n'avoir pas fait un rêve de gloire qui ne soit accompli.... et, pourtant, ne pouvoir vider une coupe dans un festin sans y trouver du fiel; ne jamais sommeiller sans fantômes plaintifs autour de mon lit, et quand j'écoute de la poésie ou de la musique, sentir mon cœur se briser de souvenirs.... Oh! que ne suis-je un pâtre de l'Achaïe, un chasseur de l'Atlas; ou le dernier des citoyens romains! Car, tu le sais, toi, Sylvia; j'aimais d'une tendre amitié Octavie, ma sœur, et son fils..... son fils, le divin Marcellus, nous l'avions élevé comme un beau lis à l'abri du vent et des feux du midi; nous avions invoqué sur cette tête toutes les étoiles favorables... il grandissait en sagesse et en beauté, le chaste et fier jeune homme. Déjà nous le montrions à Rome et aux provinces comme le bien-aimé de Jupiter et de Quirinus; jamais (tu dois t'en souvenir, bien que tu ne fusses qu'un enfant), jamais il ne venait s'asseoir au podium

de l'amphithéâtre sans que le peuple ne le saluât de la voix et du geste ; les sénateurs (les plus âgés même) lui faisaient place à leurs côtés, malgré leur toge, et oubliant qu'il ne portait encore que la robe prétexte. — Oui, Marcellus, tu étais la destinée du monde... et je t'ai perdu, mon fils d'adoption, et la mort est venue te prendre entre les bras de ta mère avec une violence sans égale ; et cette même mort impie a frappé Octavie... car le cœur vraiment maternel se flétrit auprès du tombeau d'un enfant, et ce sont les marâtres qui veulent être consolées. Marcellus, Octavie, je vous ai honorés par des honneurs funèbres tels que le peuple romain ne m'en rendra pas de semblables; Livie, cette digne épouse, vous a pleurés, et le poète a jeté des fleurs à ton ombre, ô jeune César! Eh bien! il m'arrive souvent encore de vous chercher dans ma maison de la ville, ou à celle de Lanuvium que vous aimiez, ou bien au temple de Jules, à Naples, à Baïes et dans les îles du golfe qui baigne la Campanie, partout où j'avais coutume de vous voir avec moi. — Pardonne, Sylvia, ma douleur se réveille quelquefois comme une vipère assoupie sur mon flanc ; alors il faut que je me plaigne à ceux que j'aime. C'est pourquoi je te dis que je souffre, car tu m'es chère, toi que je destinais à celui dont je viens d'honorer la mémoire. Marcellus et toi, vous auriez ramené sur la terre l'âge de Rhée, ce siècle de justice et de pudeur. Et aujourd'hui, que le fils d'Octavie est dans les cieux, quand j'espère encore la moitié de ce que j'avais rêvé pour Rome, puisque tu vis, voilà qu'il ne m'est pas donné de te trouver facile à mon conseil!... Qui veux-tu que je choisisse pour épouse à l'héritier de l'empire ?... Ma race est souillée ; Julie m'est en horreur... et tu en sais la cause. Parle maintenant, toi dont j'écoute les paroles comme le son d'une lyre d'Ionie.

Pendant que César se plaignait de la sorte, la blanche Sylvia, le front penché dans sa main et le bras appuyé sur un coussin de pourpre, avait répandu quelques larmes, et quand elle releva la tête, ses grands yeux humides jetèrent un rayon qui pénétra jusqu'au fond de l'ame de son tuteur. César crut voir l'espérance assise devant lui, avec son rire d'enfant et ses mains pleines de fleurs. Il remercia du geste Sylvia, comme si déjà elle avait promis. Les femmes ont des expressions de tristesse et de compassion que nous prenons souvent pour des consentemens ; la douce

pitié sur leur visage ressemble à la promesse, et voici la cause de nos chagrins dans la suite et de nos éternelles récriminations. Une fois pour toutes, nous devrions bien nous dire qu'elles sont tendres et ardentes comme des enfans, et que l'impression agit sur elles au-delà de leur volonté, et que plus tard elles ont raison de nier tout ce qu'elles ont révélé ou consenti à leur propre insu. L'empereur César Auguste, cet esprit vaste et profond, fut pris aux illusions des regards d'une jeune fille... qui de nous se plaindra d'avoir été crédule?

Or, il dit à la patricienne:

— Sylvia, tu es consolante à mes yeux, comme le palmier et la source vive au milieu de l'Arabie; je t'honore et je te rends grace; si tu n'étais pas la riche héritière de la famille Claudia, je t'offrirais la plus riante maison d'été aux environs de Rome, ou à Pouzzoles, ou sur la côte de Sicile, ou même dans la délicieuse Caprée, que j'ai nommée la *ville de l'oisiveté*. Mais toi, tu pourrais peut-être doter l'empereur, si grande est ta richesse! à défaut de trésor, ô ma fille, reçois cet anneau que j'ai porté dans toutes les guerres de mes consulats; cet anneau que j'avais à Actium, le jour où je tendis la main à mon armée navale, pour la saluer victorieuse; cet anneau que j'avais donné à notre Marcellus et qui depuis m'est sacré; c'est un symbole d'alliance et d'éternelle affection. Adieu, l'heure du sénat est arrivée, et voici le préteur et ses licteurs qui viennent me chercher; j'ai quelques criminels à juger... Les pères conscrits condamneront s'ils veulent, mais moi je ferai grace, Sylvia; l'empereur est heureux, il pardonne. Pardonner c'est louer les dieux immortels.

Le préteur parut en ce moment sur le seuil de la porte de l'atrium; il salua César en abaissant devant lui sa baguette magistrale; l'empereur se leva, et jetant sur son épaule le pan de sa toge bordée d'une bande écarlate, il suivit la garde et monta dans sa litière.

Ce jour-là le sénat fut émerveillé de la bonne grace et de la douce éloquence du clément empereur.

III.

Sylvia a César Auguste.

Je t'ai vu si heureux hier, César, que je n'ai jamais eu la force de te détromper. La douce pitié est quelquefois artificieuse, comme un mère assise auprès de son fils malade, et qui devant lui se fait violence pour sourire, et qui le trompe pour ne pas l'effrayer. Ainsi, moi je t'ai laissé respirer quelques parfums d'espérance, car ta tristesse m'avait paru si profonde, ô mon tuteur ! Et ce que j'ai fait hier, qui me le reprochera ? L'empereur, persuadé de mon consentement, est sorti de ma maison, l'ame sereine, le visage éclairé par un rayon de joie ; il a traversé la ville en saluant le peuple avec amour, il est entré au sénat, il s'est assis dans sa curule, calme et majestueux, comme Jupiter parmi les siens ; puis il a parlé, et toutes ses paroles étaient harmonieuses et pacifiques ; on a amené devant l'auguste assemblée plusieurs conjurés, enfans perdus et souffrans, ames orageuses invoquant le feu et le fer à défaut de la sagesse ; on les a introduits dans l'enceinte des toges vénérables, et voyant le sourire de César, ils ont espéré ; et c'est alors que les pères conscrits ont délibéré avec impartialité, et c'est alors que la part du malheur étant faite, comme celle de la faute, la sentence la plus douce a été prononcée. Mais aussitôt tu t'es levé, César et, étendant la main vers la statue du divin Jules, tu as fait grace pleine et entière à de pauvres conspirateurs, ne voulant pas que ton injure privée troublât un moment la paix et l'harmonie de l'univers.

Tel fut l'événement d'hier au sénat, telle a été la joie et l'admiration générale. Oh! mon tuteur magnanime, je te rends grace aussi ; ma maison t'avait porté bonheur; tu en étais sorti donnant la main à la clémence.

Voilà pour ce qui te regarde ; mais moi !... je te supplie de m'écouter avec cette même bienveillance qui te rendait hier les délices du monde.

Je te le disais un jour, au théâtre de Pompée : Nous avons tous sur le visage un masque comme ces acteurs. Tu me répondis : Le tien est transparent, Sylvia. Et moi je repris : Le regard

de l'empereur va peut-être jusqu'aux extrémités de l'univers, mais il s'arrête à la surface de mon ame. Cette phrase parut t'affliger, je baissai la tête; toi, tu te retournas du côté de Livie, et avec Horace et Agrippa, vous parlâtes de l'art grec appliqué au théâtre latin. Aujourd'hui je te rappelle ces choses pour que tu saches bien que je souffrais alors. Ce que j'ai dans le cœur depuis long-temps est un chagrin profond; ce serait folie de lui chercher un remède : les jeunes filles de mon âge ne se plaignent pas en vain... pour que le narcisse né d'hier languisse déjà sur sa tige, il faut qu'un ver l'ait piqué à sa racine. Pour moi je meurs dévorée..,

Ne me demande pas un nom; je resterais silencieuse et impénétrable. Ne me dis pas non plus qu'avec mon âge, ma beauté et ma fortune, tout peut s'arranger. Je répondrais à ta douce voix, que le sort de Sylvia est fixé; pour elle une porte d'airain s'est fermée, et sur cette porte sont écrits ces mots irrévocables : *Tu n'es pas aimée.*

Toute autre femme de Rome ou de la Grèce eût brûlé depuis deux ans autant de victimes qu'il y a d'autels dans l'empire; toute autre eût visité les temples depuis les colonnes d'Hercule jusqu'aux sables du Gange; moi, je n'ai invoqué ni Junon, ni Diane, ni Proserpine, ni Vénus irritée; je n'ai consulté ni prêtresses d'Éleusis, ni la Sybille... mais dans le silence de ma maison j'ai invoqué la Sagesse et la Pudeur, ces déesses oubliées, et celles-là m'ont dit : « Tu ne guériras pas, car le poison est daus ton cœur; mais tu marcheras forte et résignée jusqu'au tombeau de ta famille, et ton urne funéraire sera honorée des matrones et des vestales. »

Vois, César, quelle confiance j'ai en toi; je te dis de ces choses que les mères seules ont coutume d'entendre; c'est que tu es l'amour de la terre, le pontife et l'empereur, surtout le familier de mon cœur. En recevant cette lettre, ton noble visage pâlira, tu passeras ta main sur tes yeux, et ta main peut-être sera mouillée, et, en te voyant ainsi, quelques graves sénateurs, Mécène ou les consuls, trembleront pour le sort de la chose publique, et t'interrogeront sur la guerre imminente ou sur les réponses augurales... terreurs ordinaires des hommes publics dont le cœur s'est pétrifié sous le vent de l'ambition; ils songeront aux légions, aux proconsuls, aux harangues, aux flottes

armées, au trésor public, à tout, hormis à une pauvre ame désolée qui gémit sa plainte dans un coin de Rome, et dont, toi, tu distingues bien la voix douloureuse, ô mon père!

Graces donc te soient rendues et pour les soins passés, et pour ta compassion présente; il ne t'a pas été donné de me sauver... qu'importe? tu n'en es pas moins venu sur mon chemin, d'un pas précipité et les bras ouverts, comme aurait fait Priam pour une de ses filles. Aussi je t'offrirai tout le parfum de cette belle fleur qui ne se flétrit jamais, la reconnaissance; je te donnerai tous les noms chers à ton cœur, et chers aux Romains, je t'appellerai Octave, Auguste, dictateur, pontife, dieu pacifique de l'univers; mais non, je me mettrai à tes genoux, je prendrai tes mains dans mes mains, je regarderai avec ravissement ta tête sacrée, et je te dirai : ami et père!

Quand tu recevras cette lettre, je serai déjà loin de Rome; j'aurai pris la voie Appienne, ou la voie Flaminienne, ou tout autre chemin; il te serait facile de le découvrir; tu pourrais, si tu voulais, envoyer un préteur et des soldats pour m'atteindre, me ramener dans ma maison : ce serait arbitraire; n'importe, tu le pourrais, tu es l'empereur; mais tu ne le feras pas, toi, magnanime.

Que tous les dieux te protégent, et quand tu seras triste et chagrin, songe à notre amitié, César : l'amitié est l'étoile du matin et du soir.

Je te salue.

IV.

Sylvia a César Auguste.

Je t'écris de la rive de Carthage. J'ai touché le sable brûlant de l'Afrique, région moins dangereuse que la délicieuse Italie. Une galère de Syracuse m'a tranportée ici. Ce navire a continué sa route pour Alexandrie et la mer Tyrienne; il devait ramener en Orient mon esclave bien-aimée; mais Énoë, l'affranchie, n'a jamais pu quitter les bras de Sylvia. Cette belle Juive a fait l'admiration de tous ceux qui nous entouraient sur le port. Prête à me laisser, au moment où le pilote invoquait Neptune,

elle s'est écriée : « Périsse ma liberté s'il faut qu'elle me coûte la moitié de mon cœur!... » Et puis, la voilà qui s'est mise à mes pieds et qui m'a regardée d'un œil suppliant; et moi je l'ai soulevée dans mes bras; nous avons pleuré... et le navire est parti.

César, je te recommande Jérusalem, la ville d'Énoë. Jérusalem a un temple élevé et consacré par la sagesse au Dieu universel. Assurément le divin Platon l'avait visité.

Moi, j'ai voulu voir Carthage, grande et triste, comme une reine vaincue et qui pleure au bord de la mer. Assise entre l'Occident et l'Orient, elle écoute en silence le bruit que Rome fait dans l'univers; elle n'espère plus, elle n'attend plus... mais sans cesse elle regarde à l'horizon. Oh! combien d'autres, comme elle, laissent errer çà et là leurs regards désolés! Bien que le temps et le travail aient beaucoup réparé à Carthage, on trouve ici, cependant, à chaque instant, des traces profondes de la colère romaine. Eh! quelle si grande haine animait les deux villes? Pourquoi tout ce sang et toutes ces flammes ?... L'empire des mers?... la conquête, la domination, des provinces, des trésors, des triomphes?... Dieux immortels, il est des fléaux pires que les trois fléaux connus de la terre; ce sont les hommes avides et turbulens. Deux villes florissantes veulent-elles s'égorger l'une l'autre? Soyez sûrs qu'elles ont chacune deux ou trois citoyens ambitieux qui les excitent en secret.

— Dis-moi, Cornélius Scipion, dis-moi, que t'avait fait, à toi, la ville de la reine Didon? Tu vengeais ta patrie?... Ah! Cornélius, dis plutôt que tu te préparais le grand triomphe et que tu rêvais le surnom d'Africain. Va, bien que tu sois mon aïeul, et bien que je sois Romaine, en voyant la tristesse de Carthage, mon cœur a gémi profondément.

César, la maison que j'habite est située sur le penchant d'une colline, à quelques milles de la ville; elle domine la vaste mer. N'as-tu pas remarqué que presque toujours les affligés cherchent les grands horizons?... Pour moi, j'étouffais dans Rome. — La côte africaine étincelle au soleil comme une coupole d'or, et le soir elle se couvre de voiles bleuâtres pareils à ceux d'une veuve près d'un mausolée. Quelques palmiers balancent leurs feuilles à l'entour de ma demeure, et j'entends d'ici le murmure d'une eau cristalline qui sort d'un rocher; rare et douce rencontre sur ces rives désolées. Quelquefois les cavaliers numides pas-

sent au bord de la mer et suivent les sinuosités du rivage en chantant des hymnes dont le langage mystérieux n'est connu que des vieillards habitant les montagnes. Pour moi, j'écoute ces sons monotones avec un secret ravissement ; et voilà que souvent j'évoque le passé et que je me crois une femme tyrienne arrivée d'hier sur les vaisseaux de la grande reine.

— Oui, César, j'irai sur les hauteurs et dans les vallées qui m'environnent ; je chercherai les profondeurs des bois ; je visiterai les grottes sacrées et les ruines des temples ; je suivrai de loin le bruit des clairons et les aboiemens des grandes meutes ; j'écouterai le tintement des pas des chevaux ; je me mêlerai à la suite de Didon... je la verrai, belle et fière comme Diane, entourée de ses lévriers ; je m'approcherai de son coursier écumant, et tandis que tous ceux qu'elle a conviés seront à la poursuite du sanglier, moi, je toucherai de la main la tunique éclatante de la royale chasseresse, et je lui dirai à voix basse :

— « Reine, je sais ton secret... Si tu es pâle, si tes yeux sont distraits, si tu interromps tout à coup un discours commencé, la cause m'en est connue. Je te plains... mais, va, ne cherche point à guérir du mal qui t'a gagnée..... mieux vaut encore mourir à ton âge, avec la fleur de ta beauté, que d'aller mendier à tous les autels, quelques années de vie encore, et l'oubli d'une haute passion, et la glace de l'âge, et les ennuis et les cheveux blancs. — Je sais ton déplorable amour, ô Didon !... je t'envie cependant, et je te trouve heureuse, car il viendra un poète qui te chantera dans son livre et dont tu seras la plus chère pensée... »

César, reçois cette lettre avec ta bienveillance accoutumée, lis-la dans un moment de repos, quand ton ame est plus à elle-même qu'aux affaires de l'empire ; ensuite, je te prie de la brûler. Le feu du trépied est un confident discret. Je crois, d'ailleurs, que les cendres de cette lettre amie ne seront pas l'encens le moins pur que tu puisses offrir aux dieux immortels.

Je te salue.

César Auguste a Sylvia.

Si tu portes envie à l'infortunée Didon, moi je me souhaite aujourd'hui la mort de Jules. N'y a-t-il donc plus un seul conjuré

dans l'empire ? Sera-t-il impossible de trouver un Cimber, un Casca, un Brutus, un Cassius, ou le poignard de tout autre?... Oh! ma fille, quelle coupe amère tu m'as laissée!.... Je suis resté solitaire et triste comme un aigle blessé sur une roche des Alpes. J'ai erré, j'ai cherché, j'ai demandé avec larmes... nul ne m'a répondu; Sylvia, tu passais la mer. Dis-moi que je n'avais pas assez de tendresse pour toi, afin que je puisse m'accuser... car te savoir ingrate, serait plus amer encore à mon ame.

Que fais-tu donc sur la terre d'Afrique? Ah! l'insensée! tu es un de ces malades à qui rien ne manque, ni maison à la campagne, ni médecins, ni soins fraternels, rien au monde, sinon la volonté de guérir. Crois-tu avoir si bien voilé ton secret, que mes yeux ne l'aient surpris?..... Belle patricienne, ma fille, il y a long-temps que tu m'as tout dit sans m'adresser une parole. Va, je ne te demanderai pas un nom, je ne te questionnerai pas sur *son* âge, *son* rang ou *sa* figure; tu as bien raison; car je sais mieux que toi toutes ces choses de ton cœur. Sylvia, tu es semblable à ces beaux agneaux que je fais élever dans mes pâturages de la Campanie; quand on s'approche d'eux, ils vont cacher leur tête parmi les hautes herbes ou dans le tronc d'un vieil arbre, et là, ils se croient invisibles. O faible et timide que tu es, malgré ta grande ame!

Il en est temps, ma fille; reviens sur la terre d'Italie. La solitude est mauvaise à la passion insensée; la solitude est remplie de visions fiévreuses. Pour toi surtout, le sol de Carthage est brûlant et l'air y est empoisonné. N'ajoute rien à l'histoire de Didon..... Va, ce quatrième livre de l'*Énéide* est complet; il est assez beau de tristesse et de malheurs...

Oh! fatale fut la journée où je te conviai à venir l'entendre chez Octavie ma sœur!

Reviens, Sylvia; nous irons ensemble passer l'automne à Baïes où je te promets qu'il ne sera pas question un moment des affaires de l'empire. Tu n'y verras pas arriver une seule lettre du sénat; les consuls n'y viendront jamais, et jamais Mécène, que tu n'aimes point, n'y sera convié. Ses phrases arrondies en périodes et son accent affecté me fatiguent autant qu'ils te déplaisent. Moi-même j'ai besoin de repos; Antonius Musa m'a prescrit l'oisiveté si je ne veux aller bientôt rejoindre les ombres pâles de mes aïeux. Mais ton retour! ma fille, ranimera l'étin-

celle de ma vie ; la joie est facile à donner à ceux qui nous sont chers, surtout quand on est Sylvia, et quand l'ami qui attend Sylvia est César Auguste.

Je fais partir une galère de Naples pour qu'elle te ramène en Italie. J'ai voulu que sa proue fût couronnée de fleurs, et j'ai confié au pilote une petite statue de Neptune qui me fut toujours favorable.

Je te recommande à tous nos dieux amis.

Or, le premier mois d'automne était venu, il y avait en la ville de Rome une grande agitation. C'était par un beau soir, au moment où le soleil jetait ses longs rayons obliques sur les frises des temples. Celui de Vesta surtout resplendissait à son faîte comme si on l'eût revêtu de lames d'or. Une foule immense se mouvait autour des colonnes circulaires, et l'on voyait à tous momens sur l'escalier de marbre monter et descendre des prêtres-augures en robes blanches et le front chargé de couronnes vertes. Un grand nombre de sénateurs et de chevaliers romains passaient et repassaient sous le péristyle sacré, et leurs cliens les suivaient. Les édiles donnaient des ordres réitérés à des esclaves barbares ; le grand-prêtre de Jupiter Capitolin venait d'arriver ; la cérémonie était grave et solennelle.

Il vint aussi un jeune homme revêtu d'une tunique de lin, et par-dessus laquelle était jeté un manteau dont les grands plis retombaient jusqu'au pavé ; ses cheveux descendaient sur ses épaules, et un cordon de pourpre ceignait sa tête ; il avait le visage pâle, et les traits fins et réguliers comme les profils grecs ; il marchait lentement, et regardait autour de lui d'un air rêveur, sans dédain, mais sans curiosité ; quand il fut arrivé au bas du large escalier du temple, il demanda au préteur qu'il rencontra la cause de cette grande agitation ; celui-ci répondit :

— C'est une patricienne qui entre aux vestales ; voici les consuls qui arrivent, et voici César.

Le préteur se hâta d'aller remplir son service, le jeune homme au visage pâle s'appuya contre le piédestal d'une statue, et regarda passer l'empereur et sa suite. Comme il s'était placé à l'écart et dans un lieu isolé, César le reconnut, et lui jeta de la main un salut d'amitié, puis il lui fit signe de se retirer. Le jeune Romain ne put deviner la cause de cet ordre, seulement il remarqua une agitation nerveuse sur la figure d'Auguste, dont les yeux semblaient le suivre ; alors il s'éloigna de quel-

ques pas du grand escalier de marbre, et il interrogea une femme du peuple ; celle-ci répondit plus longuement que n'avait fait le préteur.

— Celle que tu vois près d'entrer sous le portique du temple, à côté du divin empereur, c'est la descendante et l'héritière de la famille Claudia, dont l'origine date de Marcus Tullus, roi des Romains ; cette jeune fille est si riche qu'elle pourrait acheter toute la campagne de Naples ; elle est douce comme les colombes et magnifique comme la reine Cléopâtre. Un jour elle me fit donner six pièces d'argent parce qu'elle me rencontra portant de l'eau du Tibre sur ma tête, et parce que j'étais fatiguée ; je ne lui avais rendu aucun service. On dit qu'elle a des chagrins profonds, toute jeune et toute belle que tu la vois ; les dieux sont injustes souvent! quoi qu'il en soit, cette patricienne, amie de César et de Livie, renonce à sa liberté et se consacre à l'entretien du feu sacré. Regarde, voilà la grande vestale parée de ses bandelettes de poupre et d'or qui ouvre la porte du temple et qui vient chercher Sylvia.

— On dit que Sylvia se meurt d'amour (ajouta une voisine dans la foule) : quand Vénus poursuit nos jeunes filles, elle les tue. Celle-ci fait bien d'implorer Vesta, le feu sacré détruira l'autre...

Le jeune homme ne mêla point sa parole aux discours de ces femmes ; il retomba dans sa rêverie ordinaire, et se souvint d'avoir rencontré, une fois ou deux peut-être, cette Sylvia chez César, au Palatin. Il se dit, il pensa que si les forces ne lui manquaient, il écrirait un poëme sur le drame qui se déroulait devant lui en ce moment, et puis il murmura quelques vers grecs, attribués à Sapho.

Comme la grande porte du temple venait de se refermer sur la nouvelle vestale, le jeune homme vit le cortége descendre l'escalier, il s'avança jusqu'au premier degré, et César Auguste, passant en ce moment, lui prit la main et lui dit :

— Virgile, je pars demain pour Naples, je t'y attendrai.

César se retira avec précipitation, et le peuple remarqua qu'il avait plusieurs fois porté le coin de sa toge sur ses yeux, comme pour essuyer quelques larmes. Virgile reprit son chemin à pas lents, selon sa coutume, et il alla rêver de poésie sous les grands ombrages des jardins de Mécène.

JULES DE SAINT-FÉLIX.

VISITE FISCALE

DANS

LE DÉPARTEMENT DE LA MAYENNE.

Nous avons un proverbe qui dit: Nul n'est prophète dans son pays; eh bien ! n'en est-il pas un peu des choses comme des hommes, et du moment qu'une existence, quelle qu'elle soit, animée ou inanimée, se trouve à notre portée, ne nous devient-elle pas indifférente. Il ne faut pas répondre à ceci, que c'est l'habitude de voir qui détruit le charme de l'aspect. J'en connais qui font le voyage d'Italie pour voir les catacombes de Rome, et qui jamais n'ont pensé à visiter les admirables souterrains qui tiennent le dessous de Paris. L'histoire des deux pigeons est peut-être l'histoire de la poésie, aussi bien que celle du cœur.

Certes ce que je dis là n'est point neuf, mais il me fallait ce préambule au récit que je vais faire, il me fallait une excuse au titre de cet article: *Visite fiscale dans le département de la Mayenne*. En effet, qu'est-ce que le département de la Mayenne et le fisc ont affaire dans la *Revue de Paris?* Si vous voulez vous rappeler (et peut être est-ce une condition bien dure que j'impose à mes lecteurs), si vous voulez vous rappeler ce que je disais dans une revue précédente de ces mœurs pittoresques et originales qu'on rencontre dans nos provinces, vous comprendrez pourquoi vient ici le département de la Mayenne. Quant au titre de visite fiscale, il est l'expression d'un fait vrai: ce fut comme contrôleur des contributions que je visitai le département

de le Mayenne. Cette circonstance, loin de nuire au but de cet article, qui est de montrer combien notre pays est plein de curieux aspects, de précieux souvenirs, ne semble prouver au contraire que ces aspects, ces souvenirs, doivent être bien saisissans, puisqu'ils frappèrent un tout jeune homme à travers des occupations fort arithmétiques, et pendant une course entreprise sans but d'observation et sans examen d'artiste.

Un mot sur la manière dont je fus chargé de ce travail expliquera comment j'eus à parcourir les points les plus opposés de notre département, et me fera pardonner sans doute le manque d'unité des scènes que j'ai à rapporter; il sera peut-être aussi un commencement de preuve de mon opinion sur la province, et montrera qu'elle n'est pas si deshéritée qu'on le croit de toute poésie.

J'étais un tout jeune homme, j'avais vingt-un ans, et je travaillais dans les bureaux de mon père en qualité de surnuméraire; l'administration dont il était le chef comptait, parmi les employés dont elle était composée, un inspecteur jésuite soutenu par la congrégation, ancien genthilhomme poudré et qui ne savait pas l'orthographe. Notre bonheur, à nous autres surnuméraires, était de lui raconter une foule de sottises, qu'il répétait ensuite avec une si sincère bonne foi que nous étions arrivés à le faire beaucoup plus bête qu'il n'avait pu naître; entre autres stupidités de gamins, nous étions parvenus à lui persuader que la Méditerranée commençait à Brest, et que la *Cyropédie* était l'art de faire des sirops. Après cet inspecteur, nous avions, dans l'administration, un contrôleur, M. L...., qui était député, et un autre contrôleur, appelé M. B..., qui était assurément le plus aimable garçon de France, mais le plus détestable employé. J'ai connu peu d'hommes réunissant à un degré plus éminent, l'orginalité, l'incapacité, et l'honnêteté de l'artiste; il prenait une peine effroyable pour faire des travaux, que le dernier manant de bureau eût expédiés en vingt minutes. Je me le rappelle toujours lorsqu'il arrivait de sa résidence appelé par quelque lettre bien sévère sur sa négligence; il accourait chargé de papiers monstrueux, sur lesquels il avait griffoné vingt brouillons de dix pages, pour un rapport qui demandait dix lignes; le pauvre garçon pleurait lorsqu'il lui était démontré qu'il ne comprenait pas et qu'il ne comprendrait jamais le travail

dont il était chargé : c'était un sincère désespoir ; il se désolait si naïvement de son inintelligence, qu'un jour où la mercuriale avait été plus forte qu'à l'ordinaire, il tourna lentement la tête vers l'inspecteur, le regarda les larmes aux yeux et lui tendit la main en lui disant, d'un air désespéré : — Décidément, monsieur l'inspecteur, nous sommes de la même force.

Mais lorsque l'heure du bureau était passée, et que M. B.... redevenait l'hôte de mon père, qui d'ordinaire retenait ses employés à dîner dans sa maison, on eût dit que la tête de l'artiste comprimée entre les quatre règles de l'arithmétique s'épanouissait. C'était alors un délire de bons mots, de poésie, d'art; alors il récitait Homère, il récitait la Bible, il les commentait avec une prodigieuse fécondité de découvertes inattendues dans leur texte. Musicien plein de verve et chanteur admirable, il nous ravissait par la verdeur de ses compositions, dont je lui fournissais les paroles de moitié avec mon co-surnuméraire; car le vers m'a toujours plus ou moins démangé. Alors l'homme supérieur (je parle de B....) prenait si bien sa place, qu'on n'osait plus penser au mauvais contrôleur. Ce fut par cet empire qu'il exerçait sur tout ce qui l'écoutait, qu'il évita plus d'une fois sa destitution. J'en fus témoin une fois, à l'époque ou les inspecteurs-généraux de Paris viennent d'ordinaire examiner les travaux des administrations départementales.

L'inspecteur-général de notre division était un homme d'une exactitude administrative, qui ne pardonnait pas l'oubli des devoirs : B.... le savait, et tant qu'avait duré le travail de l'inspection, il était resté vis-à-vis de son juge, dans la position d'un enfant devant son maître, d'autant plus incapable qu'il était plus intimidé. L'inspecteur-général, fort mécontent, lui avait déclaré qu'il ne pouvait s'empêcher de provoquer sa destitution ; B.... en avait paru foudroyé; cependant, sur l'invitation très pressante de mon père, il demeura au grand dîner administratif qui devait avoir lieu.

Assurément, tout homme coutumier de ces idées générales dont on habille les administrateurs, et qui les représentent comme des espèces de barêmes en habit noir, et parlant par chiffres, eût été fort étonné d'assister à ce dîner. Les bureaux fermés, les affaires restèrent derrière la porte, et la conversation devint du monde, légère, rieuse, et par une pente insensible arriva à

la littérature. — Pardieu, s'écria B...., monsieur l'inspecteur-général, vous avez un frère ou un cousin ou un homonyme, qui est un homme d'un vrai talent, c'est celui qui vient de traduire les *Lusiades*.—Est-ce que vous avez lu ce livre ?—Je l'ai lu avec une grande attention. je l'ai comparé au texte, et j'en suis fort content, si je rencontre jamais ce Monsieur Millié, je lui en ferai mon sincère compliment.

— Je le reçois, dit l'inspecteur-général.

— Quoi! vous êtes le traducteur de Camoëns!

—Oui, monsieur.

B.... demeura ébahi, il considérait M. Millié comme une merveille; B.... était de ceux qui ne comprennent pas qu'on sente la poésie et qu'on sache que deux et deux font quatre. M. Millié, de son côté, ne s'imaginait pas qu'on pût avoir l'intelligence des arts et être incapable de poursuivre les détails d'une affaire.

Cet étonnement passé, il s'établit dans cette assemblée de financiers une discussion littéraire qui parcourut presque toutes les phases de la poésie et des arts; les réputations contemporaines y furent discutées avec une supériorité que la critique de métier ne m'a jamais paru posséder. On parla en faveur des modernes contre les anciens; B.... s'était fait l'orateur de ceux-ci. Dans sa chaleur d'admiration, il nous récitait des lambeaux d'Eschile, d'Homère; enfin le nom de la Bible étant tombé dans la conversation, il s'empara de ce livre, et emporté par sa fougue, il voulut nous démontrer que personne n'avait jamais lu ni entendu la Bible comme il fallait la lire et l'entendre. Ce n'est point de la poésie, disait-il, qui puisse se lire avec les yeux, qui doive se réciter avec la parole, c'est un hymne auquel il faut la voix chantante de l'homme déployée dans toute sa puissance, soutenue de l'harmonie des instrumens. Écoutez, s'écria-t-il tout à coup en décrochant un violon de la muraille, écoutez..., avez-vous jamais compris ce passage des psaumes:

Exaudi Deus orationem meam et ne despexeris deprecationem meam:

Intede mihi et exaudi me.

Contristus sum in exercitatione mea: et conturbatus sum.

Et s'accompagnant du violon, dont il jouait avec une grande

supériorité, il nous chanta cette plainte désolée d'une façon si puissante, si forte, sur un chant tellement large et élevé, que nous demeurâmes tous immobiles à le regarder, que les domestiques s'arrêtèrent stupéfaits et sérieux; et enfin à ce passage: *timor et tremor venerunt super me, et contexerunt me tenebræ*, il y eut un mouvement spontané où tout le monde se leva, pris au cœur de cette terreur souveraine exprimée avec une magnifique énergie.

De ceci il arriva que M. Millié, l'inspecteur-général qui traduisait Camoëns, n'eut pas la force de proposer la destitution d'un contrôleur qui disait si bien les psaumes de David, et de cette indulgence poétique il résulta par contre qu'un travail extraordinaire ayant été ordonné un mois après, les surnuméraires furent obligés de le faire.

L'incapacité congréganiste de l'inspecteur du département, l'absence du contrôleur député et l'amour poétique de M. B*** nous valurent cette *besogne;* j'en eus ma part, et voici ce qu'elle me mit à même de voir.

Peut-être sera-t-on étonné de rencontrer dans des bourgs dont le nom est inconnu, des personnages, des mœurs, des sentimens qui fourniraient si aisément les acteurs, les caractères et l'intérêt d'un roman pittoresque.

Notre travail consistait à faire le relevé de la population et des portes et des fenêtres de chaque maison. Il exigeait donc que nous entrassions dans toutes celles de la commune que nous avions à expertiser. On me désigna d'abord V..., gros bourg dans les terres, éloigné de toute grande route et entouré de landes fort considérables. Une diligence me conduisit jusqu'au Ribay, un cheval de labour, sur lequel on avait jeté une selle de gendarme, devait me mener jusqu'au bourg.

Ce fut à partir de cet endroit que je m'enfonçai dans les chemins creux du pays, tous bordés à droite et à gauche de haies impénétrables. Quoique nous fussions au mois de juillet, mon cheval avait de la boue jusqu'au jarret, et à chaque pas nous rencontrions des trous à enfouir un homme. Je commençai à comprendre, en parcourant ces espèces de fossés fangeux, la nécessité des équipages adoptés par les paysans de ce département. Il n'en est pas un, lorsqu'il mène au marché quelques sacs de blé que le moindre bidet traînerait aisément, qui n'at-

tèle à sa charrette deux paires de bœufs et quatre chevaux: en outre, les traits sont d'une longeur démesurée, et n'ont pas moins de dix ou douze pieds. La mauvais état des chemins jetant souvent les charrettes dans des fondrières asssez larges pour embourber la charrette et une paire au moins des bœufs qui la traînent, ce sont les chevaux qui sont en tête et qui ont plus aisément franchi cet obstacles, qui arrachent à la fois la voiture et l'attelage de la fange où ils sont enfoncés. Outre la nécessité, la mode maintient cette manière de voyager du fermier; c'est son luxe quand il va à la ville. Les plus fastueux ont jusqu'à six bœufs et six chevaux à leur charrette, les pauvres n'ont pas moins de deux couples de chaque espèce.

J'ai beaucoup voyagé seul, à pied, à travers les campagnes, et j'ai reconnu avec désolation que bien peu des bons sentimens que l'Opéra-Comique attribue au village s'y sont retirés. Tout en cheminant sur ma rosse, et méditant les instructions peu administratives que m'avait données un inspecteur de l'enregistrement sur l'une des personnes à qui j'allais avoir à faire, je rencontrais beaucoup de ces charrettes conduites par leurs maîtres, vêtus de la cape en peau de *bicque* et coiffés du bonnet rouge. Plusieurs fois il m'arriva de leur demander ma route, et toujours je reconnus à leurs réponses, faites d'un ton méchamment sauvage, qu'ils ne demandaient pas mieux que de m'égarer dans ce labyrinthe de chemins creux.

Assurément, je ne m'en serais jamais tiré si je n'avais rencontré *la folle*. Je connaissais la folle: c'était alors une fille de trente-cinq ans, qui avait dû être fort belle, mais que la misère et la maladie avaient maigrie et perdue. Je la vis, assise au coin d'une haie, telle que je l'avais souvent rencontrée à Laval. Elle portait une robe rouge et était coiffée d'un chapeau de paille à grands bords, tout orné de vieilles fleurs artificielles. On m'avait souvent conté son histoire bien simple et touchante. Marie allait se marier avec une jeune gars de Vitré: le jeune gars était beau comme Apollon; sous l'empire, la beauté d'Apollon ressortait si bien sous un uniforme de grenadier, que l'on eût cru faire injustice au jeune gars en le privant de ce moyen de faire valoir ses avantages. La conscription s'en empara, et au bout de la conscription il se trouva pour lui une balle qui le tua sans miséricorde pour sa beauté: sa fiancée Marie l'apprit, sa

fiancée Marie en devint folle, et depuis quinze ans elle court le département en préparant une couronne de fleurs à son amant, en se parant pour lui, qui doit toujours revenir demain.

Que de fois je me suis demandé depuis si toute passion n'a pas son lendemain comme cette folie, si toute espérance qui nous traîne de jour en jour, en regardant demain comme le sommet du rocher où doit reposer notre pierre de Sisyphe, n'est pas une erreur ainsi insensée que celle de la pauvre Marie!

J'aperçus la folle, je marchai à sa rencontre; elle m'aborda, comme c'était sa coutume, en me disant: — Embrasse-moi, car je suis heureuse, il reviendra demain.

— Marie, lui dis-je, veux-tu me conduire à V..? je te donnerai un sou.

Une des circonstances de la folie de Marie, c'est qu'elle ne connaissait pas d'autre monnaie que le sou, qu'elle ne comprenait d'autre nombre que le nombre un; pour elle, la vie était d'un jour, l'espérance d'un jour. Je ne lui ai jamais entendu demander asile que pour une nuit, assistance que d'un sou. Quand elle en avait plusieurs, elle les perçait avec un poinçon, s'en faisait un collier, et n'en gardait qu'un pour l'offrir dans l'auberge où elle se présentait.

Marie me regarda et me dit paisiblement:

— Je te connais, tu es bon; tu m'as écrit une lettre pour lui. Je vais te conduire.

Je ne croyais pas la folie susceptible de mémoire et surtout de mémoire reconnaissante; que de fois on calomnie ainsi la folie au profit de la raison! Mais à vingt ans il est permis de s'y tromper.

Véritablement un jour qu'elle était venue dans nos bureaux, car Marie avait droit d'entrée partout, elle me dicta une lettre que j'écrivis. Je ne me rappelle plus ce qu'elle contenait, mais l'adresse m'en est restée dans la mémoire.

« A mon ami, à l'armée. »

Je voulus la lui faire changer pour apprendre le nom de ce soldat si aimé. Elle me regarda avec une fierté dédaigneuse et me répondit: « Si on ne trouve pas, on demandera à l'empereur, il le connaît mon ami. »

Cependant Marie marchait devant moi, et quoiqu'elle me fit prendre une route toute différente de celle qui m'avait été indiquée, je la suivais avec confiance. Bientôt nous sortîmes de tous

ces chemins emboîtés entre des remparts touffus, et nous abordâmes une vaste lande toute hérissée de petites bruyères. Si petit qu'il fût, c'était un véritable désert sans trace d'habitation ni vestiges de chemin.

Nous marchions sous un soleil brûlant, et nous hâtions notre marche, car un orage se préparait en tournoyant à l'horizon. Malgré la rapidité de notre course, nous ne pûmes l'éviter; le tonnerre gronda bientôt, et une pluie furieuse nous assaillit. Sélon l'ordinaire de tous les êtres chez qui la pensée morte laisse une grande perceptibilité à la nature physique, l'orage avait singulièrement agité la folle. Elle allait devant moi en gesticulant, en poussant de grands cris de joie, en chantant des vers extravagans.

Le tonnerre, c'est mon ami;
Moi, je suis la pluie.
Le tonnerre et la pluie se marient;
J'épouserai mon ami.

Nous ne rencontrions plus de charrettes, mais par-ci par-là quelques paysans couverts de leur *bicque* avec un capuchon de grosse laine. Je demandai à plusieurs s'il n'y avait pas un abri dans les environs. Ils me répondirent avec un grossier ricanement:

— Garez-vous à la loge à *l'éfant.*

Et ils me montrèrent une misérable hutte à un quart de lieue. Je dirigeai mon cheval de ce côté, et j'arrivai bientôt à une masure en ruine où je ne pus guère me *garer*, car le toit en était défoncé. Cependant je me tapis dans un coin où un reste de poutre soutenait un reste de chaume, en invitant Marie à venir prendre place à mes côtés. Mais elle ne tint compte de mon invitation, et me regardant avec une sorte de pitié effrayée, elle me fit signe qu'elle allait veiller sur moi. Aussitôt elle se mit à genoux dans la masure, et commença une prière que je ne pus interrompre.

Du coin où j'étais, j'apercevais au loin la lande qui m'environnait. Quelques paysans la traversaient rapidement. Je remarquai que presque tous faisaient le signe de la croix quand ils passaient à la hauteur de la hutte où j'étais, et quelques uns,

ayant fini par m'apercevoir, s'arrêtèrent d'abord, et s'enfuirent aussitôt d'un air épouvanté. Je les suivis des yeux et je les vis avertissant d'autres paysans que quelque chose d'extraordinaire se passait dans la loge : ils la désignaient avec des gestes furieux. Je savais que j'étais dans un pays où les loups-garous sont encore en honneur ; j'étais loin de toute habitation humaine, je craignis qu'il ne se mêlât quelque crainte superstitieuse à l'étonnement des gars, et je résolus de gagner le bourg au plus vite. J'appelai Marie, mais elle ne répondit pas. Je la pris par la main, elle demeura immobile. Un groupe de paysans s'était formé à quelque distance ; je sortis de la masure. Aussitôt Marie se leva et vint près de moi, comme si sa tâche n'eût été accomplie que du moment que mes pieds ne touchaient plus le sol de la loge. Je pris mon cheval par la bride et je continuai ma route à pied.

Les paysans nous suivaient à quelque distance ; deux ou trois firent mine de courir après nous, mais ils furent retenus par les autres. Bientôt j'aperçus le bourg de V.... ; je l'atteignis en quelques minutes, et je me fis conduire au cabaret qui servait d'auberge. Je ne sais quelle mauvaise réputation m'avait précédé dans le village, mais l'accueil qu'on m'y fit ne parut pas hospitalier. A mesure que je passais dans la seule rue tortue et boueuse qu'il possède, les habitans se mettaient sur leur porte et me regardaient d'un air de menace et de crainte à la fois ; les femmes cachaient les petits enfans derrière elles. J'arrivai cependant à l'auberge où l'on me dit fort brutalement qu'il n'y avait point de chambre. Je ne comptais pas demeurer dans ce taudis, car en ma qualité d'agent du gouvernement, j'étais assuré de l'hospitalité administrative des grands de la commune ; cependant la réponse me parut si impertinente que j'insistai. Je n'obtins qu'un refus plus craintif, mais également obstiné.

Pour des raisons de jeune homme, et en vertu des instructions secrètes de mon ami de l'enregistrement, j'avais fait choix d'un logement. Ma première visite fut donc pour le percepteur, au lieu de m'adresser au maire. On ne m'avait pas trompé : la perceptrice était une femme de vingt-cinq ans, fort jolie, fort éveillée, très élégante de propreté, de chaussure étroite, de mains soignées ; lorsque j'entrai chez elle, son mari était absent ; elle m'inspecta d'abord avec une assurance très con-

naisseuse, et me demanda ce que je voulais. Lorsque je lui eus détaillé les motifs de ma visite, elle parut réfléchir, puis m'offrit, en baissant les yeux, d'accepter une chambre chez elle. Cette offre de loger dans sa maison me parut une simple politesse, et cependant je l'acceptai, mais je crus devoir excuser mon empressement en racontant à ma belle hôtesse l'accueil qu'on m'avait fait au village; elle me fit dire les circonstances qui l'avaient précédé, et alors elle s'écria avec un véritable étonnement.

— Mon Dieu, monsieur, qu'avez-vous fait là? Comment, pendant l'orage, vous avez été vous cacher dans la loge à l'enfant?

— Qu'est-ce donc que la loge à l'enfant?

— Mais, me répondit la perceptrice, c'est la maison des sorcières.

Je me pris à rire.

— Ne riez pas, me dit-elle, c'est là qu'elles font leurs maléfices; la dernière fois que c'est arrivé, c'était pour découvrir un trésor qu'on disait enfoui dans une closerie de M. de Talleyrand. (M. de Talleyrand possède dans cette partie du département quantité de petites fermes nommées closeries dans le pays.) Ces femmes ont volé un enfant nouveau-né, avant qu'il ne fût baptisé, et elles l'ont emporté dans leur repaire; il leur faut pour leur charme un garçon non baptisé ou une jeune fille vierge; et de peur de se tromper, elles préfèrent les petits enfans.

Cette épigramme fut dite avec une sainte naïveté; ma perceptrice continua :

— Elles ont ouvert la poitrine au pauvre petit, et lui ont arraché le cœur après l'avoir mutilé.

— Comment?

— De manière à le rendre bien malheureux, s'il eût survécu!

Elle rougit; je compris.

— Enfin, ajouta-t-elle, elles ont fait ensuite bouillir tout cela dans une chaudière, et, leur opération achevée, elles ont dispersé les lambeaux du cadavre tout autour de la loge.

— Voilà, répondis-je, une bien belle histoire, qui certes n'a pas moins de deux cents ans de date, j'en suis sûr.

— Comment, deux cents ans! voilà deux ans que cela s'est passé, et il y a quinze mois à peine qu'on est venu exécuter les

deux sorcières dans la commune pour épouvanter les horribles femmes qui sont encore vendues au diable.

L'anecdote avec deux cents ans de date m'avait paru drôle : en se rapprochant à une distance de quelque mois, elle me sembla horrible; toute chose a sa perspective.

— Mais, ajouta ma jolie perceptrice, étiez-vous seul dans cette masure?

— J'étais, lui répondis-je, avec Marie la folle qui me servait de guide et qui n'a fait que prier tant que nous y sommes restés.

— Je comprends alors ce qui vous a empêché d'être foudroyé.

— Comment ! foudroyé?

— Oui, foudroyé : il arrive toujours malheur à ceux qui osent aborder la loge à l'enfant, lorsque *le tonnerre donne.* Il y a cinq mois, un fermier fanfaron y étant entré pendant l'orage, a été tué par la foudre, qui a enfoncé le toit.

Je compris comment cette hutte étant le seul point un peu élevé, au milieu d'une vaste lande, avait pu être précisément frappé de la foudre, avant tout autre, et je compris aussi comment l'ignoronce avait attribué à ce lieu une sorte de malédiction. Je ne comprenais pas également bien comment ma jolie hôtesse, que je savais être au-dessus de beaucoup de préjugés du grand monde, était soumise aux préjugés du peuple; c'est que probablement pour s'affranchir des premiers, il est inutile de savoir la physique. Comme j'allais m'en expliquer avec elle, on frappa à la porte de la maison ; elle regarda par la fenêtre, et s'en retirant vivement, elle s'écria avec un mouvement d'humeur:

— Ah ! voilà ces messieurs !

Elle alla ouvrir, et je vis entrer deux hommes, dont un monsieur ; ce monsieur jeta autour de lui un regard rapide et soupçonneux, l'autre le regarda avec un sourire de singe.

Le premier mot de la conversation m'apprit que le monsieur était le maire de la commune, et son compagnon le mari de la perceptrice ; le maire me salua et me dit avec une sorte de politesse impérative :

— Monsieur, j'étais prévenu de votre arrivée par M. le préfet, je vous ai reconnu au signalement que m'a fait de vous le maître du cabaret où vous êtes descendu, et comme vous seriez horriblement mal dans ce bouchon, j'ai fait prendre votre portemanteau, et je vous ai fait préparer une chambre chez moi.

— Chez vous, dit la perceptrice en s'inclinant, et en me considérant comme un homme qui devait être de grande importance ; j'avais osé offrir une chambre à monsieur!

— Vous! reprit le maire d'un air courroucé.

— Je renonce à cet honneur, puisque M. le maire le réclame ; d'ailleurs, ajouta-t-elle, monsieur sera plus en sûreté.

Elle lui expliqua ce qui m'était arrivé.

— Monsieur, me dit le maire, toujours avec son langage bref, vous venez ici exécuter une loi qui est odieuse à la population; mais il vaut mieux encore lui apprendre tout de suite qui vous êtes, que de vous laisser soupçonner de sorcellerie.

Il ordonna au percepteur d'aller chercher le bedeau et le garde champêtre, et celui-ci ayant convoqué toute la commune au bruit de son tambour, devant la maison où nous étions, le maire en écharpe me présenta à ses administrés, comme chargé de recenser la population et les portes et fenêtres par où elle respirait; j'étais entre le bedeau et le percepteur, j'avais l'air d'un Colin d'opéra-comique, qui va épouser une rosière et que le bailli offre en exemple aux villageois. Un long cri d'étonnement répondit à la déclaration du maire. — Ah! c'est le *recensou!* disait-on de tous côtés, *gare le recensou, gare!* Ceci ne me parut pas trop rassurant.

Le maire reprit :

— Songez que je vous surveille, et que le premier qui insulte un agent du gouvernement sera immédiatement enlevé et incarcéré.

Le style du maire me semblait en général si acrement impératif, que je demandai à la perceptrice quelle espèce d'homme c'était.

— Mais c'est M. P...

— Comment M. P...? M. P... l'ancien chef de la police impériale.

— Lui-même, qui depuis 1815 est retiré dans notre bourg ; du reste vous arrivez à propos, il y a chez lui dans ce moment-ci son ancien collègue M. Desmarets.

Je ne m'étonnai plus d'avoir été si facilement reconnu à mon signalement : M. P... gouvernant le bourg de V..., me fit l'effet de Denys le tyran devenu maître d'école.

Comme ma perceptrice achevait cette confidence, le maire

nous invita tous à dîner pour le jour même, et me proposa d'aller me reposer chez lui. Son insistance me déplut, je voulus résister, la perceptrice passa près de moi et me dit à l'oreille.

Faites attention ; il est très jaloux.

C'était donc M. le maire qui était jaloux de la perceptrice? Que faisait donc le percepteur? Il était dans un coin regardant nos trois figures d'un air de chat sauvage. Quand son regard rencontra le mien, il eut l'air de me dire : — C'est comme ça. Les mœurs du village me semblèrent un peu plus avancées que sa civilisation.

Dès que je fus chez le maire, l'amant jaloux fit place à l'homme poli, et je fus fort étonné de rencontrer dans un bourg de trois cents habitans, enterré parmi des landes sans chemins praticables, deux hommes qui savaient les secrets de la France et de ses personnages les plus éminens ; j'essayai de les faire causer, mais je ne me trouvais avoir ni assez de bêtise pour qu'ils parlassent sans précaution devant moi, ni assez d'esprit pour les faire parler à leur insu ; je n'y recueillis que beaucoup d'anecdotes sur le théâtre. M. P... avait été l'amant de la Raucourt. De toutes celles qu'il me raconta, je demande la permission d'en extraire une seule ; c'est la plus honnête de toutes ; je l'ai quelquefois dite en confidence à mes amis, avec les noms propres, je les prie de les oublier.

M. de B... homme immensément riche, voit dans un théâtre de Paris une comédienne fort célèbre. M. de B... ne craint pas de se mettre en rivalité avec les princes qui occupaient la belle actrice, et sans autre préambule, il envoie le lendemain, à l'hôtel de cette dame, une lettre d'invitation pour dîner chez lui, et enveloppe en même temps dans la lettre un paquet de billets de banque, il y en avait vingt, de mille francs chacun. Le jour de l'invitation venu, la belle comédienne arrive chez M. de B... dans un état de toilette à faire désirer les plus froids, à faire espérer les plus timides ; cette toilette voulait dire : Marché conclu.

La belle conviée fut d'abord introduite dans un vaste salon éclairé de bougies, comme si une grande fête devait avoir lieu ; un moment après, M. de B... entra en costume d'étiquette, culotte courte et bas de soie (ceci était sous l'empire de Napoléon et de la culotte) ; il salua sa belle invitée avec ce respect

qu'ont volontiers les grands seigneurs pour ceux qui sont très au-dessous d'eux. Après un quart d'heure de conversation toute littéraire et dramatique, un grand laquais vint avertir que M. de B... était servi. Si le salon illuminé avait étonné l'actrice, la salle à manger la stupéfia tout-à-fait. Une table immense était servie magnifiquement, mais deux couverts seulement y étaient placés en face l'un de l'autre. Le tête-à-tête parut singulier à la dame : cinq ou six laquais en grande livrée servaient dans un silence profonde ; quant à M. de B..., il parlait toujours de Molière, de Corneille, de Racine ; le dîner achevé, l'actrice se leva en poussant un gros soupir qui voulait dire assurément : Sans doute, nous allons en finir ; elle l'espéra, car au lieu de rentrer dans le salon, M. de B... lui présenta la main et la conduisit par une autre porte que celle du salon dans une chambre à coucher d'une rare coquetterie. L'habile comédienne commença à baisser les yeux et à rougir, en se disant tout bas : — enfin! Sa main même tremblait dans celle de M. de B... Si j'osais vous dire son nom, vous verriez que c'était une femme d'un grand talent. Mais au lieu de s'arrêter dans la chambre à coucher, M. de B... ouvre une autre porte, et la belle tremblante aperçoit le boudoir le mieux apprêté, lumières voilées, douce chaleur, parfums enivrans... Ce n'est plus la main qui tremble, c'est la poitrine qui bondit, c'est la voix qui devient entrecoupée... il faut bien un peu résister.

— Non vraiment, monsieur le marquis, retournons au salon ; pourquoi entrer là ? que voulez-vous faire ?

M. de B... insiste un peu, bien peu, on cède... mais au lieu de s'arrêter dans le boudoir, M. de B... ouvre encore une autre porte.

— Où me menez-vous?... c'est mal... vous abusez... dit la charmante actrice, en détournant la tête pour ne pas voir le paradis où sans doute elle va devenir un ange de bonté.

Laissez-moi... où me conduisez-vous?

— A votre voiture qui vous attend.

Elle regarde, elle était dans l'antichambre, un laquais lui présente son cachemire, et M. de B... la salue, et se retire en lui disant :

— Je vous offre mes respects.

D'abord l'actrice demeure interdite ; enfin elle relève la tête,

et d'un ton d'impératrice ordonne au laquais de monter derrière sa voiture, il obéit; à peine arrivée chez elle, la comédienne monte dans son appartement, et un instant après elle remet un billet au laquais en lui disant :

— Ceci est pour votre maître. Et en même temps elle lui donne un petit paquet et ajoute :

— Et voici votre pour-boire... sortez.

Le billet n'enfermait que ce peu de mots :

« Monsieur,

« Vous êtes un insolent. »

Le pour-boire était les vingt mille francs reçus la veille.

Le lendemain de mon arrivée je commençai mes travaux, et j'eus occasion de pénétrer dans cette misérable vie dont on s'imagine que l'Irlande et les contrées sans civilisation sont les seuls théâtres ; le progrès des lumières me parut une dérision cruelle quand je connus le pays. Je puis attester que sur cent fermes où j'entrais par jour, j'en trouvais une à peine où il y eût. dans la marmite qui cuisait le dîner de la famille, autre chose que des légumes, des choux, des pommes de terre et des haricots verts, qu'on appelle dans le pays *pois de Rome* par corruption de pois de rame. Je n'ai jamais trouvé de viande chez aucun paysan ; les légumes et la galette à l'eau, la plus indigeste nourriture du monde, faisaient le menu de tous leurs repas.

Une des détestables dispositions de la loi que nous exécutions, était de compter comme fenêtre toute ouverture faite au mur et close par un châssis quelconque, fût-il dormant, fût-il en toile ou en papier ; la loi frappait d'un égal impôt cette misérable lucarne et la fenêtre haute et large du château voisin ; elle mettait sur la même ligne la barre de bois qui empêchait les bestiaux d'entrer dans l'intérieur des fermes entourées de haies, et les portes cochères qui ouvraient l'entrée d'une cour d'honneur. Les réclamations de toutes les administrations de département avaient signalé ces abus, le ministre n'en avait tenu compte ; il fallait exécuter la loi. Nous fûmes plus humains que le ministre ; nous ne vîmes pas la moitié des trous par où l'air arrivait à ces malheureux. Toutefois au milieu de leur misère, ils avaient encore de ces sentimens d'hospitalité parfaitement inconnus aux villes. Par-

tout où nous entrions, on nous offrait une place à table si c'était l'heure du dîner, ou un peu de cidre et d'eau-de-vie de pommes de terre, si le moment du repas était passé ou n'était pas venu ; notre plus grande peine était de refuser ces bonnes gens ; mais cent petits verres d'eau-de-vie par jour étaient de beaucoup au-dessus de mes forces ; le garde champêtre qui nous accompagnait arriva seul à ne manquer de politesse envers personne. Durant les onze jours que dura notre course à travers les campagnes, je comptai par curiosité qu'il but quatorze cent sept petits verres d'eau-de-vie. Que la fierté des buveurs parisiens s'humilie devant cette prodigieuse capacité.

La réponse des habitans à ma première question, avait une singulière expression poétique. Lorsque je leur disais :

— Combien y a-t-il d'habitans dans cette ferme? ils me répondaient selon le nombre :

— Trois chapeaux et trois têtes blanches.

Cela voulait dire trois hommes et trois femmes.

Toutefois, cette misère que je remarquais dans les fermes n'était rien, comparée à celle qui désolait ce qu'on appelle *les loges* dans le pays.

La rigueur de la loi était telle, que du moment qu'un abri percé d'un trou existait, ce trou devait être imposé. Je me rendis aux loges; c'était un amas de cinquante ou soixante huttes construites avec des espèces de perches non équarries, dont les interstices étaient remplies d'un torchis fait de foin pétri avec de la boue. Jamais tableau de misère ne fut plus hideux; des femmes flétries, avec des jupons en lambeaux, soutenus par des espèces de bretelles en ficelle, des hommes haves cachés sous des haillons sans forme, des enfans nus ou enveloppés d'un morceau de vieille toile; toute cette population dévorée de scrofules effroyables, cadavres vivans rongés sur leur paille du ver qui les achèvera dans la tombe. Autour de ces huttes, quelques carrés maigrement ensemencés où poussent un peu de blé noir et quelques pommes de terre, leur fournissaient la seule nourriture qu'ils connaissent. Pour comble de malheur, cette population est frappée d'une horrible fécondité, chacun des accouplemens de ces êtres misérables, je dis accouplemens, car la loi civile ni la loi religieuse ne pénètrent dans ces demeures putrides, chacun de ces accouplemens comptait quatre, six, dix enfans. Par un prodige inoui, tous ces enfans nais-

sent frais et roses et demeurent brillans de santé jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans; alors, la lèpre arrive et les couvre de ses plaies.

Au moment ou je visitai les loges, la petite vérole y régnait, le percepteur et le garde champêtre me laisèrent donc à l'entrée du village, n'osant s'y aventurer, et j'y pénétrai seul; on me regardait avec une stupide curiosité; je comptai trois cent vingt habitans dans soixante huttes de huit pieds carrés. Jamais la conscription avide de l'empire n'a pu tirer un soldat de cette population. Je me demandai si la contribution fiscale devait être plus cruelle que la contribution de sang; je m'attribuai le droit de décider que non, et je les rayai de l'impôt.

Cependant j'avançais rapidement dans le travail dont j'étais chargé, et quoi que j'eusse fait au séjour où je rentrais chaque soir, Dieu sait pourquoi, j'avais déjà visité beaucoup d'autres communes; parmi celles-ci je dois citer Grazay qui garde les vestiges d'un camp romain beaucoup plus certain que celui de l'antiquaire Monkbarns. M. le comte de C..., maire de la commune, en a extrait une mosaïque d'une conservation et d'une beauté rares, représentant les aigles romaines; elles forment chez lui et dans sa salle à manger, les quatre angles du pavé comme dans la salle du camp d'où elles ont été enlevées. Il est fort heureux qu'en 1815, ce beau reste d'antiquité ait appartenu à un noble et à un royaliste, sans cela il eût sans doute été brisé. Ce camp d'où il venait était celui de Graïus d'où vient Grazay, à ce que disent les savans. J'eus encore à parcourir sur les limites du département, la Chapelle-Moche et les communes qui l'avoisinent. C'est des mains sales et des huttes enfumées de la population de ces communes, que sortent la plupart de ces magnifiques points d'Alençon dont la mode revient si fort, et le *neuf* de ces dentelles, c'est-à-dire cette couleur brune dont nos élégantes sont si jalouses, n'est autre chose que la crasse des paysannes du pays.

Les Parisiens peuvent, du reste, juger par eux-mêmes de la saleté de ces populations, car les marchands de salade ambulans qui traînent des charrettes ou portent des hottes dans les rues de Paris, sont presque tous des habitans de la Chapelle-Moche, dont une émigration part tous les ans pour la capitale, afin de se livrer à ce commerce.

J'avais achevé na mission dans cette partie du département, il

fallut regagner le chef-lieu. M. P... me vit partir avec plaisir.

Je regagnai le chef-lieu, et deux jours après je recommençai ma tournée, et dès l'abord j'eus occasion d'être témoin d'un miracle qui mit en rumeur toute la population. Le fait s'est passé dans une petite commune qui touche à la ville comme un de ses faubourgs; tous les jours à une heure donnée, on voyait se dessiner sur l'hostie du saint-sacrement exposé sur le maître-autel, le visage de l'enfant Jésus, et cela d'une manière fort distincte; je me rendis à l'église où affluaient des milliers de curieux dont beaucoup, entrés le sourire aux lèvres, sortaient déjà avec la crainte dans le cœur, et je fus témoin de ce phénomène, dont on me permetttra de donner l'explication, attendu que le miracle fut supprimé par ordre des autorités. Dans cette église assez petite, il se trouvait, en face du maître-autel, des vitraux où la Vierge était représentée tenant son fils dans ses bras; arrivé à une certaine hauteur, le soleil jetait sur le pavé et sur le maître-autel de l'église des rayons colorés par leur passage à travers ces vitraux; par un jeu du hasard, ces rayons allaient porter précisément le dessin de la tête de l'enfant Jésus sur le verre du saint-sacrement et l'y dessinaient très visiblement. Que les physiciens expliquent ce jeu de lumière par la divergence ou la concentration des rayons, c'est leur affaire; la mathématique, tout infaillible qu'elle est, a prouvé de si grosses absurdités, elle a déjà si invinciblement prouvé que le soleil tournait autour de la terre, et maintenant que la terre tourne autour du soleil, qu'elle trouvera bien quelque formule pour démontrer ce fait incontestable.

Ce fut en courant ainsi tout autour de la ville, que j'eus à visiter le port du Salut, ainsi nommé depuis qu'il s'y est élevé un couvent de trappistes.

L'intérieur de ce couvent que j'ai visité dans beaucoup d'autres occasions, n'est qu'une maigre réalité de ce que l'imagination rêve de nos antiques monastères; toutefois on y court avec curiosité comme à Bobino depuis que l'Odéon est refermé. Toutefois quand je le vis, il n'avait rien de cette grave et religieuse tenue qui devait caractériser les couvens d'autrefois; c'était bien le silence ordonné par la règle, les prières dites à l'heure accoutumée, les macérations et la sobriété de l'ordre; mais on ne se

sentait saisi d'aucune sainte appréhension dans cette retraite ; tous les bâtimens étaient achevés de la veille, les murs étaient blancs de leur premier recrépissage; les clôtures n'étaient que des murailles de six pieds de haut, en pierres sèches, mal ajustées ; le couvent n'était défendu au dehors que contre les voleurs, ainsi qu'une maison de plaisance ; on pouvait se donner la main par-dessus le pignon; le monde voyait et se laissait voir par les crevasses; l'ame ne se sentait pas enfermée; rien de ces colossales constructions qui annoncent l'existence séculaire de la demeure où l'on se trouve, rien qui manifestât cette volonté héréditaire d'une communauté qui est arrivée, par la durée, à la puissance des plus grands monarques, et qui, en perpétuant pendant deux cents ans l'idée et la volonté de construire un monument, l'élevait enfin, par les jours et la persévérance, aussi immense que ceux que les Romains bâtissaient avec l'or des peuples et des milliers d'esclaves : saint labeur où le temps, ce grand destructeur d'édifices, était le premier ouvrier des corporations religieuses. Du reste, point de souvenirs sous aucune de ces voûtes; point de tombes fermées dans ce cimetière où toutes les tombes sont ouvertes; des jardins à peine défrichés, des pommiers qui n'avaient pas encore porté de fruits, de grandes allées sans ombre, enfin rien de consacré par le temps, un établissement religieux où la spéculation humaine opérant sur la foi perçait de tous côtés.

Mais si le couvent manquait à la contemplation, l'observation pouvait s'exercer sur le personnage qui le montrait sous le nom de frère hôtelier ou hospitalier. C'était un homme de cinquante ans, d'une tête admirable et chauve, à la contenance haute, à l'œil ardent, à la parole élégante, tirant des larges pans de sa robe de laine des mains soignées et blanches, et laissant tomber de sa bouche moqueuse des demi-mots confidentiels, comme pour excuser l'homme du monde d'être sous l'habit du trappiste. Que d'histoires on aurait pu bâtir sur l'aspect de cet homme, et combien toutes ces histoires eussent été encore loin de la singularité réelle de sa vie!

Ce père hôtelier, qui couchait sur la planche de son lit et qui étonnait le couvent par la rigidité de sa foi et par l'observance étroite des pratiques religieuses les plus puériles, cet homme a tenu rang de prince dans les plus belles cours de l'Europe; cet

homme mêlé à la tourbe des coupables qui vont à la Trappe faire des péchés de leurs crimes et se livrer au jeûne pour échapper au bagne; cet homme sait toutes les sciences, cet homme peut parler leur langue maternelle à tous les étrangers qui viennent visiter le couvent et faire dire à tous: Ce religieux est mon compatriote! et cependant cet homme n'a pas de patrie connue. Enseveli dans un couvent français, il a été l'ennemi le plus acharné de la France: en 1806 il commandait un corps franc autrichien; après la paix de Tilsitt, il allait en Espagne dans le seul pays qui résistât encore à Napoléon; l'Espagne vaincue, il allait en Angleterre demander de l'argent et des hommes pour se battre encore contre la France, et cet homme a dédié des ouvrages à Napoléon et pleure quand on lui parle de sa mort. Cet anachorète, voué à la pauvreté, a étonné Londres de son faste, Londres, la ville où l'or pèse à peine un peu plus que l'argent en France; ce reclus volontaire s'est enfermé quinze jours dans une maison de campagne, et pour échapper à la poursuite des shérifs qui voulaient l'arrêter pour dettes, il y a soutenu un siége en règle après avoir arboré au pignon de sa maison un drapeau portant la vieille devise anglaise: *My house is my castle.* Cet homme, voué à la méditation, a passé quatre ans dans le château de Vincennes comme un des partisans politiques les plus ardens et les plus dangereux de l'époque. Cet ermite, mortifié sous la bure, a écrit des pages brûlantes d'amour.

Quand on le connaît, on retrouve aisément tout cela sous la robe du trappiste; quand on ne le connaît pas, il vous laisse une vague impression de grandeur déchue, qui vous le fait regarder avec respect et presque avec crainte.

La dernière fois que je le vis, c'était en faisant ma tournée départementale, et la manière dont il s'offrit à moi m'est demeurée dans la mémoire comme un de ces tableaux que l'imagination se plaît à créer et qui surprennent par leur grace, sans toutefois persuader de leur réalité. J'étais dans la commune d'A..... et j'avais à me rendre chez le marquis d'A....., vieux seigneur de ce pays dont il porte le nom, et qui en est devenu le maire après en avoir été le suzerain. J'avais eu l'occasion de voir M. d'A..... en plusieurs circonstances, et, quelle que fût sa hauteur aristocratique envers les premiers magistrats du département, je

savais que j'étais trop jeune et trop peu de chose près de lui, pour qu'il ne fût pas poli envers moi.

J'étais entré par une des petites portes du parc pour gagner le château, et je suivais une longue et haute allée de tilleuls, bordée de chaque côté d'une épaisse charmille. Bientôt, et en approchant du château, j'entendis des rires légers et joyeux qui se mêlaient à une vive et élégante musique. C'étaient d'un côté des voix douces de jeunes filles, riant sans éclats, joyeuses sans fracas; d'un autre côté, c'était la facilité rapide d'un maître habile, la coquetterie d'un musicien qui joue avec la musique qu'il joue. Peu à peu, le rhythme se dessina mieux à mon oreille, et je reconnus des airs de danse; bientôt j'aperçus, à travers une des fenêtres entr'ouvertes, de blanches robes et des visages roses qui se mêlaient doucement avec une grace précieuse et un abandon retenu. Je m'approchai tout-à-fait, et je vis enfin six ou huit jolies personnes dansant, le sourire aux lèvres, le visage rayonnant, comme d'un bonheur volé et inattendu, et au fond de ce groupe gracieux le grave et sérieux trappiste, assis au piano, la tête haute sur son capuchon rejeté en arrière, regardant mélancoliquement cette joie d'enfans, à laquelle on voyait que son ame n'assistait que dans le passé. Il y avait dans le regard du vénérable père G.... toute l'histoire d'un cœur qui a cru au bonheur venu du monde et donné par les anges de la terre, et qui, déçu et trompé, laisse croire comme il a cru, encourage la foi qu'il a perdue, et se dit tous bas: Enfans, soyez jeunes! heureux, soyez heureux!

Il avait raison: les jeunes filles ne comprenaient rien de cette vivante leçon d'avenir; elles ne s'occupaient point de cette existence si forte et si vivace, cachée sous le rude habit de trappiste; elles ne souriaient qu'à l'idée de danser, elles, jeunes et belles, aux accords d'un religieux voué à la pénitence.

Je m'étais appuyé à l'angle de la fenêtre pour contempler ce singulier tableau. J'y étais depuis quelques minutes, lorsque l'une d'elles m'aperçut, et poussa un cri, en me montrant du doigt à ses compagnes, qui s'enfuirent comme épouvantées d'avoir été surprises en faute. Le père G.... rejeta vivement son capuchon sur sa tête. Le marquis d'A....., qui était dans un coin du salon, s'avança rapidement vers moi, et me demanda assez sèchement le but de ma visite. Je le lui expliquai. Malgré sa poli-

tesse, il me semblait très contrarié de ce que j'avais, vu et en même temps fort embarrassé de me faire querelle de ma curiosité et de m'avertir par cela même de l'importance qu'il attachait à ce petit événement. Enfin l'humeur l'emporta, et il me dit, en me conduisant dans son cabinet pour prendre les mesures nécessaires à l'exécution des ordres dont j'étais porteur:

— Vous avez été témoin d'une excellente scène à ajouter à tous les récits absurdes qu'on fait parmi les libéraux contre les religieux de la Trappe; c'est une belle occasion de les ridiculiser: à votre âge et avec votre opinion, vous n'y manquerez pas.

Je regardai M. le marquis d'A....., et lui répondis aussi sèchement qu'il m'avait parlé:

— Monsieur, j'ai dîné il y a quinze jours avec le père G..... et à son côté. M. de B...., abbé de la Trappe, était à ce dîner, et n'a pas manqué aux règles d'abstinence qu'il a jurées. Quant au père G....., il a résisté à toutes les séductions culinaires des deux premiers services; mais au dessert, une assiette de macarons l'a si violemment tenté, qu'il l'a versée dans le giron de sa robe, et que, pendant toute la fin du dîner, il l'a *gobée*, gobée, c'est le mot, comme un écolier qui trompe son maître. Ceci, si j'avais voulu en faire des gorges chaudes, eût été plus drôle à raconter que ce que j'ai vu aujourd'hui. Il y a une minute, il n'y a que moi qui le savais; maintenant nous sommes deux; permettez-moi de croire que je n'ai pas fait une indiscrétion en vous le racontant.

— Vraiment, me dit le marquis d'A..... en riant; une assiette de macarons tout entière!...

Il secoua la tête, et reprit d'un ton hypocritement moqueur:

— Le pauvre homme!

Huit jours après, tout le département savait l'affaire des macarons.

De tous les priviléges, celui auquel l'aristocratie tient le plus c'est celui de se moquer de la religion et de ses élus. Elle ne les défend que contre la bourgeoisie et le menu peuple. Aujourd'hui, la noblesse fait pour le clergé ce qu'elle osait autrefois pour sa livrée, quand elle bâtonnait ses laquais et faisait bâtonner le bourgeois qui les trouvait insolens.

Cependant, comme je passai la journée dans la commune, je

revis le père G....., qui me demanda si j'y coucherais: je lui répondis que non, et qu'à la nuit tombante je gagnerais la commune voisine pour aller chez M. M......, le père d'un de mes collègues. Il me dit que nous partirions ensemble, attendu qu'il était en *quête* et qu'il avait affaire du côté où je me rendais.

En effet, le soir venu, nous partîmes tous deux, moi chargé de mes papiers dans une espèce de sac de cuir, lui la besace sur l'épaule. Notre conversation, d'abord fort indifférente, prit un caractère assez intéressant en se rattachant aux cho es dont nous faisions rencontre. Il me nommait presque toutes les maisons que nous rencontrions, chacune avec les haines qu'elle enferme jusqu'au jour de quelque collision; car en ce pays les opinions discutent la cartouche à la dent et le fusil à la main; dans ce pays beaucoup de familles peuvent dire en mettant le nez à la fenêtre: « Voilà celui qui a tué mon père, mon frère, mon ami. » J'écoutais avec religion le père G....., lorsque, au coin d'un chemin, il s'arrêta pour prier un moment au pied d'une croix qui s'y trouvait. Quand sa prière fut achevée, je lui demandai si, comme c'est l'habitude en Bretagne, cette croix n'avait pas été élevée à cette place parce qu'on y avait commis un meurtre.

— Non, me dit-il; un homme a été tué à cette place, mais ce n'est pas par un meurtre, comme vous l'entendez. Il est tombé dans un combat, après avoir tué plusieurs soldats en se défendant.

— Quel était cet homme? lui dis-je.

— C'était Moustache.

— Un chouan, je crois?

— Oui, me dit-il; une des natures les plus originales que j'aie jamais rencontrées, le mélange le plus inconcevable de la supériorité individuelle et de l'infériorité apprise et accoutumée.

— Je ne vous comprends guère, mon père...

— Moustache était un piqueur de M. de Pout ..... Dans la première guerre de chouannerie, il se distingua par un courage si persévérant, une intelligence si forte, une capacité si peu commune, qu'il devint bientôt un chef de bande redoutable sous les ordres de son maître. Du fond de son exil, Louis XVIII récompensa ce brave serviteur par un brevet de colonel et une croix de Saint-Louis. Lorsque ce pays fut pacifié par Napoléon,

Moustache demeura au service de son maître, et de piqueur devint cocher de M. de Pout....... Cela dura jusqu'en 1814. A cette époque, et quand le cocher eût pu faire valoir ses titres de colonel et de chevalier de Saint-Louis, il les garda dans sa poche et voulut rester cocher. M. de Pout....... ne prétendit pas lui faire un bonheur autre que celui qui allait aux habitudes de Moustache, et le garda à son service. 1815 vint, et vous le savez, la chouannerie recommença. M. de Pout...... était déjà trop vieux pour s'y mêler, mais ses deux jeunes fils prirent les armes. Ce fut alors que Moustache exhuma de dessous la paille de la litière de ses chevaux son brevet et ses croix. En peu de jours l'audace de ses entreprises et l'activité qu'il montra lui conférèrent son grade de colonel, mieux encore que le brevet de Louis XVIII. Ses deux jeunes maîtres servaient sous ses ordres.

Certes, c'était quelque chose de curieux que ce serviteur commandant militairement et avec une rigidité extrême aux deux jeunes gens qu'il servait la veille ; mais le contraste était plus frappant que vous ne pensez. Tant que c'était l'heure de marcher ou de combattre, il était à la tête de sa bande. Chacun des fils de M. de Pout... recevait les ordres souverains de Moustache, qui ne souffrait pas de réplique et qui leur distribuait l'éloge ou le blâme avec une supériorité qui se faisait parfaitement respecter. Aux moindres fautes contre la discipline qu'il avait établie, il punissait ces jeunes gens comme il eût fait du dernier paysan. Cela durait tant que le chef avait à prévenir un danger, à éviter un ruse, à poser une embuscade ou à soutenir un combat ; mais dès que le moment du repos était venu pour tous, lorsque le colonel et ses deux jeunes officiers étaient enfermés dans quelque obscure chaumière, Moustache redevenait l'attentif et dévoué serviteur du château ; il faisait le lit de ses maîtres, il nettoyait leurs habits, prenait soin de leurs chevaux, décrottait leurs bottes, et ne se couchait que lorsqu'il leur avait procuré tout le confortable possible dans une chaumière. Le lendemain matin le colonel recommençait, et le soir le cocher. Enfin, surpris seul à cette place même, Moustache a été cloué à cet arbre d'un coup de baïonnette qui lui a été donné par un sergent dont il avait presque mis en fuite le détachement.

Ce récit du père G... nous avait conduits au milieu d'une

lande où s'élevaient çà et là des tertres assez rapprochés. C'était la lande de la Croix-Bataille, fameuse par une victoire remportée par les nobles du pays contre les Anglais, plus fameuse par la victoire de l'armée catholique vendéenne sur l'armée républicaine. Chacun des tertres avait une désignation dans la mémoire des habitans, quoiqu'aucun signe extérieur ne les distinguât. Le plus élevé recouvrait le corps d'une grande quantité de prêtres, qui, pendant le combat, placés en prière dans cet endroit, y avaient été surpris et massacrés par les républicains. Cette fosse est d'ordinaire fréquentée par les sectaires de la petite église, sorte de puritains catholiques qui ne reconnaissent pas la hiérarchie des évêques et la suprématie du pape, et qui les considèrent comme déchus de leurs droits par leur alliance sacrilége avec Napoléon. Quelques prêtres errans et nourris en secret par ces sectaires les catéchisent en plein air, et le rendez-vous le plus ordinaire de ces prêches est la lande de la Croix-Bataille. C'était, à cette époque, l'ultracisme de la religion.

Nous traversâmes cette lande sans y rencontrer autre chose que quelques vieilles paysannes accroupies sur ces tombes, où elles récitaient des prières. Malgré sa réputation de sainteté, le père G... n'obtint d'elles qu'un signe de croix, comme elles eussent fait pour se garantir du mauvais esprit. Sous un autre point de vue, le papisme est aussi odieux à cette petite secte fanatique qu'il peut l'être en Angleterre aux presbytériens les plus intolérans.

Après cette lande nous rencontrâmes le petit village de Saint... et nous nous arrêtâmes pour prendre un peu de repos.

Je devais avoir ce soir-là deux tableaux bien opposés de la puissance des souvenirs de famille dans ce pays.

J'entrai avec le père G.., dans une chaumière à la porte de laquelle était assis un vieillard. Cette chaumière était toute tapissée des cornets en terre de la forme de ceux que portaient les anciens chevaliers. Le père G... aborda le vieillard avec une cordiale amitié et une sorte de considération. J'en fus tout surpris.

— Quel est ce marchand de poteries ? lui dis-je.

— Nous voici, me dit le père G.... dans la maison du descen-

dant du porte-croix de la grande bataille livrée contre les Anglais dans la lande que nous venons de quitter.

— Oui, monsieur, me dit le vieillard, un des mes ancêtres était porte-croix de l'église de Saint Pierre. Lors de la bataille dont vient de vous parler le père G..., il marcha en tête des chevaliers, portant la croix d'une main et de l'autre son cornet, dont il donnait de toutes ses forces. Les chevaliers ayant été repoussés, il demeura seul en avant, élevant sa croix en l'air et sonnant plus que jamais de son cornet. Les chevaliers, honteux de voir un vilain montrer un si ferme courage, recommencèrent le combat et remportèrent la victoire.

— Et votre aïeul obtint sans doute une belle récompense ?

— Aucune, monsieur ; il abandonna l'église et se fit fabricant de cornets. Cette industrie est restée dans notre famille depuis quatre cents ans, et personne n'avait osé la partager avec nous jusqu'à la révolution. Mais, maintenant, tout le monde s'en mêle.

— Comment se fait-il que votre aïeul n'ait pas été récompensé? lui dis-je.

— Oh! me répondit le vieillard, bien souvent depuis ce temps on a voulu anoblir notre famille ; mais de père en fils nous nous y sommes refusés. Il y a assez de nobles comme en fait le roi, il n'y a que nous de notre espèce ; voici mon petit-fils : il fera des cornets, et son fils aussi et les fils de son fils, pour montrer que les seigneurs et les puissans ont été toujours ingrats envers le peuple.

Aujourd'hui que je me rappelle ce grand vieillard dans sa misérable chaumière, je me dis que la poésie est partout, et partout plus originale dans la réalité que dans l'invention ; Moustache est un héros bien au-dessus de Caleb ; le fabricant de cornets, c'est une de ces singularités qu'on ne crée pas.

Cependant la nuit était tout-à-fait fermée ; je quittai mon trappiste et je gagnai la maison de M. M... Je ne le connaissais pas ; je demandai son fils, on me fit entrer et on alla le prévenir ; venez, me dit-il, c'est aujourd'hui la fête de mon père et nous lui avons ménagé une surprise ; mettez-vous dans un coin du salon, je vous présenterai tout à l'heure.

J'entrai dans le salon, je vis M. M... assis dans un vaste fauteuil. C'était un vieillard de quatre-vingts ans, couronné de

longs cheveux blancs ; sa figure sévère était impassible, et il paraissait méditer profondément. Il était aveugle. A peine fus-je entré dans le salon que les enfans de ses enfans, bande nombreuse de petits garçons et de petites filles, s'avancèrent l'un après l'autre et lui présentèrent chacun un bouquet, en lui souhaitant sa fête. Le vieillard prenait les enfans dans ses bras, et leur recommandait la sagesse et l'obéissance, après avoir touché de ses vieilles mains les fraiches fleurs qui s'entassaient à ses pieds ; puis, quand vint le tour du dernier de ses petits-fils, il le mit sur son genou, et lui dit en souriant :

— Reste avec moi, tes frères sont déjà trop grands pour que je joue avec eux ; il n'y a que toi qui t'amuses avec moi. Il n'y a que l'enfance qui ose toucher à la vieillesse.

En effet, le petit garçon passait ses mains d'enfant dans la blanche chevelure du vieillard. Pendant ce temps les deux fils de M. M..., deux hommes dont l'un avait été officier de la garde impériale, et dont l'autre était une des plus fortes natures que j'aie connues, tous deux tremblans et attendris, s'avançaient vers leur père, en soutenant un immense cadre où se trouvait une gravure. Les brus et les filles du vieillard, les enfans de ces brus et de ces filles, suivaient, avec une crainte respectueuse, la marche de ces deux hommes. Enfin, posant la gravure devant le visage du vieillard aveugle, l'aîné dit à son père :

— Mon père, voici notre présent.

— Qu'est cela ? dit le vieillard en posant les mains sur le cadre ; un tableau, une gravure !

— C'est la gravure du tableau de David, représentant le Serment du jeu de paume.

— Le Serment du jeu de paume, s'écria le vieillard d'une voix émue ; j'y étais.

— Oui, mon, père, répondit le fils, et David ne vous a pas oublié dans son tableau.

— J'y suis ! s'écria encore le vieillard, en tendant les mains vers le tableau... j'y suis !

— Oui, mon père, au moment où vous vous faites apporter mourant pour jurer la délivrance de la nation.

— Où cela ? où cela ? répéta le vieillard en parcourant de sa main débile la glace du cadre, et en laissant tomber de grosses larmes de ses yeux qui ne voyaient plus.

— Là, papa... dit l'enfant en prenant la main du vieillard et en la posant sur l'endroit où était représentée l'action de cet héroïque patriote.

— Là! répéta le vieillard ; là!

Il se fit un profond silence, et le vieillard ajouta :

— Voici vos lettres de noblesse, mes enfans.

C'est alors que je remarquai que dans ce pays de gentilshommes les deux seuls actes d'héroïsme qui m'eussent été révélés par hasard appartenaient l'un à un homme du peuple, l'autre à un homme de la bourgeoisie.

Mais le paysan et le bourgeois en avaient tous deux fait un droit de noblesse.

On a beau faire, la gentillâtrerie tient le Français aux reins ; il ne peut s'en débarrasser.

Frédéric Soulié.

ESQUISSES ET PORTRAITS.

II. — LADY GRAHAM.

C'est très bien de condamner la noblesse, très bien de traîner la chevalerie dans la cendre et la boue, très bien de se venger d'une grandeur de quinze siècles. Je trouve même commode et permis de créer des systèmes platonico-utopiens et de faire valoir l'égalité humaine; de montrer sous des couleurs odieuses les vices des hautes classes, l'immoralité des grandes dames, les passions effrénées des nobles suzerains d'autrefois, l'ignorance des grandes d'Espagne, les voluptueux caprices des princesses d'Italie et les scandaleuses orgies des maîtresses des papes !

Très bien !

D'abord toutes ces couleurs sont tranchantes et attirent l'attention ; ensuite nous tous, qui ne sommes pas de vieille descendance, nous tous, nous sommes flattés, vengés et joyeux !

Et le public répétera que l'aristocratie est fatale au bonheur des peuples. Je ne veux discuter avec personne ; je ne suis point dogmatique. Arrière la querelle ! Loin de moi la fureur ! Que l'invective aille chercher en d'autres lieux ses franches coudées ! L'arène ne lui manque pas, à l'invective ; elle trouve en France une carrière assez belle, ainsi que la dispute, le sophisme, le paralogisme, l'analyse, la critique, le sarcasme, la médisance, la criaillerie, l'avocasserie, et tout ce qui se rapporte au plus hargneux des gouvernemens, au gouvernement représentatif.

Si l'on me permet une seule petite observation, je dirai seulement que les suzeraines d'Italie, ces grandes dames si perverses, ont trouvé des rivales dans notre *Gazette des Tribunaux*, et que s'il fallait choisir entre l'immoralité de la place Maubert,

celle des intéressantes et dramatiques sectatrices du vice que nos tribunaux vont chercher dans les classes inférieures, et l'autre immoralité poudrée, fardée, éclatante, rayonnante, empourprée, des altières suzeraines du moyen-âge, j'opterais pour les suzeraines.

Je ne suis donc nullement convaincu que le vice soit le partage exclusif d'une caste. O témérité inouïe, dans une époque pareille! Je ne pense pas que tout le crime soit l'apanage de ces classes si méprisées! C'est une opinion vraiment téméraire, je ne l'ignore pas et j'en conviens.

Permettez-nous cependant de conserver notre vénération pour une aristocratie, celle de la beauté; permettez-nous de faire observer aussi que c'est surtout parmi les grandes races saxonnes et teutoniques, en Allemagne et en Angleterre, que se trouvent les grands modèles de la beauté.

Admirez, par exemple, ce portrait de femme; les salons d'Almack en ont admiré l'original.

Sur cette physionomie si gracieuse et si noble, vous ne retrouvez pas le type saxon, mais le vieux type écossais. C'est bien la beauté du Nord, un mélange de dignité fière, de mélancolie et de caprice.

En effet, les ancêtres paternels de lady Graham, aujourd'hui femme de lord Graham, ami de lord Grey, long-temps ministre, et qui marche à la tête des whigs réformateurs modérés; les ancêtres de cette beauté, que Walter Scott aurait placée parmi ses héroïnes, ont leur généalogie et leur écusson seigneurial, qui se rapporte aux vieilles traditions du comté de Stirling. Elle est née *Callander de Craigforth*. Pendant le règne de Jacques VI d'Écosse, un Callander dont le père avait été porte-étendard du roi, porta les armes sur le continent, et s'y fit remarquer par ses prouesses; le roi, en montant sur le trône d'Angleterre, lui fit, en récompense de ses bons services, un don assez considérable pour qu'il agrandît et embellît ses propriétés de Craigforth. Le grand-père de lady Graham, John Callander, se distingua par la supériorité de son esprit et la variété de ses talens. Il est auteur de plusieurs travaux estimés sur les *Poésies du roi Jacques V*, et sur *le Paradis perdu* de Milton. Il épousa une Livingstane, et reçut du père de sa femme, sir James Livingstane, fils de sir James Campbell

d'Ardkinglass, le titre et les armoiries des Campbell, avec le domaine d'Ardkinglass. Ce titre et ces propriétés échurent au neveu de sir James Livingstane, fils de M. Callander, qui, en 1797, épousa la plus jeune sœur de la marquise d'Antrim, lady Élisabeth Macdonnell. Il eut d'elle cinq enfans, entre autres Caroline Sheridan, qui épousa le fils du célèbre Sheridan, et lady Frances, dont nous donnons ici le portrait. Elle épousa, en 1819, lord Graham ou Grœme, représentant de la vieille race des Grœme, dont le nom historique remonte jusqu'à l'année 404 de l'ère chrétienne.

NOTRE AMI

LE JUSTE-MILIEU.

Vers les premiers mois de l'année 1832, j'habitais une ville du midi assez proche de Marseille, quoique nous eussions l'honneur de posséder un évêque, une cour royale et un préfet. Le préfet était un excellent homme, et monsieur son fils un jeune homme encore plus parfait, s'il était possible. Il n'était bruit parmi le beau monde du département que des graces et de l'exquise intelligence de ce dandy, fleur et modèle de tous les dandies administrés ou non. Les femmes avaient l'habitude de s'évanouir quand il parlait littérature. S'il ouvrait la bouche sur la politique, c'était bien pis encore : de l'enthousiasme on tombait dans les convulsions. Dieu cependant qui ne veut pas qu'aucun triomphe humain soit complet, ne lui accordait avec cette profusion que la louange d'un parti. Tout ce qui comptait parmi les verts carlistes ou parmi les républicains écarlates, censurait hautement ce qu'ils appelaient son vice, tout en se complaisant d'ailleurs à reconnaître le faisceau de ses éminentes qualités. Telle était d'ailleurs la frénésie de ce jeune homme en ces matières, que nous ne le connaissions guère entre nous que sous cette espèce de sobriquet : notre ami le juste-milieu.

Mais peut-être la foule préoccupée des ces qualités extérieures, de ses nobles manières, de ses beaux chevaux, de ses beaux habits, ne lui tenait-elle pas suffisamment compte du cœur le plus abondant en candeur et en générosité que le ciel eût jamais créé. M. Anacharsis poussait quelquefois l'abnégation jusqu'à la niaiserie. Je vous demande pardon pour ce qui est du nom.

Lui-même il en était souvent fort embarrassé, et regrettait vivement que feu sa marraine eût été une si étrange femme. Tant y a qu'il était le coq de la province, chéri, fêté, juste-milieu à outrance, et par impossible plus chevaleresque encore. Je ne sais si je vous ai dit que nous étions fort liés.

Un matin, enveloppé de sa robe de chambre et les pieds dans de magnifiques pantoufles, il lisait avec admiration le *Journal des Débats*. Il était grandement question alors de révolutions et de propagandes. La France s'agitait au dedans, et les pays d'alentour frémissaient comme frémissent toutes les maisons autour d'un volcan. Les Belges avaient contrefait la révolution de juillet. Les Italiens en avaient improvisé une semblable, mais par malheur elle n'avait pas obtenu le même succès; c'était à recommencer. Mais en attendant, chassés par le vainqueur, les révoltés inondaient la France et venaient nous demander asile. L'auteur doit prendre ici des réserves, sans lesquelles il ne lui serait pas possible de continuer cette histoire. Nous n'avons pas à juger dans ces pages le fait immense que nous signalons, et ceci n'est écrit nullement pour porter atteinte à l'honneur et au courage qu'ont déployés les vaincus dans cette lutte. Personne plus que nous ne vénère cette colossale Italie, aïeule de la moitié de l'univers civilisé, patrie de Dante et de César. Mais les proscrits italiens conviendront eux-mêmes que de faux frères se glissèrent à cette époque dans leurs rangs, misérables qui prévoyaient la commisération qui devait s'attacher à cette grande infortune, et se disposaient à l'exploiter.

Notre ami le juste-milieu lisait donc son *premier Paris*, lorsque le valet attaché à son service entra dans sa chambre et lui annonça la visite d'un étranger. On fit entrer. L'inconnu, après s'être assis, commença en ces termes :

— Monsieur, je suis un proscrit, j'ai échappé aux coups de fusils des Autrichiens et aux coups de hache de Charles-Albert; prince et bourreau de Turin, et me voilà. Vous êtes juste-milieu, je suis républicain.

— Qu'importe! monsieur, je suis homme avant d'être partisan. Vous avez besoin de moi, continuez.

— Monsieur, je m'attendais à cette noble réponse. La loyauté de votre caractère m'a été vantée, et déjà je m'aperçois qu'on

ne m'a point trompé. Monsieur, un ordre impitoyable du ministère de l'intérieur me défend de séjourner sur ces côtes, sans doute parce qu'elles regardent l'Italie, ma chère Italie, la seule chose qui ne soit chère ici-bas! J'ai perdu ma mère pendant l'insurrection. Je serais seul, s'il ne me restait encore l'Italie. Or ce qui fait que le ministre veut m'éloigner de cette ville, est précisément ce qui m'y pousse, monsieur. Je veux respirer un peu de ce vent qui a peut-être passé sur mon sol natal.

— Il suffit, monsieur. J'obtiendrai du préfet que vous restiez ici.

Voilà comme eut lieu la première entrevue. Huit jours après, M. Carlo Luz..... se présenta de nouveau à notre féal ami le juste-milieu.

— Monsieur, lui dit-il, vous êtes juste-milieu, je suis républicain. Mes affaires sont bien dérangées, et si ce n'était insignement abuser de votre complaisance, je vous prierais, monsieur et ami, de me prêter un billet de 500 francs. Il vous serait rendu mardi prochain.

Ce mardi n'a pas encore montré son visage. Telle fut la seconde visite. A la troisième, le proscrit renoua ainsi:

— Mon cher Anacharsis, quoique je m'efforce d'atteindre au comble difficile des vertus romaines, vertus indispensables à tout bon patriote, je dois vous confesser que je me suis laissé ensorceler par une beauté, qui fait à la fois mon malheur et mon bonheur.

— Je croyais que vous ne deviez plus aimer que l'Italie?

C'était une innocente raillerie du pauvre Anacharsis. M. Carlo Luz... sourit, et en homme habitué à se tirer d'affaire :

— C'est qu'elle est aussi charmante que l'Italie!

— Mais que puis-je, soit pour elle, soit pour vous?

— Elle veut chanter au concert qui se donnera dans six jours. C'est la plus belle voix du monde. Vos amis tiennent les deux seuls journaux qui existent ici. Vous êtes juste-milieu, je suis républicain. Obtenez d'eux qu'ils la couronnent de toutes les fleurs de leur talent. Jamais éloge n'aura été plus mérité. Mais c'est qu'elle chante!... Mme Malibran pâlirait de l'entendre. J'ai calculé qu'avec cette voix elle pourrait gagner 100,000 francs par an, et ces éloges la décideront peut-être à ne pas laisser oisive une mine aussi riche. Elle a un imbécille de mari, bon-

homme à idées creuses, qui ne veut pas qu'elle monte sur les planches. Il lui a communiqué son horreur pour le théâtre, et je travaille à tuer ce préjugé. Est-il bête, ce mari!

— Pourquoi? reprit Anacharsis. Je comprends fort, je vous assure, qu'un homme ne veuille pas jeter sa femme, celle qu'il aime, sur des tréteaux, aux regards de tous les oisifs ou de tous les libertins d'une ville. Ce n'est pas bêtise, c'est pudeur bien plutôt.

— Mais l'argent! l'argent!

— L'argent! dit le jeune homme, qu'est-ce que l'argent? Parlez-moi de l'honneur. J'estime ce mari. Néanmoins, comme vous êtes d'un parti contraire, je me ferais scrupule de ne pas vous être agréable. Que votre belle chante, mes amis applaudiront. Les journaux diront d'elle tout ce qui vous plaira.

Tous trois nous nous rendîmes à ce concert. C'était un concert demi-bourgeois, demi-artiste. M. Carlo Luz... avait vaincu les dernières résistances de sa Ninette, et sa Ninette, au risque d'être grondée par son mari qu'elle attendait, avait consenti à initier notre ville aux charmes de son talent. Nous étions très curieux ensuite d'apercevoir le visage de cette belle coupable. Nous voulions voir comme l'Italien avait eu l'art de se pourvoir dans un lieu où ce n'était pas chose facile.

Ma foi! lorsque parut ce tendre objet, nous fûmes obligés de baisser pavillon devant le héros de Turin. Il avait fait là une véritable trouvaille. Sa beauté était, en vérité, une perle de femme. Cette Ninette des Ninettes s'avança avec un délicieux embarras, ses deux blanches mains presque jointes, jointes d'une façon qui sentait la vierge d'une lieue. C'était à ravir. Je ne me rappelle pas avoir jamais vu de plus splendides cheveux blonds. A M. Carlo Luz... qui aimait prodigieusement l'or, ils devaient souvent occasioner de singuliers rêves. Les yeux, d'une délicatesse infinie, laissaient voir à travers leur azur l'ame d'un enfant. Mais la femme, la femme florissante, se trahissait aux rondeurs voluptueuses des épaules et au double renflement de la robe à l'endroit du sein. Nous battîmes des mains, il n'y avait pas autre chose à faire.

Bientôt un monsieur en pantalon de casimir noisette ouvrit le concert par une de ces stupides romances, dont la musique vaut ordinairement les paroles. Les autres promesses du pro-

gramme s'exécutèrent au fur et à mesure, à notre grande impatience. Nous avions hâte d'entendre le miracle que l'Italien nous avait annoncé, surtout notre ami le juste-milieu, qui était devenu rêveur depuis l'apparition de Ninette. Ses yeux ne quittaient pas la gracieuse image que cette femme dessinait dans un angle de la salle, sur un fond rouge qui était un rideau de soie. Enfin le rossignol chanta. Je dis le rossignol pour peindre l'éclat et le prodigieux effet de ce chant. La salle était transie. Notre ami le juste-milieu s'appuyait sur mon bras, que de temps à autre il pressait convulsivement, et moi, je devinais à moitié que c'était l'amour qui entrait en lui qui l'ébranlait avec cette puissance. Spectacle digne de tout amour en effet, qu'une belle femme qui chante! que ces belles choses qui sortent d'une chose plus belle encore! Je croyais la voir et l'entendre semer des perles.

Après le concert, Anacharsis voulut être présenté à la Malibran. M. Carlo Luz... s'y prêta de la meilleure grace.

— N'est-ce pas, monsieur, me dit-il ce soir-là, que c'est une voix à gagner bien de l'argent? Eh bien! monsieur, imaginez qu'elle ne veut pas chanter.

Il paraît, du reste, que la nature s'était plu à combler cette femme de toutes les sortes de perfections, car notre ami nous revint tout-à-fait pris, en nous assurant qu'elle pensait comme elle regardait, comme elle chantait.

— En seriez-vous amoureux? lui dis-je tout bas.

— Ma foi! me répondit-il, de si beaux yeux bleus!

Je me permis de lui faire observer que ce n'était pas une raison.

—Je le sais bien, reprit-il, mais je vous jure qu'elle a des yeux bleus qui m'empêcheront souvent de dormir. Le pis de l'affaire, ajouta-t-il, c'est que l'amant est mon ami.

— Cet Italien?

—Oui, cet Italien. Il est républicain, je suis juste-milieu; il est proscrit et malheureux, moi, je suis riche et dans mon pays. Cette femme lui tient lieu de tout. Ce serait une pitié.

— Et le mari?

— Un vieux bonhomme, à ce qu'on m'a dit.

En m'en allant, je faisais une réflexion, à savoir qu'il n'était pas mal plaisant que ce fût moi qui eusse songé au mari. Il y

avait gros à parier que la femme n'y songeait pas plus que le juste-milieu, pas plus que le républicain. Pauvre bonhomme, puisque bonhomme il y avait, dont on se disputait la femme, sans qu'on daignât autrement s'occuper de lui. Je ne sais comment l'envie me vint de le voir. Je n'ignorais pas cependant qu'il était demeuré à Paris tandis que sa femme était venue visiter une vieille tante qu'elle avait dans le département. Mais tant y a que je me persuadais, sans avoir aucune raison, qu'on le faisait plus ridicule qu'il n'était. Et je ne me trompais pas.

Les journaux avaient paru tout embaumés de l'éloge de Mme Ninette Car...., cinq jours s'étaient écoulés, j'avais oublié M. Luz... et sa cantatrice, et la passion de notre ami le juste-milieu, lorsqu'un matin je reçus la visite d'un homme qui me déclara se nommer François Car.... C'était le mari de Ninette. Il se présentait chez moi pour me remercier de mon excessive bienveillance.

Comme je m'en doutais, le personnage était tout-à-fait avenant. Il avait quarante-six ans, des cheveux gris et un visage qui n'était ni frais ni rose. Mais pour être sillonnés de rides et brûlés du soleil, on ne pouvoit dire que les traits du bonhomme fussent désagréables ou repoussans. Ils offraient même, au contraire, quelque grandeur. Il est vrai, d'un autre côté, que si madame sa femme aimait de passion les tailles fines et ces mines de jeunes gens pâles et maladifs, rien ne lui allait moins que ce vieux militaire, qui était, je l'avouerai, d'une assez bonne circonférence. Mais au résumé, tel quel, personne n'eût été étonné de le savoir aimé. Il avait un air de Lablache dans *les Puritains*.

Il me raconta d'un ton plein d'excellente franchise qu'il avait long-temps servi, et que, malgré dix campagnes, il ne s'était retiré de l'armée qu'avec le grade de lieutenant et la croix d'honneur. Il avait hérité d'une dizaine de mille francs de rente, avait épousé Mlle Ninette Ducros, qui ne lui avait absolument apporté que les trésors de sa beauté, et depuis trois ans vivait le plus heureux homme du monde avec sa femme et la petite fille qu'il en avait eue. Il me fit un tableau vraiment touchant de la paix de son intérieur, me dit que sa femme l'aimait tendrement, qu'il en était sûr, qu'il n'y avait pas de caresse dont elle ne l'environnât, qu'elle veillait presque aussi maternelle-

ment sur lui que sur leur enfant, et cela quoiqu'elle eût vingt-cinq ans de moins que lui. Et comme c'était un de ces caractères ronds et sans détours, que se familiarisent tout d'abord, il m'ajouta qu'il n'y avait que cela, que c'était par là qu'il fallait finir, et que si tous les jeunes gens, livrés ainsi que moi aux folles amours trempées de larmes, savaient quelles douceurs on goûte en ménage, ils auraient bientôt rompu avec leurs mauvaises joies.

Il me faisait peine. Je le reconduisis jusqu'à la porte avec toute sorte d'égards. Sur le seuil il me renouvela ses remercîmens, quoiqu'il voulût bien me confier, ajouta-t-il, que sa femme ne lui avait pas obéi en chantant dans un concert public, qu'il était bien décidé à ne lui laisser jamais goûter de cette vie artiste, bonne tout au plus pour un homme, mais indigne de toute femme qui veut demeurer honnête. Je le taxai de rigorisme, mais il insista et me répondit qu'il aimait mieux vivre modestement avec ses dix mille francs de rente, que de faire grand bruit avec les quatre-vingt à quatre-vingt-dix mille francs que sa Ninette pourrait gagner, si elle voulait, avec sa voix.

M. Anarcharsis était chez mon honorable collègue, lorsque M. Car... se présenta, continuant sa tournée d'actions de graces. Notre ami le juste-milieu lui plut singulièrement. Le vieux lieutenant était un de ces cœurs naïfs qui ne demandent qu'à aimer. Il allait devant lui la poitrine ouverte, tout comme si les hommes en étaient encore à l'âge d'or. Il obligea le jeune homme de lui promettre de se présenter chez lui, s'il effectuait par hasard le voyage qu'il projetait. M. Anacharsis parlait en effet depuis quelques jours d'aller passer un mois ou deux à Paris, avant de partir pour les colonies, où pouvait l'appeler d'un moment à l'autre une liquidation qui intéressait Mme sa mère. M. Car... lui, retournait dans la capitale avec sa Ninette.

Pendant tout ce temps, nous n'eûmes aucune nouvelle du réfugié. Il se tint dans une ombre tout-à-fait décente. Le couple fit route pour Paris, comme il l'avait annoncé. Restèrent les deux amans.

Bientôt le séjour de la pauvre ville devint odieux à notre ami le juste-milieu. L'Italien, qui avait reparu chez son protecteur politique, ne nous semblait plus aussi satisfait de boire le vent qui avait caressé sa terre natale. Il était plus sobre aussi de tirades contre M. de Metternich.

Enfin Anacharsis, un matin, nous annonça qu'il partait le soir, pour Paris, on le devine. Son père le préfet le chargeait d'une mission. Il fallut voir la grimace que fit M. Carlo Luz.....

Le soir venu, nous étions assemblés chez notre juste-milieu. On achevait ses malles. Le réfugié entra, et l'ayant pris à part :

— Mon ami, lui dit-il, je vous dois un aveu. Cette confiance seule peut dignement reconnaître tout ce que vous avez fait pour moi. J'aime la femme de ce vieux militaire, la femme que vous avez entendue, et vous l'avouerai-je ? j'en suis aimé.

Le pauvre Anacharsis trembla sur ses genoux :

— Tant mieux pour vous, murmura-t-il. C'est une jolie femme. Mais en êtes-vous sûr, de ce que vous avancez ?

— Si j'en suis sûr! reprit-il avec un sourire qui perça le cœur de l'autre. Mon ami, continua-t-il, les opinions politiques n'ont jamais désuni des cœurs loyaux et probes. J'espère que nous demeurerons toujours ce que nous avons été. Je m'estimerais le dernier des hommes, si je pouvais céder contre vous à la moindre suggestion de l'esprit de parti. Donnons au monde ce rare et sublime spectacle de deux ennemis politiques, plus ami que ne le furent jamais père et fils, frère et sœur. Vous êtes juste-milieu, je suis républicain. N'en faisons plus qu'un.

— J'aurai ce courage, répondit avec fermeté le jeune homme.

On eût dit qu'il étouffait, en disant cela, la passion qui dévorait son cœur. Il y a des ames qui aiment à vivre de sacrifices. Cela les ennoblit et cela les satisfait.

— Mais, reprit notre réfugié, je vous veux charger d'une lettre. La maison de M. Car... vous sera ouverte. Oserais-je compter sur votre bonté pour remettre ce billet ?

— A sa femme?

— A sa femme elle-même. Bien en secret. Il y va de notre bonheur.

Que vous dirai-je? Le juste-milieu accepta. Il partait pour lui, grace à sa manière chevaleresque il ne partit plus que pour M. Carlo Luz.... L'Italien n'était pas maladroit, comme on voit. Ouvrir les yeux au jeune homme impossible! Il ne nous confiait rien de ses rapports avec cet étranger.

Aussitôt à Paris, le premier soin de M. Anacharsis fut de

prendre le chemin de la maison de Ninette. Il était trois heures de l'après-midi, le couple était installé au salon. On imagine l'accueil qui lui fut fait, de la part du vieux lieutenant du moins, car Ninette ne se souvenait plus d'Anacharsis. Il est vrai qu'elle ne l'avait vu que le soir de ce fameux concert, où tant d'admirateurs se partageaient son attention. Il n'y a rien de plus oublieux que les jolies femmes.

Toutefois ayant choisi un instant favorable, notre juste-milieu dit à Ninette qu'il avait à l'entretenir d'une affaire importante. Elle le regarda sévèrement, mais cependant quelques minutes après elle pria son mari d'aller achever je ne sais quelle lettre, tandis qu'elle chanterait à leur hôte la cavatine du *Barbier de Séville*. Et elle se mit à son piano, où elle attaqua cette musique avec le rare talent dont elle était douée.

La porte fermée, Ninette se tourna vers le jeune homme et le pria de s'expliquer. Jamais elle n'avait été plus belle et plus élégante. Il errait sur son visage un charme capable de perdre les anges. S'attendait-elle à une déclaration, il y a grand lieu de le croire. Elle avait pris tout d'un coup une contenance passablement romaine, et affectait de ne lever plus les yeux sur son interlocuteur. L'occasion était bonne, notre ami le juste-milieu sentit frémir sur ses lèvres tout ce qu'il avait au fond de l'ame. L'envie de tout dire le saisit. Le parfum de ce salon l'enivrait, le parfum de cette femme avait emporté sa raison. Elle était étendue dans un fauteuil, toute blanche et toute dorée au milieu de ces langes de mousseline qui semblaient l'étreindre sans la presser, belle, demi-animée, pensive comme une de ces belles lunes qui luisent sur nous pendant l'été. Ils étaient seuls, il n'avait qu'à étendre la main pour la toucher. Mais soudain le candide amoureux se rappela son malheureux ami, il se rappela leurs sermens et surtout la différence de leurs opinions politiques, et sa déclaration resta entre son cœur et sa bouche. Pauvre jeune homme! il tira de sa poche sans rien dire la lettre du réfugié, et il la tendit en détournant la tête à celle qu'il aimait. Elle de se pencher, de regarder cette écriture, puis tout d'un coup, spontanément, semblable à la poudre qui rencontre le feu, de s'élancer et de s'écrier:

—Ah! monsieur! monsieur! Vous êtes un ange, vous venez du paradis! Vous l'avez donc vu? Ah! vous l'avez vu.

— Oui, madamme, je l'ai vu.

Il n'en put dire davantage, il suffoquait. Le premier mouvement d'ivresse passé, Ninette qui était une femme élevée, quoiqu'elle fût loin d'être une femme née, reprit en ces termes :

— Monsieur, pardonnez-moi, je n'ai pas été maîtresse de ma joie. C'est que je ne suis pas accoutumée au bonheur. Ah ! je vous remercie bien, vous m'avez apporté la vie. Vous m'excusez, n'est ce pas ? Vous êtes jeune, vous êtes aimé, vous savez ce que c'est que l'amour !

M. Anacharsis avait bien envie de lui répondre qu'elle se trompait, mais désormais parler d'amour à cette femme, c'eût été l'insulter. Elle n'ignorait plus qu'il connaissait la passion qu'elle nourrissait pour M. Carlo Luz... et lui, il ne pouvait plus douter du triomphe de son ami ou plutôt de son rival. O hasard des vertus et des bonheurs ! le moment était passé.

Cependant, en s'en allant, il se récitait pour se consoler d'étranges choses ; il se disait par exemple que, s'il ne l'avait pas, l'Italien, grace à l'ordre qui l'écartait de Paris, ne l'aurait pas non plus; et il finissait pas reconnaître qu'il était infiniment mieux partagé, puisque rien ne l'empêchait de la voir chaque jour. La première personne qu'il rencontra en montant chez lui, ce fut M. Carlo Luz... Il était en habits de voyage, et sa malle à ses pieds, il attendait que son ami le juste-milieu s'offrît à ses regards. Dès qu'ils s'aperçurent, ils sautèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Vous ici ! s'écria Anacharsis, mais y songez-vous ! Le ministre est déjà fort mécontent que vous n'ayez pas continué à séjourner dans la ville qu'il vous avait désignée. S'il apprend que vous êtes ici, vous êtes perdu.

— Voulez-vous que je vous dise pourquoi ? répondit froidement le réfugié, c'est que je suis patriote. Les tyrans m'en veulent. Vous êtes juste-milieu, vous ; vous êtes du parti triomphant ; moi, je suis républicain, c'est-à-dire je compte parmi les vaincus. J'irai à l'auberge.

— Entrez, dit avec fierté notre ami.

Il ouvrit l'appartement et y poussa l'Italien.

— Comment! reprit-il, à l'auberge! Vous avez pensé que je vous laisserais aller à l'auberge ! là où vous seriez le plus vite décou-

vert, où il vous faudrait exhiber des papiers, décliner des noms.... Ah! mon ami, vous avez douté de l'amitié.

M. Carlo Luz... lui demanda pardon, et par la même occasion, il lui demanda aussi de prêter un nouveau billet de cinq cents francs. Il devait lui rendre celui-là le jeudi suivant.

Voici à peu près comment était distribué l'appartement qu'occupait M. Anacharsis. Dans une vaste salle à manger s'ouvraient deux chambres de nuit. Venait ensuite un salon, puis après un boudoir. Le tout était brillamment meublé, sauf une des deux chambres que le maître avait abandonnée à son valet. Il y avait bien au cinquième, sous les toits, une espèce de logette, mais elle avait été cédée à une vieille femme qui avait long-temps servi la mère de notre juste-milieu, et que notre juste-milieu trainait partout après lui. M. Anacharsis prit la chambre du valet pour lui. Sa propre chambre, il l'offrit à l'Italien, qui l'accepta.

Ce n'était pas tout, il fallait maintenant voir la bien-aimée. M. Anacharsis se chargea encore de la prévenir. On eût dit qu'il y avait gageure entre ces deux hommes à qui pousserait le plus loin, l'un son vice, l'autre sa vertu.

Elle vint! Oui, cette belle Ninette, cette blonde Ninette, cette Ninette qui chantait avec une si délicieuse voix, cette Ninette dont notre ami disait: je vous jure qu'elle a des yeux bleus qui m'empêcheront de dormir, cette Ninette-là vint. Elle vint chez le juste-milieu pour voir le républicain. C'était le cas, ce me semble, de retourner le refrain du proscrit et de se l'appliquer un peu. Le temps d'intervertir les rôles était plus qu'écoulé. Mais Anacharsis ne dit rien. La main sur son cœur, il y contint les flammes qui s'en échappaient. Quant à M. Carlo Luz..., se doutait-il de l'héroïsme de ce jeune homme? Nous ne savons.

Pendant ce temps, le bonhomme de mari, ce vieux et respectable soldat, vaquait à ses affaires. Le soir il rentrait, il embrassait sa femme, il l'embrassait sans se douter que pendant toute la journée d'autres lèvres avaient souillé ce front. Il avait l'habitude aussi de jouer avec sa petite fille jusqu'à neuf heures, où la servante la lui enlevait pour la porter coucher. Il paraît, du reste, que Mme Ninette continuait à se montrer à lui aussi caressante que par le passé.

Mais pour abréger et pour donner en quelques mots la véritable figure de l'amour qui unissait ces deux êtres, Mme Ninette

et M. Carlo, il me suffira de raconter le fait suivant. Un jour le pauvre juste-milieu revenait du bois. Les deux amans étaient ensemble. Soudain il entend un vacarme effroyable de cris, de pleurs, et de tables et de chaises qui tombent ; il s'élance, ouvre la porte, et quel spectacle s'offre à lui ! La jeune femme à moitié nue, à genoux, tout en larmes ; et devant elle, debout, l'œil étincelant, la bouche écumante, le bras levé, M. Carlo Luz... ! l'amant de cette femme ! Les merveilleuses épaules de Ninette n'étaient plus si blanches : elle avait été frappée à grands coups de ces houssines qui servent à battre les habits. La chair était enlevée çà et là.

— Monsieur, s'écria Anacharsis en s'avançant, c'est lâche de battre toute femme, et plus lâche encore de battre celle qu'on a prise à son mari.

L'Italien pâlit. Je ne sais ce qui allait s'ensuivre, mais Ninette toute meurtrie se dégagea de la forteresse de tables et de chaises qu'elle s'était formée, et s'étant jetée au cou de son réfugié, elle lui ferma la bouche avec une de ses belles mains.

— Monsieur, répondit-elle à notre ami le juste-milieu, il m'aime, n'ayez pas peur ; ce n'est rien. Il est un peu violent, voyez-vous. Cela tient au pays où il est né. Mais je lui pardonne. Il m'aime, je suis sûre qu'il m'aime. Qu'est-ce que cela fait qu'il me batte, s'il m'aime !

Mais le nuage de cette dispute ne pesa pas long-temps sur l'amitié de nos deux amoureux. Cet Italien avait eu l'art de se rendre si nécessaire au jeune Français, que la paix se rétablit bientôt sans pourparlers et d'un commun accord. Toutefois, selon l'usage, ce fut notre juste-milieu qui paya les frais de la guerre. Huit jours ne s'étaient pas encore écoulés, que son Pilade avait recours à son inépuisable dévouement. Il s'agissait cette fois d'enlever Mme Ninette. On juge de la stupéfaction de l'honnête Anacharsis ; tout fut employé, larmes, prières, reproches, menaces ; mais tout fut inutile, le réfugié tint bon. Il avait son dessein. Son fameux refrain : « vous êtes juste-milieu, je suis républicain » retentit de plus belle. A la fin, effrayé de ces reproches et las de tant d'instances, le malheureux amant se résolut au dernier et au plus cruel de tous les sacrifices qu'on eût encore exigés de sa candeur. Peut-être refusera-t-on de croire à une abnégation si constante et si rare, et ce sera là encore une

des amertumes qu'on devra ajouter à toutes les autres amertumes de cet infortuné jeune homme.

Sans *papiers* et peut-être surveillé par la police, le proscrit n'osait se confier ni aux voitures publiques, ni même à une voiture de poste, du moins tant qu'il serait au milieu de Paris. Il avait donc été résolu qu'une calèche l'attendrait au premier village sur sa route. En conséquence, tandis que M. Carlo Luz... chargeait de ses derniers effets le fiacre qui devait le porter lui et sa belle jusqu'à leur calèche, notre ami le juste-milieu était parti pour aller chercher Mme Ninette. Le lieu du rendez-vous était ce bout de la rue Neuve-des-Mathurins qui s'ouvre sur la rue de la Chaussée-d'Antin.

Mme Ninette n'avançait qu'en tremblant, d'instant à autre elle était obligé de s'arrêter pour respirer ; parfois elle retournait la tête vers la maison qu'elle abandonnait. Aucune femme, si déhontée qu'elle soit, ne joue de ces parties-là sans éprouver des ces malaises poignans. C'est quelque chose de si solennel que de rompre avec la société !

Jusqu'à la rue Chantereine, Anacharsis n'avait pas encore prononcé une parole ; il était presqu'aussi ému que la coupable qu'il conduisait. Là enfin il s'arrêta, la rue était déserte, là enfin il éclata :

— Oh! madame, dit-il, et sa voix, aussi bien que ses yeux, était remplie de larmes ; madame, vous ne saurez jamais combien celui qui vous parle maintenant a mérité d'être plaint ! Je vous aime depuis sept mois, je vous aime depuis que je vous ai vue ; et depuis que je vous ai vue, je n'ai fait autre chose que de servir vos amours avec un autre !

Ninette recula, elle semblait entendre sans comprendre.

— Mais, s'écria-t-elle, c'est impossible !

— Impossible ? reprit-il. Oh ! ne dites pas cela, madame, ne m'enlevez pas au moins la gloire de mon sacrifice. Ou si c'est impossible, prenez-vous en à cette fatale beauté qui enfante des miracles, qu'elle ne daigne même pas compter. Mon bonheur devait me coûter le vôtre ! J'ai dit : qu'elle soit heureuse ! et je vous ai remis ses lettres, j'ai été le messager de vos transports, je vous ai conduite dans ses bras. Vous dire que vingt fois je n'ai pas été saisi de mouvemens jaloux, que vingt fois je n'ai pas été tenté de brûler les lettres, de tomber à vos pieds et de

perdre l'ami pour gagner sa maîtresse, ce serait mentir. Mais voyez à quel prix je mettais votre conquête, madame! Pour vous obtenir, il fallait cesser d'être digne de vous ; j'ai mieux aimé vous mériter, et ne pas vous obtenir. Et vous partez, et je reste avec cet amour furieux! Je perds jusqu'à la vue de votre visage, qui était le soleil de mes jours. Si mes paroles sont trop libres, pardonnez-moi, madame, plus rien maintenant n'est possible entre nous. Vous partez! c'est moi-même qui consomme mon malheur. Qui sait où s'arrêtera cette course qui commence! Ah! madame, s'il m'avait été permis, je vous eusse donné d'autres conseils. Mais quoi! vous pleurez. Une larme de vous, madame! Ah! me voilà plus heureux que celui même qui vous emporte sur son sein! Cette larme, Ninette, cette larme, je ne la donnerais pas pour le royaume des cieux et pour tous les sourires des anges! Cette larme rachète tout ce que j'ai enduré depuis sept mois. N'ajoutez pas un mot, je ne vous demande rien. Je voulais vous dire que je vous aime, je suis content. Maintenant si vous voulez venir...

La jeune femme prit son bras en silence. Ils traversèrent cette longue et belle rue de la Chaussée-d'Antin, en proie à leurs diverses émotions. Tout était consommé.

— Arrivez donc! cria avec rudesse M. Carlo Luz... madame a toujours le talent de se faire attendre. L'heure est assez chère après minuit.

Le réfugié embrassa vivement et vitement son juste-milieu, et le remercia de nouveau de tous les services qu'il en avait reçus, et monta le premier dans la voiture. Madame Ninette après avoir salué à son tour M. Anarchasis, gravit le marchepied de la voiture, une main dans la main du jeune homme, et sa main pressa presque amoureusement la main qui la soutenait. La voiture partit au galop. Le pauvre amant alla tomber contre le mur en face, le regard emporté par cette voiture qui disparaissait.

— Misérable créature, s'écria-t-il alors, vraie fille d'Ève qui se sauve de chez son mari avec un amant et me serre encore effrontément la main! Elle s'en va avec un homme qui la bat! Oui, c'est bien cela! c'est bien la femme! Traitez-la avec mépris, elle vous aimera. Si vous l'estimez, elle ne vous estimera pas!

Nous laisserons notre juste-milieu dans ce beau désespoir,

pour nous occuper un peu de l'ex-lieutenant. Le lendemain de cette nuit, notre bonhomme se leva à son heure ordinaire, qui était neuf heures, et descendit au salon. A dix heures, le domestique vint annoncer que le déjeûner était servi. Le vieux militaire s'assit devant la table, ses journaux à la main, et se mit à lire en attendant que madame eût paru. Bientôt on vient lui apprendre que la porte de sa femme est fermée et qu'on a long-temps appelé sans recevoir de réponse. Il arrive tout tremblant, l'honnête homme! il frappe à son tour, il se désespère, enfin il brise la porte. Quelle triste vue! Oh! oui, l'on peut dire que ce fut pour cet infortuné une triste vue. Il n'avait rien pressenti d'aussi effroyable que cette chambre déserte. Le lit n'était pas défait, les armoires en désordre n'étaient pas fermées. Çà et là traînaient des hardes qu'on avait examinées et rejetées. Dans un coin de l'appartement, l'enfant dormait paisiblement couché dans son berceau. Pauvre enfant qui n'avait pu arrêter sa mère, et que sa mère venait de couvrir d'infamie, car il n'est pas toujours vrai que la famille ne soit pas responsable de la famille. Le lieutenant tomba la tête sur le lit et il pleura amèrement. Il ne savait que penser de cette disparition. Une femme si pleine d'amour et de retenue!

Il ne mangea rien, il ne but rien, il partit comme il était habillé, et tout le jour il courut chez les parens de Ninette, en la réclamant à grands cris. Mais ils ne savaient ce qu'elle était devenue. Le soir, la liste des parens épuisée, il fallut bien se rendre à l'affreuse vérité, et supposer que madame avait disparu avec un amant. Mais quel était cet amant? Le malheureux chercha et examina avec soin, et ses soupçons se portèrent, devine-t-on sur qui? sur l'innocent juste-milieu. Il court donc chez le prétendu ravisseur.

— Monsieur Anacharsis?

— Parti, monsieur.

— Parti? Et pour quel endroit?

— Pour Bordeaux.

— Avec une femme?

— Oui, monsieur.

— A quelle heure?

— Ce matin, à onze heures!

— C'est lui! s'écrie le lieutenant, je tiens l'infâme.

Le lieutenant était fort lié avec un chef de bureau du ministère de l'intérieur, il va le trouver. Le lendemain matin, le télégraphe joue et donne l'ordre d'arrêter mort ou vif le nommé Anacharsis et la femme qui sera trouvée avec lui. Il est enjoint à monsieur le préfet par la même voie de diriger les deux coupables sur la capitale.

Cependant notre ami le juste-milieu arrivait à Bordeaux. Voici comment il était parti aussi brusquement. Il était resté plus d'une heure appuyé contre son mur de la rue Neuve-des-Mathurins, mais le froid l'avait enfin gagné, et il s'était mis en route pour son logis. Une heure du matin sonnait. Quelle triste chose que les rues de Paris à ce moment de la nuit! Tout le bruit est tombé, toutes les portes sont closes, toutes les fenêtres présentent de longues lignes insensibles et mornes, les maisons apparaissent comme d'immenses tombeaux. Çà et là quelques flammes qu'on aperçoit contribuent à donner au spectacle une teinte plus funèbre encore; on dirait des lampes qui veillent dans ces sépultures. On est seul, le pas retentit sur la dalle, et de loin à loin on entend des bruits semblables au bruit qu'on fait, ou des cris comme de personnes qu'on égorge, mêlés à des aboiemens de chiens et aux sourds roulemens des voitures dans le lointain. C'est véritablement triste, surtout lorsqu'on n'a pas déjà l'ame très disposée à la joie. Et l'on se rappelle en quel état nous avons laissé notre amoureux. En s'en revenant il rêvait plus qu'il ne veillait, il regardait cette ville endormie et il se figurait qu'elle ne devait plus bouger ni respirer. Et en effet pour lui cette ville était bien une ville morte, il venait de voir son ame s'en aller. Alors il se demanda pourquoi il resterait dans une ville qui était morte, et monté chez lui, il passa le reste de la nuit à mettre ordre à ses affaires. Il était résolu de faire voile de Bordeaux pour les colonies.

M. Anacharsis, nous l'avons dit, appartenait à un père préfet du gouvernement actuel et qui jouissait d'un très haut crédit près des puissans du jour. Ce fut donc avec mille attentions qu'il fut accompagné, lui et sa complice, devant M. le préfet de Bordeaux. Il était très étonné et ne comprenait pas ce que signifiait cette violence. On le fit d'abord entrer tout seul.

— Monsieur, dit le préfet, tels sont les ordres que j'ai reçus.

Je suis fâché d'avoir à les faire exécuter contre le fils d'un de mes meilleurs amis. Mais comment diable aussi, avec votre raison, allez-vous enlever les femmes des autres ! Ce n'est guère adroit. Je croyais qu'on n'enlevait plus que dans les romans.

— Je vous jure, monsieur le préfet, que je n'ai enlevé aucune femme, et il faut absolument que j'aie perdu la raison, car je n'entends absolument rien à ce que vous me dites.

— Et cette femme avec laquelle vous avez été arrêté ? Vous veniez ici jouir de votre victime.

— Je veux vous la faire voir, ma victime, répondit tranquillement Anacharsis.

Il sortit et rentra, sa vieille gouvernante sous le bras. L'honorable fonctionnaire demeura ébahi. Il avait devant lui soixante ans, des cheveux gris, des yeux éraillés, des joues pendantes, des mains rouges et sèches, en un mot le personnel assez peu ragoûtant d'une vieille sorcière, par-dessus le marché très mal fagotée. C'était cette ancienne servante que notre juste-milieu avait à Paris, et qu'il emmenait avec lui pour le soigner pendant la traversée.

— Je choisis mieux mes amours, monsieur le préfet, dit Anacharsis en souriant.

Cependant l'ordre était formel, et le préfet administrateur trop consciencieux pour ne pas l'exécuter à la lettre. On pria M. Anacharsis de monter dans une voiture avec celle qu'il était censé avoir enlevée, et il leur fut donné un gendarme pour veiller aux intérêts de l'époux absent. Quoique notre ami le juste-milieu eût compris tout de suite la cause de ce quiproquo, il n'en était pas moins très irrité contre le vieux lieutenant et contre un gouvernement qui traitait avec si peu de cérémonies un de ses défenseurs les plus dévoués.

La confrontation à Paris fut aussi plaisante qu'à Bordeaux. M. Car... s'élança tragiquement dans la chambre, s'attendant à se trouver en face du couple adultère. Mais on juge de sa confusion, quand il aperçut le vieux squelette qui représentait sa femme dans la cause. Le jeune homme fut alors remis en liberté avec toute sorte d'excuses.

Le lendemain il était chez lui. Cette aventure, en l'agitant, avait singulièrement modifié ses idées ; il ne songeait plus à quitter sa patrie. Soudain entre effarée sa compagne de voyage,

cette Vénus dont on l'avait fait le Pâris. Elle venait le prévenir en tremblant, que le militaire de la veille demandait à lui parler. C'était M. Car... en effet. Seulement il avait la mine pleine de contrition et un air tout honteux qui était étrange à voir dans un vieux soldat.

— Monsieur, dit-il à notre ami, je viens vous offrir mes excuses pour la façon plus que légère dont je me suis conduit à votre égard. Vous pouvez me croire, quand je vous jure que n'ai pas fermé les yeux de la nuit. J'ai sur la conscience tous les désagrémens que je vous ai occasionnés, et je me reproche encore plus, s'il est possible, d'avoir si mal reconnu l'amitié dont vous vouliez bien m'honorer. Non certes, monsieur, ce n'est pas vous que j'aurais dû soupçonner. Ce soupçon était une insulte, et vous n'avez droit qu'à mes respects. Voilà pourquoi je viens vous demander pardon.

— Que tout soit oublié, monsieur, répondit vivement Anacharsis en lui tendant la main.

Il avait peu le désir de voir l'explication se prolonger, car il était trop honnête pour ne pas rougir des éloges qu'on lui donnait, et dont il était loin de se sentir parfaitement digne. Mais il avait affaire à un homme qui ne faisait pas les choses à moitié.

— Non, monsieur, non, reprit le brave lieutenant, que tout ne soit pas oublié avec cette promptitude! Il faut que celui qui a des torts les expie. Qui donc boirait la honte de nos fautes, si ce n'était nous-mêmes! La passion m'a égaré; il me fallait un coupable, et je n'ai pas su distinguer entre les bons et les méchans. Je vous ai accusé, il est bien juste que j'en porte la peine. Mon Dieu! monsieur, ne m'en veuillez pas : mon action même doit vous prouver que je n'avais pas la tête à moi. J'étais insensé, à vrai dire. Ah! monsieur, je l'aimais tant!

Et il essuya une larme qui coulait sur sa joue. Sur cette joue même où il y avait une larme pour une misérable créature, il y avait une cicatrice qui avait été reçue pour la patrie. Je ne sais si tout le monde sent comme moi, mais rien ne m'émeut plus puissamment que l'alliance dans un même homme des passions qui s'excluent le plus.

— Allons, murmura notre ami le juste-milieu, montrez plus de courage; un vieux lion comme vous pleurer, et pleurer pour une femme!

— Ah! reprit-il en passant sur son front son mouchoir rouge, c'est qu'il n'y a pas de lion qui tienne à cela. Mon pauvre cœur est brisé, monsieur. Du courage? s'il n'en fallait que pour mourir! Mais pour supporter un pareil coup, non, je l'avoue, je n'ai pas de courage. J'eusse bien préféré dix batailles! Les balles sont plus honnêtes. Ah! monsieur, si vous saviez combien je l'aimais! Jamais trahison plus lâche ne s'est vue. Si encore je l'avais contrariée! mais non! Tout ce qu'elle souhaitait, elle l'obtenait sur l'heure; elle parlait, elle était obéie. Elle était reine dans sa maison. C'était elle qui gouvernait tout. Elle avait jusqu'aux clefs de mon coffre-fort, qu'elle a vidé avant de partir.

— Ah! monsieur, et vous l'aimez encore!

— Quelle faiblesse, n'est-ce pas? Et pourtant je l'aime toujours, c'est vrai. Je ne peux me persuader qu'elle soit perdue irrémissiblement, qu'avec tant de graces dont Dieu l'a parée, il ne lui ait pas donné un peu de cœur et d'ame, par où l'on puisse la saisir et la relever de cette fange où elle s'est jetée. On l'aura perdue. Seule, elle était trop aimable pour tomber dans le vice. Pendant trois ans elle s'est si bien conduite. On la citait, monsieur, on la citait. Et partir de cette façon! C'est peu de chose qu'une femme qui rencontre en travers de sa route, dans un pareil moment, le berceau de sa fille, et qui ne s'arrête pas. Oui, vraiment elle n'est digne que de mépris. Je sais à présent avec qui elle s'est sauvée. L'auriez-vous imaginé, monsieur? avec ce vil Italien, qui vous trompait, qui me trompait, qui nous trompait, tous! C'est vous qui l'avez mené chez moi, mais je ne vous en veux pas, on ne voit pas sous le masque de ces démons-là. Ninette s'enfuir avec un pareil homme Mais tenez, lisez, vous verrez que je ne le calomnie pas.

Notre ami le juste-milieu saisit le journal qu'on lui tendait, et il lut, il lut qu'on prévenait tous les patriotes, réfugiés ou non, que M. Carlo Luz... était un fripon qui abusait de feints malheurs pour soustraire frauduleusement des sommes d'argent. Anacharsis leva les deux bras au ciel. Dans sa douleur et dans sa confusion il ne trouvait pas une parole.

— Vous restez anéanti, monsieur, continua le vieux lieutenant; jugez de moi, dont il a emmené la femme. C'est bien maintenant que je puis dire que je suis déshonoré. La malheureuse, que je la plains! Mon Dieu, ne me venge pas trop, et cependant je sens

qu'elle s'est précipitée dans un gouffre sans fond. Quitter sa maison, sa famille, sa mère, sa petite fille, quitter tout cela pour un misérable Italien, qui parlait toujours de batailles où il n'avait pas été, et de révolutions où il n'a jamais trempé, le lâche! Ah! vous voyez bien que j'ai raison de la pleurer. Un homme qui la laissera mourir de faim, qui n'a pas un sou de patrimoine, qui vivait ici d'emprunts, qui l'enlève, j'en suis sûr, pour le plaisir de la déshonorer, qui ne l'aime pas! Oh! oui, j'eus bien tort de vous soupçonner. Tout cela est lâche, monsieur, et par conséquent ce n'est pas vous qui l'eussiez fait. Ce n'est pas vous qui seriez venu troubler un paisible et honnête ménage. Ce n'est pas vous qui eussiez consenti à acheter aussi chèrement quelques semaines de plaisir! Le bonheur de ces amours-là dure quinze jours, leur honte éternellement. Et c'est à l'innocent que revient la honte. Vous vous seriez dit cela, vous! Si vous aviez su que l'infâme méditait cette trahison, vous seriez venu me trouver, vous; vous m'eussiez dit, vous: prenez garde, monsieur, un lâche médite de vous enlever l'honneur; or vous êtes de mon pays, et cet homme est étranger; vous avez toujours été bon et prévenant pour moi, je vous avertis donc, monsieur, veillez. Monsieur, vous êtes un brave jeune homme, et je vous demande bien pardon de reconnaître si tard les qualités dont vous faites preuve depuis si long-temps.

— Assez, monsieur, assez, interrompit Anacharsis, je n'en mérite vraiment pas tant. Souvent on est fier de soi, et souvent en vérité, il n'y a pas de quoi. Monsieur, vous m'ouvrez les yeux sur bien des choses. Je suis heureux d'avoir causé avec vous. Mais enfin qu'allez-vous faire?

— Vivre tranquille ici, monsieur, aussi tranquille que désormais cela m'est possible, tenir lieu de mère à ma fille.....

— Vous n'avez aucun renseignement sur la route que madame a prise?

— Non, monsieur. D'ailleurs en eussé-je, je n'en ferais pas usage. Dans le premier moment j'ai pu vouloir chercher à réparer le mal, à cette heure c'est trop tard. Je l'aime bien, n'est-ce pas? cette femme. Eh bien! monsieur, il est fort probable qui si je la retrouvais, je la tuerais. Il n'est donc pas utile que je la poursuive. Dieu me vengera, monsieur, j'y compte. Dieu est plus juste qu'on ne dit.

Notre ami le juste-milieu fut long-temps à se remettre de cette scène. Cet homme simple et franc l'avait fait rougir. Il se demandait ce qu'était ce monde où le bonheur des uns coûte si cher au bonheur des autres, où il n'est pas de vertu parfaite, où l'on se retrouve souillé à l'instant où l'on était le plus près de croire à sa pureté. Il avait la vanité d'avoir rempli mieux que tout autre les devoirs de l'amitié, et il découvrait que c'avait toujours été aux dépens de l'homme le plus honnête et le plus digne d'être épargné. Au résumé, son héroïsme se bornait à avoir été la dupe d'un fripon. Il s'humilia chrétiennement.

Ce fut vers ce temps que M. Anacharsis me confia toute cette malheureuse histoire. Il était fort honteux d'avoir été victime et bourreau à la fois. Je crois aussi que, malgré toute sa chevalerie, il se repentait un peu de n'avoir pas commis la faute pour son propre compte. Car quoiqu'il n'estimât plus Mme Ninette, il n'avait pas fini de l'aimer. Il était aussi faible que le vieux soldat qu'il avait gourmandé. Cela arrive souvent ainsi; l'amour, pareil au soleil qui résiste long-temps au crépuscule, l'amour ne cède pas tout de suite au mépris qui doit l'éteindre.

Pendant le reste de l'année 1832 et le commencement de l'année 1833, M. Car... vécut fort retiré à Paris. Nous le rencontrions quelquefois aux Champs-Élysées. Son ancienne gaieté n'avait pas reparu. Il avait gardé le visage triste qu'il avait pris le jour de l'enlèvement de sa femme. Presque toujours on l'apercevait sa petite fille dans les bras. Vers le mois de juillet nous cessâmes tout d'un coup de le voir. Il était parti pour un voyage en Belgique.

Nous le suivrons si vous voulez bien.

Après être demeuré quinze jours à Bruxelles, M. Car... voulut voir la ville d'Anvers, cette fière cité respectée de Charles-Quint, redoutée de Phillippe II. Un soir il traversait cet écheveau de petites rues qui longent l'Escaut, lorsqu'il se trouva tout d'un coup à la porte d'une maison, d'où s'échappait une singulière musique de contredanse. Cette maison était crénelée. C'était une vraie maison de 1500. Ce qui la faisait distinguer des autres, c'était d'abord cette musique, et puis ensuite un gros bras rouge qui tenait au-dessus de la porte d'entrée un long flambeau, que de loin on eût pris pour une épée flamboyante. Mais à vrai dire, si c'était un paradis, ce n'était pas un

paradis gardé par des anges. L'épée, au contraire, dans ce cas, était une sorte d'enseigne provocatrice.

Naturellement curieux et d'ailleurs en sa qualité de voyageur se croyant obligé de tout approfondir, le vieux lieutenant pénétra dans la maison, leva le grand rideau rouge derrière lequel il entendait éclater cette musique, et il se trouva de plain-pied dans une vaste salle brillamment éclairée. Au fond, dans une espèce de loge de polichinelle, se tenaient les quatre Orphées dont le plaisant concert avait attiré notre homme. Au milieu de l'appartement, quelques filles assez follement décolletées, se promenaient, les unes seules, les autres appuyées sur des matelots où sur des jeunes gens de la ville qui venaient de les faire danser. Il y avait à droite un comptoir où l'on buvait.

L'honnête lieutenant comprit qu'il s'était fourvoyé et il se disposait à sortir, lorsque tout d'un coup entra par une porte du fond une belle fille blonde qui s'avança le mouchoir à la main et en riant beaucoup. Le lieutenant pâlit et se redressa. Il regarda s'avancer cette fille, et son visage se décomposait à mesure qu'elle s'approchait, tout comme si c'eût été la mort, Elle n'était pas repoussante cependant, cette fille. C'eût été même une créature très remarquable, si les traits de son visage n'eussent été flétris, et si une maigreur maladive n'eût fait péniblement saillir les os de sa poitrine. En apercevant l'étranger, elle s'arrêta court. Ils s'envisagèrent quelques minutes, immobiles tous deux, puis enfin le vieux militaire saisit brusquement la jeune femme au poignet et lui dit : Madame, je veux vous parler.

Elle se dirigea sans répondre un mot vers cette porte du fond qui venait de lui donner passage. Notre voyageur suivit. Son brusque élan avait soulevé quelques rires dans l'assemblée.

Une vieille les poussa tous deux dans une chambre. La porte fermée, la belle fille tomba à genoux. Le lieutenant s'arrêta en face d'elle.

— Madame, votre nom?

— Monsieur... se mit-elle à balbutier.

— Votre nom, madame, votre nom?

— Marguerite, monsieur.

Le Français sourit.

— Où êtes-vous ici?

— Ah! monsieur, prenez pitié de moi! C'est la misère, je vous jure, la misère toute seule.....

— Et je ne vous tue pas! Mais c'est que je n'ai pas une arme! S'il y avait ici une arme?

Et ses yeux étincelans firent le tour de l'appartement. Sur une table ronde poussée dans un coin et à moitié cachée par les rideaux du lit, surnageaient les débris d'une collation. Le lieutenant aperçut un couteau sous une serviette. Il le saisit.

La fille s'était levée. Elle demeura les bras étendus, les yeux fixes, la bouche ouverte, une femme plutôt de marbre que de chair. Elle voulait sans doute crier, mais elle ne le pouvait, la malheureuse.

— Tu es une infâme, reprit cet homme à cheveux gris. Tu ne t'appelles pas Marguerite, tu t'appelles comme moi. Je vais te tuer. Tu es trop infâme! Dans quel lieu, juste ciel, dans quel lieu! Tiens! voilà ce que je te dois. Les bons comptes font les bons amis.

Il jeta dix francs sur le lit.

— Quelle infâme! Ici, je vous le demande un peu, ici! Oh! la rage m'étouffe..... Est-ce bien possible, mon Dieu? Ne fais-je pas tout éveillé un atroce rêve? Mes yeux ne m'abusent-ils pas, et ce que je vois, est-ce qu'en vérité je le vois?

Cependant la voix était revenue à la femme. Elle tomba de nouveau à genoux.

— Grace, monsieur, grace! Laissez-moi prier Dieu.

— Prie l'enfer, malheureuse. Pourquoi as-tu préféré ce lit dégoûtant à mon lit? Réponds, tu ne te rappelles donc pas en quel état je t'ai prise! Sans argent, à peine vêtue, et de quels parens! Si tu n'étais pas la prostitution même, tu serais l'ingratitude. Mais tu t'es rendu justice. Tu es descendue à ta place. Oui, tu étais bien née pour cette caverne. Tu es bien à ta place au milieu de ces images graveleuses, de ces meubles boiteux, de ces rideaux jaunes, de ces nappes sales, de ces verres cassés, près de cet ignoble grabat. Dis, le métier est-il bon?

— Ah! monsieur, tuez-moi, tuez-moi plutôt. Maintenant je ne résiste plus, vous pouvez me tuer.

— C'est tout ce que tu mérites. On t'ensevelira dans un de ces draps. Tu es une infâme, te dis-je. Tu n'as pas seulement

songé que tu avais une pauvre petite fille. Sais-tu ce qu'on me demandera lorsqu'elle sera en âge d'être mariée : si c'est ici que tu l'as enfantée!

— C'est la misère, monsieur, c'est la misère! Pardonnez-moi, j'ai eu faim et soif.

— Où est cet Italien?

— Il y a bien long-temps qu'il m'a abandonnée. C'est sa faute si je suis ici. C'est le serpent qui m'a perdue. Il ne m'aimait pas, il m'a enlevée pour me faire chanter. La première année, j'ai gagné plus de cinquante mille francs, mais tout d'un coup une maladie m'a privée de ma voix, et alors il m'a quittée, emportant tout l'argent.

— Comme tu m'as quitté, toi.

— C'était une nuit. Ah! j'ai bien pleuré!

Le couteau tomba des mains du mari.

— Le reste, madame.

— Le reste, monsieur.... je n'ose....

— Maintenant! Ah! vous pouvez aller.

— Le matin donc, je me trouvai seule, abandonnée, malade, sans ressources. Je doutai long-temps, mais huit jours s'écoulèrent, et il ne reparut pas; et il avait dit à notre hôtesse qu'il serait de retour avant une semaine. Il était parti, monsieur, sans même payer notre dépense à l'auberge. De ce jour on me maltraita. Ces impitoyables gens étaient décidés à me jeter à la porte, et j'allais me trouver sans pain et sans asile, lorsque descendit à cette auberge un jeune Anglais.... J'étais à deux cents lieues de mon pays, au fond de la Hollande, je ne songeais à vous qu'avec tremblement, j'étais si coupable! Que vous dirai-je, monsieur? je fus aussi vile que vous le pensez, je fus ce qu'ils appellent une femme entretenue. Ah! si la douleur et la misère peuvent expier une faute, monsieur, laissez-moi embrasser vos genoux, je ne suis plus coupable. Ah! que j'ai souffert! On a plus pitié des bêtes qu'on nourrit que ces hommes-là n'ont eu pitié de moi. J'ai dépéri, comme vous le voyez, au milieu de leur or et de leurs caresses. Que dis-je? de leur or! l'or a diminué à mesure que le mépris a crû. J'ai baissé peu à peu dans leur estime, comme baisse une marchandise. Enfin de malheur en malheur, ayant perdu ma beauté comme j'avais perdu ma voix, j'ai descendu échelon par échelon cette longue

échelle d'infamie, que montent et descendent tant de malheureuses! Monsieur, ayez pitié de moi, voici comme je suis tombée ici.

— Et vous ne vous êtes pas tuée ?

— Je n'en ai pas eu la force , j'étais déjà si exténuée lorsque ces choses m'arrivèrent.... D'ailleurs j'espérais mourir de la honte.

— Pauvre créature! si vous pouviez voir combien vous avez changé! Tout n'est donc pas profit dans le crime. La flamme de vos yeux est éteinte. Vous êtes d'une maigreur lugubre. Tenez, je ne veux pas vous cacher mes sentimens secrets, levez-vous , vous me touchez de pitié. Je vous pardonne , madame, ce qui n'est point pardonnable. Cette maison eût dû être votre tombe! Mais vous, vous avez un enfant, madame, bénissez-le. Elle vous rachète, la pauvre innocente! Ce sera du moins l'excuse de ma faiblesse...

— Ah! monsieur, toute une vie d'expiation et de vertus.....

— Je vous crois. Mais une dernière question , et répondez comme si vous étiez devant Dieu. Où est à présent cet Italien? Vous le savez. C'est ma condition expresse, songez-y.

— En Angleterre, monsieur.

— C'est bien. Alors nous pouvons retourner en France.

Le lendemain de son arrivée à Paris, le vieux lieutenant parut devant sa femme. Il était en habits de voyage.

— Je vais en Angleterre, lui dit-il avec résolution. Je laisse entre les mains de votre mère mon testament. Toute ma fortune est assurée à ma fille. Adieu, madame. Je ne sais pas s'il me sera donné de vous revoir encore. Mais tâchez d'être honnête femme, et Dieu me renverra peut-être bientôt près de vous.

— Qu'allez-vous faire en Angleterre, monsieur ? demanda, madame Ninette toute pâle.

— J'y vais pour des affaires de commerce, répondit le soldat sans changer de figure.

Quatre mois après, on était alors en septembre, madame Ninette prenait le frais, un soir, sur le balcon de son appartement. Il n'y avait atour d'elle que madame Ducros, sa respectable mère, et notre ami le juste-milieu qui regardait tour à tour Ninette et les étoiles. La porte de l'appartement s'ouvrit soudain,

un homme entra. Il était tout couvert de poussière. Il s'avança jusqu'au fauteuil de madame Car..., et la femme reconnut son mari. Ses cheveux à présent étaient entièrement blanchis.

— Madame, lui dit-il, levez maintenant la tête, rien ne vous en empêche plus. Je l'ai tué !.. J'ai eu bien de la peine à le trouver, mais enfin je l'ai trouvé, et je l'ai tué !.. Il était bien lâche !

Notre ami le juste-milieu tressaillit, madame Ducros se signa, madame Ninette baissa la tête sans prononcer un mot. De ce jour on remarqua que le vieux mari avait repris sa gaieté d'au trefois, et tout le monde le félicitait sur son voyage.

Pour madame Ninette, elle ne montra les jours suivans ni joie ni peine. Je dois dire, il est vrai, que M. Anacharsis la consolait depuis trois mois.

LOUIS DE MAYNARD.

GUILLAUME D'ORANGE [1].

La nation anglaise avait accueilli avec joie la restauration des Stuarts ; les peuples sont naturellement oublieux du passé, imprévoyans de l'avenir. Il est vrai de dire qu'à cette époque la déclaration de Charles, datée de Bréda, avait calmé beaucoup de craintes, répondu à beaucoup d'espérances; mais les choses étaient bien changées lorsque, vingt-quatre ans plus tard, le duc d'York, Jacques II, vint s'asseoir sur le trône de son frère.

Cinq années avant cette époque, en 1679, il avait été question, au parlement, de l'exclure du trône; la religion catholique, dont il faisait profession, était le prétexte de cette mesure. Ce bill, rejeté à une faible majorité, avait été remplacé par un autre bill appelé *bill de limitation des droits*, et dont l'effet eût été d'anéantir dans les mains du duc l'autorité royale, de la réduire pendant tout son règne à un vain mot. Ce bill eut le sort du précédent; toutefois les circonstances étaient devenues tellement hostiles au duc, que le roi lui-même et quelques-uns des amis du duc n'avaient pas été éloignés d'en favoriser l'adoption. En 1681, un autre bill d'exclusion, présenté de nouveau au parlement, avait eu les honneurs d'une seconde lecture. D'un autre côté, le comte d'Essex proposait au même parlement ce qu'on appelait alors une association; ce devait être une sorte de ligue protestante: le duc, à son avénement au trône, aurait été forcé de remettre à cette association quelques places fortes pour servir de gage de sûreté à la religion protestante. D'autres voulaient un divorce entre le roi et la reine, dans le but de faire

(1) Ce fragment fait partie d'un remarquable ouvrage de philosophie politique, intitulé GUILLAUME ET LE DUC D'ORLÉANS, qui paraîtra prochainement.

épouser à Charles une princesse protestante, dont il pût avoir des héritiers. Quelques-uns pensaient à Montmouth, fils naturel de Charles : il était beau, brave ; il avait obtenu quelques succès à la guerre, mais c'était surtout sa qualité de protestant qui lui conciliait la faveur publique. La raison contraire faisait du duc d'York un objet de haine et d'animadversion pour l'Angleterre.

L'Écosse, pendant plusieurs années, avait paru lui être toute dévouée; elle ne tarda pas néanmoins à manifester à son égard les mêmes dispositions que l'Angleterre. Là, comme en Angleterre, le zèle du protestantisme avait le pas sur tous les intérêts, sur tous les sentimens; le duc d'Argyle, fort puissant dans le pays, était le plus zélé partisan du prince; il ne lui en avait pas moins déclaré qu'il saurait, au besoin, défendre contre lui, et jusqu'au dernier soupir, la religion du pays. Un jour qu'il était question, au parlement d'Écosse, d'imposer à tous ceux qui exerçaient un emploi quelconque la signature d'une espèce de formulaire protestant, le duc d'York réclama une exception personnelle ; mais Argyle se lève aussitôt, s'emporte, dans un long discours, contre la prétention du duc, et finit par ces mots : « Le papisme n'est point à craindre dans ce royaume, à moins qu'il n'y soit introduit par la famille royale elle-même, et la religion protestante est moins en péril sans aucune des garanties proposées, qu'avec la seule exception qui les détruit toutes.» Nous l'avons dit, Argyle était pourtant un ami, un zélé partisan du duc; contradiction qui suffit à peindre toute la violence et tout l'emportement des passions soulevées contre ce malheureux prince.

On s'en ferait difficilement l'idée. Il n'était ni crime, ni forfait dont l'imagination populaire ne fût disposée à le croire capable; on en vit la preuve dans le fameux procès de Titus Oates : toutes les calomnieuses impostures de ce dernier, si absurdes, si insensées, si dépourvues de vraisemblance qu'elles pussent être, n'en furent pas moins avidement recueillies par le peuple: par cela même qu'elles s'adressaient au duc, elles se métamorphosaient pour le peuple de Londres tout entier en faits évidens, prouvés. Un juge de paix, nommé Gottfrey, ayant été assassiné pendant le procès, ce fut encore au duc que le peuple attribua ce crime pendant tout son règne. A cette occasion, la terreur

fut universelle dans toute la ville. Aux funérailles de Gottfrey, dit un historien protestant, chacun croyait sentir, près de son sein, le poignard qui avait frappé celui-ci ; et ce poignard, il le voyait étinceler dans les mains du duc. Une lettre du secrétaire de ce dernier, devenue publique dans ce procès, avait révélé les projets qu'il méditait dès lors pour le rétablissement de la religion catholique. Cette révélation l'ayant pour ainsi dire constitué, aux yeux de l'Angleterre, le représentant officiel du papisme, il était devenu, aux yeux de la foule, solidaire de tous les excès, de toutes les superstitions, de tous les crimes que prêtait à cette croyance l'imagination protestante, à cette époque plus qu'à aucune autre : c'était celle de la révocation de l'édit de Nantes.

Les états protestans de l'Europe, la Hollande, la Suède, le Danemark, la Prusse, s'étaient vus tout à coup remplis de réfugiés français : la seule Angleterre en avait reçu quarante à cinquante mille. Ils erraient çà et là dans les trois royaumes, racontant les persécutions, lés spoliations , les condamnations dont ils avaient été victimes, demandant vengeance du sang de leurs frères qui coulait encore sous le sabre des dragons. Qu'on apprécie les haines furieuses, acharnées qui devaient s'allumer à tous ces récits, contre le roi de France, contre la religion catholique, contre Jacques, leur ami, leur allié, leur futur complice.

Forcé de fuir momentanément devant ses ennemis, Jacques s'était long-temps relégué dans la vice-royauté d'Écosse. Plus tard, il lui fallut chercher un asile jusqu'en Hollande. Il en partit pour venir recevoir le dernier soupir de son frère, donnant ainsi pour la première fois au monde le spectacle de l'héritier présomptif d'une couronne, qui a vu son exclusion de cette couronne solennellement proposée, discutée dans le sénat national, et qui de l'exil s'achemine au trône de ses aïeux.

Brave à la guerre, élève de Turenne, amiral heureux et hardi à la tête des flottes d'Angleterre, le roi Jacques était un caractère à la fois plein de faiblesse et d'obstination. Esprit absolu, il ne manquait jamais d'aller, logiquement, jusqu'aux dernières conséquences, jusqu'aux résultats les plus extrêmes des principes qu'il avait une fois posés. Fallait-il agir, il avançait dans cette route ; mais on le voyait tout à coup non-

seulement s'arrêter, mais s'arrêter parfois devant un obstacle qu'il lui eût été facile de surmonter. C'est que, tout en obéissant à sa conscience, il avait en même temps je ne sais quelle secrète, quelle intime conviction de l'inutilité de ses efforts. Il unissait de la sorte la plus extrême témérité à la plus complète absence de toute énergie ; et c'est ainsi qu'il alla se heurter toute sa vie contre les choses et les nécessités de son époque. Il lui arriva d'ailleurs ce qui ne manque jamais d'arriver à ceux que la fatalité a condamnés : tout tourna contre lui, tout concourut également à sa perte : le courage autant que la faiblesse, ses qualités autant que ses défauts, ses vertus autant que ses vices.

A cette époque, tout était encore vague, incertain, confus, dans ce qui est devenu, depuis ce temps, la constitution d'Angleterre. L'autorité de la couronne, les droits du parlement, les impôts, rien de tout cela n'était assujéti à des règles fixes et invariables ; la puissance du parlement se réduisait, en définitive, presque tout entière à des refus d'argent. Est-il question, sous Charles II, de mettre en accusation la duchesse de Cleveland, maîtresse du roi : « Que dites-vous? s'écrie un vieux parlementaire de sa place ; ce sont, au contraire, des statues qu'il faut élever aux maîtresses de sa majesté : sans elles, vous n'auriez pas de parlement. » Sur un terrain vague, obscur, mal limité, se heurtaient incessamment les priviléges parlementaires et la prérogative royale. Mais par cela même que les refus de subsides constituaient, comme nous venons de le dire, le fond de la puissance du parlement, cette puissance n'était vraiment que négative ; elle s'annulait même quand le roi avait assez d'argent pour se passer du parlement. Charles II avait été souvent plusieurs années de suite sans en assembler.

Ce manque de fixité dans les institutions sert d'abord Jacques dans l'accomplissement de ses projets, le rétablissement de la foi catholique. Dès le second parlement convoqué sous son règne, il se met en devoir d'annuler le test ; on appelait ainsi une sorte de profession de foi protestante alors exigée de tout fonctionnaire civil, ou de tout officier de l'armée. Aboli seulement de nos jours, il était conçu en ces termes : « Je déclare ne pas croire qu'il se fasse de transsubstantiation dans la cène du Seigneur, ni pendant ni après la consécration. » Signer cette déclaration,

c'était, à proprement parler, abjurer sa croyance, si l'on était catholique, et se déclarer protestant à la face du ciel et des hommes. Charles II, dans un des derniers parlemens de son règne, avait annoncé la résolution d'affranchir de cette formalité les officiers de l'armée, en vertu d'un certain pouvoir dispensatif qu'il prétendait s'arroger; une adresse du parlement avait alors repoussé cette prétention de Charles; une nouvelle adresse, en réponse au discours de Jacques, ne la repoussa pas moins énergiquement, quand ce dernier l'eut reproduite pour la seconde fois. Mais Jacques, au lieu de se tenir pour battu, comme l'avait fait son frère, essaie de tourner l'obstacle qu'il désespère d'emporter de front.

Il proroge le parlement, et fait poser devant les douze juges d'Angleterre une question ainsi conçue: « Le roi peut-il dispenser des sermens et des tests les personnes qu'il place dans les charges et emplois du royaume? » Les douze juges répondent: « Les lois du royaume sont les lois du roi; il peut en dispenser autant que la nécessité l'exige; il est le seul juge de cette nécessité; et il ne peut renoncer à ce droit, qui n'est qu'un dépôt entre ses mains, et qui fait partie des prérogatives de la couronne. » Ce raisonnement péchait essentiellement par la base; il admettait en principe que les lois du royaume étaient les lois du roi, et cela n'était nullement vrai; car, aux termes de la constitution anglaise, le pouvoir législatif n'appartenait pas au roi seul, mais bien au roi et au parlement réunis. Quant aux conséquences de cette décision, elles étaient vraiment immenses; elles ne tendaient à rien moins qu'à changer en une véritable dictature le pouvoir jusque-là limité de la couronne. Que devenait le droit du parlement de concourir à la confection des lois, à côté de ce droit nouveau reconnu au roi, de dispenser de l'obéissance aux lois, c'est-à-dire d'annuler, d'effacer ces lois aussitôt écrites?

D'un autre côté, la domination de la religion protestante se trouvait singulièrement compromise par cette décision, par laquelle se trouvaient abattues les dernières barrières qui la défendaient contre le catholicisme; la brèche était ouverte, le chemin frayé par où les catholiques, jusqu'alors en dehors de la société politique, pouvaient y rentrer triomphans. L'application de la théorie formulée par les douze juges conduisait à ce

résultat. Leur étrange décision n'en acquit pas moins, quelques instans, autorité de chose jugée, autorité si puissante, comme on sait, en Angleterre. Le chevalier Édouard Hales, colonel d'un régiment d'infanterie, fut dénoncé par son cocher, comme en contravention avec la loi du test. Édouard Hales est cité devant les magistrats; l'affaire s'instruit; le ministère public conclut à l'application de la peine. Le jugement va être rendu, mais alors Édouard Hales produit une dispense du test, signée par le roi et scellée du grand sceau de l'état. Il est renvoyé absous. Enviré de ce succès, Jacques ne s'occupe plus qu'à remplir de catholiques les emplois publics, surtout ceux de l'armée; il ne veut plus que des catholiques autour de lui. Bientôt ce n'est plus assez pour lui qu'on le soit en secret, il contraint ceux d'entre eux qui exercent les grandes charges de la couronne à suivre ouvertement toutes les pratiques de cette croyance.

On le vit un moment au point de ne plus réclamer la simple tolérance pour l'église romaine, mais d'en proclamer hautement la domination absolue. Barillon, l'ambassadeur de France, à propos de la révocation de l'édit de Nantes, et au milieu des transports d'admiration que lui causait cette mesure, écrit à Louis XIV : « On vous imiterait bientôt ici, si on l'osait. »

Chose étrange! en vertu de son titre de roi d'Angleterre, Jacques n'en était pas moins le chef officiel, le pontife reconnu de la religion anglicane. Le serment du sacre l'obligeait à maintenir, par tous les moyens, la suprématie de cette religion. On ne saurait imaginer de situation plus complètement fausse dans tous ses détails que celle de ce malheureux prince.

Dans l'accomplissement définitif de ses projets, Jacques avait besoin d'argent pour se dispenser de convoquer le parlement; il en avait encore besoin pour l'entretien d'une armée permanente. C'est dans la bourse de Louis XIV qu'il comptait le puiser; c'est de la France qu'il attendait ses principaux moyens d'action. Louis XIV ne pouvait, en effet, qu'applaudir aux projets de Jacques; il était avec lui de cœur et d'ame: souverain absolu lui-même, comment n'aurait-il pas applaudi aux efforts d'un roi voisin pour sortir de tutelle? Catholique sincère, n'était-il pas naturel qu'il fût constamment disposé à prêter son appui à toute entreprise contre la religion protestante? A ces motifs généraux se joignaient d'ailleurs d'autres motifs d'un intérêt

plus puissant, tirés des circonstances politiques où se trouvait l'Europe. Les états protestans formaient une ligue toujours subsistante contre la France; la guerre était depuis long-temps imminente entre cette dernière et cette ligue, qui, avec l'adhésion de quelques nouveaux états, prit plus tard le nom de ligue d'Augsbourg. L'Angleterre entrerait-elle dans cette ligue, ou bien contracterait-elle une alliance avec la France? Ce dernier parti ajoutait beaucoup aux chances de succès de Louis XIV dans le conflit qui se préparait. L'alliance avec l'Angleterre semblait devoir assurer à jamais sa domination continentale; il avait ainsi un immense intérêt à cette alliance, et n'hésita jamais à la payer aussi chèrement qu'il le fallut. De là, tous ces traités secrets entre la cour de Saint-James et celle de Versailles, l'une des plus curieuses parties de la diplomatie de l'époque.

Toute la politique intérieure de l'Angleterre se rattachait, en même temps, à cette question de politique extérieure. La France, triomphante sur le continent, entraînait le triomphe du principe catholique qu'elle représentait, sur le continent d'abord, mais par suite en Angleterre. Rien ne s'opposait plus alors à ce que Louis XIV mît à la disposition de Jacques les moyens en hommes et en argent, nécessaires à l'accomplissement des plans de ce dernier. C'en eût été fait de la religion protestante et des institutions parlementaires de l'Angleterre. Le peuple avait le sentiment de cette situation. Le protestantisme, imitant en cela le catholicisme, prenait, comme ce dernier, son point d'appui et ses moyens d'action à l'extérieur. A l'occasion du conflit qui se préparait, il se prononçait pour une alliance offensive et défensive avec la Hollande, avec autant d'ardeur et de persistance qu'en mettaient la cour et Jacques à vouloir l'alliance avec la France. C'est que la Hollande avait mis un terme aux conquêtes de Louis XIV, au prix du meilleur et du plus pur de son sang; elle était toujours au moment de recommencer la guerre, toujours menacée dans son existence, toujours à la veille d'une invasion nouvelle. En attendant le combat, elle soutenait, par la presse, une violente polémique tout à la fois contre les catholiques et contre la politique dominatrice de Louis. Des croyances et des sympathies communes unissaient ainsi les deux peuples: les intérêts de la politique, du commerce, de l'industrie, le partage

d'un danger commun, resserraient plus intimement encore cette union. De ses faibles mains, Jacques ne s'en obstinait pourtant pas moins à rompre ces liens si fortement tissus ; il voulait enlever l'Angleterre à l'alliance hollandaise, pour la faire graviter dans l'orbite politique de la France,

Le rôle important que le prince d'Orange fut appelé à jouer dans les affaires d'Angleterre s'explique tout entier par ce qui vient d'être dit. Le prince était comme la personnification du protestantisme, il était en même temps le chef des intérêts européens en réaction contre la domination de la France : situation politique qu'il avait prise de bonne heure. A l'époque de l'invasion de la Hollande par les armées françaises, il sortait à peine de l'adolescence ; la victoire avait alors abandonné les drapeaux de la république ; sans armée, sans argent, sans ressources d'aucune sorte, au milieu du découragement général, Guillaume seul ne désespéra pas du salut de la patrie. L'indomptable énergie de son caractère éclatait là tout entière ; sa résolution était prise de mourir plutôt que de souscrire à l'humiliation de sa terre natale ; et cette magnanimité toute romaine l'en rendit le libérateur. S'étonnant un jour de le voir, presque aux abois, refuser pourtant des conditions de paix presque tolérables, l'ambassadeur d'Angleterre l'interpelle et lui dit : « Que voulez-vous donc ? — Mourir, répond le prince, dans le dernier fossé de la patrie. » Outre ces antécédens, qui lui valaient la faveur populaire, sa qualité d'époux de l'héritière présomptive de la couronne l'appelait, d'un autre côté, à intervenir entre les partis divers qui divisaient l'Angleterre ; il se présentait tout naturellement à eux comme conciliateur, comme arbitre. Est-il question d'un point de discipline religieuse, les évêques, enfermés à la Tour de Londres, lui écrivent qu'ils voient en lui le vrai défenseur de la religion protestante. Est-il question de la prétendue illégitimité du prince de Galles, les lords le somment de venir procéder à une enquête légale et juridique sur la naissance du jeune prince.

La naissance d'un héritier avait, en effet, assez fortement ébranlé le trône de Jacques, qu'elle eût dû consolider dans le cours naturel des choses. L'espoir de voir la princesse d'Orange succéder un jour à son père portait un grand nombre de protestans à supporter patiemment le règne de Jacques ; ils entre-

voyaient dans l'avenir l'avènement au trône d'une princesse protestante, protectrice naturelle de leurs croyances et de leurs intérêts. Mais voilà cet avenir qu'ils saluaient, qu'il appelaient du fond du cœur, devenu tout à coup plus sombre encore et plus menaçant que le présent; voilà que l'avenir aussi appartient aux catholiques, qui déjà s'en emparent comme leur domaine assuré. Cela donne moyen à la haine des ennemis de Jacques de l'attaquer par un côté sensible. L'absence des dames protestantes au moment de la délivrance de la reine, quelques pratiques de dévotion antipathiques au protestantisme, des circonstances insignifiantes en elles-mêmes, des riens, mais exploités avec une habile malveillance, finirent par rendre la nation entière incrédule à la naissance du prince. L'opinion que cette naissance avait été supposée devint une de ces croyances, un de ces préjugés populaires que l'évidence et la vérité sont impuissantes à déraciner de l'esprit des générations contemporaines.

La mort de l'électeur de Cologne, incident d'assez peu d'importance en lui-même, fait éclater tout à coup les germes de discorde que recelait l'Europe. La France et la Hollande se prononcent toutes deux pour des concurrens différens. Louis XIV arme en faveur du sien; il menace de l'installer de vive force, en dépit de la cour de Rome et des droits de l'empire germanique. Cette prétention achève de réunir contre la France les divers états de l'Europe; d'un côté, la Bavière, le Brandebourg, la Saxe, le Danemarck, la Suède; de l'autre, l'Autriche, la Savoie, l'Espagne, les États romains, forment la ligue d'Augsbourg. La Hollande était comme la pierre fondamentale de cette coalition. Dans cette ligue bizarre, les états protestans et les états catholiques marchaient pêle-mêle sous la même bannière. Des princes protestans prenaient les armes pour soutenir une décision du pape; des princes catholiques s'apprêtaient à combattre le fils aîné de l'église, le monarque qui venait de révoquer l'édit de Nantes. C'est qu'il s'agissait, au fond, d'uue réaction européenne contre la France, réaction à laquelle prenaient part, à titres divers, tous ceux dont elle avait froissé les intérêts depuis quarante ans. Grace aux traités secrets de Jacques et de Louis, l'Angleterre restait seule étrangère à cette coalition; seule elle demeurait étrangère à ce grand mou-

vement politique. Sous un autre roi que Jacques, c'était pourtant à elle qu'il eût appartenu de la conduire et de la diriger : les intérêts de sa politique et ceux de la religion protestante l'y poussaient également.

Aussi, l'entreprise du prince d'Orange, lorsqu'il passa en Angleterre, est-elle tout autant dirigée contre Louis XIV que contre Jacques; le roi de France le comprend. Instruit des préparatifs de Guillaume, il fait signifier aux états-généraux de Hollande qu'une alliance offensive et défensive existe entre lui et le roi d'Angleterre; qu'attaquer l'un, c'est attaquer l'autre. Mais cette démarche ne pouvait que nuire à Jacques; loin de lui être de quelque utilité, elle achève de donner à Guillaume l'appui de l'Europe; elle rend plus sensible que jamais la nécessité d'enlever l'Angleterre à l'alliance française: nécessité que l'Europe ne saurait méconnaître plus long-temps. L'Europe considère, en effet, Guillaume comme le chef de la vaste conspiration qu'elle-même ourdit depuis long-temps. Depuis les marbres du Vatican jusqu'aux bruyères de l'Écosse, celui-ci ne compte plus que des complices. Les vœux du chef du catholicisme accompagnent l'usurpateur hérétique du trône d'un prince qui s'immole au triomphe de la foi catholique. A La Haye, l'ambassadeur d'Espagne fait faire dans sa propre chapelle des prières publiques pour le succès de l'expédition de Guillaume; le même ambassadeur, dans un grand dîner aux principaux membres des états-généraux, porte ce toast: » Au prince d'Orange! Puisse-t-il, roi d'Angleterre, entrer dans un an à Paris à la tête de cent mille hommes! » C'était trahir la secrète pensée qui unissait momentanément tant de vœux et tant d'intérêts d'ordinaire séparés.

Le vent papiste, comme on disait, dispersa plusieurs fois l'escadre de Guillaume. La cour de Jacques se livrait alors à de folles espérances; les souvenirs de la fameuse Armada se reproduisaient dans tous les esprits pour les bercer de trompeuses illusions. Mais les vaisseaux hollandais étaient à peine ralliés, que l'obstiné Guillaume reprenait aussitôt la mer. Débarqué enfin dans la baie de Torbay, il ne se presse pas de marcher en avant; il perd ou semble perdre dans une complète inaction les jours qui suivent son débarquement, laissant à Jacques tout le temps de se reconnaître et de prendre d'énergiques résolutions,

si ce dernier en eût été capable. Il reçoit les pétitions qui, de toute part, arrivent pour demander un parlement libre, où les intérêts protestans reçoivent de nouvelles garanties, où l'alliance avec la Hollande soit enfin décidée. Il traverse des villes silencieuses, étonnées, où ne se manifeste aucun enthousiasme; bien des jours s'écoulent avant qu'un seul personnage de distinction, qu'un seul gentilhomme vienne se ranger sous ses drapeaux. Il s'étonne et se trouble parfois de ce calme inattendu; il répète ce qu'il a déjà dit dans une requête au roi : que, s'il a débarqué en Angleterre, ce n'est pas par des vues d'ambition personnelle, mais uniquement pour céder à l'invitation des principaux seigneurs temporels et spirituels du royaume. Toute sa force semble consister dans les mots qu'il a inscrits sur sa bannière : *Pour la religion protestante*; et au-dessus comme devise à l'écusson de ses armes : *Je maintiendrai.* Son langage est un long commentaire de ces paroles, assez vagues par elles-mêmes, pour pouvoir s'adapter à des projets divers. Il ne réclame, d'ailleurs, aucun titre officiel; il n'agit au nom d'aucun pouvoir légal; il se présente (on ne sait en vertu de quel droit) comme un suprême arbitre entre le roi et le peuple, ou, pour mieux dire, entre le roi et les seigneurs d'Angleterre : spectacle des plus singuliers parmi ceux que nous présente l'histoire.

Dix jours étaient déjà passés, et le prince, encore à Exeter, n'avait pas fait un seul pas en avant. Appuyé à deux mers, il était, d'ailleurs, à l'abri de toute surprise. Pendant ce temps, lui et ses adhérens évitent soigneusement tout appel aux passions; loin que le peuple soit provoqué à l'insurrection, ses moindres désordres sont réprimés avec une sévérité impitoyabls. Quelques soldats de Jacques commencent, il est vrai, à passer sous les drapeaux du prince; mais c'est pour y trouver une discipline bien autrement sévère que dans les rangs qu'ils ont quittés.

Une fois en mouvement, accompagné de quelques personnages de distinction qui l'ont rejoint, il conserve dans toutes ses démarches le même caractère de calme, et pour ainsi dire, d'impassibilité. Les sodats qui doivent le combattre se mettent-ils à déserter en assez grand nombre, il les repousse des rangs de son armée plutôt qu'il ne les accueille; ce sont des régimens entiers qu'il lui faut, ayant conservé leur discipline, leurs chefs,

leurs drapeaux. La crainte de désorganiser l'armée semble le préoccuper; il y sacrifie, sans hésiter, ses intérêts du moment; ou bien encore, se voyant déjà maître de la société, il veut se garder d'en déranger le moindre ressort. Et qu'en est-il besoin? A peine à la tête de quinze mille hommes, il réduit à l'inaction, à l'inertie, il subjugue par les mots sacramentels écrits sur sa bannière les trente mille hommes que Jacques lui oppose. Il est entouré d'une force morale, espèce de bouclier magique contre lequel viennent se briser toutes les forces de son adversaire. Jacques en a lui-même la conscience : au fond du cœur, il se sent vaincu avant de combattre, condamné par la fatalité. Lui qui, aux côtés de Turenne, s'est distingué sur plusieurs champs de bataille; lui qu'on a vu habile et vaillant amiral à la tête des flottes britanniques, il quitte à la hâte son armée. Il n'ose s'arrêter à aucune résolution quelque peu vigoureuse; il erre çà et là, d'un palais à l'autre; il agite à la hâte mille partis contradictoires; il cherche à entrer en négociation avec le prince, donnant aussi lui-même une sorte de sanction à l'usurpation qui doit suivre; puis enfin, au milieu d'une nuit, feignant de ne pas se croire en sûreté dans le voisinage de Guillaume, il s'enfuit tout à coup. La reine et le prince de Galles étaient déjà sur le continent. Au moment de s'embarquer, il est arrêté, ramené à Londres, et l'aspect de cette grande infortune émeut le peuple de cette ville: le roi fugitif en reçoit plus de témoignages de respect et d'affection qu'il n'en avait reçu au temps de sa puissance.

Un parti nombreux était d'ailleurs resté fidèle au roi catholique; il était donc encore possible que les débats du parlement, où s'allait décider l'avenir de l'Angleterre, eussent une issue favorable à sa cause. Mais Jacques était tout entier à la préoccupation de ses dangers personnels; il s'échappe de nouveau, cette fois avec plus de succès, et va débarquer en France. A qui donc appartiendra la couronne d'Angleterre? Jacques s'en dépouille sans coup férir; Guillaume affecte pour elle un superbe dédain.

L'ouverture des délibérations ne fait pas sortir le prince de la sorte de froideur impassible où il se tient enfermé depuis son débarquement en Angleterre. On ne le voit nullement s'inquiéter de capter les suffrages des membres des deux chambres. Il affecte de se montrer complètement indifférent à ce qui se passe

autour de lui ; il parle rarement, et quand il le fait, c'est avec de sèches et brèves paroles, qui ne trahissent aucune émotion, ne laissent entrevoir aucun désir ; çà et là perce seulement quelque peu d'ironique dédain. Le peuple de Londres se prend d'antipathie pour le prétendant et les troupes qui l'entourent. Le jour même de l'entrée du prince, il tue deux soldats hollandais, et refuse de laisser les troupes pénétrer dans la Cité. On dirait parfois que l'aristocratie n'a pas de dispositions beaucoup plus favorables ; il s'y mêle quelque jalousie de pouvoir. A la tête de son armée victorieuse, le prétendant se trouve déjà presque aussi annulé, presque aussi effacé qu'un roi constitutionnel sur le trône. Ses proclamations au peuple, ses communications au parlement, ne manquent jamais de commencer par ces mots : « Nous, de l'avis des seigneurs et des gentilshommes assemblés. » Guillaume semble parfois comme enseveli dans son triomphe. L'orgueil anglais et l'orgueil hollandais, faute d'un élément moins inflexible qui pût s'interposer entre eux, se heurtent et se repoussent à tout instant.

Un gentilhomme du comté de Kent, Henri Seymour, avait été un des premiers à se joindre au prince. En dépit de sa froideur ordinaire, Guillaume s'empresse d'aller au devant de lui ; et voulant lui être agréable, l'aborde avec ces paroles : « — Vous êtes, je crois, monsieur, de la famille du duc de Sommerset. » — « Non, votre altesse, répond Seymour ; c'est le duc de Sommerset qui est de la mienne. »

Non seulement le prince a dédaigné le peuple, mais il ne se communique que rarement aux lords, surpris et blessés de cette étrange froideur. A la distance d'un siècle nous n'apercevons encore aucune trace d'émotion sur cette figure pâle et blême, où sont écrits, en profonds sillons, d'amers soucis et de précoces infirmités. Mais cette impassibilité, cette absence de passions en dehors, et, pour ainsi dire, de mouvement, ne laisse pas que de servir le prince ; elle en fait un être à part, différent de ceux qui s'agitent à ses côtés. Le calme et le sang-froid exercent sur les hommes une étrange et toute puissante fascination.

Les chambres assemblées, le prince d'Orange expose à celle des lords l'état général des affaires de l'Europe. Il montre comme imminente la guerre entre la France et la Hollande ; il insiste

sur les dangers que court ce dernier État, et conclut en ces termes : « L'Angleterre se trouve obligée, en vertu des traités existans, à secourir les états-généraux ; j'espère que cette obligation, et ce qu'ils ont fait pour vous en s'exposant au péril, vous portera, par une juste reconnaissance, à les assister autant que besoin sera. C'est là ce que j'attends de vous, en votre double qualité de protestans et d'Anglais. » L'orateur de la chambre des communes parle dans le même sens : il expose la triste position du pays ; il insiste sur celle plus triste encore de l'Irlande, alors en proie à de violentes agitations intérieures ; il termine par ces paroles : « J'ai surtout ordre de son altesse de vous mettre devant les yeux l'agrandissement de la France et les desseins de son turbulent monarque et ennemi de la religion protestante ; de vous dire qu'il faut que nous nous mettions en état, non-seulement de nous défendre, de défier toutes ses forces, mais encore de faire une si puissante diversion dans ses propres États, que nous puissions recouvrer nos premières conquêtes en France, et restituer à la couronne d'Angleterre les provinces qui, autrefois, lui appartenaient. » Ces derniers mots renferment l'arrière-pensée de Guillaume.

Un grand nombre de questions sont alors discutées par les lords et les députés des communes. Un contrat existe-t-il entre le roi et la nation ? La majorité se prononce pour l'affirmative. Jacques a-t-il violé ce contrat ? a-t-il abdiqué ou déserté la couronne ? La majorité répond encore oui sur cette question. On passe à une autre : Le trône étant supposé vacant, est-ce un roi qu'il faut nommer, ou bien un régent pour gouverner au nom de la fille de Jacques ? A la chambre des lords, cinquante voix se prononcèrent pour la royauté, quarante-neuf pour la régence. Mais, sur ce point, Guillaume sort, pour la première fois, de la réserve qu'il s'est imposée : « Il ne veut pas être régent, dit-il ; il ne veut pas se mêler aux affaires, à moins que ce ne soit point tout de bon. Il n'est pas homme à recevoir des ordres d'une coiffe, ou bien à tenir au trône par les cordons d'un tablier. » A propos de la déclaration de vacance du trône, les tories font une objection, qui long-temps arrête la discussion : « Dans une monarchie, disent-ils, le trône n'est jamais vacant ; car la loi de l'hérédité appelle nécessairement l'héritier le plus proche à le posséder. » Mais nous l'avons dit, il existait un bill excluant

tous les catholiques des fonctions et des emplois publics, cela répondait à l'objection; et en vertu de ce bill, l'exclusion du prince de Galles était positive, sans qu'il fût besoin de le désigner nominativement. L'illégitimité de sa naissance était d'ailleurs, à cette époque, une opinion générale.

Or, à ce point de vue, le trône appartenait incontestablement à la princesse Marie, femme de Guillaume; après elle, à ses enfans, et à défaut de ceux-ci, à la princesse de Danemarck, sa sœur cadette; enfin aux enfans de cette dernière. L'abdication du roi était supposée la conséquence de sa fuite. On n'insistait pas sur l'illégitimité du prince de Galles, non qu'elle parût douteuse, mais parce que en raison du bill d'exclusion des catholiques c'eût été chose inutile. On restait, de la sorte, jusqu'à un certain point, dans la loi d'hérédité. On ne se permettait qu'une seule dérogation à cette loi, c'était de laisser le trône au prince d'Orange, dans le cas où il survivrait à sa femme; et encore devait-on y rentrer bientôt: le prince n'avait pas et ne pouvait pas avoir d'enfans. Là seulement était la part faite aux circonstances, ou, comme on dit maintenant, aux nécessités du temps.

Pendant la durée de ces débats, Guillaume, indifférent aux affaires d'Angleterre, ou du moins paraissant l'être, s'occupait, en revanche, fort activement des affaires du dehors. Il agissait auprès de la diète de Ratisbonne pour la pousser à se déclarer promptement contre la France. Dans sa correspondance à ce sujet, il appelait Louis XIV l'ennemi non-seulement de l'Empire, mais de la chrétienté; et il faut le dire, la dévastation du Palatinat, les ruines encore fumantes de tant de villages incendiés par les mains de Turenne, n'étaient que de trop éloquens commentaires aux paroles de Guillaume: aussi la diète déclara-t-elle la guerre à la France dès le mois de mars. Ce même mois, et presque le même jour, parut le manifeste des états-généraux; l'électeur de Brandebourg publia le sien le 13 avril, et le 26 du même mois, les communes, de leur propre mouvement, votèrent une adresse à Guillaume, déclaré roi le 13 février, pour l'avertir que les fidèles députés des communes étaient unanimement disposés à lui fournir les moyens de commencer et de soutenir la guerre avec la France, aussitôt que sa majesté jugerait à propos de la déclarer.

Le vote de cette adresse avait été précédé d'une longue discussion, où la violence du langage de certains orateurs peignait bien toute l'énergie de leur haine contre la France. L'un deux s'était écrié, au milieu de bruyans applaudissemens, qu'il était bien temps d'en finir avec le *grand-turc très chrétien*, qui ravageait la chrétienté avec plus de barbarie que ne le feraient les Turcs eux-mêmes ; Guillaume partageait ces sentimens. Depuis long-temps déjà, il avait fait signifier à l'ambassadeur de France l'injonction de sortir de Londres dans les vingt-quatre heures : ce fut même son premier acte d'autorité. Aussi la déclaration de guerre de l'Angleterre parut-elle le 7 mai, bien peu de temps, par conséquent, après son débarquement.

D'un autre côté, Jacques n'avait pas sollicité en vain la magnanimité de Louis XIV ; le 12 mars, il était déjà débarqué en Irlande, à la tête d'un corps de troupes, et se trouvait dès le lendemain à Cork, où le recevaient les autorités constituées. Dès le 24, il faisait une entrée triomphale à Dublin, au milieu des acclamations de la population entière. Rien de tout cela ne paraît émouvoir bien fortement Guillaume. Tout entier à son projet de guerre européenne, peu s'en faut qu'il ne laisse aux lords et aux communes le soin de défendre la couronne qu'ils lui ont décernée. La destinée le pousse d'un autre côté. Le sceptre d'Angleterre ne sera dans les mains de cet homme qu'une arme employée à venger les injures du stathouder de Hollande.

Aussi ne tarde-t-on pas à le voir sur le continent, mêlé à toutes les affaires de l'Europe. Il est l'ame de ce fameux congrès tenu à La Haye, où se tramèrent les plus énergiques résolutions contre la France. Les hostilités sont à peine commencées, que c'est lui qu'on trouve aux premiers rangs. Vainement Louis XIV l'attaque-t-il en ce moment même par l'Irlande, au moyen des jacobites : Guillaume néglige ce point éloigné ; c'est de plus près, et pour ainsi dire corps à corps, qu'il veut lutter contre la France. A la tête de cent mille hommes, qu'il commande en personne, il combat tout l'été de 92, avec des succès indécis, contre Luxembourg et Boufflers. La campagne achevée, il s'en vient raconter au parlement, en l'exagérant outre mesure, le succès naval de la Hogue ; puis il insiste sur la nécessité d'augmenter les subsides, de faire de nouveaux et plus puissans

efforts à l'extérieur. L'année 93 le revoit sur le continent. En ce moment, les confédérés venaient d'essuyer de mauvais succès; il n'en est que plus animé, plus ardent. Lui seul les pousse à rejeter les propositions de paix, faites par la France, sur des bases humiliantes pour elle et pour son monarque. En 94, il aiguillonne encore le zèle du parlement; il l'excite à de nouveaux sacrifices d'argent; il parle de la nécessité d'augmenter les troupes de terre et de mer; il l'épouvante du fantôme du papisme, qu'il peint comme prêt à envahir l'Angleterre. Cette même année, avec ses troupes, il attaque le maréchal de Luxembourg, dès le mois de mai, à une époque où les armées confédérées ne sont seulement pas rassemblées.

La reine Marie, jusque-là régente du royaume en l'absence de Guillaume, venait de mourir. Sur ces entrefaites, il nomme une régence, et n'en passe pas un jour de plus en Angleterre. Trois mois après, il prenait Namur à la vue d'une armée française de beaucoup supérieure à la sienne. En 96, on le retrouve sur le continent. A cette époque, c'est encore lui qui fait rejeter de nouvelles offres de paix faites par la France; il ne veut point entendre à la proposition d'un congrès où seraient débattues et résolues, d'un commun accord, entre les souverains ou leurs représentans, toutes les questions qui alors divisaient l'Europe. Cette même année, il avait déclaré, en plein parlement, qu'il ne connaissait qu'un seul moyen de négocier avec la France: c'était d'avoir toujours les armes à la main. Ce ne fut en effet qu'en 97 qu'il consentit à les déposer enfin pour quelques instans. Louis XIV abandonnait la plus grande partie de ses conquêtes; il s'engageait à renoncer à de nouveaux efforts en faveur de Jacques, et à reconnaître solennellement le prince d'Orange comme roi d'Angleterre. En un mot, la France entrait dès lors dans ces sombres et désastreuses voies où devait peu à peu s'éteindre le glorieux éclat des années précédentes.

Alors seulement arriva pour Guillaume l'heure du repos, car Guillaume c'est le représentant armé du protestantisme, le défenseur de tous les intérêts en réaction contre la domination de la France, le chef et l'instigateur de toutes les ligues, de toutes les coalitions contre le grand roi. Il avait la conscience de ce rôle. Passant un jour sur le continent pour s'y mettre à la tête des armées coalisées, et retenu par un vent contraire, à

quelques lieues des côtes de Hollande, il quitte son navire, descend dans une chaloupe, et essaie de gagner la terre à force de rames. Une horrible tempête survient; la chaloupe devient le jouet des vents et des flots pendant huit heures consécutives. L'équipage éclate en murmures, en menaces; il se refuse aux manœuvres. Jusque-là, immobile et couché dans son manteau, Guillaume se soulève, et s'adressant aux matelots : « Qu'est-ce à dire? ne vous trouveriez-vous pas, par hasard, en assez bonne compagnie pour mourir ? » Tout ce fracas n'avait pas même ému plus que cela le souverain des trois royaumes. Cromwell et Bonaparte ont eu la même foi dans leur destinée. Au reste, les hommes appelés à de grandes choses, au milieu des plus divers événemens, se sentent ainsi conduits, par la main de la providence, vers un but que leurs yeux ne quittent jamais : ont-ils atteint ce but, ils se trouvent aussitôt mal à l'aise, et comme de trop sur cette terre; inutiles au monde, ils deviennent à charge à eux-mêmes. L'esprit s'est retiré d'eux, la chevelure de ces Samson est tombée sous d'invisibles ciseaux.

Lorsque l'abaissement de la monarchie de Louis XIV eut été consommé, lorsque l'Angleterre eut repris toute sa prépondérance dans les affaires du continent, lorsque enfin la paix fut conclue, Guillaume ne tourna pas son activité d'un autre côté. Chaque année, la session du parlement était à peine close, il s'embarquait aussitôt pour la Hollande, demeurée sa patrie d'affection. C'était à son château de Loo, non à Saint-James, qu'il aimait à tenir sa cour. Là, il recevait avec hauteur les ambassadeurs de Louis XIV, il présidait au partage de la succession d'Espagne, il jouait à son aise le rôle d'arbitre de l'Europe, but constant de tous ses travaux, de tous ses désirs. A Londres, il se trouvait, au contraire, comme étranger, au milieu de la nation qui l'avait appelé à sa tête. Il n'aimait pas les Anglais : leurs mœurs, leurs goûts, leurs usages, lui inspiraient une anipathie qu'il ne prenait aucun soin de déguiser. Ses conseillers les plus intimes eurent grand'peine à lui persuader d'assister une seule fois à une course de chevaux, amusement si cher à la vieille Angleterre. Enfermé le plus ordinairement dans son parc de Saint-James, il y vivait solitaire, se refusant à toute communication quelque peu fréquente avec les plus grands seigneurs. Sa seule distraction était d'enfouir

dans ce palais un argent immense, en constructions et en embellissemens de toute sorte ; sans doute, il cherchait en cela quelque dédommagement à l'ennui de ce séjour. Plus d'une fois la fierté anglaise se révolta de cette manière d'être, plus d'une fois elle s'en plaignit hautement. On l'accusait en plein parlement d'être plus Hollandais qu'Anglais, et il ne faisait rien pour se disculper de ce reproche. Le trône lui pesait ; il montrait parfois quelque velléité d'en descendre. Un jour entre autres il écrivit de sa main la minute d'un acte d'abdication. Dans cet écrit, il exposait en abrégé tout ce qu'il avait fait pour assurer et étendre l'influence britannique sur le continent ; puis il faisait de vifs reproches au parlement sur ses préoccupations d'économie. Le prétexte de cette démarche était la suppression de sa garde hollandaise, et celle d'un régiment de réfugiés français, auquel il était fort attaché ; elle n'en dénote pas moins combien le sceptre et la main de justice avaient peu de charmes pour lui, depuis qu'ils avaient cessé d'être une épée de commandement.

Aussi peu soucieux de la couronne de son vivant, on conçoit qu'il devait l'être bien moins encore de ce qu'elle deviendrait après sa mort. A la paix de Riswick, Louis XIV lui demanda de faire reconnaître par le parlement le prince de Galles pour son successeur, ou du moins de le tenter. Il ne fit aucune difficulté de s'y engager. Ce fut l'objet d'une des stipulations secrètes de ce traité, stipulation qui, suivant toute probabilité, eût été réalisée si Jacques ne s'y fût opposé. Homme de conscience, en dépit de la faiblesse de son caractère, Jacques était inflexible dans ses principes ; il déclara qu'il mourrait mille fois, avant de voir son fils recevoir de la main d'un usurpateur le trône auquel l'appelait sa naissance.

L'histoire de Guillaume lui-même est ainsi tout entière dans sa lutte avec Louis XIV. Otez le grand roi de la scène du monde et Guillaume n'y est plus rien ; il se rapetisse, s'efface, se confond dans la foule ; ce n'est plus qu'un simple stathouder, dont à peine l'histoire retiendra le nom. Ce qu'il a d'énergie, d'activité, de puissance intellectuelle, il le dépensera dans quelques misérables troubles intérieurs, dans quelques chétifs débats avec les états-généraux, au sujet de son autorité vaguement définie par la constitution ; mais, suivant toute probabilité, rien ne le fera sortir de cette sphère obscure. Il n'avait reçu

qu'une éducation fort négligée, n'était versé dans aucune science, n'avait aucun goût pour les lettres ; son élocution manquait de grâce et de facilité ; ses manières étaient d'une sécheresse rebutante, ses talens militaires à peine au-dessus du médiocre. La république ne possédait en ce moment aucun grand général, aucun grand homme d'état, dont il eût pu partager l'éclat. Loin d'avoir le fanatisme religieux qui pousse aux grandes choses, il était au fond du cœur plutôt sceptique que croyant. Il n'était pas davantage législateur : ce n'est pas quand on méprise profondément les hommes, qu'on peut s'occuper activement du soin de leurs intérêts. Mais en face de Louis XIV, sous l'épée de la conquête, par l'impulsion d'une grande pensée, d'une passion violente qui tout à coup s'est développée dans son sein, cet homme a grandi tout à coup. Des derniers retranchemens de son pays envahi, il s'élance sur la scène du monde, et supplée par l'audace, l'opiniâtreté, la fermeté, à ce qui lui manque peut-être de talens et de génie. A lui seul il remue l'Europe ; il se fait l'antagoniste, l'égal, le supérieur peut-être, au moins par quelques côtés, de ce Louis XIV, qui doit imposer son nom au siècle. Homme singulier, dont le rôle fut pour ainsi dire tout négatif, mais n'en demeure pas moins immense ! ne faut-il pas se grandir à la taille de ceux que l'on combat? n'arrive-t-il pas qu'on s'ennoblit de la noblesse de ses adversaires? Or les adversaires de Guillaume, c'étaient Louis XIV, la monarchie française, la religion catholique.

Au reste, si Guillaume, sans cesse occupé de ses projets contre la France, ne prit que peu de part aux affaires intérieures du royaume, la révolution n'en eut pas moins son cours; elle n'en reçut pas moins un développement complet. Un bill, appelé bill des droits, lui avait été présenté à son avénement au trône : dans ce bill, les droits réciproques de la couronne et de la nation se trouvaient écrits, définis, constatés ; d'habiles hommes d'état, amenés au pouvoir par la force des choses, l'éminence de leurs talens, le libre jeu des institutions, continuèrent, jour par jour, cette œuvre de liberté. Un bill rendit les parlemens triennaux ; un autre bill limita le temps, jusque-là indéfini, où le roi pouvait ne pas les convoquer ; le mode de convocation en était déterminé, en prévoyance du cas où le roi négligerait de faire lui-même cette convocation. La procé-

dure en matière de crimes de haute trahison fut soustraite à l'arbitraire qui la régissait ; des peines sévères furent portées contre les élections illégales. Les finances, dans les mains du chevalier Montagu, grand homme d'état et financier habile, entrèrent dans cette voie de prospérité qu'elles n'ont point quittée de nos jours ; ce fut lui qui, entre autres mesures importantes, fit adopter le réglement de la compagnie des Indes. Enfin, dans les années qui suivirent la révolution, ou du moins dans les premières années de la reine Anne, fut complètement fixé l'ensemble de ces diverses institutions qui font la constitution d'Angleterre. Guillaume n'était point hostile à ce développement intérieur de la révolution ; il le favorisa, au contraire, de toute sa puissance, bien qu'il évitât de s'occuper personnellement des menées parlementaires. A cela près des subsides qui lui étaient nécessaires pour ses guerres continentales, il s'abstenait volontiers de se mêler des affaires d'un pays auquel il continuait de demeurer étranger au fond du cœur.

La reine Anne, princesse d'un caractère doux et facile, devait être moins hostile encore au libre développement des institutions britanniques. Il en fut de même du premier George: roi constitutionnel dans toute l'étendue du mot, George I[er] se gardait de voir autrement que par les yeux de ses ministres. Demeuré Allemand sur le trône d'Angleterre, comme Guillaume était demeuré Hollandais, à peine balbutiait-il quelques mots d'anglais. Walpole ne le décidait qu'à grand'peine à quelques conférences, et c'était en mauvais latin que ce premier ministre racontait au roi d'Angleterre les affaires des trois royaumes.

La révolution avait momentanément concentré tout le pouvoir social dans les mains de l'aristocratie ; elle l'avait établie juge du débat entre Jacques et Guillaume. En donnant le trône à ce dernier, elle lui fit des conditions ; la royauté s'annula, comme nous venons de le dire, chez les premiers successeurs de Guillaume. D'un autre côté, la chambre des communes était nommée à peu près tout entière sous l'influence de l'aristocratie ; elle n'était qu'une autre forme, qu'une autre expression des intérêts aristocratiques, une sorte de succursale de la chambre des lords. Celle-ci ne trouva donc de limites à son agrandissement

ni au-dessus, ni au-dessous d'elle; elle put s'étendre à son gré, à peu près indéfiniment; elle envahit le sol entier; elle devint, au sein de la nation, comme une autre nation pour qui seule exista la vie publique; elle se constitua en une véritable république aristocratique, sur ce vieux sol où avaient autrefois fleuri de vigoureuses monarchies. Possédant les neuf dixièmes du territoire et des capitaux immenses, exerçant le patronage le plus étendu, enrôlant à vrai dire la nation presque entière dans sa clientèle, fortement constituée comme caste, elle se montra d'ailleurs tout à fait digne de la mission à laquelle l'appelait la fortune. Elle dirigea les affaires du pays avec une incontestable habileté; elle ne le laissa manquer ni d'amiraux, ni de généraux, ni d'hommes d'état, ni d'orateurs. Elle porta, dans l'accomplissement de ses desseins, cette suite, cette unité, cette constance, cette maturité, qui jusqu'à cette heure semblaient refusées aux masses populaires. Jalouse de ses prérogative politiques, elle ne se montra pas moins avide des avantages moraux de la science et du caractère. L'intelligence, la conscience des époques diverses qu'elle traversa, ne lui fut, ce nous semble, jamais refusée. Elle sut s'assimiler avec un rare discernement les supériorités nées en dehors de son sein. Elle s'honora par un constant respect de la liberté, des droits de tous, de la dignité humaine. Elle mérita que ce seul mot de *gentleman* fût l'expression d'un des types sociaux des plus complets qui aient existé. Elle fit glorieusement flotter sur toutes les mers, en face de tous les rivages, le pavillon britannique, couvrit le globe de colonies anglaises, tout en élevant la prospérité intérieure de la nation à un degré jusqu'alors inouï dans les annales de l'histoire. Embrassant enfin le monde entier dans ses vastes desseins, nous l'avons vue de nos jours soumettre l'Inde d'un bras, et combattre de l'autre le géant de l'Occident, notre Napoléon; présentant ainsi au monde, pendant un siècle, un spectacle qui peut lutter de grandeur avec celui que lui offrit, quelques siècles plus tôt, le majestueux patriciat romain.

Et l'heure est venue de lui rendre cette justice, le moment solennel est arrivé pour elle. Un nouveau jour, de nouvelles destinées se lèvent pour la vieille Angleterre. Le colosse est encore debout, sans doute, mais la réforme a brisé son piédes-

tal ; à ses pieds s'agite déjà la mobile poussière de la démocratie, qui doit l'engloutir un jour. Ainsi s'enfoncent, dans des flots de sable, soulevés par le vent du désert, les gigantesques monumens de la vieille Égypte.

A. Barchou.

MON VOYAGE

A BRINDES.

Au Directeur de la Revue de Paris.

Vous le voulez, mon cher ami? je vais vous raconter mon dernier voyage de soixante lieues, un des plus grands voyages que j'aie faits de ma vie. Soixante lieues! je suis peut-être le seul homme du monde parisien qui soit resté toute sa vie, constamment et toujours attelé pendant dix années consécutives à la charrue littéraire sans avoir franchi la borne du champ trop étroit qu'il laboure dans tous les sens. Les bonnes gens qui me font l'honneur de me porter envie, et qui m'accordent, à ce qu'on dit, le bénéfice de leurs injures quotidiennes ou hebdomadaires, seraient peut-être moins furieux contre moi, s'ils savaient combien chaque jour m'apporte d'heures de travail, et comment je suis lié à la glèbe, et comment il n'y a pas de dernier manant littéraire chassé de la boutique de son maître, de goujat calomniant au jour le jour, de pauvre diable réglant l'état à prix fixe, de pâle envieux sans esprit et sans style, qui soit plus libre et plus heureux que moi, conscience à part bien entendu.

Donc il y a vingt jours, voyant que le soleil était brûlant, et me sentant la tête fatiguée et la main aussi, je me suis dit : — Si je voyageais? Voyez le grand mot pour moi. — Voyager! n'être plus ici, être là-bas! Entrer dans des villes nouvelles où l'on est sûr de ne pas trouver un ennemi; s'abandonner au nonchalant mouvement de la chaise de poste qu'un Anglais appelle

le paradis sur la terre; et puis ne rien faire, ne rien entendre, ne rien juger de ce qu'on fait, de ce qu'on entend, de ce qu'on voit tous les jours. — Et puis avoir à soi, pour soi tout seul, ses rêves, ses méditations, ses pensées, ses fantômes tristes ou joyeux, ses diables bleus ou couleur de rose, et ne pas porter tout cela tout chaud à l'imprimeur qui vous rend tout cela pâle et glacé; — être pris pour un Anglais peut-être, et s'entendre appelé milord par la fille d'auberge ou par le mendiant du grand chemin; — trouver dans son chemin le grand dada d'Yorick, et le monter doucement et faire doucement son chemin sur cette bonne, volontaire et excellente monture. — Voilà la vie! En avant donc! adieu le théâtre, adieu les livres, adieu l'esprit, adieu l'imagination, adieu la prose, adieu la vie ordinaire! Voyageons.

Je vous répète, mon ami, que personne mieux que moi ne peut être dans une plus belle position pour voyager. Je n'ai jamais rien vu en fait de pays lointains que la Belgique une heure, trois quarts d'heure de trop! et pendant mes douze belles années, un charmant, verdoyant et murmurant petit coin de terre, caché derrière un vieux saule planté sur le bord du Rhône, tout là bas; honnête et calme petit village où je me reporte sans cesse par la pensée, par le souvenir, par le regret, par l'espérance. Ce sont là tous mes pays lointains. Je suis donc un voyageur comme il y en a fort peu, un voyageur n'ayant rien vu; je suis même un voyageur comme il n'y en a pas, un voyageur qui ne voit rien de ce qui est sous ses yeux, et qui par conséquent n'a rien à décrire, rien à raconter, rassurez-vous.

Aussitôt dit, aussitôt fait, je pars. Ouvrez-moi la route et faites-moi place, et en avant. C'est moi qui passe! Déjà disparaissent à ma droite et à ma gauche les arbres du bois de Boulogne; déjà s'enfuit de toute la vitesse de ses chevaux anglais le jeune Paris, si beau quand on le voit passer de loin. Sortir de Paris par la barrière du Trône, c'est mal en sortir. On se dit en soi-même qu'on ne retrouvera pas là bas ce qu'on perd ici; on jette un dernier regard de regret sur cette élégance, sur cet esprit, sur ces graces légèrement apprêtées, sur ce beau luxe, sur tout ce monde d'ironie et de fêtes, de scepticisme et d'esprit, de courage et d'insouciance, de plaisir et d'amour; ce monde parisien que l'on n'aime jamais plus que lorsqu'on lui dit adieu; frivole,

mais bon ; peu dévoué, mais aussi fort peu exigeant ; flexible, non pas par lâcheté, mais par indifférence ; usant sa vie, sa fortune, son avenir au jour le jour ; remettant au lendemain les affaires sérieuses, se laissant gouverner par qui veut le gouverner ; léger, moqueur, tout en dehors. Adieu donc à vous, la belle foule aux beaux chevaux, aux longues fêtes, aux belles dames, aux folles pensées, et cependant cette foule était déjà bien loin de moi, et moi bien loin d'elle ; elle allait à l'Opéra, et moi j'allais, je crois, dans une ville qu'on appelle la ville de Rouen.

Le chemin est magnifique. On va, on descend, on monte, on traverse de jolis villages doucement éclairés par un beau clair de lune. C'est une belle chose un voyage de nuit, quand tout travail a cessé sur la terre, quand tout est sommeil et silence, quand l'eau même qui a travaillé tout le jour, se repose comme un homme de peine, et s'amuse à murmurer pour elle-même : on se croirait dans un pays de féerie. Il y a des oiseaux qui chantent dans les bois ; il y a des femmes qui chantent sur leurs portes ; il y a un léger filet de fumée qui s'échappe dans l'air, annonçant le repos du soir ; il y a une église calme et transparente qui projette sur vous son ombre sainte et villageoise ; il y a la cloche qui tinte l'*Angelus*. Mon dieu ! tout cela est vulgaire, je le sais, tout cela se rencontre dans les poésies descriptives, tout cela c'est un peu le vers de M. de Lamartine ; mais que voulez-vous qu'on fasse de cette poésie quand on la touche du doigt et du cœur, quand en effet vous vous apercevez qu'il y a dans le ciel de doux rayons tout blancs qui reposent sur vous ; quand vous entendez dans l'arbre l'oiseau qui chante, et dans le clocher la cloche qui murmure ? Il n'y a qu'à faire comme M. de Lamartine, comme tous les grands poètes : s'abandonner à son émotion sans la combattre, l'avouer tout simplement, et puis demander pardon à Dieu et aux hommes, si on n'a pas la poésie de M. de Lamartine dans la tête et dans le cœur !

Ainsi je suis descendu par une belle nuit d'été dans la vieille cité normande. Toute la ville dormait à l'ombre de sa cathédrale : vue ainsi dans la nuit, Rouen est une ville pittoresque ; chaque maison de la vieille cité a sa physionomie particulière. Aimez-vous les fenêtres étroites destinées à protéger les mys-

tères de la famille? Aimez vous ce vieux toit domestique qui s'avance dans la rue comme pour protéger l'étranger qui passe? Aimez-vous ces murailles lézardées par le temps, qui ont abrité au dedans tant de générations évanouies, qui ont vu s'accomplir au dehors tant de révolutions oubliées? Aimez-vous à traverser ces rues sinueuses où s'est agité le vieux peuple? et cela ne vaut-il pas mieux, à tout prendre, que les balcons de vos maisons modernes sans passé, sans souvenirs et sans mystères? Telle était la ville de Rouen cette nuit-là, et je ne me lassais pas de la regarder ainsi sous son beau voile nocturne, et je m'inquiétais peu de trouver un logis, et je me gardai bien de frapper à la porte d'aucune hôtellerie avant d'avoir admiré ces deux grands colosses, l'honneur de la ville, la cathédrale et le grand Corneille; quels grands miracles! mais avant tout il faut se prosterner devant le grand Corneille! Quel monument de pierre, de marbre ou d'airain se peut comparer à *Cinna*, à *Polyeucte*, aux *Horaces?*

La statue de Pierre Corneille, placée sur le pont de Rouen, est, comme vous savez, l'œuvre de M. David, membre de l'institut. A tout prendre, c'est un bel ouvrage. M. David est un penseur; c'est un homme très versé dans la connaissance des poètes, qu'il sait par cœur, qu'il aime et qu'il admire autant que personne. M. David est en outre un grand artiste peu mythologique de sa nature. Il sait que l'art ne doit pas être jeté en pâture aux choses futiles. Ne craignez pas qu'il s'amuse à tirer du marbre ou à jeter en bronze des faunes et des satyres, des Vénus ou des bacchantes, des Arianes abandonnées ou des Jupiter porte-foudre; c'est un homme qui a le grand mérite d'avoir fait entrer l'art dans la réalité. Donnez-lui à copier une grande tête, un vaste front, une de ces intelligences supérieures dont s'honore notre époque, notre artiste est à l'aise. Nous l'avons vu copier ainsi la tête du général Foy; nous l'avons vu, quand Talma a été mort, se pencher vers cette belle tête défigurée par la souffrance, et ranimer, autant que cela est donné à l'art, cette grande physionomie. Pauvre Talma, comme la mort l'avait changé! elle avait écrasé de sa main de fer ce charmant regard qui allait à tous les cœurs; elle avait tordu hideusement cette bouche souriante ou terrible d'où sortait une puissantes voix qui retentit encore à nos

oreilles depuis bientôt quinze ans ; elle avait brisé ce cou si beau et si blanc dont Talma était si fier et qu'il portait toujours tout nu, même dans l'intimité, aimable coquetterie d'un homme supérieur. Et bien! sur ces traits déformés par la mort, sur ce masque méconnaissable même pour les amis du trépassé, le sculpteur David a retrouvé le regard, la bouche, le visage, de notre grand comédien ; il a rendu à la vie, dans tout son éclat et dans toute sa majesté, cette noble et vivante figure que nous croyions perdue à jamais. C'est là un grand miracle de l'art, mais aussi c'est là le chef-d'œuvre d'un artiste habitué à vivre avec de grands hommes, habitué à étudier les moindres nuances de leurs visages. Si M. David a recomposé si vite le Talma d'autrefois avec le Talma qui n'était plus, c'est que M. David avait beaucoup vu Talma.

Voilà ce qu'il faut dire à la louange de l'artiste qui a jeté en bronze la statue du grand Corneille. Mais à côté de cette louange on peut placer un reproche ; c'est qu'à force de s'être pénétré de l'esprit et du génie des grands hommes auxquels il a voué son culte et sa vie, M. David a fini par exagérer leur ressemblance ; à force de les avoir vus dans toute leur grandeur, il a fini par les faire trop grands. Les bustes de M. David manquent certainement, sinon de vérité, du moins de vraisemblance. Vous rappelez-vous la tête qu'il a faite de Goëthe, roi de Weymar, de Vienne, de Berlin, d'une partie de la France et de l'Angleterre? David, poussé par le génie allemand qui a eu tant d'influence sur notre siècle, s'en va à Weymar. Il demande l'adresse du poète à un enfant, l'enfant lui montre une noble maison, une maison royale : dans cette maison il y avait Goëthe. C'était une magnifique tête chargée de pensées, de nobles rides et de longs cheveux blancs ; c'était la tête d'où étaient sortis tout armés ou tout charmans, Faust et Méphistophélès, Marguerite et Werther ; le statuaire fut ébloui. Tremblant, ému, hors de lui, il dessina dans la terre la tête du noble vieillard ; puis il s'en revint à Paris, croyant n'avoir fait qu'un portrait ; il avait fait un colosse. La douane, voyant cet énorme ballot, ne put jamais croire que ce morceau de terre ne renfermait qu'une face humaine ; le douanier prit donc son épée et transperça d'outre en outre cette ébauche : excusable douanier en effet, il jugeait du crâne de Goëthe par

son propre crâne ! Quoi qu'il en soit, le buste de Goëthe, par David, est une chose phénoménale. C'est que M. David a vu la tête de Goëthe en dedans ; or, le statuaire, comme le peintre, ne doit voir une tête qu'en dehors.

Ainsi a fait M. David pour la tête de M. de Châteaubriand, qu'il a faite colossale, lui ôtant ainsi beaucoup de sa grace et de sa mélancolie ; ainsi a-t-il fait aussi pour la statue de Pierre Corneille, Pierre Corneille le frère, l'ami, le compagnon, le collaborateur de Thomas Corneille, qui lui prêtait ses rimes ; Pierre Corneille, ce grand homme de génie si humble, si doux, si bourgeois, si triste, si mal nourri et si mal vêtu ; celui dont Labruyère qui, Dieu merci, n'est pas un philosophe pitoyable, parle en ces termes. — « Cet homme est simple, timide, d'une ennuyeuse conversation, il prend un mot pour un autre, il ne sait même pas lire son écriture ! » Voilà pourtant l'homme que le statuaire nous représente debout, inspiré, écrivant avec une plume de fer et revêtu d'un manteau dont l'ample étoffe eût suffi pour habiller toute la famille Corneille pendant trois hivers. Et plût au ciel que le grand Corneille eût jamais possédé un manteau pareil, Comme il en aurait bien vite fait quatre parts! comme il en eût donné bien vite une bonne part à son frère, en lui disant : — Voici un bon manteau, Thomas. Comment voulez-vous que je reconnaisse dans ce grand appareil le pauvre grand poète qui fut opprimé par Richelieu et qui fit peur à Louis XIV ? Non pas, non, ce n'est pas là cet homme dont Labruyère a dit encore : — *Le comédien, couché dans son carrosse, jette de la boue au visage de Corneille qui est à pied.*

Quand nous avons un grand homme à reproduire, faisons-le ressemblant avant de le faire grand et majestueux. Plus un homme a été simple et modeste dans sa vie, et plus nous devons redouter de lui ôter de sa grandeur naturelle en lui donnant une grandeur factice. Le grand Corneille ne s'est jamais ainsi représenté, même dans ses préfaces les plus glorieuses ; toute sa vie il a été un bonhomme, par cela même qu'il a été un grand poète. Croyez-vous aussi que si vous l'aviez représenté dans une allure moins cornélienne, c'est-à-dire plus naturelle, l'homme du port qui passe sur le pont de sa ville natale, le cultivateur qui passe, le peuple qui passe et qui souvent ne s'arrête pas devant

votre bronze, le voyant si grandiose, n'aurait pas demandé à la vue d'un simple poète en habit sans façon et la canne à la main : — *Quel est celui-là qu'on a fait en bronze à la plus belle place de notre Pont-Neuf?* Et chacun aurait répondu : Ce bonhomme en bronze est né à Rouen ; il a été tout simplement le plus grand poète du temps du cardinal de Richelieu et de Racine,

O Corneille, la grande puissance poétique de notre âge ! Corneille, le poète politique qui parle tout haut des plus grands intérêts de l'histoire : l'homme qui, le premier, a débattu sur un théâtre les grandes questions de royauté et de république, qui, depuis 89, agitent le monde ! Corneille, dans lequel Bonaparte a retrouvé l'étoffe d'un grand ministre, d'un grand ministre de l'Empereur ! Corneille, l'honneur impérissable de cette ville qui dort couchée à tes pieds, son incomparable honneur ; toi qui as attendu si long-temps ta statue, c'est toi le premier que je salue dans la nuit ! A toi mes hommages et mes respects silencieux, ô grand homme d'une ame romaine ! à toi mes souvenirs sans faste et mon admiration silencieuse ; car c'est ici même, à cette même place, le jour où ta statue apparaissait dans sa gloire, qu'ont été prononcés tant de discours médiocres par nos célébrités contemporaines. Ils sont venus tous de Paris étaler pompeusement leur gloire d'académie, et essayer si, à l'aide de leur prose et de leurs vers, ils pourraient se hisser à la hauteur de celui qui a écrit *Rodogune!* Oh ! que ce dut être un misérable spectacle, celui-là ! le grand bronze inauguré avec de si misérables paroles, Corneille à qui l'auteur d'*Antony* reprochait, pardonne-lui, Corneille ! d'avoir été attaché au fil d'une dédicace ; Corneille, que M. Lebrun osait vanter en plein air ; M. Lebrun de l'Académie française, celui-là même qui a refait le Cid de Corneille, qui a intitulé son œuvre le *Cid d'Andalousie,* comme si le Cid de Corneille était le Cid de Pontoise ! Et dans ce grand jour solennel, pas une parole correcte, pas une louange raisonnable pour celui-là qui fut le père de la tragédie française, comme Shakspeare a été le père de la tragédie en Angleterre ! Corneille qui a trouvé ses héros, qui a trouvé son drame, qui a créé ses grands Romains ; génie à part, moitié espagnol et moitié latin ; à la fois le contemporain d'Auguste et du Cid, seul homme en Europe dont le regard fier et superbe ne se soit pas baissé devant la gloire du cardinal de Richelieu ! Oh ! quelle

surprise ce dut être pour vous, Pierre Corneille, quand vous entendîtes cette faible voix qui vous parlait, et quand, en regardant à vos pieds, vous aperçûtes que c'était l'auteur du *Cid d'Andalousie* qui vous parlait !

Ainsi, à peine arrivé dans la ville natale de Pierre Corneille, j'allai expier par mon plus profond respect et par un profond silence les louanges calomnieuses dont on l'avait chargé. Il me semblait que ce puissant regard qui anima tant de vertus héroïques, qui ressuscita tant de grandeurs évanouïes, qui tira de la poudre des tombeaux tant de révolutions éteintes, se posait sur moi avec bienveillance, et que le grand Corneille écoutait la prière que je lui faisais dans mon cœur : — Vous qui tenez une si haute place là haut dans le ciel poétique, grand homme ! vous qui avez Shakspeare à votre droite et Racine à votre gauche, vous qui voyez Molière face à face, vous dont Voltaire porte en souriant, et cependant avec toute la vénération dont il est capable, la robe sainte et sacrée ; ô Corneille ! jetez sur nous un regard favorable, car vous seul vous pouvez nous sauver ; vous seul, en effet, vous êtes aujourd'hui le modèle et le dieu sauveur de la poésie tragique. Voltaire a été épuisé et dépassé par sa propre philosophie, car la révolte qu'il a prêchée a depuis long-temps renversé tous les obstacles et franchi toutes les limites. Racine, l'adorable, n'a été possible que sous le grand roi, au milieu de ces élégantes amours dont il était l'interprète, et, sans le savoir, le complice. La tragédie d'un seul, à l'usage d'un seul, la tragédie individuelle de Crébillon, par exemple, n'est plus possible non plus ; car aux masses d'à-présent il faut un théâtre fait pour leurs masses ; vous seul, ô vous, l'homme politique, vous êtes le seul modèle possible aujourd'hui. Vous seul savez parler aux peuples des intérêts et surtout des passions des peuples ; vous seul vous savez le secret de toutes les révolutions, c'est-à-dire le terme de toutes les grandeurs ; vous seul vous mettez à nu le héros qui vous tombe sous la main, et après l'avoir dépouillé de son manteau de pourpre, après avoir écarté ses licteurs, vous nous le montrez encore grand, redoutable, si en effet il est grand et redoutable par lui-même. Il n'est pas jusqu'à la langue que vous avez faite, ô Corneille ! à laquelle nous ne revenions de toutes nos forces, parce qu'aussi bien votre langue seule est possible. Nous sommes si loin de la pureté adora-

ble de Racine, et nous vivons si peu, nous et nos œuvres, que nous n'avons ni le temps, ni la volonté, ni la force de reproduire cette perfection désespérante, cette chaste et brûlante passion; ce récit toujours clair, élégant, châtié, qui n'est autre chose que la perfection dans le style, dans la passion, dans l'idéal. Vous, vous allez plus vite au fait, vous parlez nettement, brièvement, simplement à votre but, comme un grand poète qui est aussi un grand homme d'affaires; vous, vous êtes à la tête de la vieille langue qui va droit au fait, sans phrase, sans périphrase, sans détour. Ce n'est pas vous qui auriez fait l'admirable et inimitable et inutile récit de Théramène; aussi c'est vous que notre époque littéraire a adopté sans le savoir. C'est vous qui avez pris par la main M. Lemercier, ce vieil académicien, et M. Victor Hugo qui sera bientôt un académicien, hélas! et à chacun d'eux vous avez fait produire ce qu'ils pouvaient produire. Vous avez tiré M. Lemercier de la littérature impériale, insigne honneur, inappréciable bonheur; quant à l'autre, le trouvant tout élevé à l'espagnole, comme vous avez été élevé vous-même, vous lui avez inspiré son plus beau drame, son *Honneur castillan*, souvenir du *Cid*, cette première histoire dramatique de l'honneur castillan. Oui, M. Hugo est votre nourrisson; heureux s'il voulait toujours vous suivre, heureux si, en vous prenant votre style, vos tours brusques et imprévus, votre vers heurté, coupé en deux, énergique, il vous empruntait aussi la simplicité de votre fable, la clarté de votre action, le dénouement terrible de votre tragédie; heureux s'il vous suivait de plus près dans cette route que vous avez tracée, et qu'il a retrouvée avec tant d'assurance, de ténacité et de bonheur.

O Corneille! venez à notre aide! sauvez-nous de la tragédie en prose, sauvez-nous des portes dérobées, des espions qui espionnent dans la nuit, des poisons et des contre-poisons, des cercueils pleins aussi bien que des cercueils vides; sauvez-nous des échelles de cordes, des cachettes en partie double et des clairs de lune qui reviennent trop souvent. Enseignez-nous comment on est grand en restant toujours simple, comment on ne se guinde pas au sublime, mais comment on y arrive d'un mot, quant ce mot-là c'est la passion qui le prononce; apprenez-nous aussi comment la tragédie n'est pas autre chose que l'histoire des grands hommes et des grands peuples, faite de manière à

servir de leçon au présent et à l'avenir. Enfin, puisque votre statuaire, plus libéral que le cardinal de Richelieu ou le roi Louis XIV, vous a gratifié d'un si large manteau, ô grand homme! couvrez-vous de votre manteau.—Ainsi soit-il.—Amen.

Ma prière terminée, je saluai une dernière fois ce grand dieu de la poésie moderne, et je fus frapper du même pas à la porte d'une hôtellerie. C'était au moment où le jour n'est pas là encore, où la nuit n'est déjà plus.

Déjà la ville sortait de son repos. Je ne sais pas si vous avez remarqué comment se fait cette opération singulière, qui tout d'un coup jette sa vie, le bruit et le mouvement dans ces rues silencieuses, dans ces places vides, sur ces quais muets. A peine le soleil se montre que déjà chaque maison se réveille. Chaque maison ouvre ses portes et ses fenêtres comme un homme laborieux ouvre ses deux yeux fatigués de dormir. Alors peu à peu disparaît la ville de la nuit et du silence, pour faire place à la ville du bruit et du jour. On dirait que les maisons disparaissent pour faire place à d'autres maisons, comme les étoiles qui font place à d'autres étoiles. Telle maison, qui était dans la nuit un vaste et magnifique palais, n'est plus au grand jour qu'une chétive masure; la cathédrale, qui tout-à-l'heure était si grande au clair de lune, s'en va peu à peu en s'affaiblissant quand vient le jour. La statue de Corneille, qui m'avait paru gigantesque, me paraît à présent écrasée sous les premiers rayons du soleil naissant; tout change dans ce colosse et autour du colosse, ce n'est plus là ma ville de tout-à-l'heure, dont j'étais le maître unique, dont j'étais le seul propriétaire, qui ouvrait à moi seul ses rues, ses quais, son port; c'est une ville qui s'agite pour son pain quotidien, une ville que se réveille pour travailler, pour agir, pour souffrir, pour mourir; tout-à-l'heure j'étais le maître, j'étais le roi de ce monde endormi: à présent je ne suis plus qu'un étranger, à qui le dernier gendarme a le droit de demander son passe-port.—Cachons-nous.

Je n'ai donc vu la ville de Rouen qu'à la clarté de la lune, et je l'ai vue très calme, très belle, très vieille et respectable. Dans le jour c'est une ville qui ressemble à toutes les villes, où la vie est achetée, où chacun est attaché à sa tâche, à toutes les villes qui vivent à la sueur de leurs fronts et du travail de leurs mains. Les villes ont bien souvent les destinées des hommes. Il

y a des villes qui vendent, qui achètent, qui fabriquent, qui placent leur argent à gros intérêt, qui pensent à l'avenir et qui s'inquiètent du cours de la rente ; il y a d'autres villes qui pensent, qui rêvent, qui dorment la nuit sous leurs toits bien chauffés, ou le jour à l'ombre de leurs arbres ; il y en a d'autres enfin qui n'appartiennent ni à la spéculation commerciale, ni à la spéculation philosophique : ce sont des villes tout-à-fait bourgeoises, retirées depuis long-temps des affaires et des idées, nonchalantes cités qui n'ont plus qu'à se laisser être heureuses : qui s'amusent à médire en hiver, et en été à regarder les nuages qui passent ; qui savent le nombre des cailloux de leurs rivages parce qu'elles ont eu le temps de les compter, et qui vous diront combien de fagots a produits l'an passé le vieil orme de leur place publique. Laquelle de ces villes vous paraît préférable à votre sens ? La ville qui travaille toujours, la ville qui rêve toujours, ou la ville qui se repose toujours ? En fait de ville qui travaille, parlez-moi de Paris ; parlez-moi de Paris en fait de ville qui pense ; en fait de ville qui se repose, parlez-moi de Paris encore. Paris, c'est le travail, c'est la philosophie, c'est le sommeil, c'est tout ce qu'on pense, c'est tout ce qu'on veut, c'est l'Eldorado avec Candide, avec Pangloss, avec Cunégonde, et surtout avec les sept rois détrônés qui vont passer le carnaval à Venise.

Voilà ce que j'ai vu à Rouen : la cathédrale et la statue de Pierre Corneille : un vaste édifice frappé de la foudre et sans croyance, un bronze d'hier entouré de toutes les adorations et de tous les respects de la foule ; ici un temple sans dieu, et là-bas un dieu sans temple ; des ruines saintes autrefois, aujourd'hui plus que dévastées, et que réparent lentement, chétivement et tristement quelques manœuvres sans foi, qui se croiraient mieux employés à construire un corps-de-garde et une mairie ; sur le pont un homme autrefois méconnu, humilié, chassé, couvert de misère, bien plus, *couvert de boue par le comédien qui passe*, et pour lequel on vient de construire un piédestal tout neuf de marbre et d'airain ; ici une église silencieuse, dévastée, livrée à la poussière, misérable ; là-bas un culte de toutes les intelligences et de tous les cœurs ; ici la désolation et l'oubli. En présence de pareils spectacles et de si tristes antithèses, qui oserait dire de quel côté aujourd'hui

est la croyance, de quel côté est le dieu? Ce que c'est que le temps! il enlève à celui qui a été adoré pendant dix-huit siècles la gloire et les hommages, pendant qu'il jette une auréole immortelle sur un pauvre homme de cette ville qui est mort il y a à peine plus d'un siècle. Croyez donc à l'immortalité des croyances divines, ou bien désespérez de la gloire humaine après cela!

On peut donc résumer la ville de Rouen par ces deux mots, une cathédrale qui tombe et une statue de bronze qui va s'élevant toujours, comme aussi on peut dire que la ville de Dieppe, c'est un flot de la mer qui se brise sur le galet. Dieppe est, à tout prendre, une ville assez triste, sans physionomie bien arrêtée. On peut la voir pendant la nuit, on peut la voir pendant le jour, c'est toujours la même ville. C'est une de ces cités éternellement endormies dont je vous parlais tout-à-l'heure, et qui ne sortent de leur profond sommeil qu'à certaines heures de l'année pour faire leur provision d'huile et de vin, après quoi la ville se recouche sur elle-même, et elle lèche sa patte comme l'ours dans l'hiver. A peine entré dans la ville, on cherche la mer, et on est tout étonné de trouver la mer tout au loin, bien loin des maisons et des rues qu'elle animerait par son grand bruit et par ses grandes couleurs. Au reste, en fait de mer, ne me parlez pas de ces rivages qui ne servent qu'à baigner quelques malades, et dont le flot indigné se trouve arrêté, non par le grain de sable de l'Écriture, mais par le cadavre à demi vivant d'un homme. C'est là une humiliation que le Tout-Puissant n'aura pas osé prédire à la mer, cet enfant de sa colère. A peine à Dieppe, l'étranger se met à la mer, malade ou bien portant, mince ou repiet, et aussitôt sans que personne lui crie — gare! il se jette dans l'eau salée. Ceci est une grande imprudence. Il s'en faut de beaucoup que ce flot tout imprégné de sels soit un bain sans danger. Au contraire, les plus grands accidens peuvent vous saisir au sortir de cette eau trompeuse : le vertige, les douleurs aiguës, de graves accidens à l'intérieur, la peau qui brûle, les nerfs qui vous battent par tout le corps, de longues insomnies ou un lourd sommeil plus triste encore, tels sont les accidens qui attendent l'imprudent qui s'abandonne sans conseil au plaisir de surmonter et de défier les vagues. Moi qui vous parle, j'ai éprouvé une partie de ce malaise après cinq ou six bains d'une

heure à la lame. D'abord c'est un grand plaisir et une grande fête : sentir le flot qui se brise à vos pieds en écumant; avancer pas à pas, et tout d'un coup se jeter dans une vague menaçante qui vous prend au corps avec force, et qui, bientôt domptée, vous balance doucement comme un enfant. Vous allez, vous venez, vous êtes tantôt dans le ciel, tantôt dans l'abîme; l'eau est tiède, l'air est frais; vous oubliez l'heure qui passe; puis, sorti du bain, vous retrouvez dans vos membres une souplesse inaccoutumée, tant cela est bon et doux, mais prenez garde aux suites de ce violent remède. Vous sortez de là tout imprégné de sel; cette eau violente a battu vos flancs et forcé votre corps à supporter ce poids immense; les suites en seront cruelles. Il me semble qu'en ceci le baigneur est trop livré à lui-même, qu'il devrait être obligé, avant de s'abandonner à cet élément si nouveau pour lui, de prendre le conseil et au besoin les ordres du médecin-inspecteur, d'autant plus que ce médecin-inspecteur est un homme d'un grand mérite, simple, éclairé, indulgent, qui, mieux que personne, a étudié les violens effets du violent remède qu'il administre. Malheureusement, il n'a qu'une action très indirecte sur les baigneurs, il n'a que l'autorité que lui donnent ses lumières et son expérience, il n'a aucune puissance et par conséquent il a fort peu de crédit. Encore une fois, un médecin des eaux devrait être le maître des eaux qu'il administre; la chose est d'autant plus importante, que la plupart des grands médecins de Paris sont passablement ignorans sur ces matières; témoin un grand docteur qui envoyait cette année une de ses malades aux bains de mer, avec cette consultation : « Mme*** prendra, pour commencer, un bain d'une heure; elle pourra, après les premiers jours, prolonger son bain jusqu'à deux. » Or, la dame en question était une pauvre jeune femme frêle et maladive, incapable de supporter la moindre secousse; un bain d'un quart d'heure l'aurait infailliblement laissée sur la place, et le docteur Gaudet, à qui elle eut la prudence de montrer cette étrange ordonnance, lui prescrivit, pour commencer, une aspersion de deux minutes, pour finir par un bain de quatre à cinq minutes à la fin de la saison. Comme vous voyez, il y a bien loin entre les deux heures d'eau salée si imprudemment ordonnées par le médecin de Paris.

Il me semble que ceci est tant soit peu médical; et pourquoi

pas, je vous prie? Un bon conseil d'un homme qui a été imprudent fait souvent plus d'effet que l'avertissement d'un faiseur de théories. Hélas! ce grand chirurgien qui n'est plus, cet homme qui était le repos et la consolation de tant de familles, cette espèce de providence visible qui veillait toute la nuit pendant que nous dormions, Dupuytren, mort si tôt et si vite, lui aussi il a de beaucoup avancé le terme de sa vie en prenant imprudemment des bains de mer à Tréport.

Dieppe, comme vous le savez, était un des caprices favoris de Mme la duchesse de Berry, à ses beaux jours de puissance et de caprices; elle a fondé les bains de Dieppe en même temps qu'elle a fondé le Gymnase, et sa bienveillante protection a encouragé en même temps M. Scribe et ce petit coin de mer. C'était une de ces femmes volontaires, enfant gâté de la royauté et de la fortune, qui ne doutent de rien jusqu'au jour où tout s'en va, royauté, fortune, puissance, trop heureuse encore la misère royale, qui ne perd que cela!

Mais il est arrivé à Dieppe ce qui arrive à toutes les fondations royales, ce qui est arrivé en grand au château de Versailles, par exemple. Quand la main qui eut créé ces merveilles se retira glacée par la mort, adieu toutes ces merveilles. L'histoire des bains de Dieppe est en petit l'histoire du Versailles de Louis XIV. Cette plage bâtie tout exprès pour la duchesse est à peu près déserte; cette vaste salle de bal disposée pour elle, où elle venait danser comme une mortelle, et qui n'était pas assez grande pour contenir la foule de tous les courtisans bien portans, et à peine à moitié remplie par quelques malades froids et silencieux. Plus de fêtes, plus de joie, plus de promenades en mer, plus de brillans carrousels, plus d'écho qui répète les folles paroles, plus rien de cette jeunesse dorée qui se promenait sur le rivage hier encore. Autrefois cette galerie était ouverte à tous gratuitement, et elle faisait fortune: aujourd'hui on paie pour y entrer, et la galerie est ruinée. Mais je n'ai pas besoin de m'arrêter davantage à vous décrire cette désolation; ne vous êtes-vous pas promené plus d'une fois dans les allées silencieuses du petit Trianon?

Et puis, ce qui attriste tous ces lieux que baignent la mer, ce qui fatigue dans toutes ces montagnes d'où jaillit l'eau chaude ou l'eau gazeuse, c'est une race à part de voyageurs

anglais, qui sont bien les plus tristes hommes de ce monde, les plus ennuyeux et les plus ennuyés à la fois ; race nomade qui n'a point de patrie, et qui colporte son opulente misère de Florence à Paris, de Paris à Pétersbourg, des eaux salées aux eaux sulfureuses ; pâles Anglais qui vont partout, qui se reposent partout, qui mangent et qui dorment partout, excepté en Angleterre. Vous ne sauriez croire, mon ami, combien cette nouvelle race de bohémiens civilisés est d'un effet désagréable dans tous les lieux où on les rencontre. Parlez-moi d'un Anglais en Angleterre! Un Anglais à Londres est un être intelligent, actif, occupé, laborieux, tout entier aux affaires présentes, en proie à toutes les nobles passions, généreux, riche, élégant, presque spirituel ; mais un Anglais en France, un Anglais aux bains de mer, oh! la triste et lamentable figure. Ils arrivent chez nous dans leurs plus vieux habits et avec leur physionomie la plus dédaigneuse ; à les voir attelés l'un à l'autre, et suivis pour la plupart de pauvres servantes qu'ils font griller au soleil sur le siége de derrière de leurs voitures, quand ils ont des voitures, on dirait un troupeau de moutons mal lavés et mal peignés. A peine arrivés dans une ville, ils s'en emparent; ils en sont les maîtres, la ville est à eux, il n'y a plus de place pour personne ; ils parlent tout haut dans leur jargon barbare, ils disputent tout haut, ils prennent le haut du pavé sur tout le monde, comme s'ils étaient à Londres sur le pont de Waterloo ; on dirait qu'une troisième invasion les a vomis dans nos murs, tant ils sont orgueilleux et superbes. Et je vous avoue qu'en ceci ces messieurs sont logiques. Ils ont vu tellement se prosterner vers eux les avidités de nos aubergistes, postillons et marchands de toute espèce, qu'ils se sont figuré et qu'ils se figurent encore que la France ne vit que par eux et pour eux. Ainsi, à Dieppe même, quels hôtels, ou plutôt quelles hôtelleries rencontrez-vous en débarquant ; des hôtelleries à l'enseigne de l'Angleterre. *Hôtel d'Angleterre, —hôtel du Roi d'Angleterre, — hôtel de Londres, — hôtel d'Albion, — hôtel du Régent, — hôtel de Windsor;* je vous dis que la ville est à eux. Et pourtant Dieu sait si la ville n'est pas pour le moins aussi redevable de sa prospérité aux pauvres Français, qui ne sont que des Français, qu'à tous ces milords équivoques auxquels elle fait de si grandes avan-

ces? Quoi qu'il en soit, on laisse les Anglais aller par troupes, avec leurs grandes femmes sèches et jaunes et leurs petits enfans de vingt à vingt-cinq ans, qui s'en vont un cerceau à la main, les cheveux épars, comme de jolis petits garçons ou de jolies petites filles dans le jardin des Tuileries. Voilà donc en partie les plus aimables habitans de la ville, car, pour les véritables habitans, on ne sait pas où ils se tiennent, et, dans les murs de la ville de Dieppe, un citoyen de Dieppe est une rare curiosité. En effet, aussitôt que la saison des bains est arrivée, chaque propriétaire d'une belle et bonne maison met un écriteau anglais à sa porte, annonçant à tout passant, en anglais, que ladite maison est à louer. C'est une règle générale pour quiconque possède une table, un fauteuil, un lit passable, une chambre honnête, de tout céder au premier venu, pourvu qu'il soit Anglais! A ce prix, lit, table, fauteuil, tout y passe; chaque recoin de cette honorable maison est ainsi mis à l'encan par le propriétaire, et quand la maison est pleine, le propriétaire s'éclipse on ne sait où : divinité présente, il est vrai, mais invisible, qui voit tout et qu'on ne voit pas, qui comprend l'anglais pour le moins aussi bien que le français, et qui ne parle ni l'une ni l'autre langue. Ce n'est que lorsque le froid a chassé le dernier Anglais de cette ville que les propriétaires de ces maisons louées se hasardent à rentrer dans leur lit, dans leur chambre et dans leur fauteuil. Ainsi donc pour l'étranger, je veux dire pour le Français qui est à Dieppe, il ne faut pas compter sur cette population d'hiver.

Mais aussi quel bonheur quand, au milieu de ce désert habité, vous rencontrez un homme de votre vie de chaque jour, une belle et aimable Française de Paris, un petit coin de voile blanc ou de joue toute rose, et comme vous lui savez gré de ce bel air natal qui lui va si bien dans ce pays ennemi! Alors vous comprenez qu'il y a des gens dans le monde qui ne sont pas des vagabonds d'Angleterre; alors vous êtes sur le point de chanter comme Tancrède: *O patria!* Voilà ce qui fait qu'à Dieppe on a vite établi une amitié de France à France, de main blanche à main blanche. Sur la mer, dans la mer, partout, les Français se recherchent et s'appellent, se liant, se reconnaissant, s'admirant les uns les autres. Jamais on n'a tant aimé ses semblables! jamais on ne s'est senti si heureux de se voir et de se

revoir ! C'est ainsi qu'on élève autel contre autel ; c'est ainsi qu'on se renforce contre l'Anglais les uns les autres, et qu'on répond à ses cris par des sourires, à sa joie si triste par une franche gaieté, à son appétit farouche de table d'hôte par quelques repas élégans et choisis au parc aux huîtres, à son amour pour la bierre ou pour le cidre *à dépotoyer* par quelques joyeux verres de vin de Champagne, ce vin français qui reconnaît au premier bond un Français de France, et qui le remercie en frémissant de plaisir de lui épargner la douleur de passer le détroit. Voici comment, à Dieppe, nous autres Français, nous avons élevé autel contre autel, France contre Angleterre, gaieté et bonne humeur contre ennui et tristesse, le vin de Champagne contre le cidre, et vive la joie ! Tout l'avantage a été pour nous.

Or, voici ce qui se passait un soir sur la jetée, par un beau soleil couchant qui enveloppait la mer d'un voile d'or et d'azur.

Un homme se promenait en silence, la tête nue et dans l'attitude du recueillement. Chacun s'écartait devant lui, par intérêt et par respect. Tout le monde avait les yeux fixés sur lui, et personne ne paraissait le voir. C'était la plus belle tête qui se puisse voir en ce monde, aujourd'hui que lord Byron n'est plus. Son grand œil noir plein de feu parcourait la vaste étendue de la mer; ses cheveux, bouclés et blanchissans, voltigeaient autour de sa tête; c'était le plus grand génie de la France, c'était M. de Châteaubriand, que les marins du port regardaient avec autant d'émotion que lui-même il regardait la mer. Bien plus, les Anglais eux-mêmes, à l'aspect du grand poète de la France, avaient l'air ému et attendri.

Voilà ce que c'est que la gloire ! Imposer silence même à la mer ! rendre attentif même le rude matelot qui ne sait pas lire et qui pourtant sait votre nom ; remplir par sa seule présence tous les yeux de larmes et tous les cœurs d'émotion ; croyez-vous que ce ne soit pas là la gloire ?

Et bien, non, ce n'est pas là encore la gloire. La gloire, c'est de pouvoir se dire comme M. de Châteaubriand : A l'heure qu'il est, je donne au monde par mes livres les plus grandes et les plus salutaires leçons de la philosophie et de la morale ; à l'heure qu'il est, je fais la joie et le bonheur du foyer domestique. Les jeunes gens et les vieillards s'inclinent devant moi

comme devant leur maître; le tout petit enfant lui-même apprend à épeler le nom de Dieu dans mes livres. A l'heure qu'il est, le monde entier me rend à moi-même cette justice que je n'ai eu toute ma vie que des paroles d'amour, de charité, d'espérance. A l'heure qu'il est, je puis mourir, parce que j'ai été fidèle; et je mourrai béni, pleuré, honoré, utile; voilà ce que c'est que la gloire!

Et quand M. de Châteaubriand fut parti, car il partit le lendemain de mon arrivée, chaque baigneur voulait avoir été le baigneur de M. de Châteaubriand: or, M. de Châteaubriand ne s'était pas baigné.

Il n'y a qu'un baigneur à Dieppe qui s'intitule le baigneur de Mme la duchesse de Berry.

Vous sentez bien que M. de Châteaubriand n'était pas seul à Dieppe. Quand M. de Châteaubriand est quelque part, tenez-vous pour assuré que ses amis ne sont pas loin. Mme Récamier l'avait suivi, et par conséquent M. Ballanche. Singulière trinité, poésie, amitié, philosophie, l'éclair et le nuage qui paraissent sur le même fond. La vie de Mme Récamier est en vérité une belle vie. Parmi tous nos orages, elle a sauvé du naufrage la conversation et l'amitié; elle a sauvé l'esprit intime, le plus difficile et le plus rare de tous les genres d'esprit; cet esprit qui n'est pas un esprit de livres, ni de revues, ni de prose, ni de vers. Autour de Mme Récamier, et comme dans un calme et inabordable sanctuaire, se sont réfugiés les loisirs poétiques de quelques hommes d'élite fatigués des adorations de la foule. Quel bonheur pour Mme Récamier d'avoir ainsi tendu sa petite main à M. de Châteaubriand, toutes les fois que M. de Châteaubriand a été surpris par l'orage! mais aussi quel inestimable bonheur pour M. de Châteaubriand d'avoir ainsi trouvé une amie dévouée, attentive, patiente, résignée, toujours prête, jamais abattue, jamais découragée même par les malheurs de ses amis, qui sont les siens, jamais orgueilleuse de leurs succès qui sont les siens! Et comme toute cette belle nation a sa récompense dans ce monde et dans l'autre, le nom de Mme Récamier est attaché à jamais au nom de M. de Châteaubriand.

Quand une femme naturellement élégante arrive quelque part, fût-ce dans la plus mauvaise hôtellerie de Dieppe, sa première pensée, c'est de parer de son mieux le taudis qu'elle doit habiter

ne serait-ce que pour vingt-quatre heures. Aussitôt toute cette chambre, naguère si triste et si misérable, se pare à peu de frais et comme par enchantement. Le propriétaire lui-même aurait peine à la reconnaître, tant sa chambre est propre, luisante, odorante, habitée. Ce qu'une femme du monde fait pour sa chambre d'auberge, Mme Récamier le fait à coup sûr pour son salon d'auberge. A peine arrivée quelque part, elle installe sa conversation spirituelle, sa causerie amicale, ses révélations littéraires; on dirait que rien n'est changé pour elle, et qu'elle a transporté de si loin son salon de l'Abbaye-aux-Bois. M. Ballanche est posé dans son coin habituel comme un de ces vieux meubles si chéris dont on ne saurait se passer; M. de Châteaubriand retrouve sa place accoutumée, la plus belle et la plus honorable. Mme Récamier s'arrange de son mieux sur ce dur sopha de velours d'Utrecht, et là elle est aussi à l'aise que si elle était encore à demi couchée sur sa bergère, protégée par la *Corinne* de Gérard; en même temps accourent dans ce temple improvisé tout ce qui a de l'esprit, tout ce qui a de l'imagination, tout ce qui a de la grace. C'en est fait, ils ont dressé leurs trois tentes, Moïse, Élie et l'autre; et voilà leur fête de chaque jour qui recommence même à Dieppe! Pendant que les Anglais bourdonnent autour du sanctuaire, le sanctuaire s'éclaire au dedans; *le livre* est précieusement tiré de sa cassette moins riche et non moins précieuse que celle qui contenait les œuvres d'Homère, et la lecture des Mémoires de M. de Châteaubriand recommence: grande et sainte lecture sortie tout armée des souvenirs du poète! A mesure qu'une page nouvelle est ajoutée à cette histoire qui sera la plus grande histoire de notre siècle, cette page est livrée à ces ames d'élite qui arrivent là des premières par le saint privilége de l'amitié et du dévouement. Ainsi à Dieppe même, la lecture des Mémoires de M. de Châreaubriand a suivi son cours. C'est là une touchante manière de rester de grands seigneurs, n'est-ce pas? c'est là un immense privilége que cette société à part a su se faire et se conserver dans cette ruine complète de tous les priviléges! Or depuis les premières lectures qu'il a faites de ses Mémoires, savez-vous que M. de Châteaubriand en est déjà arrivé à l'histoire des cent jours. Le voilà à présent qui se mesure avec Bonaparte corps à corps; le voilà qui reste juge ébloui de ce juge terrible qui a si mal compris Châteaubriand. Solennelle

époque de revers et de victoires, de défaites sanglantes et de *retours imprévus*, comme dit Bossuet; alors toute l'Europe est en mouvement pour venir voir enfin quel est le secret impénétrable qui rendait la France invincible. Alors tous les principes si long-temps débattus et que l'Empereur avait mis de côté comme un empêchement à sa marche, reviennent en lumière, et la première voix qui s'élève pour les proclamer, c'est la voix de M. de Châteaubriand. Que cette voix fut puissante alors, et que la France fut émue et attentive, quand elle entendit l'auteur des *Martyrs* lui parler pour la première fois des Bourbons et de la Charte, de la vieille famille de saint Louis, et en même temps de la liberté, cette jeune conquête! Ce fut alors qu'on vit bien des deux parts ce que peut un seul homme dans la destinée des empires: d'un côté, Bonaparte tout seul qui revient de l'exil aussi prompt que l'aigle qui vole de tours en tours jusqu'au sommet de Notre-Dame; d'un autre côté, M. de Châteaubriand tout seul, annonçant et expliquant aux peuples la maison de Bourbon qui doit venir. Mais comment se faire une idée d'une pareille histoire écrite par un pareil historien, même quand on a lu ces belles pages des *Martyrs* qui se terminent par ces mots solennels: — *Les dieux s'en vont!*

Il y avait encore sur le rivage de la mer ou dans la mer, plusieurs de nos contemporains qui se sont fait un nom dans les lettres ou dans les arts. M. J.-J. Ampère, le fils de ce savant M. Ampère qui est plus savant que n'était M. Cuvier, c'est-à-dire qui est trop savant, M. J.-J. Ampère, un des fervens adorateurs de M. de Châteaubriand et de son génie; il y avait encore ce jeune homme que tout Paris a reconnu être un orateur, M. l'abbé Lacordaire: rien qu'à le voir se jeter hardiment dans la mer, vous reconnaissez tout de suite le disciple hardi et passionné de M. de Lamennais, bien que depuis M. l'abbé Lacordaire se soit persuadé qu'il avait abandonné son maître. Qu'on y fasse bien attention, avant peu, et surtout si la loi contre la presse est adoptée, toute la liberté de la parole et de la pensée va appartenir de plein droit à trois ou quatre de ces jeunes orateurs chrétiens, qui, du haut de la chaire, parlent aux peuples avec tant de liberté et d'énergie. Il est bien difficile que la censure, cette honte des nations constitutionnelles, puisse atteindre un homme ainsi placé au milieu d'une cathédrale, et

parlant, à haute voix, à des milliers de personnes assemblées. Depuis surtout que la jeune église, marchant malgré elle, et peut-être sans le savoir, sur les traces de M. de Lamennais, a fait rentrer l'Évangile dans les doctrines républicaines, cette parole chrétienne a dû prendre un grand ascendant sur l'esprit des peuples. M. l'abbé Lacordaire est sans contredit le premier de ces jeunes orateurs dont la parole, suivant la belle expression de Saurin, doit produire sur les ames l'effet *de torches ardentes jetées sur des gerbes de blé!* Ajoutez qu'il y a dans ces jeunes éloquences tous les genres de courage, tous les genres de dévouement à leur cause, toutes les convictions profondes, et que s'il y a quelqu'un en France prêt à mourir pour sa cause, prêt à tout supporter pour la défense de la vérité qu'il enseigne; s'il y a un martyr tout prêt aujourd'hui, c'est ce chétif petit abbé que vous voyez là si grêle, si fatigué, si usé par le travail, si bon, si timide, si naïf et si doux!

Il ne faut pas que j'oublie un homme d'un grand esprit et d'un grand sens, qui parlait fort bien de Platon et de chiens de chasse, railleur en dedans, et cependant bon homme, dont il eût été bien difficile de dire le nom et la profession, car il savait mille choses opposées; c'est l'élève chéri de M. La Romiguière, M. Valette, professeur de philosophie à la Sorbonne, dont je n'ai su le nom que plus tard.

Enfin, la veille de mon départ, j'aperçus sur le rivage un homme qui regardait la mer en grelottant. Il avait l'attitude du plus malheureux homme de ce monde, et son visage faisait peine à voir. Il avait l'air de se dire, en regardant la mer: — Il faut donc que je me précipite dans cet abîme si froid et si salé! Or, cet homme malheureux, cet infortuné si digne de pitié, c'était l'auteur de *Robert-le-Diable;* c'était Meyerbeer en personne, qui s'était échappé des mains de M. Véron et de M. Duponchet pour venir prendre, en tremblant, quelques bains de mer, étrange soulagement à la plus inquiétante, à la plus grave, à la plus triste des maladies, — la maladie qu'on n'a pas.

Vous voyez, mon ami, que malgré tous ses Anglais Dieppe était habité noblement, sans compter qu'il y avait là aussi plusieurs de ces femmes de tant d'esprit et de tant de cœur que nous reconnaissons, nous autres, tacitement pour les Mécènes de la littérature moderne; car, il faut bien le dire, si notre monde

littéraire vit encore, il ne vit plus guère que par les femmes. Graces à Dieu, elles ont été élevées avec tant de soin, qu'aujourd'hui ce sont des juges très compétens dans toutes les matières littéraires. Aujourd'hui que tout homme vient au monde pour être essentiellement quelque chose de politique, ce sont les femmes qui s'occupent à leur place des belles-lettres et des beaux-arts. Les femmes lisent et jugent les livres, les femmes font et défont les renommées, les femmes défendent les lettres contre les hommes qui les attaquent. Le roi du monde littéraire aujourd'hui. c'est une femme. Si vous voyez Frédéric Soulié avant moi, car lui aussi je le crois quelque part dans la mer, dites-lui que j'ai vu sur le rivage de Dieppe, dans une riche chaise à porteur du temps de Louis XIV, une grande dame qui porte un beau nom historique de ce temps-là, lire en pleurant le dernier ouvrage de l'auteur du *Vicomte de Beziers*, — *le Conseiller d'état*. Je vous assure qu'en lisant cette touchante histoire, si remplie de passion, d'intérêt et de charmans détails, la belle lectrice avait les yeux bien humides; et certes il y a de la gloire à la faire pleurer, celle-là, car elle est bien souffrante et bien triste, et bien habituée à toutes les émotions douloureuses. Mais, vous-même, avez-vous lu *le Conseiller d'état ?*

Voilà pour le personnel des bains de mer. Il faut y joindre encore le docteur Gaudet, dont je vous ai déjà parlé, qui est bien le meilleur des jeunes médecins; et plusieurs jeunes gens qu'avait amenés là la fantaisie, cette reine des grands et des artistes : M. Flers, l'excellent paysagiste, le jeune, patient et grand coloriste Cabat, qui bientôt n'aura pas d'égal; et ce musicien norwégien que vous avez entendu à l'Opéra, qui s'appelle Ole B. Bull. C'est un merveilleux artiste. Il a trouvé encore une nouvelle manière de jouer du violon, après tant de grands maîtres: son violon est tout un orchestre; il chante, il pleure, il a le délire, il est gai jusqu'à la folie, il est triste jusqu'à la mort. Ce Norwégien, qui a vingt-cinq ans, a donné un concert où pas un Anglais n'est venu, nous l'avons donc écouté en famille, et des applaudissemens sincères et mérités l'ont consolé de l'abandon des baigneurs et de l'accompagnement plus que barbare de la société philharmonique de l'endroit.

Que vous dirai-je des environs de la ville que vous ne sachiez mieux que moi? Quels beaux paysages! quelles vallées profondes! quel beau ciel bleu et serein! je suis allé à Varengeville, et j'ai admiré ces admirables petits sentiers normands, si étroits et si couverts. Nous cherchions le manoir d'Ango, et tout à coup nous sommes tombés devant une charmante petite maison en pierres de taille, qui est évidemment une maison de la renaissance. Il est impossible de se figurer le calme et la paix de cet enclos. La maison est gracieusement posée au milieu d'un bouquet de gros arbres; le petit jardin qui l'entoure était rempli de fleurs, fleurs naissantes et fleurs qui tombent, car celle qui les avait plantées avait oublié de les cueillir. Toute la maison avait un air de simplicité et d'élégance qui faisait plaisir à voir, et chacun des nouveaux venus de s'extasier devant le *manoir d'Ango!* Vous pensez ce que disaient à ce sujet les uns et les autres. Il n'y avait pas une de ces petites fenêtres où l'on ne crût voir apparaître le roi François Ier en personne. Ceux qui la savaient, et même ceux qui ne la savaient pas, racontaient à l'envi l'histoire de ce marchand qui, au XVIe siècle, joua à peu près le rôle politique de M. Laffitte, et qui, après avoir été comme lui au pouvoir, finit par vendre comme lui sa maison et ses meubles à l'encan. Je ne sais pas combien de temps ces dissertations auraient duré; malheureusement une vieille servante sortit de la maison, suivie d'un chien aussi vieux qu'elle. L'un et l'autre furent bien étonnés de nous voir examiner avec tant d'attention cette maison, dans laquelle ils sont nés l'un et l'autre. Cependant le chien n'aboya pas, et la bonne femme nous apprit, sans se moquer de nous, que ce n'était pas ici le manoir d'Ango; que c'était la maison d'une pauvre veuve, dont la fille unique était morte à dix-sept ans, il y avait un an à peine; que la maison ne contenait rien du curieux: quoi en effet de plus commun qu'une mère qui pleure son enfant? et qu'enfin le manoir d'Ango était là-bas, derrière ces grands arbres, en suivant ce sentier que vous voyez, messieurs, et tout droit devant vous.

Vous vous souvenez que notre ami Roger de Beauvoir, qui dessine comme il écrit, toujours en riant de ce rire sans méchanceté et sans envie qui lui va si bien, m'avait rapporté du manoir d'Ango un très flamboyant dessin, où il avait fait de ce

manoir la ruine la plus magnifique et la mieux conservée. Rien n'y manquait, ni les festons, ni les astragales, ni les écussons sur la pierre; après cela fiez-vous aux dessins de vos amis! Il n'y a plus en ce vieux château ruiné que six fenêtres, qu'on dirait taillées dans la pierre, et qui seraient d'un assez grand effet autre part. L'escalier tournant, s'il pouvait être emporté à Paris, ferait le plus superbe des escaliers dérobés; quant à la grande salle, qui fut probablement la salle du festin, elle était remplie du plus magnifique blé doré et de la meilleure avoine qui se puisse manger. Je ne sais pas si de votre temps les deux cheminées de cette salle étaient brisées comme elles le sont aujourd'hui, mais aujourd'hui il est impossible d'en rien voir. En un mot, il n'y a de beau au manoir de Varengeville que les riches sétiers de blé et d'avoine; je n'en ferai pas moins encadrer avec le plus grand soin le très exact dessin de Roger de Beauvoir.

Quant à la complainte que vous aviez faite sur les anciens propriétaires de ce château, et que vous aviez écrite avec un crayon sur le mur, préparez votre ame! Je dois vous avouer que je l'ai trouvée complètement effacée par l'ignoble charbon de quelque petit descendant d'Ango qui garde les vaches. Un chef-d'œuvre comme cette chanson être effacé, à peine inscrit sur les murailles! O vanité des chefs-d'œuvre des hommes! Ce qui doit vous consoler quelque peu, mon cher poète, c'est la vue même de ce château, où fut reçu le plus brillant roi de l'Europe, et dans lequel le dernier gendarme ne voudrait pas coucher. Votre chanson a passé, il est vrai, mais le manoir d'Ango est en ruines; que ces deux grands débris se consolent entre eux, d'autant plus que s'il y a encore six fenêtres du vieux manoir, il y a encore trois vers de votre chanson sur les murs. En effet, on y lit encore très clairemenet le refrain :

Et qui fut fait : oh! oh!
Comte d'Ango!

Et à propos de ces ruines qui ne sont même plus des ruines, et qui ressemblent si fort à ce quelque chose qui n'a plus de nom dans aucune langue, dont parle Tertullien; à propos de ce manoir qui est aujourd'hui une opulente ferme de la Norman-

die, rien de plus, mais aussi rien de moins. ne serait-il pas temps, je vous prie, de bien définir, une fois pour toutes, ce qu'on entend par ce mot si solennel, devenu si trivial aujourd'hui : — *les ruines?* Un morceau de pierre échappé à la destruction, une fenêtre en ogives, un pignon du vieux bon temps, peuvent-ils, de bonne foi, constituer ce qu'on appelle une ruine? En ce cas, comment donc appellerez-vous la plus grande partie des cathédrales et des vieux châteaux de la France? Comment appellerez-vous le château de Ménières, dont les vieilles dalles conservent encore l'empreinte du pied de fer de Henri IV et du petit pied de Gabrielle? Il est temps enfin, puisque les ruines sont à la mode, qu'on définisse ce que c'est qu'une ruine. Cette idée-là m'est venue en voyant à Varengeville, sur la figure rusée d'un paysan normand, un sourire goguenard qui était passablement humiliant pour nous. — Venez voir, nous dit cet homme, ce qu'il y a de plus curieux à voir ici. — Et du même pas, il nous montra une machine à battre le blé, qui fait l'ouvrage de vingt hommes et qui sépare le grain de la paille sans briser la paille. Ce paysan normand avait raison; cette machine à battre le blé est en effet ce qu'il y a de plus curieux à voir dans le manoir d'Ango, puisque aussi bien c'est une ferme, et non plus le manoir d'Ango.

Appellerez-vous aussi une ruine le château d'Arques? Peut-on donner le nom de ruine à un énorme monceau de pierres sans forme, qu'on dirait amoncelées en ce lieu par un vent d'orage? Bien certainement on ne peut pas dire que ce soient là des ruines : un amas de pierres ne constitue pas une ruine, pas plus qu'un corps rongé par les vers ne constitue un cadavre. Mais la belle vallée, que cette vallée d'Arques! Mais quel bonheur de naviguer sur ce joli petit ruisseau d'eau douce, mollement poussé par le vent qui enfle votre voile! (je devrais dire vos voiles, pour faire une figure de rhétorique). Comme peu à peu l'horizon s'agrandit devant vous, et enfin, s'il n'y a pas de ruines dans ces plaines, il y a quelque chose qui vaut mieux que des ruines, et qui ne tombe pas sous le souffle du temps : il y a des souvenirs; il y a les souvenirs de Henri IV, il y a son panache blanc qui flotte encore au-dessus de ces murs ruinés; il y a sa lettre à Crillon, qui est écrite partout en ces lieux, bien plus solidement que la plus belle chanson du monde sur les mu-

railles des manoirs ; cette vallée d'Arques est un des plus beaux lieux de ce monde ; le château, ou plutôt ce qui fut le château, domine toute la vallée, et de là la vue est vraiment merveilleuse. Ce qui gâte un peu ce beau spectacle, c'est le grossier gardien de ces ruines. A peine êtes-vous entré, que le gardien referme sur vous la porte à triple verrou. Vous êtes son prisonnier jusqu'à ce que vous ayez payé le prix d'entrée : un franc par personne, comme au diorama. Mais la vallée d'Arques est un diorama qui appartient à tout le monde, et le monsieur qui a acheté ce monceau de pierres, et qui s'appelle monsieur Larchevêque, devrait bien ne pas prendre par surprise le premier voyageur et mettre un écriteau à la porte de son spectacle annonçant le prix d'entrée. On n'entrerait pas, et l'on verrait la vallée d'Arques tout aussi bien.

Qui l'eut dit à Henri IV que ce même château d'Arques, dont la prise le rendait si heureux et si fier, ce château où il a couché le lendemain de sa victoire, entouré de cette petite armée de bons compagnons qui, le jour de la bataille, le serrait à l'étouffer ; qui lui eût dit qu'un jour le château d'Arques serait vendu cent écus à M. Larchevêque, et que M. Larchevêque la montrerait aux étrangers pour de l'argent!

Pourquoi pas? on avait bien mis en vente, il y a trois ans, au prix de six cents livres, le *Quiquengrogne*, le berceau de la maison de Bourbon?

. Tout au rebours de cette informe citadelle, l'église d'Arques est un monument bien entretenu et bien conservé. Ces pierres ont été respectées et protégées contre les injures du temps et des révolutions. On voit que c'est une église où l'on prie encore. La prière c'est la vie de l'église. Sur un des vieux bancs sculptés qui sont placés dans le chœur, j'ai trouvé un gros livre d'Heures, et dans ce gros livre d'Heures, savez-vous ce qui était renfermé? plusieurs pages détachées de l'*Énéide* de Virgile ! Innocente et poétique distraction de quelque honnête catholique romain qui a trouvé ainsi le moyen de rendre moins longues les heures de l'office. Singulière capitulation de conscience de quelque bon vieillard qui veut bien venir prier à l'église, mais à condition qu'il pourra avoir, même à l'église, ses distractions poétiques. Peut-être quelques esprits sévères trouveront-ils que le quatrième livre de l'*Énéide* est peu à sa place entre le *Dies*

iræ et le *Stabat mater:* mais cependant, avouez qu'on aimerait à avoir pour ami et pour voisin un homme qui, dans un vallon retiré de la Normandie, sait ainsi réunir la prière et la poésie profane, Virgile au roi David; un homme qui sait retrouver le mouvement et le rhythme de l'alexandrin, même au milieu du plain-chant des grandes fêtes. Le croiriez-vous? ces vers de Virgile trouvés à l'improviste dans une église de village au milieu d'un livre d'église, donnent à cette église un intérêt de plus.

Quand donc, à Dieppe, on a vu tout ce qu'il faut voir, la mer, les églises, les vallées, les charmans petits sentiers à travers les fermes, le phare à Varengeville, la maison d'Ango et l'ancienne conquête de Henri le-Grand, qui est aujourd'hui la propriété de M. Larchevêque; quand on a pris assez de bains de mer pour se rendre très malade, on s'en va sans trop de regrets et d'ennuis. On prend alors tout naturellement la route du château d'Eu, qui est un beau sentier à travers de riches campagnes. Après quelques heures de marche, on arrive enfin dans cette ville presque féodale, tant elle appartient corps et ame aux propriétaires du château d'Eu. Que vous dirai-je du château? Neuf grands siècles sont représentés dans ces murs, hors de ces murs, à travers ce grand parc dont les sombres allées aboutissent à l'un des plus beaux points de vue qui soient en ce monde. Vous marchez long-temps dans une forêt de grands arbres géans, dignes de la forêt de Fontainebleau. Vous foulez aux pieds un gazon printanier aussi doux que la mousse. Tout à coup vous voyez la mer qui se mêle aux transparentes vapeurs du ciel; à votre gauche s'élèvent de hautes montagnes: au pied de ces montagnes chargées d'arbres, une ville est bâtie; auprès de la ville, un port est ouvert. La lumière éclate de toutes parts; elle remplit tout le paysage de ses éclats soudains; puis, à gauche, en descendant, vous entrez dans un jardin anglais, qui a poussé là on ne sait comment. Alors, au grand bruit et au grand éclat de la mer, succèdent l'ombre des arbustes et le murmure des frais ruisseaux. Vous décrirai-je ensuite cette maison de briques? autant vaudrait décrire le musée du Louvre. Du haut en bas de ce château, sur chaque porte, sur chaque muraille, dans les escaliers, sur les plafonds, à vos pieds, sur vos têtes, autour de vous, vous voyez des figures et des personnages

historiques. Tous les âges, tous les temps, tous les malheurs, toutes les gloires, tous les revers, sont représentés dans ces murailles et sur ces murailles. Rappelez-vous que ce château d'Eu a été fondé au commencement du XIe siècle, et que depuis ce temps, il a toujours passé de mains en mains à de hauts barons, à d'heureux soldats, à d'illustres princesses, et que tout ce monde, emporté par la mort, barons, soldats, princesses, rois et reines, a laissé là son visage et son portrait, en souvenir de son passage sur cette terre et de ses grandeurs évanouies! Jamais, que je sache, on n'a porté plus loin le respect pour les générations éteintes. En vain ce vaste château a subi les ravages de 93; en vain a-t-il été dévasté, ravagé, pillé, ruiné, une main toute puissante a relevé ce qui était tombé, a réparé ce qui était ravagé, a retrouvé ce qui était volé. Il a fallu une volonté bien puissante et bien ferme pour tirer ainsi une seconde fois de néant ces anciens comtes d'Eu, morts depuis si long-temps, et si souvent arrachés de leurs tombeaux de marbre ou de leurs cadres d'or.

Mais il faudrait un volume entier pour tout décrire, et je n'ai pas oublié que ceci n'est pas une description, que ceci n'est pas un voyage, que ceci est la conversation à vol d'oiseau d'un homme qui n'a rien vu et qui raconte ce qu'il a vu, et comme il l'a vu.

En sortant du château d'Eu, vous avez l'église à voir; elle est remplie de tombeaux que le temps ou les révolutions ont dû épuiser depuis des siècles et surtout depuis trente ans. Il faut voir aussi la chapelle du collége, bâtie par les jésuites. Dans cette chapelle on va saluer les deux tombeaux de marbre de Guise-le-Balafré et de la duchesse, sa femme. Il y a dans les caveaux de Saint-Denis plusieurs statues de marbre qui ne valent pas la grave simplicité de cette statue de Guise, étendu là dans son armure; la statue de la duchesse n'est pas moins belle : seulement il est malheureux que la tache noire, qui se trouve sur le visage de cette statue, ne se trouve pas sur le visage du *Balafré*.

Le comté d'Eu vous conduit naturellement dans le beau comté de Ponthieu dont Abbeville est la capitale. L'histoire du comté de Ponthieu a été écrite avec beaucoup de goût et de clarté par un homme d'un grand mérite et d'une grande modestie,

M. Louande. On trouve encore à Abbeville de beaux restes de son ancienne importance. La manufacture de draps fins, fondée par John Van Robais, sous la protection du roi Louis XIV, en 1665, est aujourd'hui dans un grand état de prospérité aussi bien que la fabrique de tapis qui est à peu près de la même date. Mais quelle différence dans les deux fabriques! l'une obéit à la vapeur, cette ame intelligente du monde matériel, l'autre obéit aux bras de l'homme.

A Abbeville j'ai vu de vieux édifices, de vieilles maisons d'un beau caractère, une grande et belle église qui n'a jamais été achevée et qui tombe en ruines. A Abbeville, j'ai ramassé beaucoup de ces vieux débris du moyen-âge, qu'il est si difficile de trouver encore; c'est une bonne ville pour les antiquaires. A Abbeville, j'ai vu l'horrible place où fut mis à mort le chevalier de Labarre. Pauvre jeune homme! que de supplices! et que devint-il quand il vit à une fenêtre, spectatrice impassible de ces sanglantes fureurs, la jeune fille qu'il aimait? Mais Abbeville a effacé depuis long-temps par son urbanité, par sa tolérance, par ses vertus faciles, ces souvenirs de sang.

Quand j'eus tout vu, la bibliothèque qui a été brûlée, dévastée et pillée, et qui renferme encore de belles choses, le musée qui commence à peine, le vieux navire saxon qu'on a trouvé dans la Somme, cette noble rivière qui charrie les antiquités, comme d'autres rivières charrient le sable; quand j'eus tenu dans mes mains la tête du Gaulois qu'on a déterrée encore enchaînée à son carcan de fer comme un serf, je pris congé de mon excellent ami le poète, l'historien, l'antiquaire, Boucher de Perthes, et je revins en toute hâte sans plus rien voir, et encore trouverez-vous que j'ai trop vu.

Dites-moi, je vous prie, comment sont faits ceux qui aiment les voyages pour les voyages, comment est construit le cœur d'Alphonse Royer, qui un beau jour est parti pour Constantinople, d'où il a rapporté la fièvre; dites-moi, je vous prie, ce qui a poussé M. de Lamartine, mon roi et mon Dieu, à quitter sa belle maison et ses vieux arbres pour aller se perdre dans les sables de l'Orient? Vive le repos de chaque jour! vivent les ombrages de chaque été! bonjour à mes meubles qui me connaissent, à mes livres qui s'ouvrent tout seuls aux plus beaux endroit, à mes chiens qui me saluent, à mon fauteuil qui est fait pour

moi! à mes amis visibles et invisibles les bien-aimés de mon cœur! bonjour même à mes chers calomniateurs de chaque matin et de chaque soir, bonjour, bonjour à tous ces biens de la vie auprès desquels il faut rester, puisqu'on ne peut pas les emporter avec soi!

JULES JANIN.

LETTRE

A UN AMI DE LA PROVINCE

SUR QUELQUES LIVRES NOUVEAUX.

Je présume qu'à l'heure qu'il est, vous devez avoir digéré le volumineux morceau de critique dont je vous ai régalé la dernière fois; je vous en expédie donc un second; seulement, cette fois, au lieu de livres de critique et de considérations politiques, j'aurai à vous parler de quelques romans de nos meilleurs faiseurs, et je vous avoue que je ne suis pas fâché de la circonstance. Le roman joue aujourd'hui dans notre littérature un rôle si capital, qu'indépendamment du plaisir, on trouve souvent instruction et profit à le regarder d'un peu près.

Le roman, vous le savez, compose à lui seul presque toute notre littérature, et je suis persuadé qu'en feuilletant les catalogues de la librairie, on trouverait qu'il paraît au moins cent romans, bons ou mauvais, contre un seul livre d'histoire ou de philosophie. Cette vogue excessive du roman, qui étonne au premier coup d'œil, s'explique à merveille à la réflexion. Que représente en effet le roman? Au point où il en est venu, il représente, si vous voulez, tout ce qu'il plaît à l'auteur de lui faire représenter; il parle de tout et sur tout; il raconte, il prophétise, il dogmatise; enfin, au milieu de ses attributions multipliées, le roman est surtout investi du soin de représenter les émotions de la vie privée, les passions individuelles. Est-ce

que cette simple remarque ne suffit pas à vous faire comprendre pourquoi nous sommes si avides de romans, et pourquoi le plus trivial romanier peut se tenir assuré d'un succès auquel les plus excellens ouvrages politiques ne s'avisent point de prétendre? En effet, depuis trois cents ans, on a remué bien des questions, réformé bien des abus, déraciné bien des préjugés, abattu bien des constructions politiques de toute sorte; et c'est peut-être pour cela qu'après tant d'essais, tant de chimères merveilleuses terminées en queue de poisson, la passion déçue s'est tournée d'un autre côté et semble avoir abandonné pour un temps le domaine de la politique. Qu'est devenu ce beau temps où chaque écolier, au sortir du collége, élucubrait une constitution qui devait ramener sur la terre le temps de Saturne et de Rhée? Il n'y avait point de mortel si dénué, si pauvre d'intelligence, si incapable d'exercer un état quelconque, qui, en touchant l'arche sainte de la politique, ne se trouvât subitement transfiguré en Minos ou en Lycurgue. A propos de Minos, je me souviens toujours avec délices qu'à cette terrible époque de la Convention, Hérault de Séchelles, membre de je ne sais plus quel comité législatif, envoya demander à la bibliothèque nationale un recueil des Lois de Minos, dont ses collègues et lui, disait-il, avaient besoin pour leur travail. Il se trouvait alors en effet, à côté des hardis praticiens de la Montagne, une foule d'esprits soi-disant constituans et parfaitement capables de demander à Minos la constitution qui convenait le mieux à la France. Sièyes avait mis les constitutions à la mode et depuis lors elles couraient les rues. Sous la restauration, où l'expérience n'était pas encore complète, avec quelle ardeur n'interrogeait-on pas le texte sacré de la Charte, et combien ont cru, combien font encore semblant de croire que la stricte observation de la lettre eût sauvé la France; que tous les besoins présens et à venir avaient été prévus et trouvaient leur satisfaction dans ce monument impérissable de la sagesse royale!

Quoi qu'il en pût être de ces innocentes convictions, toujours est-il que, durant ces quarante années, l'imagination avait beau se fourvoyer, rêver de Minos et des douze tables, toujours est-il que les combinaisons politiques, que les révolutions sérieuses que les éclatans exploits militaires lui étaient une pâture substantielle et intarissable. Aujourd'hui vraiment nous sommes bien

revenus de ces beaux rêves ; nous savons que si on peut pour quelques années faire déborder la France sur l'Europe, visiter en conquérant Madrid, Vienne, Rome, Berlin, le Caire et le mont Thabor, cette enivrante fumée de la gloire laisse voir enfin, en se dissipant, bien des calamités, bien des sacrifices onéreux, et que si l'on va à Moscou, on en revient aussi, et vous savez comme. Aujourd'hui nous sommes presque tous revenus de Moscou, nous avons vu le revers de la médaille ; nous sommes revenus aussi des batailles parlementaires, nous avons vu fondre les espérances, les devises, les mots sonores, les ambitieuses conquêtes, les noms éminens, tout cela s'est évaporé dans l'atmosphère tiède et ramollissante du soleil constitutionnel. Recueillez-vous, mon cher ami, et citez-moi, je vous prie, quelque chose, quelque croyance, quelque illusion, quelque utopie, dont nous ne soyons pas revenus ; imaginez quelque nouveauté glorieuse, arborez-la au bout de votre lance, et puis voyez un peu comme vous serez accueilli. On se moquera de vous, pauvre dupe, et ce qu'il y a de pis, c'est que vous serez forcé de faire chorus et de convenir avec les autres que vous n'avez pas le sens commun. Aussi, si vous êtes sages, vous vous retirerez sous votre tente, comme Achille ; vous laisserez les Grecs et les Troyens s'arranger de leur mieux, et faisant rôtir, au feu de votre foyer, le dos succulent des taureaux, vous vous consolerez avec quelque belle Briséis de l'oubli des dieux et de l'insolence d'Agamemnon.

Si je tenais à suivre ma figure, je vous dirais qu'aujourd'hui Homère, désabusé de la valeur d'Ajax, de la sagesse d'Ulysse, de l'expérience de Nestor, ne chanterait plus, s'il revenait au monde, que les séduisans mystères du boudoir d'Hélène, que ses remords réveillés par le nom de Ménélas et le souvenir de Lacédémone, remords toujours impuissans contre un baiser de Pâris ; car je m'aperçois en écrivant qu'Homère avait découvert, il y a trois mille ans, le roman intime et le drame adultère, et que M. de Balzac et M. Alexandre Dumas ne sont que deux bâtards du vieux ménétrier aveugle de l'Ionie. Cherchez donc du nouveau maintenant.

Aujourd'hui donc que, dégrisés des fumées de la gloire et réveillés de nos songes politiques, nous nous reposons pour un temps à l'ombre du foyer domestique, les romanciers se sont

levés en masse et ont cherché à concentrer dans l'intérieur de la vie privée le drame et le mouvement qui avaient jusqu'alors appartenu plutôt à la vie publique. Et, chose remarquable, le roman, en remplaçant les émotions de la politique, leur emprunta ce caractère révolutionnaire qui les avait rendues si puissantes. Le roman eut des hardiesses jusqu'alors inconnues. Au lieu de se laisser lentement dériver, comme autrefois, sur le fleuve de Tendre, de soupirer jusqu'à rendre l'ame, de sécher dans les arides extases de l'amour platonique, le roman tira les deux rideaux de l'alcôve et nous fit assister à des scènes dont la plume timorée de nos pères n'eût jamais osé concevoir la pensée. Le roman a osé toucher et soumettre à une impitoyable analyse des sentimens jusque-là voilés, des relations intactes ; il a été puissamment révolutionnaire et démoralisateur ; et, loin de l'en accuser, je l'en glorifierais plutôt ; car, dans un siècle comme le nôtre, les relations privées ne pouvaient rester seules à l'abri de cette inspection sévère, dont les institutions politiques ont tant profité. Les ames timides se sont affarouchées, les ames corrompues se sont senties blessées de cette lumière brutalement jetée sur leurs secrètes pratiques. Pour moi, je vous l'avoue, j'ai vu avec plaisir ces révélations indiscrètes, qui n'ont qu'un temps, il est vrai, mais qui, pendant ce temps, contribuent peut-être à jeter sur certaines matières une lumière désirable et à introduire dans certaines relations une probité qui compense et au-delà ce qu'elle peut occasioner de scandale ; car je crois, vous le savez, qu'en morale comme en toutes choses, le temps doit apporter bien des modifications, détruire bien des préjugés, déshonorer des hypocrisies aujourd'hui glorieuses, et réhabiliter bien des choses bonnes en soi, mais qui sont gâtées par la honte imméritée qu'on leur jette. Il y a par intervalles, dans l'histoire, des époques où le voile du temple se déchire du haut en bas, où le sanctuaire se dévoile aux profanes ; alors aussi la terre tremble quelquefois, le soleil se couvre un instant de ténèbres, les dévots se signent et s'agenouillent ; mais aussi, après cette crise passagère, la lumière reparaît plus brillante et rayonne avec une force nouvelle, et les dévots rassurés sont les premiers à entonner le cantique en l'honneur du prodige qui les avait consternés.

Pardonnez-moi tout ce bavardage. J'ai aujourd'hui à vous entretenir de quelques romans qui sont loin d'être dépourvus de mérite, et comme j'ai quelque blâme à opposer à l'éloge que j'en veux faire, j'étais bien aise de me justifier à l'avance, par ces préliminaires, du reproche de partialité ou de mauvaise intention.

Avez-vous lu déjà quelque livre de M. Frédéric Soulié? Pour moi, qui ne connaissais de lui que le drame de CLOTILDE, j'ai été frappé, sinon surpris, de la vigueur que dénote LE CONSEILLER D'ÉTAT. Le sujet de ce roman est l'histoire d'une femme qui, négligée par son mari, et poussée par un enchaînement de circonstances fatales, finit par devenir la maîtresse d'un homme qui depuis long-temps lui témoignait l'amour le plus ardent et le plus respectueux. Camille de Lubois est une femme d'un caractère droit, noble, affectueux ; mais plus fière qu'amoureuse de son mari, elle a peine à lui pardonner les torts graves qu'il se donne envers elle. Alphonse de Lubois, notaire à Paris, homme habile et spirituel, après avoir épousé Camille sans grand amour, finit, après quelques années d'une union pleine de bonheur, par se laisser aller à l'amour d'une espèce d'actrice courtisane, qui a su intéresser sa vanité autant que son cœur dans cette liaison. Camille, quelque temps ignorante de la conduite de son mari, finit par la découvrir. Ici commence une série de scènes la plupart extrêmement bien faites, dans l'analyse desquelles il m'est impossible de m'engager ; mais vous verrez avec quel art l'auteur a su élever l'orgueil comme une barrière entre les deux époux, barrière qu'ils n'ont pas la force de franchir, et qui les arrête chaque fois au milieu de tentatives réitérées de rapprochement. M. Soulié possède éminemment l'art de développer une situation, de filer une scène, et d'en renouveler la physionomie par une péripétie brusque et inattendue. Aussi, bien qu'il n'y ait à proprement parler dans ses deux volumes qu'une seule situation reproduite sous diverses faces, l'intérêt ne languit pas un seul instant; c'est une lecture active et entraînante. On regrette seulement qu'avec tout ce qu'il faut pour se placer au premier rang de nos romanciers, M. Soulié compose avec une rapidté et une négligence qui ne lui permettent pas d'achever son œuvre. C'est certainement un grand et rare mérite que de concevoir des personnages,

de les mettre en mouvement et de faire jouer naturellement le ressort de leurs passions, de telle sorte que rien n'accuse le mannequin et la ficelle, et que chaque trait de la figure exprime la vie. Il y a aujourd'hui dans le monde littéraire tel auteur dont le nom est beaucoup plus sonore et plus célébré que celui de M. Soulié, qui ne sait mettre en scène que des personnes abstraites, dont tout le rôle se borne à un discours prononcé visiblement au nom de la passion qu'elles sont censées représenter. Concevoir des caractères, c'est là le point difficile, c'est là ce qui constitue le talent du romancier et du poète dramatique. Nous savons aujourd'hui par expérience tout ce qu'on peut tirer du cliquetis des rouages dramatiques, des effets de scène, des décorations, des quinquets et des costumes; mais tant qu'il y aura des hommes, nul ne connaîtra la limite de ce que le génie d'un auteur peut faire jaillir du jeu des passions et de l'opposition des caractères. Eh bien! cette pièce fondamentale de la machine dramatique, M. Soulié la possède, comme je vous le disais tout-à-l'heure, à un degré vraiment remarquable; dites-moi maintenant comment il se fait que, doué de la sorte, il écrive souvent d'un style qu'il ne tiendrait qu'à lui de rendre bon, mais enfin qui ne l'est pas. Ainsi, M. Soulié a le don de faire bien saisir sa pensée, de rendre ses intentions palpables; il a du pittoresque et du mordant dans l'expression, et puis ce mérite se perd dans des phrases mal construites, dont les membres mal attachés ne forment pas corps, et présentent dans leur allure quelque chose de disjoint et de disloqué.

Je reprocherai encore à M. Soulié d'avoir sacrifié plusieurs caractères importans, notamment celui du conseiller d'état, au développement de celui de Lubois et de sa femme, qui occupent l'attention avec une continuité uniforme qu'il eût été utile de rompre par l'intervention de personnages secondaires. J'aurais bien encore à reprendre dans l'exécution quelques détails outrés qui manquent l'effet à force de le chercher, mais j'aime mieux laisser là ces fautes d'exécution que l'auteur a certainement reconnues plus tôt et mieux que la critique, et vous faire remarquer une tendance que M. Soulié partage avec la plupart des auteurs d'aujourd'hui, et dont il serait peut-être temps d'apprendre à se méfier. Je m'explique.

Nous avons tous lu *Gil Blas, Tom Jones*, *Manon Lescaut*,

je ne parle pas de *Don Quichotte*, le roi des romans; mais chaque fois qu'il m'arrive de jeter un coup-d'œil en arrière, sur ces vieux amis qu'on retrouve toujours, en dépit de leur âge, si jeunes et si verts, j'éprouve, en les revoyant, je ne sais quel bien-être assez analogue à celui qu'on ressent à se trouver en face d'une personne entièrement exempte d'affectation, de ces candides visages sur lesquels le désir de produire de l'effet n'a pas imprimé une seule ride, qui sourient, qui se fâchent tout naturellement, et dont l'heureuse pantomime n'exprime si bien le sentiment intérieur que parce qu'il n'y a au fond aucune préoccupation du public. Ainsi Gil Blas, spirituel et bon garçon, dupe parce qu'il est naïf et inexpérimenté, comme il prend bien la vie! comme il sait bien endosser l'habit brodé, puis le mettre au clou sans regret, quand le cours des événemens le force à revêtir une livrée de laquais! il prend le vent d'où il vient, obéit tant qu'il n'est pas le plus fort, sans faste de regrets, sans étalage de grandeur déchue, de royauté découronnée; il se plie, s'accommode, monte, descend, suivant le vent et la marée, toujours philosophe de bonne humeur, aimant à prendre ses aises et sachant s'en passer, brave quand il ne peut pas faire autrement, mais poltron par humeur et par esprit de conservation. Ce n'est certes pas là une figure héroïque; mais comme elle est vivante, vraie, naturelle, variée! J'ai lu Gil Blas à dix ans, je le relis encore, et c'est toujours avec plaisir que je me retrouve en face des personnages de tout étage et de toute farine dont il trace en courant les esquisses. Et Manon Lescaut et Desgrieux, comme ils sont vrais! ces deux jolis enfans qui se rencontrent à l'auberge, qui se trouvent mutuellement gentils et aimables, et puis qui s'en vont tout simplement ensemble sans s'inquiéter du passé, de l'avenir, des projets de leurs familles, tout occupés de leur amour; comme cela est gracieux; comme c'est bien là l'insouciance de dix-huit ans, la confiance présomptueuse de ceux qui aiment! et la coquetterie de Manon et son laisser-aller, et le désespoir de Desgrieux, et leurs bouderies et leurs réconciliations charmantes; et cet honnête Tiberge lui-même qui vient apporter entre les deux jeunes gens sa raisonnable, morale et ennuyeuse figure! Où voulez-vous que l'abbé Prévost ait été prendre cela, si ce n'est dans la réalité la plus réelle? Ou l'aventure lui sera arrivée, ou il en aura été témoin, et il l'aura reproduite avec cette naïveté que ne

peuvent contrefaire tous les procédés de la fabrication la plus experte.

Il y a fort peu de temps que j'ai lu *Tom Jones* pour la première fois. Voilà encore un de mes héros. Ce brave Tom Jones et bien le frère aîné de Manon ; amoureux, très sincèrement amoureux, brave, généreux, le cœur sur la main, comme on dit. plein des intentions les plus chastes et les plus fidèles ; et puis, dès que le diable se met de la patrie, adieu toutes les héroïques et fortes résolutions : l'esprit est fort, mais la chair est faible. Je vous le répète, voilà mes héros, voilà ceux que j'aime, c'est la nature humaine tout entière ; vices et vertus, force et faiblesse, tout est là. Est-ce que vous ne trouvez pas dans cette manière d'entendre le roman quelque chose de bien élevé, de bien philosophique, et en même temps de bien dramatique ? Que sommes-nous, tous tant que nous sommes, si ce n'est des cadets de la famille de Tom Jones et de Manon Lescaut ? Pour mon compte, je vous le jure, il n'y a presque pas de jour où je ne sente en moi des mouvemens chevaleresques qui m'emportent jusqu'au sommet de la plus inaccessible vertu. Avec quel mépris superbe ne traite-t-on pas alors les communes misères ! Comme ou plane sur ce vil tas de boue ! Quelle vertu nous serait alors interdite, quel acte d'abstinence ou de dévouement serait au-dessus de nos forces ? qui pourrait troubler la majestueuse sérénité de notre ame ? O sublime philosophe, prenez garde ; ce n'est pas que je craigne pour vous la chute de l'univers, votre ame héroïque ne s'ébranlerait pas de si peu, non ; mais ayez soin seulement que le bouton de votre bretelle soit solidement attaché, car s'il venait à vous manquer en chemin, votre stoïcisme ne tiendrait pas contre un si terrible assaut. Et n'allez pas croire, je vous prie, que ceci soit une objection au sublime, pas le moins du monde ; c'est tout simplement le rappel aux choses de la terre, c'est le *memento homo quia pulvis es*, c'est le faux pas de l'astrologue dont les pieds trébuchent sur la terre, tandis que ses yeux sont dans le ciel ; c'est la statue d'or aux pieds d'argile, c'est toute l'histoire de notre nature, si grande et si chétive, si noble et si ridicule, de notre nature à la fois immortelle et périssable.

Aujourd'hui, *Gil Blas*, *Tom Jones*, *Manon Lescaut*, nos

vieux amis d'autrefois, ne sont plus dignes de notre nouvelle fortune. Nous ne voulons plus de ces faibles mortels qui faillissent, qui se fourvoient à chaque pas. Autrefois, la nature humaine était ainsi faite; maintenant nous répétons avec Sganarelle: nous avons changé tout cela. Molière, s'il revenait au monde, ne serait pas digne de dénouer les cordons de nos souliers; Molière, le père de tous ces bourgeois entêtés, de ces marquis ridicules, de ces valets fripons. A l'heure qu'il est, voyez-vous, il n'y a plus de valets fripons : le laquais sont abonnés au prix Monthyon, les cuisinières ont leur journal, spécialement composé pour elles par une société de moralistes et d'hommes de lettres, et se nourrissent chaque jour des principes les plus épurés. Cherchez-nous des vices, des ridicules? vous n'en trouverez pas; nous n'avons plus de ridicules. C'était bon quand il y avait des marquis; mais maintenant les marquis sont morts et les ridicules aussi. Il n'y a plus que des citoyens égaux devant la loi, et le niveau de l'égalité, pour le ridicule comme pour le reste, a égalisé les parts. Croyez-vous, par hasard, que quelqu'un en France ait le pouvoir de se moquer de quelqu'un? Essayez un peu par curiosité de vous moquer de moi et de ma correspondance. et je vous prouverai par A plus B que je ne vous ai pas dit une baliverne qui ne soit justiciable du tribunal de la plus sévère raison, et qui n'ait sa racine dans les dernières profondeurs de la nature humaine. Moquez-vous donc, si vous l'osez. Eh! vous voyez bien que cela ne se peut; vous croirez sur parole tout ce que je vous dirai. et vous ferez sagement.

Donc, ainsi que je vous le disais, depuis que nous avons célébré les funérailles du ridicule, nos romans et nos pièces de théâtre ont pris, comme vous l'avez pu voir, un essor surhumain. Le théâtre aujourd'hui n'a pas le mot pour rire; tudieu! ventrebleu! ne l'échauffez pas, car voyez comme il appuie la main sur la poignée de sa bonne dague de Tolède; ne l'échauffez pas; nous n'en serions pas quittes à moins d'une douzaine de fornications, d'adultères, d'assassinats, de fascinations magnétiques; il mettrait tout à feu et à sang; il ne laisserait plus d'innocence sur la terre; c'est un rude jouteur. O Macaire! si des régions éthérées où tu t'es élevé dans ton ballon, tu jettes encore un regard de clémence sur ce théâtre que tu as égorgé de tes mains, fais descendre sur sa cendre inanimée un rayon

de ton esprit gouailleur et sceptique, rends au peu de sang que les coups de poignard lui ont laissé dans les veines, quelque peu de cette verve chaleureuse dont Molière a laissé tomber sur ton fumier le germe vivifiant. Sublime fossoyeur du drame échevelé, envoie-nous d'en haut le nouveau Macaire attendu, le rédempteur du roman !

Vous croyez peut-être que mes invocations m'ont emporté bien loin de M. Soulié ; point du tout, je ne l'ai pas perdu de vue une minute ; et M. Soulié, s'il lit ces lignes, comprendra que ce que j'en dis va un peu à l'adresse de M. Maurice, l'amant, finalement heureux, de Mme de Lubois. M. Maurice, auquel on ne peut refuser un fort honorable caractère, est un de ces héros tout d'une pièce, dont la vertu ne fait pas un pli, il est respectueux, ardent, soumis, patient, fier, irréprochable, implacable ; c'est du Byron tout pur.

Aimez-vous la muscade ? on en a mis partout.

Sauf le respect que je dois à Byron, on l'a un peu traité comme la muscade, et les héros qu'il a mis au monde sont devenus la pierre angulaire, le complément indispensable, la condition *sine quâ non* de tout roman. Ce sont toujours des personnages tendus, crispés, concentrés, mystérieux, qui ne se révèlent au monde attentif à leur parole, que par de rares monosyllables, vrais personnages de roman qui n'existent que dans les romans, et peut-être aussi sous le masque de quelques tristes rejetons, que le souffle du roman a engendrés dans le monde réel. Cette critique, il faut bien en convenir, ne porte pas seulement sur M. Soulié ; à y regarder attentivement, peut-être ne trouverait-on pas parmi tous nos auteurs les plus renommés, un seul romancier qui n'ait payé son tribut à cette influence posthume de Byron, à cette littérature, funeste, fataliste, à laquelle nous ne craindrons pas d'avouer que nous sommes redevables des meilleurs et des plus éloquens morceaux qui aient été écrits depuis dix ans, mais dont le règne, comme toute chose humaine, a ses justes limites et sa durée prescrite, que les auteurs ne pourraient certainement prolonger, une fois la veine épuisée, qu'aux dépens de leur gloire et de nos plaisirs. Sans prétendre appliquer textuellement cet aphorisme littéraire au nouvel

ouvrage de M. Soulié, nous croyons cependant qu'il y a dans cet avertissement quelque chose qui le concerne, et dont nous serions heureux de penser que son beau talent pourra profiter.

Ce n'est pas sans quelque regret, je vous l'avoue, que je me décide à parler d'un roman que vient de faire paraître M. Louis de Maynard, sous le titre de : *Outremer*. M. Louis de Maynard est connu de vous ainsi que de tous les lecteurs de la *Revue*, par des morceaux de critique fort distingués, bien pensés, écrits d'un bon style ; en un mot c'est certainement parmi nos contemporains un des jeunes écrivains qui donnent le plus d'espérances, et vous devez sentir tout ce qu'il y a de pénible à venir l'escorter à son début par de fâcheuses paroles, à moi qui n'ai jamais osé entreprendre un roman, et qui sens toute la distance qui sépare le meilleur article critique d'un morceau original, conçu, pensé, distribué dans le cerveau, sans pouvoir s'appuyer, comme je le fais ici, sur l'idée d'un autre, pour laisser souffler sa muse haletante. Toutefois la vérité est chose si bonne à dire, que je la dirai, toute sévère qu'elle soit, à M. de Maynard, à charge de revanche, si jamais l'audace me prend de mettre au monde un roman.

Le sujet de M. de Maynard est un drame mulâtre qui se passe à la Martinique ; il a voulu mettre en action la rivalité des mulâtres et des blancs dans les colonies, les prétentions trop souvent mal justifiées des hommes de couleur, et les crimes auxquels peut les porter l'infériorité où le préjugé les retient en dépit de la loi. Ce sujet offrait par lui même un grand intérêt, et c'est déjà un mérite fort grand de savoir bien choisir son sujet ; maintenant disons-le franchement, M. de Maynard n'a pas oublié assez ses habitudes de critique ; ses personnages parlent beaucoup trop, se commentent et s'expliquent à eux-même leurs motifs d'agir, au lieu d'aller droit devant eux, et de nous laisser, à nous autres lecteurs, le soin du commentaire ; il y a dans tout son livre une tension évidente et un défaut de construction qui atteste de l'inexpérience. Je ne dirai rien de Marius, son principal personnage ; j'ignore les mœurs de la Martinique : il se peut qu'elles soient fidèlement reproduites, mais le lecteur n'en juge pas ainsi ; une accumulation de crimes, comme ceux que Marius entasse les uns sur les autres, paraît appartenir exclusivement au mélodrame ; je ne con-

teste pas, je le répète, la réalité de ces atrocités sans fin, de ces empoisonnemens en masse, de ces meurtres successifs qui déshonorent le caractère de son mulâtre; je dis seulement que le récit manque de vraisemblance.

M. de Maynard professe pour M. Hugo une admiratiou certainement partagée par tout ce qui est sensible aux beautés énergiques et fortes, et il nous a semblé que tous les défauts de M. Maynard ne lui appartenaient pas en propre, que l'autorité d'un nom illustre a pu lui en imposer quelques-uns; on trouve en lui la même poétique qu'en M. Hugo. Marius est bien de la famille célèbre de ces héros composés par moitié de vice et de vertu, et qui présentent l'inexplicable alliance de tous les extrêmes, de la fierté, de la force, de la noble ambition, et de la lâcheté, de la cruauté, de l'ingratitude. Cette poétique, qui s'est systématisée chez M. Hugo, pourrait, nous le croyons, devenir fatale à M. de Maynard; car, pour tout dire, nous croyons cette entente de la nature humaine, souverainement fausse et monstrueuse; il ne s'agit pas, en effet, comme dans ces romans dont je parlais plus haut, de montrer le revers de la médaille, d'opposer le laisser-aller et l'entraînement de la jeunesse aux résolutions généreuses d'un beau caractère; mais c'est vouloir accoupler des facultés qui s'excluent, et chercher dans le cliquetis d'oppositions artificielles des effets que la nature ne donne pas; on produit par ce procédé des antithèses personnifiées et point du tout des personnes humaines, en qui la nature, toute riche qu'elle soit en contrastes, a ménagé des dégradations de sentiment, des nuances et des transitions, qui seules attestent et sauvent l'identité.

Vous reconnaîtrez encore, à d'autres signes, le voisinage de M. Hugo, et combien ses procédés sont familiers à M. Louis de Maynard. Ainsi, en lisant *Notre-Dame de Paris*, le livre le plus remarquable peut-être de M. Hugo, vous avez dû être frappé de la manière dont la pensée se scinde et se distribue. Il y a pour chaque personnage important une introduction en forme. Et comme il y en a un certain nombre à introduire, il en résulte des recommencemens fréquens. L'action ne s'engendre pas dans la durée, elle se juxta-pose plutôt dans l'espace, et l'ensemble ne forme pas ce tout imposant et harmonieux que l'œil embrasse et saisit d'un regard; mais il se compose d'une

série de portiques et de galeries magnifiques habilement soudés, mais évidemment engendrés un à un dans la pensée de l'auteur. Ce défaut, car c'en est un, est permis à M. Hugo, c'est le défaut de sa manière, le côté mortel de son talent, qui a produit tant de belles et durables choses. Quant à M. de Maynard, il aurait tout à perdre en subissant des imperfections qui ne sont peut-être pas pour lui le résultat nécessaire d'une organisation donnée, et qu'il ne doit sans doute qu'à l'étude prolongée d'un homme avec lequel on peut d'ailleurs tant profiter.

Vous parlerai-je de M. de Balzac? Si je n'écoutais que mon penchant, je me tairais; mais dans l'intérêt de son talent, dans celui de nos plaisirs, il n'est pas possible de laisser passer sans réclamation une histoire que M. de Balzac vient de publier sous le titre de *la Fille aux yeux d'or*. M. de Balzac est l'historien privilégié des femmes, il excelle à traduire les causes secrètes et inaperçues de leurs déterminations, à rendre les traits les plus délicats de leur mobile physionomie; mais ce n'est encore là que le dernier de ses titres auprès d'elles; il s'est presque partout constitué leur avocat, leur protecteur; il a su faire valoir avec un art infini toutes les douleurs rentrées dont elles suffoquent à l'insu de tous, il a répandu du charme et de l'intérêt jusque sur le délaissement des vieilles filles. M. de Balzac est le conteur par excellence, l'homme des nuances et des détails; il ne se contente pas d'indiquer une situation, il la termine, il l'achève, et il vous dira avec précision les conséquences que doivent amener dans une même situation morale les différences de fortune et de position; c'est le peintre d'intérieur, et comme de juste, le favori du public féminin. Eh bien! savez-vous ce qu'imagine aujourd'hui M. de Balzac? Savez-vous où il va prendre ses héroïnes? quelles mœurs il nous représente? Vous ne vous ne douterez jamais, et ce n'est pas moi qui me chargerai de vous le dire, car je ne saurais en vérité de quels mots me servir. Voyez un peu, M. de Balzac, dans quel cruel embarras vous nous mettez: nous voilà engagé d'honneur à prémunir vos lectrices contre le piége que vous leur tendez, et cela, sans pouvoir nous expliquer, sans déduire nos raisons; il faudra qu'on nous croie sur parole, et cependant, vous en tomberez vous-même d'accord, la parole d'un inconnu doit aujourd'hui prévaloir sur l'auto-

rité du vieil ami. Quelle malheureuse idée avez-vous donc eue là ? Et à qui profitera-t-elle ? Vous éloignez de vous vos lectrices, vous mettez la critique sur des charbons, et vous-même dans quel labyrinthe de périphrases mystérieuses et de circonlocutions ambiguës vous êtes vous engagé ? On ne vous comprend pas, fort heureusement peut-être ; mais le fait est que moi qui vous parle, je suis arrivé presqu'à la dernière page, sans me douter aucunement de ce que vous voulez dire ; et quand le mot de l'énigme s'est enfin revélé, j'ai pensé qu'il eût mieux valu que le jour ne se fût jamais levé sur cette tenébreuse apocalypse.

M. de Balzac intitule ses livres : *Études de mœurs au dix-neuvième siècle*. Eh bien ! en vérité, il y a des choses vraies au XIXe siècle qui ont été vraies, je crois, dans tous les siècles, et qu'il ne convient nullement d'aller déterrer ; il est des choses qu'il ne faut pas savoir, dont on peut fort bien parler dans un déjeuner de garçons, après le champagne, mais qu'il est tout-à-fait inutile de raconter et d'enseigner aux dames. Ah ! mesdames, si vous saviez comme votre historien vous traite, comme il vous habille, et quelle gracieuse idée ses *Études de mœurs au dix-neuvième siècle* donneront de vous à vos petites-filles, vous gronderiez tant et si bien, que M. de Balzac, confus et repentant, serait obligé, pour rentrer en grace, de retrouver l'inspiration et le style d'EUGÉNIE GRANDET, de la FAMILLE CLAES, de toutes ces histoires qu'il conte si bien.

En voilà assez sur les romans pour aujourd'hui ; j'ai à vous parler d'autre chose.

J'ai sous les yeux un livre dû à la plume d'un officier de l'armée d'Afrique, qui, dans ce temps peu propice aux grandes fortunes militaires, occupe ses loisirs à de solides études. Vous avez lu sans doute dans les REVUES divers morceaux de M. Barchou de Penhoën, notamment un travail sur la philosophie de Schelling, qui suffirait pour faire concevoir du talent de l'auteur l'opinion la plus distinguée : une grande clarté d'exposition, un style ferme, nombreux, coloré, c'est chose qui se rencontre rarement sous la plume des métaphysiciens. M. Barchou de Penhoën en avait donné un exemple remarquable. Aujourd'hui ce n'est plus de métaphysique qu'il traite, mais bien de notre expédition d'Alger en 1830, de cette conquête dont les destinées, problématiques dès l'origine, ne sont point encore

parfaitement éclaircies. M. Barchou fait l'historique des causes qui ont amené la guerre entre la régence et nous ; ce qu'il dit à ce sujet forme un précis très exact, et utile à revoir pour se rappeler l'enchaînement des événemens, les délibérations auxquelles fut soumis le projet de conquête et l'accueil que lui fit l'opinion à une époque où la France, menacée dans ses institutions par le mauvais vouloir du ministère Polignac, étendait sa défiance et sa réprobation jusque sur des projets vraiment utiles et glorieux, et qui, en d'autres circonstances, eussent valu au pouvoir d'unanimes éloges. Le caractère et la conduite de M. de Bourmont, de l'amiral Duperré, l'historique du débarquement et de la conquête ont fourni à l'auteur la matière de plusieurs chapitres d'un intérêt élevé, mûrement pensés et simplement écrits ; l'écrivain brillant se retrouve dans quelques peintures plus vives, telles que le départ de la flotte de Toulon et le récit de diverses rencontres avec les Arabes, entremêlées de réflexions pleines de sens et d'une haute raison. Je ne crois pas que ce livre fasse grand bruit dans le monde, ce n'est pas un livre de circonstance ; mais certainement ceux qui l'auront lu, garderont un vif souvenir du talent de l'auteur, et conserveront son ouvrage dans leur bibliothèque. Il y a dans les militaires instruits (la remarque n'est pas de moi) un caractère de talent tout particulier. La vie active a développé en eux un coup d'œil juste, prompt, décidé, et vous pourrez vérifier qu'une fois préparés par l'état militaire, à quelque chose qu'ils s'adonnent, ils manque rarement d'y réussir. C'est encore là une noble profession qui s'en va, une profession désormais pénible sans compensation, dont l'esprit se retire, et cette idée, qui pourtant semblerait annoncer des jours de paix, a quelque chose de triste ; j'ai toujours eu une admiration et un attrait particulier pour le caractère militaire : l'habitude du péril et de la discipline, qu'y a-t-il de plus puissant pour former des hommes à toutes les qualités fortes et honorables ? L'état militaire était resté dépositaire et héritier de toutes ces belles traditions d'honneur que la noblesse avait laissé perdre. Le sentiment de la gloire, l'exercice journalier du courage, élevaient les hommes ; c'était un asile ouvert à tout le côté poétique et chevaleresque de la vie humaine, si misérablement sacrifié de nos jours aux sordides calculs de l'égoïsme et de l'esprit finan-

cier. Eh bien! tout cela s'en va; on met la pioche à la main de nos soldats ; gloire à l'industrie! mais l'industrie, cette souveraine despotique de notre âge, héritera-t-elle aussi de l'honneur et du désintéressement militaire? En attendant que le jour se lève sur toutes ces questions obscures, honorons, croyez-moi, les hommes d'élite qui, arrêtés dans leur route, savent reporter dans la vie civile et dans l'exercice des plus nobles facultés de l'esprit cette activité pleine de rectitude qui, en d'autres temps, les eût promus peut-être à des dignités plus brillantes.

AD. GUÉROULT.

VERA-CRUZ.

Toute cette vaste portion du continent américain, qui s'étend depuis le 16° de latitude jusqu'au 37°, jadis colonie espagnole, actuellement république composée de vingt-deux états fédératifs et indépendans, en un mot le Mexique, n'a qu'un port pour communiquer avec l'Europe, et ce port, c'est la Vera-Cruz. A la vérité, depuis quelques années, la petite ville de Tampico est assez fréquentée par les bâtimens européens et ceux des côtes orientales de l'Amérique ; mais le commerce qui s'y fait est trop peu considérable, et la rade de Tampico n'offre pas assez de sûreté aux navires pour qu'elle puisse jamais rivaliser avec la dangereuse, mais antique rade de Vera-Cruz.

La ville de la Vera-Cruz fut fondée par Fernand Cortès le vendredi-saint de l'année 1519, sur les bords de la mer, dans l'endroit même où il débarqua avec son armée. Elle fut appelée *Villa Ricca*, dit un historien de la conquête du Mexique, à cause de l'or que les Espagnols y découvrirent. La fièvre jaune et les guerres civiles ont vieilli la Vera-Cruz, pour ainsi dire, dès son origine, au point que, malgré son jeune âge de trois siecles, ayant été déjà plusieurs fois détruite ou abandonnée, les voyageurs n'ont pu préciser sa situation primitive. Mais la soif de l'or est son *palladium*, et la Vera-Cruz existe en dépit du caprice impolitique de l'un des derniers vice-rois espagnols, qui, pour soustraire les Européens au fléau terrible de la fièvre jaune, appelée *vomito negro*, avait résolu de la raser entièrement, et d'en transporter les habitans à Xalapa. Elle existe, toujours serrée dans son épaisse ceinture de sable que le vent du nord amoncelle autour de ses remparts, en partie baignés

par la mer ; elle existe avec ses maisons blanches, ses dômes arrondis, ses clochers élevés, ses rues droites bordées de trottoirs, ses portiques, ses églises, son môle que les flots rongent en frémissant, ses forts, ses moustiques, son vomito negro et ses quinze mille habitans. Ce sont ses habitans qui ont combattu le plus vaillamment pour l'indépendance du Mexique ; ce sont eux qui ont expulsé les Espagnols de *las Castillas* ou *San-Juan d'Ulloa*, forteresse réputée imprenable, bâtie dans la rade à un quart de lieue de la ville, sur l'un de ces deux îlots où les indigènes, lors de l'arrivée de Fernand Cortès, offraient à leurs divinités des victimes humaines, et dont l'autre, écueil redouté des navigateurs, a conservé le nom d'Ile des Sacrifices (*Isla de sacrificios*). Des boulets enchâssés dans les remparts, des maisons démantelées, des murs croulans, attestent que la gloire dont se prévalent les *Véracruziens*, ils l'ont acquise à juste titre.

On a prétendu que la ville primitive, fondée par le conquérant du Mexique, avait été bâtie à plusieurs lieues de distance de la Vera-Cruz d'aujourd'hui ; d'autres soutiennent au contraire que sa situation n'a jamais changé. Aucune de ces deux assertions ne mérite croyance ; voici des faits. Les ruines de l'ancienne Vera-Cruz (*antigua Vera-Cruz*) existent à côté de la nouvelle Vera-Cruz, qui a son cimetière au milieu d'elles. Non-seulement on y voit un grand nombre de maisons démolies, mais il y a même une promenade bordée de murs tapissés d'une espèce de ciment fort dur, imitant le granit. Ces ruines se trouvent au sud-est de la ville, à quelques centaines de pas des remparts.

La nouvelle Vera-Cruz forme un carré long, irrégulier; aucun édifice remarquable ne la décore ; mais elle a d'assez jolies places publiques. Ses rues sont larges et bien alignées ; celles qui la partagent dans sa longueur sont fort belles et se coupent à angle droit avec les rues traversales. Les maisons, bâties en briques et couronnées de terrasses, ont des balcons à presques toutes les fenêtres ; elles sont de deux, ou trois étages. Du côté du nord est la mer, à l'orient et à l'occident le sable de la côte dépouillée de végétation, au sud quelques arbustes qui naissent au pied même des remparts ; un peu plus loin de vastes marais, et au-delà la forêt qui se prolonge sur

de lointains coteaux, derrière lesquels se montrent les flancs noirs du pic d'Orizava.

La pierre qui a servi à construire le môle et les remparts est formée par des madrépores ; on la tire du fond de la mer. Il n'y a pas de tuilerie à Vera-Cruz ; pour la construction et la réparation des maisons, on fait venir des briques de Tlacotalpan, ville située à vingt ou vingt-cinq lieues de là, sur les goëlettes qui font cette traversée. Aussi les frais de tranport et la cherté de la main d'œuvre élèvent la bâtisse à un si haut prix, que beaucoup de propriétaires négligent de restaurer leurs maisons à demi ruinées et inhabitables.

Il y a dans la ville de nombreuses fontaines, des puits et des citernes ; mais l'eau est assez mauvaise et ne contribue pas peu, dit-on, à donner des maladies ; on prétend que celle des citernes est la seule qu'on puisse boire sans danger. Le marché est garni de provisions et de fruits de toute espèce. On y voit toutes les productions d'Europe et des tropiques, la banane, et la pêche, le raisin et l'ananas.

La classe ouvrière, qui échappe au vomito negro, mène à Vera-Cruz une vie plus heureuse que partout ailleurs, peut-être ; car si elle n'est pas assurée de vivre long-temps, ce dont elle s'inquiète fort peu, elle gagne de bons salaires, ce qui lui importe davantage. Une journée de travail vaut à un menuisier dix francs au moins, à un maçon quelquefois quinze francs ; ainsi des autres métiers. Les ouvriers malades trouvent à l'hôpital des soins et des secours. S'ils guérissent, ils sont certains, avec de l'économie, de se créer, au bout de quelques années, une honnête aisance, qui pourra les dispenser de travailler le reste de leurs jours.

Vera-Cruz est par sa position l'entrepôt général de tout le commerce du Mexique. Elle sait tirer parti de cet avantage, et sur toutes les marchandises qui entrent dans le port pour être expédiées dans l'intérieur, ou qui en sortent pour être exportées, elle prélève des droits de douane fort considérables ; aussi est-elle en butte à l'animosité et à la jalousie des autres états fédératifs. Il paraît même que les derniers troubles du Mexique n'ont pas eu de cause plus immédiate.

Les principaux négocians de Mexico et des autres grandes villes de la république ont des correspondans à Vera-Cruz ; mais il y a en outre de nombreuses maisons de commerce dont les

relations s'étendent dans le nouveau et l'ancien continent. Chaque jour il arrive dans la rade des navires de presque toutes les nations, chargés de différentes marchandises; le commerce le plus actif est celui des vins de Bordeaux, d'Espagne, de Portugal, des huiles d'olive, des indiennes, des tissus de toute espèce, du sucre, du café. Les Antilles fournissent en partie au Mexique ces deux derniers produits, qni réussissent si bien dans l'état de Vera-Cruz, mais dont la culture est trop négligée pour suffire aux besoins des Mexicains. Les objets d'exportation de Vera-Cruz ne consistent guère qu'en vanille, cochenille, jalap, salsepareille: aussi la plupart des navires d'Europe sont-ils obligés d'aller compléter leurs chargemens sur les côtes du Yucatan ou ailleurs.

Quatre-vingts lieues séparent Vera-Cruz de Mexico. La route est très belle, bien entretenue, et les voitures la parcourent librement de Xalapa à la capitale du Mexique; mais de Vera Cruz à Xalapa, le chemin est si difficile, que le transport des marchandises s'effectue généralement à dos de mulet. Il part tous les jours de Vera-Cruz des caravanes qui se dirigent sur tous les points du Mexique. Les muletiers qui les conduisent campent dans les forêts, font eux-mêmes leur *tortilles* (1), et apprêtent leur nourriture dans les champs, comme les *gitanos* d'Espagne. Mais les voyageurs sont souvent dévalisés par des bandes de voleurs qui infestent les chemins. On assure, dit-on, contre ces brigands à Vera-Cruz et à Mexico, comme on s'assure en France contre l'incendie.

Le luxe est généralement répandu parmi les habitans de Vera-Cruz. Ses riches bourgeois suivent les modes françaises; les femmes sont toujours vêtues de noir les jours ouvrables, de blanc les fêtes et dimanches. Celles qui descendent d'Européens sont en général de moyenne taille, bien faites et fort jolies. La mantille noire, qui cache à demi leur visage, relève singulièrement la blancheur de leur teint; malheureusement elles sont en petit nombre, car la plus grande partie de la population, surtout dans les classes inférieures, est composée d'hommes et de femmes de couleur.

(1) Gâteau de maïs qui sert de pain à la plupart des habitans du Mexique.

A toute heure du jour, l'aspect des rues de la ville est plein de variété et de mouvement. Les habitans ne sont point sujets à cette espèce d'apathie morale et physique, qui est l'apanage des hommes des tropiques, c'est qu'il y a à Vera-Cruz des hommes de toutes les nations, des Français, des Allemands, des Espagnols, des Italiens, des Anglais, des Américains du Nord; et tous ces étrangers, tantôt disséminés, tantôt mêlés et confondus avec les habitans, sont en assez grand nombre pour pouvoir parler la langue de leur pays. On voit ordinairement assez peu de femmes circuler dans les rues, les jours de fêtes exceptés. Les dames de distinction surtout vivent très retirées; elles ne sortent guère que pour aller à l'église, et ne fréquentent point les promenades et les divertissemens publics. Il ne figure aux *fandangos* champêtres, qui ont lieu tous les dimanches aux environs, que des femmes de couleur.

Le jeu est la passion dominante des Mexicains. A Vera-Cruz, ils la poussent jusqu'à la frénésie. A deux lieues de la ville est une maison de plaisance, où se réunissent les joueurs. Les dimanches et les fêtes, tout ce qui compose l'aristocratie marchande et financière, la seule qui existe à Vera-Cruz, se rend en voiture à ce château. C'est là, dans la solitude des bois, que de brillantes fortunes, fruit du hasard ou des labeurs de plusieurs années, s'évanouissent à la vue d'un as de pique ou de carreau; c'est là que, dans l'espace d'un jour, l'homme riche est plongé dans la misère, tandis que l'homme voisin de l'indigence s'élève à la richesse qui le conduit aux dignités. On cite un négociant français qui est parvenu à monter ainsi l'échelle de la fortune, et par suite celle des honneurs.

La chambre des députés (l'*Estado libre y soberano*) de Vera-Cruz s'assemble à Xalapa, où, pendant la session, elle est à l'abri du vomito negro; mais le chef politique réside à Vera-Cruz avec trois ou quatre régimens d'infanterie. plusieurs compagnies d'artillerie, sans compter ceux qui occupent *las Castillas*, d'où ils font tonner le canon chaque matin au lever du jour; et tous les soirs à huit heures. Les soldats sont fort bien équipés. Deux régimens ont chacun une brillante musique. Chaque musicien a un costume d'une magnificence tout orientale. L'état-major se fait, sans doute, un point d'honneur de les vêtir avec luxe, comme en France les tambours-majors. Il

y a dans l'enceinte de la ville un assez grand nombre de casernes, un parc d'artillerie muni de bombes, d'obus, de plusieurs pièces de canon en fonte, dont la plus belle porte les armes des rois de France, et a été fondue sous Louis XI.

Sept couvens, la plupart déserts, sont disséminés dans divers quartiers. Un moine, portant l'habit de son ordre, habite quelquefois seul les sombres galeries du monastère. Les églises de ces couvens sont, ainsi que la métropole, vastes, propres et ornées; mais on y voit fort peu de tableaux. Ces églises restent presque toujours fermées. La cathédrale est la seule qui, les dimanches et fêtes, réunisse un assez grand nombre de fidèles. Il y a foule surtout à la messe où les musiques militaires des deux régimens exécutent tour à tour des airs graves et solennels parfaitement en harmonie avec la sainteté du lieu.

Les étrangers ne sont pas embarrassés pour se loger à Vera-Cruz, comme à Alvarado et à Tlacotalpan. On y trouve des auberges (*fondas*) fort bien tenues, dont plusieurs par des traiteurs français, chez lesquels on est bien nourri pour une ou deux piastres par jour. On repose la nuit couché sur des lits de sangle sans matelas ni paillasse, enfermé sous une moustiquaire de gaze, appelée *pavillon*. Sans cette cloche légère, transparente, mais impénétrable aux moustiques, ces insectes vous empêcheraient de dormir. Souvent même, nonobstant toutes précautions, il est impossible de fermer l'œil, tourmenté que l'on est par la piqûre et le bourdonnement de quelques-uns d'entre eux qui sont parvenus à se glisser sur votre couche. Il est pénible alors de sentir la nuit peser sur ses paupières, tandis que le *seseno*, la lanterne d'une main et la hallebarde de l'autre, parcourt la ville en chantant les heures, et que sa voix sonore et pénétrante, après avoir frappé vos oreilles du salut habituel : *Ave Maria purissima*, fait entendre les mots désolans : *La media de noche*, il est minuit. Il est pénible alors de distinguer les voix sourdes des sentinelles qui veillent autour des remparts, et dont les cris mille fois répétés forment, pour ainsi dire, une longue chaîne de sons dans les ténèbres.

Sans le vomito negro, les fièvres intermitentes et les moustiques, la Vera-Cruz serait une des villes les plus florissantes de l'univers. Sa position unique peut-être, qui la rend le canal indispensable de l'Europe pour alimenter le Mexique de ses

produits agricoles et industriels, les richesses du sol de l'état dont elle est la capitale, lui donnent une haute importance. Tant que le monde aura soif de l'or, il se trouvera des aventuriers qui iront braver dans son enceinte l'horrible fièvre jaune, et renouveler cette population décroissante que le fléau décime chaque année.

(*Journal d'un voyageur.*)

UN BAL SOUS LOUIS XIV [1].

Au mois de mai 1661, c'est-à-dire deux mois seulement après la mort de M. le cardinal de Mazarin, il y avait déjà bal chez la jeune princesse de Soissons, nièce du défunt ministre. Le roi n'aimait point les gens d'humeur triste; il avait horreur du deuil; la danse était son goût le plus passionné; il excellait dans cet exercice, et la comtesse Olympe, remarquant du refroidissement pour elle dans les manières du prince, résolut de se remettre bien en cour en donnant un bal à l'occasion de ses nouvelles fonctions de surintendante de la reine. Combien elle se félicita de son expédient, lorsqu'un soir, chez Monsieur, le roi daigna dire en souriant :

— Madame de Soissons, ce sont les bergers qui dansent au retour du printemps; ainsi nous voulons que votre fête soit champêtre et nous y paraîtrons en Tircis!

Puis S. M. se penchant à l'oreille de la comtesse :

— Ma chère Olympe, dit-il tout bas, je vous enverrai mes violons.

Le jour du bal arrivé, on vit l'hôtel de Soissons miraculeusement transformé en un bosquet enchanté. Les murs et les plafonds disparaisaient sous d'épaisses couches de feuillage vert. Les galeries ressemblaient aux allées d'un parc taillé avec une parfaite symétrie, et les portes étaient comme les détours de charmilles touffues. Les girandoles levaient leurs bras comme des plantes gigantesques d'où la lumière sortait en fleurs étincelantes. Les degrés étaient recouverts d'un frais gazon, et

(1) Nous avons annoncé, il y a quelque temps, un nouveau roman de M. Paul de Musset; le fragment suivant est extrait de ce nouvel ouvrage qui a pour titre *Lauzun*.

toutes les roses de Fontenay gisaient effeuillées dans les salons pour être foulées par les pieds des danseurs. La comtesse aurait certainement commandé à ses valets de se vêtir en faunes, si toute la cour eût dû prendre le déguisement; mais on craignait encore d'effaroucher la piété de la jeune reine, dont le confesseur était trop sévère pour permettre la mascarade après le carnaval. Afin de n'être pas le seul à porter le déguisement, le roi voulut qu'il y eût une entrée de quatre bergers avec leurs bergères. On choisit les plus jolies femmes et la fleur des cavaliers; le quadrille, dont la musique était de Baptiste, fut appris et répété dans le plus grand secret.

Le roi ouvrit le bal en dansant avec Mademoiselle, Louise d'Orléans, un pas admirable, exprès étudié pour la circonstance. La beauté du royal Tircis fit épanouir tous les cœurs. Jamais berger idéal, soupirant dans les pages des romans du jour, n'aurait porté la houlette avec une plus moelleuse élégance. Les dames voyaient réalisées les douces visions de leurs lectures pastorales; elles souriaient en murmurant tout bas des éloges amoureux; leurs yeux languissans semblaient aider le prince dans l'exécution de ses pas, et le soutenir dans les poses difficiles, comme si elles eussent regretté que des membres si gracieux prissent tant de fatigue. Leur silence ressemblait à une délicieuse rêverie. Elles oubliaient leurs rivalités, leurs jalousies et leurs querelles; elles s'oubliaient elles-mêmes, car ce n'était plus l'instant de briller, ni de chercher à fixer les regards du roi. Le roi dansait! elles ne savaient plus où se procurer assez d'attention, d'application et d'intérêt pour un tel spectacle.

Le pas achevé, S. M. s'alla placer près du fauteuil de la jeune reine pour regarder le quadrille composé par maître Baptiste. Trois cavaliers vêtus en bergers, MM. de Guiche, du Lude et de Villerio, s'avancèrent conduisant leurs bergères; mais le quatrième danseur ne parut point, et la duchesse de Valentinois, élevant sa main gauche que personne ne vint saisir, se plaça toute seule à son poste en disant d'un air étonné:

— Où donc est M. de Villequier?

Aussitôt la foule répéta timidement le nom de Villequier; les yeux cherchèrent de tout côté le quatrième berger sans lequel le quadrille était impossible. Les maîtres de cérémonies coururent par les salons en appelant le danseur égaré, avec des

cris lamentables. Les assistans étaient saisis d'horreur, car le roi fronçait déjà les sourcils, et son mécontentement était visible. Les violons avaient joué deux fois la ritournelle. L'anxiété de la cour fut à son comble, lorsque des voix confuses crièrent dans l'éloignement que le duc de Villequier n'était pas encore arrivé. Quoique l'effet du quadrille dût être absolument perdu par l'absence du quatrième cavalier, l'impatience du roi et l'ordre qu'il donna impérieusement de commencer, ne permirent plus ni hésitation ni retard. MM. de Guiche et de Villeroi débutèrent avec leurs dames sans savoir comment cette cruelle scène allait finir, et laissant M. du Lude dans un embarras voisin du désespoir. La terreur et l'attente crispaient tous les visages.

Tout à coup un jeune homme inconnu, vêtu de l'habit ordinaire de la cour, s'élance hardiment du milieu de la foule, et saisit par la main Mme de Valentinois qui lui sourit d'un air amical. Voilà ce gentilhomme qui exécute les figures savamment combinées par le directeur des ballets, et répétées depuis une semaine avec un profond mystère. Non-seulement il semble deviner tout ce qu'a imaginé le maître, comme si quelque démon lui révélait sur l'heure les secrets de cour; mais on dirait, à voir la souplesse et la multiplicité de ses pas, qu'il se joue des études sérieuses de ses voisins, et qu'il s'élève au-dessus d'eux, comme le poète au-dessus du prosateur. Il ajoute des broderies de bon goût au thème de l'inventeur, difficile et compliqué pour les autres, mais qu'il paraît traiter comme un badinage. L'imagination du maître est moins féconde, moins hardie que les jambes de cet étranger.

Un murmure d'étonnement s'éleva d'abord de toutes parts; la reine parla long-temps à l'oreille du roi, et comme elle fit plusieurs signes de tête approbatifs, on présuma que ce danseur était connu du monarque. Les deux visages royaux souriaient de plaisir à chaque mouvement agile de ce jeune homme. L'étonnement fit bientôt place à l'admiration et à la joie. Quelques dames, au risque d'être blâmées, montèrent sur les siéges. Cette assemblée, qu'on avait vue consternée par la crainte d'une catastrophe presqu'inévitable, fut saisie d'un enthousiasme subit; les hommes s'agitaient avec un air d'empressement et de curiosité.

— L'heureux mortel ! disaient des ambitieux ; sa fortune est assurée, il sera désormais de tous les quadrilles.

Le duc de Mortemart, amateur passionné de ballets et de comédies, qui s'extasiait au seul nom du plus mauvais acteur et qui bondissait lorsqu'on lui parlait de Baptiste, s'écria que c'était à mourir de surprise et de plaisir.

— Admirable ! prodigieux ! criait-on de tous côtés aux moindres *jetés-battus* de l'étranger,

— Voyez ! voyez ! le roi l'applaudit ; messieurs, applaudissons.

L'inconnu termina au bruit des battemens de toutes les mains, et par un pas d'une extrême difficulté, ce quadrille à jamais mémorable. Une question unique vola aussitôt de bouche en bouche.

— Qui donc est ce jeune homme ?

— C'est quelque maître à danser envoyé d'Italie au roi, murmura un envieux.

— Non, non, répondit M. de la Rochefoucault, l'étude ne peut donner cette noblesse de maintien qu'à un homme distingué ; je gagerais que ce garçon est du meilleur sang de France.

— Son nom, par pitié ! demandèrent les dames.

— Je le sais, je le sais, dit M. de Villeroi, d'un air important.

— Vite, son nom ?

— Il s'appelle Lauzun.

— Lauzun ! Lauzun ! répétèrent cent voix de toutes sortes.

— Lauzun ! dit un duc vérifié ; c'est une branche de l'ancienne et illustre famille des Caumont.

— Lauzun ! c'est un cousin du maréchal de Grammont.

— Mme de Valentinois, fille du maréchal, a révélé à son cousin les secrètes instructions du maître de ballets.

— C'est cela ! le mystère est éclairci.

Le nom de Lauzun voltigea aussitôt sur les plus jolies lèvres du monde au zéphyr des éventails. On ne parla plus que de Lauzun pendant le reste de la soirée. La nouvelle se répandit que le malencontreux Villequier s'était cassé la jambe.

— Le sot ! dit M. de Mortemart ; il ne lui reste qu'à vendre ses charges au jeune Lauzun.

— Regardez, regardez ! voilà M. de Lauzun qui danse encore une courante avec Mme de Valentinois.

— Ce doit être un rusé coquin, s'il a l'esprit aussi délié que les jambes.

— Il est d'une taille fort petite.

— Oui, mais qu'elle est souple et dégagée!

— La même tournure que celle du roi, madame.

— Absolument la même, madame; — plus de vivacité seulement.

— La plus jolie jambe de la cour.

— La plus jolie, sans contredit.

— Ses cheveux sont excessivement blonds.

— J'aime fort les cheveux blonds.

— Voyez comme sa physionomie est fière! madame.

— Fière et douce tout à la fois.

— Je ne la trouve pas douce, madame.

— C'est un enfant.

— Dix-huit ans au plus, je gage.

— Oh! madame, quelle petite main! — ses dents sont belles.

— Qu'il danse bien! cette courante est des plus difficiles, savez-vous cela?

— Ce n'est après tout, dit un vieux courtisan, qu'un méchant cadet arrivé de Gascogne depuis huit jours, et je parierais gros jeu qu'il en est venu à pied.

— Il est merveilleux qu'un simple cadet de Gascogne possède à ce point les belles manières.

— La comtesse, sa cousine, est une belle danseuse, dit un passant.

— Elle est bien heureuse, pensèrent les femmes sans oser le dire.

La magnifique courante, savamment exécutée, valut un nouveau triomphe au jeune Lauzun. La foule était transportée, les éloges n'eurent plus de bornes. Enfin ce qui environna le débutant d'un éclat formidable, c'est que le roi le fit appeler et daigna l'attirer pour lui parler dans l'embrasure d'une fenêtre. Un sourire charmant et plein de coquetterie, symptôme certain de l'approche du vent de la faveur, soulevait les lèvres royales. S. M. déposa sa houlette contre un volet, et passa sa main gauche dans les plis de son haut-de-chausses pastoral garni d'un vertugadin de soie rose.

— Que pense-t-on de nous en Gascogne, monsieur de Lauzun ?

— Le nom de votre majesté y est béni et respecté.

— Le trône a été fort déconsidéré par sa faiblesse ; mais je lui donnerai, j'espère, un éclat nouveau. Je veux retremper ma cour et m'entourer de gentilshommes dévoués. Vous resterez près de nous, monsieur de Lauzun. Votre cousin m'a demandé pour vous le commandement d'une compagnie de Becs de Corbin : je vous l'accorde. — Vos revenus sont-ils considérables ?

— Ils sont fort modestes, Sire ; mais je n'épargnerai rien pour soutenir le rang que votre majesté veut bien me donner.

— Je n'entends pas que votre fortune souffre des dépenses où vous entraînera votre emploi. J'y remédierai par quelque autre faveur plus lucrative. La mort de M. le cardinal met à ma disposition bien des places. Je songerai à vous. On cherche des yeux celui sur qui va tomber le fardeau des affaires. Je veux bien vous dire qu'il n'y aura plus de premier ministre, et que je règnerai seul. Ainsi faites-nous votre cour, monsieur de Lauzun.

Cela dit, le roi reprit sa houlette, et répondit à la profonde révérence de Lauzun par un signe de tête gracieux; puis il tourna sur ses talons et rejoignit la reine.

La cour était en émoi. Que pouvait avoir dit le monarque à ce simple gentilhomme ? N'était-il pas évident que S. M. ne pouvait plus se passer de lui, qu'elle lui donnerait un portefeuille ou une surintendance, le gouvernement d'une province ou même un emploi dans la chambre ?

— Quel bonheur, dirent les dames, qu'un si charmant garçon soit mis à sa place !

Les jeunes gens firent, au nouveau venu, mille avances cordiales et l'invitèrent à des parties de débauche. De vieux courtisans secouèrent leurs oreilles avec humeur en disant :

— Vous verrez qu'après le règne des éminences nous tomberons dans celui des favoris.

— Mon petit cousin est lancé comme une grenade, s'écria M. de Grammont: Dieu sait où il s'arrêtera.

— Il paraît, assura M. de Duras avec mystère, que ce jeune homme a parlé tout à l'heure au roi avec la sagesse d'un Jeannin ou d'un Molé.

—Ils ont traité les plus hautes questions politiques, dit M. de Servien.

— C'est un homme supérieur, dit l'abbé Fouquet qui n'avait jamais vu Lauzun.

M. de Mortemart paraissait au comble de ses vœux. Il se tenait les flancs de plaisir, et levant les yeux d'un air exalté, il répétait sans cesse : Lauzun! Lauzun! comme on dit : Quel bonheur! Dieu! que je suis heureux!

Nompar de Caumont, comte de Lauzun, était délicat en apparence, et très robuste en réalité. Il avait à vingt ans l'assurance d'un homme de trente, une audace et une ambition diaboliques, un courage au-dessus de tous les dangers, un tempérament de feu, une facilité incroyable à prendre mille formes. Il savait également s'ouvrir les cœurs par ses manières aimables, ou écraser un ennemi sous le ridicule. Sa logique était inattaquable; son génie, celui de l'intrigue et des machinations. C'était un de ces hommes exceptionnels que la nature a doués des qualités les plus brillantes, qu'elle a créés avec amour, mais dans l'ame desquels elle a placé d'insatiables désirs qui ne leur laissent point de repos: un de ces êtres dangereux, dévorés par un éternel besoin d'agitation, qui n'accordent qu'un sourire de mépris aux ames candides, et qui ne sont pas faits pour les destinées ordinaires. La postérité les maudit quelquefois; mais le poète et le philosophe les regardent avec l'admiration qu'ont les savans pour ces astres redoutables dont ils suivent la marche dans le ciel.

PAUL DE MUSSET.

ÉTUDES HISTORIQUES.

LES COMTES DE GOWRIE.

I.

Marie Stuart, fille de Jacques V et de Marie de Guise, et veuve du roi François II, venait d'épouser, le 29 juillet 1565, Henri Stuart, lord Darnley, son cousin, fils du comte de Lennox et de lady Marguerite Douglas : elle avait alors vingt-deux ans, sept mois, quinze jours, étant née le 14 décembre 1542. Ce mariage fut contracté à la grande joie des familles alliées à la maison de Douglas, pour lesquelles c'était un nouvel honneur et une nouvelle fortune. Or, il paraît qu'indépendamment de la reine d'Angleterre, qui avait indirectement préparé ce mariage, en éloignant de Marie Stuart tous les autres prétendans, ce fut un aventurier de Piémont, David Rizzio, qui le pratiqua surtout du côté des choses domestiques et amoureuses. David était un pauvre musicien, jouant du luth et du théorbe, comme c'était l'usage en ces temps-là ; il était venu en Écosse avec la suite de l'ambassadeur de Turin, et, moitié chantant, moitié parlant, il était parvenu à supplanter auprès de Marie un secrétaire français, nommé Raulet, qu'elle avait emmené de France. David n'était pas beau pourtant ; il était petit, bossu et un peu vieux;

mais il venait de cette Italie merveilleuse, qui avait alors le privilége de fournir par toute l'Europe des amans aux reines et des favoris aux rois ; il était du pays qui devait envoyer Monaldeschi à Christine et Concini à Louis XIII. La lire qu'il portait à la main lui avait ouvert les portes du palais d'Holyrood, et la poésie, cette autre lyre qu'il portait dans la tête, lui ouvrit le cœur de Marie. Elle l'aima, du moins c'est ce que l'on crut. Six mois ne s'étaient pas écoulés depuis leur mariage, que les deux illustres époux en étaient déjà au dégoût, presque à la haine. Ces mêmes familles qui avaient été si fières et si joyeuses de cette union, se demandèrent ce que le Piémontais pouvait être à la reine, depuis que le roi ne lui était plus rien. Elles remarquèrent le domestique nombreux du musicien, et le faste splendide de sa personne, et se dirent avec quelque apparence de raison, que ce n'était pas en jouant du théorbe chez les filles de la reine qu'il avait gagné le magnifique joyau pendu à son cou, les vingt-huit paires de culottes de velours, brodées d'or et d'argent, étalées dans sa garde-robe, les vingt-deux épées, les poignards, les pistolets, les arquebuses à foison, enrichies de ciselures et de pierreries, qui faisaient de sa chambre le musée le plus curieux d'Édimbourg. Qu'était donc David Rizzio à Marie Stuart enceinte, et qu'était-il à Jacques VI., enfant à naître dans trois mois? Nous ne prendrons pas telles licences, que d'avoir par nous-mêmes une opinion en ceci. Henri IV, entendant qu'on donnait à Jacques VI, alors roi d'Angleterre et déjà vieux, le surnom de Salomon, répondit que cela était juste, puisqu'il avait pour père le joueur de harpe David. C'était là l'opinion du Béarnais, et nous l'avons donnée, parce que ce n'est pas trop d'un roi pour juger une reine.

Les familles alliées aux Douglas, qui avaient tant espéré du mariage du lord Darnley, rabattirent donc promptement et singulièrement de leurs espérances. Peut-être auraient-elles pardonné au musicien son joyau et ses épées, ses arquebuseset ses culottes de velours ; peut-être même lui auraient-ellles pardonné d'être roi par le luth, autant que le lord Henri par le sceptre ; mais il voulut l'être davantage, et c'est qui le perdit. En quelques mois, ce fut fait de lui. Il eut pour ennemis implacables, d'abord le roi, puis George Douglas, comte d'Angus, le lord William Maitland de Tirlestane, sir John Lindsay de

Balcarres, huitième comte de Crawford, et, le plus terrible de tous, sir Patrick, troisième lord de Ruthven, prévôt de Perth et père du lord William, premier comte de Gowrie.

A quelque temps de là, le 9 mars 1566, un samedi, à huit heures du soir, il y avait bon feu et bon souper dans un petit cabinet, au château d'Holyrood, à côté de la chambre de parade de la reine. Trois personnes, deux femmes et un homme, étaient assises autour d'une table servie et illuminée dans le goût du temps. L'une des femmes était assise sur un lit de repos; l'autre un peu plus bas, sur une chaise; l'homme entre elles, sur un tabouret. La première femme était Marie Stuart; la seconde, lady Hélène, fille du lord James Hamilton, premier comte d'Arran, femme d'Archibald Campbell, quatrième comte d'Argyll. L'homme était David Rizzio. Il avait la tête couverte. Derrière la reine se tenaient debout deux pages. Il paraît que l'appétit était frais, la causerie vive. Peut-être parlait-on de l'enfant à naître dans trois mois, et du beau baptême qu'on lui ferait, en lui donnant pour compères sa majesté monseigneur Charles de Valois, neuvième du nom, roi de France, et son altesse monseigneur Emmanuel Philibert, duc couronné de Savoie, oncle de feue sa majesté, monseigneur le roi François II, premier mari de la reine; et pour commère, madame Élisabeth, reine d'Angleterre.

Tout d'un coup, les trois convives cessèrent à la fois de parler, se regardèrent avec inquiétude, et se demandèrent des yeux ce que signifiait un bruit entendu dans la chambre d'à côté, et qui n'était pas dans le programme de la fête. Le bruit approchant, et devenant sinistre par ce qu'il avait de semblable à un cliquetis d'armures, les deux femmes et l'homme se tournèrent à la fois vers la porte, dont la portière en drap d'or se soulevait. Et alors, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, les deux pages portèrent la main à leurs poignards d'enfans, et les trois convives pâlirent, frappés tous cinq de cette soudaine apparition. Or, il convient de dire au lecteur que les quatre ennemis de Rizzio, George Douglas, William Maitland, John Lindsay, Patrick de Ruthven, sans compter le roi, qui n'était ni le moins intéressé, ni le moins implacable, avaient choisi ce lieu, ce jour, cette heure, pour avoir raison de l'Orphée piémontais. Il étaient entrés tous cinq, Henri Darnley en

tête, dans la chambre même du roi ; de là, par un escalier dérobé, ils étaient montés dans la chambre de parade de la reine où s'était fait le bruit. Dans cette chambre, les rôles furen distribués; George Douglas, John Lindsay, William Maitland attendirent; le lord de Ruthven et le roi entrèrent dans la galante salle du festin, et y causèrent à peu près autant de satisfaction et d'aise que la statue du Commandeur au souper de don Juan.

Il est certain que sir Patrick surtout pouvait passer aisément pour une statue, et du plus fin marbre de Carrare. Il sortait d'une longue maladie qui l'avait maigri et blanchi ; il était vêtu de pied en cap de sa meilleure armure, et la pâleur de son visage se détachant du fond noir de la chambre dont la porte lui servait de cadre, il était bien fait pour effrayer des femmes, des pages et un musicien. Ajoutez que sa faiblesse extrême ne lui permettant pas de porter à lui seul la charge d'acier ciselé dont il était revêtu, il marchait le corps plié et les bras pendans, soutenu par deux écuyers de sa maison. Le roi était à côté de lui, jeune, frêle, beau, il n'y a pas encore huit mois l'amant adoré de la capricieuse Marie, montant par le même escalier, entrant par le même cabinet, relevant la même tenture, rencontrant les mêmes regards ; mais précédé alors par quelque page, tenant une bougie parfumée à la main, tandis qu'aujourd'hui il venait glacé, terrible, sans être attendu ; ayant pour introducteur le lord de Ruthven, qui l'éclairait du reflet de son armure.

Le roi entra le premier, sa toque sur la tête. Il ordonna au musicien d'abord d'ôter son chapeau, et puis de sortir. Le Piémontais, devinant que puisque le roi avait pris la peine de venir lui-même lui intimer ces deux ordres, accompagné du lord de Ruthven, il s'agissait pour lui d'autre chose que d'un simple manquement à l'étiquette, se précipita derrière la reine, s'attacha aux plis de sa robe en criant grace, et s'y cacha. Marie se leva sur son lit de repos, pâle de sa frayeur et de sa grossesse, et dit au roi que c'était sa volonté que David fût auprès d'elle. Le lord de Ruthven, intervenant, s'écria que c'était une grande pitié qu'un roi et une reine, qui étaient mari et femme, se dissent de pareilles choses ; et puis, comme il avait l'habitude de se conduire d'après la devise expéditive des lords de

Fairfax, *parle et agis, fare, fac*, il passa tout en parlant derrière la reine, fit rentrer d'un regard dans leurs gaînes dorées les poignards des deux pages qui faisaient mine d'en sortir, prit avec son lourd gantelet la main blanche du Piémontais, et l'entraîna hors du cabinet, tandis que le roi tenait la reine.

Les trois lords qui attendaient dans la chambre de parade, reçurent le pauvre David des mains de sir Patrick. Ils l'emmenaient par où ils étaient venus, et allaient lui faire descendre l'escalier dérobé, pensant le garder cette nuit, et le faire pendre le lendemain matin, sous quelque prétexte, à la croix d'Édimbourg, lorsque, selon la relation adressée aux lords du conseil privé d'Angleterre, le 27 mars, dix-huit jours après le fait, par sir Thomas Randolph et sir Francis Russel, lord de Cheneys, deuxième comte de Bedford, quelqu'un de ceux qui étaient là, et qui lui en voulait, lui ayant donné un coup de poignard, l'exemple entraîna les autres, et l'infortuné musicien en reçut en tout cinquante-six, quarante-trois de plus qu'il n'en avait fallu pour tuer César. Son corps sanglant obstruant l'entrée de l'escalier dérobé, les lords le firent descendre. Il mourut comme il avait vécu, parfumé d'odeurs suaves et revêtu d'habits éclatans. Il avait une robe de chambre de damas violet, fourrée de martre, une veste de satin et une culotte de velours écarlate. A mort galant, galant suaire.

Une fois l'Italien dépêché, le lord de Ruthven rentra dans le cabinet de la reine, toujours plié sous le faix de son armure et toujours soutenu par ses deux écuyers. Dès qu'il parut, Marie, qui n'avait pas entendu dans ses propres plaintes les plaintes de la victime, et qui ne savait pas ce qui venait de se passer dans sa chambre de parade, mais qui voyait un poignard nu dans la main du sir Patrick, lui demanda, moitié pleurante, moitié menaçante, qu'il ne fût fait aucun mal à David. En même temps, elle se mit à reprocher au lord Henri de s'être ainsi prêté à un complot. A ces paroles, commencèrent entre la reine et le roi des récriminations peu décentes, même pour des époux qui n'auraient pas été sur le trône. Le lord de Ruthven étant intervenu de nouveau, Marie lui coupa la parole, ajoutant qu'elle ne voyait pas pourquoi, elle, la reine, n'aurait pas pu quitter le roi pour un autre, puisque aussi bien lady Ruthven, sa femme, avait pu quitter son premier mari pour lui, lord Patrick. Le

vieux guerrier, dont la harangue se trouvait gravement compromise par cette sortie *ad hominem*, répondit que, lorsque lady Ruthven quittait un homme, elle divorçait. Il continua par d'autres considérations aussi plausibles et non moins respectueuses; mais, comme si l'éloquence avait plus fatigué sa poitrine que le poignard n'avait fatigué sa main, il chancela malgré le soutien des deux écuyers, et s'assit sur le lit de repos, près de se trouver mal. On lui versa un peu de vin d'un flacon qui était sur la table, et peut-être même dans la coupe du pauvre David, et, quand il fut revenu à lui-même, il demanda pardon à leurs majestés d'en avoir usé si librement.

La suite des événemens qui seront déduits en cette histoire montrera qu'il y avait comme un avertissement de mauvais augure dans cet affaissement soudain du vieux Patrick. Il venait de commencer avec la mère une lutte qui sera reprise avec le fils; lutte d'abord sans but apparent, sans motif plausible, sans issue raisonnable; qui s'éclaircira pourtant et s'expliquera peut-être en marchant, et qui se terminera, comme se terminaient au XVIe siècle toutes les batailles de noble à roi, par la chute et la ruine du noble.

En effet, à peu de temps de là, Marie Stuart se trouva la partie la plus forte. Trois mois et dix jours après la mort de Rizzio, le 19 juin, l'enfant qui s'appela Jacques VI vint au monde. Le roi n'eut pas assez de crédit pour protéger les quatre lords meurtriers de David: ils étaient en fuite et réfugiés en Angleterre. La venue de cet enfant n'éteignit ni la jalousie du roi, ni l'animosité de la reine. L'ambassadeur de France, M. de Castelnau, tenta de réunir les époux après les relevailles de l'accouchée: mais ses efforts n'y purent rien. Il les avait mis deux nuits de suite sous la même clef: ils s'échappèrent à la troisième.

On dirait que les destinées de cet enfant, auquel nous allons nous attacher, avaient été fixées avant sa naissance; la noblesse qui s'était en quelque sorte soulevée contre lui, dans la personne des gentilshommes qui avaient envahi si violemment le cabinet de la reine, protesta de nouveau à sa naissance et protestera jusqu'à sa mort. Il y a dans toutes les chroniques écossaises une tradition qui rapporte que, même dans sa vieillesse, Jacques VI ne pouvait pas voir sans pâlir la lame nue d'un

poignard, et que cet effroi invincible tenait à l'impression qu'avait produite sur sa mère enceinte le poignard dont le lord de Ruthven avait frappé Rizzio. Ce poignard fatal ne cessera pas d'être entre le roi et le lord.

Le baptême se fit avec beaucoup de pompe au château de Stirling, et selon le rit de l'église romaine, le 17 décembre suivant. La plupart des lords, qui étaient protestans, refusèrent d'entrer dans la chapelle, et l'enfant s'en alla presque tout seul, sans le cortége de ses gentilshommes, recevoir au milieu des femmes de sa mère l'eau et le sel qui le faisaient chrétien. Toute triste qu'elle était, cette solennité porta néanmoins un pas de clémence pour fruit. Les quatre lords qui avaient tué David furent rappelés de leur exil. Alors revint sir Patrick, qui se retira à son manoir de Ruthven, pour y mourir comme y étaient morts ses ancêtres. Il ne voulut pas que le jugement de sa vie appartînt aux passions ni aux conjectures. Comme c'était au nom des idées de toute la noblesse d'alors qu'il avait poignardé Rizzio, il en dressa un écrit, où l'aventure se trouve déduite à plein : le lord ne se vante, ni ne se justifie. Il raconte simplement, franchement, avec conviction. Ce vieux seigneur obéissait d'ailleurs à l'usage des seigneurs de tous les temps et de tout les pays; il écrivait ses commentaires comme Caton l'ancien, comme Sylla, comme César, comme Joinville, comme le maréchal de Boucicaut, comme le duc de Saint-Simon, comme Frédéric, comme Napoléon.

Quand sir Patrick expira, la lutte qu'il avait commencée contre la famille royale, n'était pour ainsi dire qu'à son prélude et à ses apprêts. C'était le prologue du drame dont les siens vont compliquer la péripétie et hâter le dénouement. Il s'était laissé aller à cette violente entreprise contre les affections de la reine, comme les autres conjurés, par fierté de gentilhomme, indigné qu'un valet italien, fils de valet, un musicien, fils de musicien, eût osé prétendre à de telles privautés à la cour d'un roi son parent, car le lord de Ruthven était allié au père et à la mère du roi Henri Darnley, c'est-à-dire aux Lennox et aux Douglas. Nous allons voir cet esprit d'inquiétude et de turbulence s'augmenter à chaque génération, et le bourreau lui-même ne pourra calmer la fièvre héréditaire de ce sang en révolte, qu'en l'épuisant.

C'est l'histoire singulière et mystérieuse de cette conspiration permanente d'une race de gentilshommes contre un roi, que nous voulons raconter. Non pas certes que nous soyons le premier à le tenter, en ce qui regarde surtout le dernier effort de cette lutte fatale, et la chute de la maison de Gowrie; mais comme après toutes les narrations qui en ont été faites, les historiens eux-mêmes ont été forcés de convenir que nul n'avait encore le mot de cette énigme sociale; comme on sent qu'il y a au-dessous de ces événemens extérieurs et connus quelque chose d'intime et d'inconnu qui en doit être la cause, et qui en serait l'explication logique et définitive, c'est principalement vers la découverte du principe réel et dissimulé de cette célèbre aventure que nous dirigerons tous les détails de ce récit. Nous croyons en effet que « la conspiration de Gowrie », car tel est le nom que porte dans l'histoire d'Écosse l'événement que nous voulons principalement expliquer, deviendra simple et naturelle, par l'exposition que nous en voulons faire. Les historiens ne l'ont trouvée inexplicable, selon nous, que parce qu'ils ne l'ont étudiée qu'en elle-même. Elle nous apparaît, au contraire, comme la dernière période d'une trilogie qui s'accomplit dans une même famille, comme le dénouement d'une action compliquée et terrible, qui veut être prise de haut, et qui est semblable aux fleuves qu'on enjambe facilement à leur source, mais qui deviennent infranchissables à leur embouchure.

Quoique la conspiration n'éclate que le 5 août 1600, et que nous ne soyons encore qu'au 17 décembre 1566, nous sommes donc, selon nos idées, tout-à-fait en plein dans le sujet; car nous espérons montrer que ces deux époques, séparées par trente-quatre années, ne sont autre chose que les deux bouts d'un seul et même fait, qui comble leur intervalle. Le lord Patrick commence ce que le lord William continuera, et ce que le lord John finira; car, dans cette famille de Ruthven, pendant deux générations, les fils trouveront toujours une conspiration commencée dans l'héritage de leurs pères.

II.

En effet, ce n'était pas seulement son château de Ruthven, sa prévôté de Perth, son titre de lord conféré par Jacques IV, et sa

pairie au parlement d'Écosse, laquelle remontait à 1488, que sir Patrick avait laissés en mourant à William, son fils ; c'était encore sa fierté, sa fièvre séditeuse, et cette hardiesse de coup de main assez naturelle à qui portait à sa ceinture le poignard qui avait frappé Rizzio. Il venait d'épouser lady Dorothée, fille du lord Méthuen, et cette alliance presque souveraine, qui ne laissait que la duchesse de Lennox, lady Arabelle Stuart, entre lui et les trônes d'Angleterre et d'Écosse, tenait incessamment cette nature aventureuse dans la région où l'audace de la pensée, ne se heurtant pas aux petites choses, s'attaque aux plus grandes et aux plus augustes, naturellement et sans aucun effort.

Une fois le roi né, il devint pour les lords un motif de discussion et une cause de ligue. Ils se posèrent la question de savoir si cet enfant régnerait pour les idées catholiques de sa mère, pour les fantaisies de ses favoris, ou pour les intérêts de sa bonne noblesse. C'était là la question, comme dit Shakspeare. Or, comme de ces trois directions probables, la dernière était la seule qui pût convenir aux lords, ils vont commencer sur-le-champ une lutte acharnée contre tout ce qui leur disputera le gouvernement ; ils s'en prendront tour à tour, et selon l'occasion, à la reine, aux favoris, au roi lui-même ; ce sera une guerre à la fois séditieuse et chevaleresque, dont le lord William va se faire la sentinelle perdue, et qui finira par le bourreau.

Les prétextes de cette guerre ne se firent pas attendre. Le roi Henri Darnley, qui était malade dans une petite maison aux portes d'Édimbourg, sauta subitement, lui, son lit, sa chambre, sa maison, la nuit du 19 au 20 février 1567 : Marie Stuart, qui l'avait fait venir dans cette maison, dansait en ce moment au château d'Holyrood. Jacques Hepburn, comte de Bothwell, l'assassin, l'un des assassins du roi, dansait avec Marie : le 24 avril suivant, il enleva la veuve ; le 16 mai, il l'épousa. Un pareil mariage excita l'indignation de l'Europe. La noblesse protestante surtout se tint en garde contre cette femme papiste, qui prenait l'amant, comme Clytemnestre, à la condition qu'il tuerait le mari. Les lords virent que c'était le moment de se décider pour le salut de l'Écosse ; que la reine tomberait probablement toute sa vie d'adultère en adultère ; que, s'il ne s'agissait que de poignarder Jacques Hepburn, comme on avait poignardé Rizzio, le jeune William, troisième lord de Ruthven, revêtirait bravement

la pesante armure du lord Patrick son père ; mais que, de même qu'après le musicien était venu le comte, après le comte viendrait peut-être un baron ; après le baron, un chevalier, un page ; et que l'Écosse, une fois lancée dans cette orbite amoureuse, subirait toute la destinée des femmes perdues, qui commandent aux premiers amans, et qui obéissent aux derniers.

La noblesse se ligua donc contre la reine et pour le roi. Les lords prirent l'enfant au berceau, et l'étreignirent doucement entre leurs bras armés de fer, comme Hector son fils Astyanax. Mais il faut dire que ces terribles gentilshommes caressaient moins l'enfant que le roi, moins le roi que la royauté. Au XVIe siècle, il suffisait, dans les guerres civiles, de posséder la personne du prince pour posséder le bon droit. Les peuples ne croyaient pas que la victoire pût être où n'était pas Dieu, et Dieu où n'était pas le roi. Le trône était une châsse. Les lords s'armèrent ainsi de cet enfant contre les papistes et contre Marie ; ils allèrent le déposer solennellement à la forteresse de Stirling, dans le comté de ce nom, semblables aux vierges vestales qui emportèrent dans un château du pays des Étrusques les Pénates romains, qui n'avaient pas osé attendre les Gaulois, nos aïeux, au Capitole.

Les lords ne prirent pas seulement le roi, ils prirent la reine. Ils l'enfermèrent, le 16 juillet 1567, au château de Lochleven, dans le comté de Fife, sous la garde du lord George Douglas. Le 24 juillet, Marie se dépouilla de son autorité en faveur de son fils ; elle cessa d'être reine, pour n'être plus que femme. Voilà donc l'enfant devenu roi ; on le couronne à Stirling le 29 juillet, ayant un an, un mois et dix jours.

Pendant dix ans, à partir de ce jour, jusqu'au 25 juillet 1578, la noblesse d'Écosse présente l'un des plus singuliers spectacles que puisse donner l'histoire. Elle est divisée en deux partis, les protestans qui sont pour le fils, les catholiques qui sont pour la mère. Le fait est qu'ils sont tous pour la domination. Les plus beaux noms de part et d'autre. Du côté des protestans, c'étaient le comte d'Argyll, de la maison des Campbell ; le comte d'Athol, de la maison royale des Stewart ; le comte de Marr et le comte de Buchan, de la maison d'Erskine ; le comte de Morton, de la maison de Douglas ; le comte de Crawford, de la maison de Lindsay ; le comte de Montrose, de la maison de Graham ; le

comte d'Eglinton, de la maison de Montgomerie; le comte de Cassilis, de la maison de Kennedy; les barons Cathcart et Ogilvy; les lords Heome, Sempill, Murray de Tullibardin, Glamis; et parmi eux, et presque à leur tête, par sa puissance, par ses alliances royales, par son ardeur sans frein, William, troisième lord de Ruthven. Tous ces hommes, tous ces lords, tous ces barons, tous ces comtes, qui avaient des citadelles pour maisons, des provinces pour patrimoines, des armées pour serviteurs, luttent, dix années durant, contre d'autres hommes aussi puissans qu'eux; ils s'épient, ils se surprennent, ils se combattent, ils s'égorgent; et si vous regardez au milieu de ces terribles combattans, pour voir quel est le gage qu'ils se disputent, et pour lequel ils brûlent, ils ensanglantent, ils affament l'Écosse, vous n'y trouvez pas un royaume, vous n'y trouvez pas une ville, vous n'y trouvez pas même le peu qu'il y avait entre Achille et Hector, une femme; mais vous y trouvez un enfant, un pauvre enfant de onze mois, qui ne marche pas, qui ne comprend pas; un enfant qui bégaie, qui pleure, qui sourit, qui dort; qui est la cause innocente de tout cet affreux tumulte, et qui n'a pas des songes moins dorés, soit que ses généraux triomphent ou succombent, soit qu'il se couche dans son berceau vainqueur ou vaincu.

Au bout de ces dix ans, il se trouva que la garde de cet enfant avait coûté quatre régens, et qu'il avait été pris et repris trois fois. Le premier régent avait été Jacques Stewart, fils naturel de Jacques V, créé comte de Moray par son père, le 30 janvier 1562. Il dura huit ans à peu près. Hamilton de Bothwellaug, qu'il avait dépouillé, et du château duquel il avait chassé la femme, nue, une nuit l'hiver, l'assassina dans une rue de Linlithgow, d'un coup d'arquebuse, le 20 janvier 1570. Le second fut Stuart Darnley, duc de Lennox, père de l'infortuné roi Henri. Celui-ci dura beaucoup moins que l'autre; nommé le 12 juillet 1570, il fut tué à Stirling dans une surprise, un an, un mois, vingt-trois jours après, le 3 septembre 1571. Le troisième fut le lord John Erskine, sixième comte de Marr. Celui-ci ne dura pas même un an, un mois, vingt-trois jours; nommé le 6 septembre 1571, il mourut le 29 octobre 1572, non pas d'une balle, comme le premier, ou d'un coup d'épée, comme le second, mais de douleur. Le quatrième fut Archibald Douglas,

que les historiens nomment Morton, et qui était en effet le quatrième comte de Morton, dignité créée en 1457, pour James Douglas de Dalkeit. Celui-ci dura plus long-temps que les autres, mais pour mourir d'une mort pire que la leur.

Donc, au bout de ces dix ans, vers le mois de juillet de l'année 1578, Jacques VI atteignait sa douzième année. Il ne lui avait servi de rien d'avoir été enlevé par les lords de la citadelle de Stirling, et conduit solennellement à Édimbourg, le 12 mars précédent; le régent Morton l'avait reconquis sur les nobles le 26 avril, et il était encore revenu à Stirling. Du reste, adolescent comme enfant, il portait sa couronne avec la même patience. Depuis la mort du lord John Erskine, son troisième régent, le commandement héréditaire du château était revenu à son fils, le comte de Marr, qui avait alors près de vingt-trois ans; c'était ainsi un enfant sous la garde d'un autre enfant. Il avait pour gouverneur l'oncle de ce jeune comte de Marr, le frère du feu régent, sir Alexandre Erskine, lequel étant un brillant et infatigable chasseur, exerçait son royal élève dans le parc magnifique qui s'étendait à l'ouest du château, au milieu des méandres que dessine capricieusement le Forth, quelques milles avant son embouchure. Son précepteur était un Français, choisi par le lord Erskine, historien estimé et poète virgilien. C'était maître George Buchanan, illustre ami et rival d'Adrien Turnèbe; qui avait long-temps montré l'éloquence et la fine philologie de l'époque, à Paris et à Bordeaux, avant de se retirer en Écosse, et qui principalement, parmi d'autres œuvres, avait enseigné à Michel de Montaigne ce verbe *tuptô* qu'il n'oublia jamais depuis lors.

Jacques cultivait ainsi assez paisiblement la chasse et les muses latines; le régent Morton tenait l'œil ouvert sur le roi, et les nobles sur le régent. Le 25 juillet, les comtes d'Athol et d'Argyll, ces deux bergers de peuples, comme les eût nommés Homère, tentèrent contre le château de Stirling et contre Morton un dernier et violent effort; ils réunirent leurs clans et redemandèrent le roi. Le siége était formel, la demande impérieuse, l'agression redoutable; il fallut bien céder. Jacques revint aux nobles. Mais il arriva aux lords ce qui se voit d'ordinaire au troisième acte des tragédies; l'action qui paraissait marcher au but, s'entrava. Les nobles en effet se croyaient les

maîtres; ils avaient tué trois régens, vaincu le quatrième. Après Archibald Douglas de Dalkeit, quatrième comte de Morton, ce joûteur si opiniâtre et si terrible, cette ame si fière et cette mine si raide, dont il avait fallu faire le siége, comme d'un château, qui oserait, qui pourrait désormais, par ruse ou par force, leur ôter le roi, et avec le roi, son sceptre et sa main de justice! Les lords raisonnaient bien et raisonnaient mal: on ne pouvait plus leur prendre Jacques; mais Jacques pouvait se donner, et il se donna; chose qu'ils n'avaient pas prévue.

Jacques se donna à deux favoris, à deux amis, comme on se donne à quatorze ans. Le premier était Esme Stuart, son cousin. C'était un jeune homme, né en France, nommé en ce pays lord d'Aubigny, fils d'un frère puîné du comte de Lennox, et qui venait en Écosse pour faire valoir ses droits au domaine du feu régent son oncle, dont il voulait prendre le nom. Il arriva le 8 septembre 1579. Il était jeune, élégant, beau-fils plein de faste et d'assurance française: le roi le reçut bien, en fut ébloui et l'aima. En quelques jours, il le fit lord Aberbrothock; en quelques mois, comte, puis duc de Lennox, puis gouverneur du château de Dunbarton, puis capitaine des gardes, puis premier lord de la chambre, puis lord grand-chambellan; puis le roi s'arrêta, parce qu'il ne pouvait pas aller plus loin. Le second se nommait le capitaine Stuart, et était aussi parent du roi. C'était Jacques Stuart, deuxième fils de lord Ochiltrée. Autant Esme Stuart était insinuant et persuasif, autant le capitaine Jacques était bruyant, rude à la parole, bravache et estafier. C'était une image assez fidèle de la chevalerie expirante, de ces aventuriers et chefs de bandes mercenaires, qui avaient toujours cent lances au service de qui pouvait les payer, et qui étaient toujours d'accord avec le capitaine de l'ennemi, pour ne pas se tuer respectivement leurs hommes. Il n'alla pas aussi vite qu'Esme Stuart dans la voie des faveurs royales, mais il alla néanmoins assez loin. En deux ans, il trouva le secret de devenir pair d'Écosse et comte d'Arran. Le premier point, il le gagna par l'amitié du roi; le second, par sa propre impudence. S'étant fait nommer tuteur du jeune Jacques Hamilton, fils de ce célèbre deuxième comte d'Arran, déclaré la seconde personne du royaume, après la reine Marie par le parlement

d'Écosse, en 1545, et nommé par notre roi Henri II, en 1548, duc de Châtellerault en Poitou, et chevalier de l'ordre de Saint-Michel, il s'en attribua le nom, le titre et les biens.

Voilà quels furent les deux nouveaux, les deux derniers vainqueurs du roi, Esme Stuart, fait duc de Lennox, et le capitaine Stuart, fait comte d'Arran et pair d'Écosse. Nous avons dit que le roi avait alors quatorze ans. Dès l'avènement des favoris, dès le mois d'octobre 1579, le roi quitta Stirling pour Édimbourg, le château-fort pour le palais d'Holyrood-House. Durant la première année, les lords ne virent pas, ou ne comprirent pas qu'ils étaient vaincus. Il n'y avait eu de la part des favoris ni siége, ni surprise, ni escalade; le roi était au milieu d'eux et semblait vivre pour eux. Dès le commencement de 1581, il répandait même un insigne bienfait sur le lord le plus hardi de la ligue, en érigeant en comté le domaine de Gowrie, dans le Perthshire, en faveur de William Ruthven, fils du lord Patrick.

Cependant les deux favoris voulurent tant, qu'ils ouvrirent les yeux des lords. On n'a pas oublié le régent Morton, qui vivait retiré à Dalkeit, la résidence de ses pères, que le peuple, frappé de l'énergie de cet Archibald Douglas, appelait l'antre du lion. Esme Stuart et le capitaine Jacques eurent peur de ce lion vieilli. Ils se mirent à rappeler la mort tragique du roi Henri Darnley, qu'il aurait sue d'avance et qu'il n'aurait pas révélée. Le roi, enfant qui ignorait probablement tout, laissa faire ce procès, qui atteignait bien le comte de Morton, mais qui atteignait bien plus sa mère. Le procès marcha; Morton fut condamné, comme traître, à être pendu, et fut décapité, par grace. Ce Douglas mourut comme mouraient les siens. Ceci se passait en juin 1581. Le 6 juillet, le capitaine Jacques épousa la femme du comte de March, grand oncle du roi, qu'il avait séduite et qui venait de divorcer. Le voilà donc volant les uns, déshonorant les autres. Esme Stuart ne faisait pas mieux. Il eut une grande partie des confiscations du régent. Pour surcroît, les favoris rétablirent des relations suivies entre le roi et Marie Stuart prisonnière. Le reste, ce n'étaient que des crimes; ceci, c'était une maladresse, ceci le perdit.

L'imagination des lords protestans leur représenta Marie sortant peut-être de sa prison de Fotheringay, et reprenant son rang

de reine d'Écosse. Eux qui l'avaient enfermée à Lochleven et vaincue à Langside, ils pâlirent à l'idée d'une vengeance de femme qui était reine. Cette idée les décida. D'ailleurs, il y avait long-temps qu'ils étaient calmes et que leurs épées n'avaient lui au soleil. Voici enfin un beau jour, une révolte!

Depuis deux générations, partout où il y avait une révolte, il y avait un Ruthven. Le jeune et nouveau comte de Gowrie ne faillira pas à la destinée des siens. Qui le poussait? quelle voix intérieure lui soufflait sa hardiesse? On ne sait. Ce n'est pas la dernière fois que nous trouverons la fatalité dans cette maison. Comme à défaut du probable, on s'adresse au possible, nous devons dire que le hasard avait fait tomber dans ses mains les lettres que la reine Marie écrivait à Bothwell, quelque temps avant et après le meurtre du roi Henri. C'étaient des lettres et des sonnets, pleins de choses amoureuses et passionnées. Quand Marie eut été vaincue à Langside et que Bothwell fut obligé de fuir, un serviteur de ce dernier, qui était aller chercher au palais d'Holyrood la cassette où étaient contenues ces lettres célèbres, fut saisi par Morton. De là, tout ce secret royal divulgué. Elles servirent à dresser l'acte qui fut délibéré contre Marie par le parlement d'Écosse, le 15 décembre 1567. Montrées aux commissaires d'Élisabeth à Yorck, le duc de Norfolk, le comte de Sussex et sir Ralph Sadler, au mois de juillet 1568, elles furent remises au premier régent d'Écosse, le comte de Moray. Du premier régent, elles passèrent au second; du second, au troisième; du troisième au quatrième; de celui-ci, on ne sait comment et par quels intermédiaires, au comte de Gowrie. Le comte non-seulement les gardait, mais les cachait. Élisabeth pressa vivement son ambassadeur à Édimbourg, pour avoir ces lettres. Sir Robert Bowes tenta plusieurs fois, mais en vain, de les obtenir; le comte de Gowrie fut inflexible. Il ajoutait à ses refus une sorte de pudeur qu'on ne comprend guère. Serait-ce que cette Marie Stuart, qui aima tant, et qui fut tant aimée, exerçait un secret et mystérieux empire sur le comte, du fond de sa prison? couché désespérément sur ce trésor, il y faisait nuit et jour fidèle et incorruptible garde. Il resta ainsi jusqu'à sa mort l'œil fixé sur ces lettres brûlantes ; c'était comme une fenêtre par où il regardait dans le lit de la reine ; et qui sait si une pareille tête n'était pas prise de vertige à un pareil spectacle?

C'est le 22 août 1582 qui fut choisi pour le jour de la révolte, et le château de Ruthven pour le lieu. En traversant l'Écosse de l'ouest à l'est, du comté d'Athol à Édimbourg, par le Perthshire, on voyait encore vers le milieu du XVIIe siècle, sur la rive droite du dernier confluent du Tay, à peu près en face de la vieille et royale abbaye de Scone, un simple château seigneurial, en beau style roman du XIIe siècle, comme il en reste même aujourd'hui un assez bon nombre, à Stirling, à Dunbarton, à Bothwell et ailleurs. C'était la demeure des lords de Ruthven, qui le bâtirent sous le règne de David Ier, c'est-à-dire entre l'année 1134 et l'année 1152. Le premier ancêtre connu de cette illustre famille se nommait Thor. Il était Saxon. Le dixième descendant de Thor, nommé William, fut celui auquel Jacques IV conféra le titre de lord et la pairie au parlement d'Écosse. Le deuxième lord eut trois fils, Patrick, que nous connaissons déjà, et qui est père du comte de Gowrie; Jacques, mort sans postérité, et Alexandre, chef de la branche collatérale de Ruthven de Freeland. Cette branche est tout ce qui reste aujourd'hui de l'ancienne famille de Thor le Saxon. Elle reçut la baronnie de Ruthven en 1651. Son représentant actuel, sir James Ruthven, lord Ruthven de Freeland, en Perthshire, membre de la chambre des lords, est né le 16 octobre 1777; il succéda à son père sir James, le 27 décembre 1789, et épousa, le 20 décembre 1815, lady Marie, fille de Walter Campbell, de Shawfield. Il y a long-temps que le château de Ruthven n'existe plus; c'est du moins ce que nous pensons, et ce qui nous paraît fort probable. En parcourant par ordre chronologique les cartes d'Écosse qui se trouvent à la bibliothèque du roi, nous l'avons suivi jusqu'à l'atlas assez complet de Jean Blaew, publié à Amsterdam en 1654, et, à partir de là, nous ne l'avons plus rencontré nulle part. Nous avons fait de vains efforts pour avoir des renseignemens plus précis sur cette demeure seigneuriale; les voyageurs divers qui ont plus ou moins fouillé les recoins de l'Écosse, ou en effet ne l'ont plus trouvée debout, ou ne l'ont pas jugée digne d'un souvenir.

Ce fut là que le roi Jacques fut invité à se reposer le 22 août 1582. Il venait de chasser dans les montagnes du comté d'Athol, escorté d'une suite peu nombreuse; il rentrait à Édimbourg, et le château de Ruthwen était sur sa route, Jacques descendit de son cheval et entra. Il accepta l'hospitalité de son gentil-

homme, et alla s'asseoir à son grand foyer. Peu à peu, quand le roi fut assis, le comte de Gowrie lui présenta ses hôtes. Ils étaient si nombreux, venus de tant de côtés et de si loin, que cela lui donna à penser. Il retrouvait là, inopinément, une grande partie de sa noblesse d'Écosse, qu'il connaissait toute, comme c'était l'habitude, on pourrait dire le devoir des rois d'alors. Bien plus, d'heure en heure, de nouveaux-venus encombraient les salles, et les cours s'emplissaient de chevaux. C'étaient les conjurés qui venaient au rendez-vous. Les choses se faisaient cérémonieuses, froides, singulières, terribles; Jacques se vit pris et eut peur.

Tout ce jour, le roi dissimula néanmoins ses terreurs et afficha bonne contenance. Il resta, soupa et coucha, se faisant du mieux qu'il put bon hôte et joyeux convive. Il dormit peu dans cette prison, et passa la nuit à réfléchir. Le parti auquel il s'arrêta fut d'organiser une chasse pour le lendemain, et de s'enfuir au milieu du bruit de la meute. En effet, il se prépara dès le matin, et parla de la fortune de la journée. Sa ruse était une ruse d'enfant; les lords, qui avaient eu tant de mal à le prendre, n'avaient garde de le laisser échapper. Ils entrèrent en corps dans sa chambre, ayant à leur tête le comte de Gowrie, et ils lui présentèrent un mémoire pour lui demander la disgrace des deux favoris, Esme Stuart et le capitaine Jacques. Le roi écouta patiemment pour la circonstance; mais la lecture faite, il s'avança vers la porte, croyant sortir.

Ici fut levé le masque; les lords et le roi se comprenaient mutuellement depuis la veille, sans se parler; ils se parlèrent. Au moment où Jacques se dirigeait vers la porte, le tuteur du jeune lord de Glamis, fils de l'ex-chancelier d'Écosse, le repoussa rudement. Jacques se récria avec dignité, puis ordonna avec force, puis menaça avec colère: la colère, la force et la dignité se brisèrent contre la volonté des lords, comme le javelot de Priam sur le bouclier de Pyrrhus. Après avoir essayé d'être roi, Jacques redevint ce qu'il était réellement, un pauvre et faible jeune homme. Il se mit à pleurer. Le lord de Glamis, toujours âpre et sévère, lui dit alors: Pourquoi ces larmes? il n'y a que les enfans qui pleurent. Jacques ne pleura plus; sa douleur se fit haine, son obéissance ressentiment. Les paroles du lord de Glamis lui étaient entrées bien avant dans les entrailles, et il

ne devait pas tarder à venger les larmes d'un enfant par les larmes d'un homme.

Dès le lendemain, la nouvelle de la captivité du roi se répandit en Écosse et parvint à Édimbourg. Le duc de Lennox et le capitaine Stuart en furent foudroyés. Le premier tenta inutilement de soulever la ville pour délivrer Jacques ; les lords protestans étaient plus populaires que le roi. Le capitaine, poussé par son génie de soldat, se mit à la tête de quelques hommes, et se présenta devant le château de Ruthven. Les troupes des conjurés, commandées par le comte de Marr, l'arrêtèrent ; alors il s'avança bravement, seul, jusqu'à la porte. On lui laissa la vie, sur les instances de Jacques, mais on l'envoya prisonnier au château de Stirling. Une lettre du lord Hudson à sir Francis Walsingham, secrétaire de la reine Élisabeth, écrite de Berwick, le 14 août 1584, deux ans après l'aventure de Ruthven-Castle, fait connaître par quelles voies les lords dominèrent l'esprit du roi ; toutes les fois que l'enfant résistait et se souvenait de son nom, de son rang et de sa couronne, ils le menaçaient de lui faire servir à dîner la tête du capitaine Jacques dans un plat d'argent. Ce fut ainsi, ce plat et cette tête à la main, qu'ils obtinrent d'avance le pardon du roi. Jacques écrivit de sa prison qu'il n'était pas prisonnier, qu'il défendait toute tentative qu'on ferait en sa faveur, et il ordonna au duc de Lennox de quitter l'Écosse avant le 20 octobre.

Ceci se passait le 28 août. D'Édimbourg, la nouvelle du *coup de main de Ruthven* était parvenue à Londres ; de Londres, elle parvint à Paris. Ce n'était pas encore l'habitude des rois, au XVIe siècle, d'entretenir des ambassadeurs en résidence auprès des souverains étrangers ; ils envoyaient seulement, dans les circonstances extraordinaires, de grandes chevauchées d'ambassadeurs emplumés et empanachés. Sir Robert Rowes et sir George Carrey arrivèrent de la part d'Élisabeth, M. de Lamothe Fénélon de la part de Henri III. Du reste, l'assemblée des états approuva la conduite des lords, et l'assemblée du clergé déclara que c'était une œuvre agréable à Dieu. De tout point, la noblesse resta donc victorieuse. Les victorieux sont faciles ; les lords conduisirent le roi à Holyrood-House. En apparence, qu'avaient-ils à craindre? Le duc de Lennox avait quitté l'Écosse

le 30 décembre, pour se rendre en France ; le capitaine Stuart était prisonnier ; le roi se résignait : alors ils se relâchèrent de la bonne garde qu'ils faisaient, et le roi s'échappa.

Voici comment cela eut lieu. C'était le 27 juin 1583, dix mois après le *coup de main*. Le roi était alors à Falkland, demeure royale dans le comté de Fife. Il prétexta le désir de rendre une visite au lord Hamilton, comte de March, son grand oncle, qui était prieur de Saint-André. L'abbaye n'étant qu'à quelques milles de Falkland, à l'est, au bord de la mer, Jacques obtint la permission d'y aller. Il avait pour colonel de la garde de sa personne William Stuart, son parent, qu'il avait gagné. A Saint-André, Jacques se logea par affectation dans une maison ordinaire. Puis, comme par curiosité de promeneur, il demanda de visiter le château. Une fois entrés, lui, le colonel Stuart et quelques personnes sûres, on ferma les portes ; et voilà le roi sauvé.

Dès le lendemain, il était trop tard pour le reprendre. Les lords catholiques et quelques lords protestans entrèrent avec leurs troupes à Saint-André. Toutefois, libre, le roi fut d'abord moins irrité qu'on n'eût pu craindre. Il se livra tant à la joie, qu'il en oublia le ressentiment. Il pardonna aux lords ; il alla même visiter le comte de Gowrie dans son château de Ruthven. Il est vrai qu'il y alla bien accompagné. Malheureusement la délivrance du roi amena la délivrance du capitaine Jacques ; et le capitaine fut moins clément que son maître.

Le capitaine reprit en un jour toute sa vieille autorité ; il prit même la part du duc de Lennox, qui venait de mourir dans l'exil. Il fit oublier au roi son pardon solennel et absolu ; et un édit fut rendu, qui exigea des lords qu'ils vinssent demander leur pardon à genoux. Ils refusèrent tous le pardon à ce prix, et se réfugièrent en Angleterre. Ils refusèrent tous, excepté deux, le comte d'Angus et le comte de Gowrie. Ajoutons que cette soumission était une espèce de diplomatie. Quand les nobles en révolte contre les rois se trouvaient vaincus, ils demandaient pardon en attendant une occasion meilleure. Il ne paraît pas d'ailleurs qu'il s'attachât alors quelque défaveur à ces paroles à double tranchant. Quand Louis XI fit décapiter Jacques d'Armagnac, il lui avait déjà pardonné cinq fois.

Le comte de Gowrie se soumit donc, en attendant. Cette tête si fière se courba pour se relever plus haut. Le démon des luttes civiles, qui l'avait toujours possédé, n'était pas près de laisser dormir en paix son ame et son épée. Le capitaine Stuart, qui le connaissait, lui fit donner l'ordre du roi de sortir d'Écosse. Ce Coriolan banni regarda quelque temps, autour de son pays, à quel foyer il irait s'asseoir. Il présentait, lui et les autres lords, un singulier spectacle. Il n'y a pas six mois qu'ils gouveraient le royaume, et maintenant ils étaient tous proscrits et fugitifs. Ils n'avaient perdu néanmoins ni leurs fortunes, ni leurs vassaux, ni leur habileté, ni leur bravoure; mais ils avaient perdu le roi. Cette jeune tête blonde, que le morion du moindre des leurs aurait écrasée, se dressait à l'heure présente au-dessus de leurs têtes chenues; cette petite main qui n'aurait pas tenu droite et ferme la claymore du plus faible Écossais des montagnes, les poussait maintenant hors de leur patrie; ils étaient les mêmes qu'hier, et pourtant ils étaient vaincus, vaincus sans bataille. Il ne leur manquait qu'un enfant qu'on leur avait enlevé; mais cet enfant était pour eux la chevelure vierge pour Samson, ou les flèches d'Hercule pour Philoctète.

Le comte de Gowrie obéissait donc aux ordres du roi. Il était à Dundee, et il attendait qu'un vaisseau mît à la voile pour passer en Angleterre. Toutefois, il ne quittait l'Écosse que l'ame navrée. Il s'en allait vaincu. Il cherchait du regard s'il ne resterait pas encore quelque espérance debout, parmi ses espérances ruinées. Il retardait le moment de l'exil sans rien espérer de précis, mais il obéissait à cet instinct invincible qui fait que le patient tourne la tête du haut de l'échafaud, pour voir si tout est vraiment fini. Ses pressentimens étaient fondés, et la sagacité de cet homme indomptable avait flairé une rébellion. Il eut avis que les comtes d'Angus et de Marr, et le tuteur du jeune lord Glamis, devaient surprendre le château de Stirling. Dès-lors, il ne vit plus l'exil, il ne vit plus l'Angleterre, il ne vit plus le vaisseau à l'ancre; il vit ce que son ame n'avait cessé de contempler depuis sa naissance, une bonne révolte, une bonne guerre, la tête du capitaine Jacques présentée au roi dans le plat d'argent de Ruthven; et puis sans doute, mais vague et dans le lointain, ce qui survenait tou-

jours en définitive aux gentilshommes conspirateurs, quinze jours de gloriole, une prison ouverte ou un billot.

Il fut affreusement réveillé au milieu de ses rêves. Le colonel Stuart, capitaine de la garde du roi, vint à Dundee avec sa troupe, et fit le siége de la maison qu'il habitait, et le lord Petten Weym, chancelier d'Écosse, le somma de se rendre prisonnier du roi. Il paraît que le capitaine Jacques avait eu des soupçons; le souvenir du plat d'argent lui tenait au cœur. Le comte fit une longue résistance, mais il fallut céder. Il rendit son épée, et fut conduit au château d'Édimbourg. Le capitaine Jacques en était gouverneur. C'était pour le comte un sinistre augure. Il était bien rare en effet que le capitaine Jacques relâchât un prisonnier, surtout quand c'était un ennemi. C'était lui qui avait été chargé de la garde du comte de Morton, et qui l'avait conduit au supplice. C'était vers le milieu du mois de mars 1584 que le comte de Gowrie fut conduit à Édimbourg. Deux jours après, les comtes d'Angus et de Marr surprirent en effet le château de Stirling; mais l'arrestation du comte de Gowrie et l'arrivée de l'armée du roi rendirent ce coup de main inutile. Ils se réfugièrent en Angleterre. Le comte d'Angus fut seul surpris et arrêté.

Voilà donc le comte de Gowrie pris au piége. On le conduisit à Stirling au commencement d'avril, et on lui fit son procès. Dès ce moment, le reste de sa vie, qui fut court, appartint au juge ou au bourreau, ce qui était la même chose. La cour qui le jugea était composée de huit comtes et de huit lords. Avant la sentence, il usa, comme tous les gentilshommes jugés comme lui et pour les mêmes motifs que lui, pendant le XVe et le XVIe siècle, de tous les moyens dilatoires qui pouvaient le sauver. Comme son but n'avait pas été de mourir, mais de triompher, il ne songea à mourir que lorsqu'il ne put pas faire autrement, et alors il donna sa tête résolument, avec calme, sans bravade, comme s'il ne l'avait portée quarante ans sur ses épaules que pour la livrer ainsi. William Sanderson, dans sa chronique de Jacques VI et de Marie Stuart, transcrit la supplique qu'il adressa au roi avant sa condamnation. Elle est simple, froide, respectueuse; mais elle ne demande pas la vie. George Douglas, huitième comte d'Angus, fut décapité après lui. Sanderson rapporte que le comte de Gowrie s'était adonné ar-

demment à l'astrologie judiciaire ; il n'ajoute pas s'il avait lu sa mort dans le ciel.

Voilà, selon nous, le deuxième acte du grand drame de famille joué par trois générations de la maison de Ruthven, et dont la *conspiration de Gowrie*, proprement dite, dans le récit de laquelle nous allons entrer, n'est à nos yeux que le dénouement. Vue en elle-même, la conspiration de Gowrie n'offre pas de sens, et c'est ce qui fait que les historiens ont renoncé à l'expliquer : liée à l'entreprise du lord William et à celle du lord Patrick, elle constitue un grand fait moral, qui a passé inaperçu dans l'histoire du XVIe siècle, et que nous avons principalement pour but de faire remarquer en écrivant ceci.

III.

Le comte de Gowrie ayant été condamné pour crime de haute trahison, ses biens furent confisqués. Il laissait de lady Dorothée, sa femme, sept enfans : cinq garçons, James, John, Alexandre, André, William, Patrick ; deux filles, dont l'une fut mariée au duc de Lennox, fils d'Esme Stuart, et dont l'autre, lady Béatrix, devint fille d'honneur de la reine, femme de Jacques VI. La colère du roi dura deux ans. En 1586, il rendit aux enfans du comte leurs biens et leurs honneurs. James, l'aîné, succéda à son père, et se trouva ainsi quatrième lord de Ruthven, deuxième comte de Gowrie et prévôt de Perth. John obtint la permission de voyager sur le continent ; Alexandre devint chambellan à la cour du roi ; les autres, encore jeunes, restèrent à Ruthven-Castle ou à Gowrie-House.

Gowrie-House était une autre demeure seigneuriale que la famille de Ruthven possédait dans la petite ville de Perth, en Perthshire, à l'embouchure du Tay. Nous la mentionnons ainsi dès à présent, parce qu'elle est le théâtre où s'accomplira la scène la plus terrible de cette tragédie. Walter Scott raconte, dans la préface de *la Jolie fille de Perth*, que Gowrie-House était démolie depuis plusieurs années, à l'époque où il écrivait son roman et que la société des antiquaires de Perth avait eu soin d'en faire dresser, avant la démolition, un plan très détaillé, qui se trouve dans ses mémoires. Inutile de dire que

nous avons fait des longs et de vains efforts pour nous procurer le Mémoire des antiquaires de Perth. Il a été introuvable.

En 1588, James Ruthven, le deuxième comte, mourut à l'âge de quatorze ans. John, son frère, lui succéda et devint ainsi troisième comte. Alexandre prit dès-lors le titre de Maître de Ruthven, qualité qui désignait en Écosse les cadets des grandes familles. John était sur le continent, où il faisait ses études. Il y resta encore quelques années. Comme sa célébrité historique ne lui est venue qu'après sa mort, c'est à peine si l'on trouve dans les chroniques quelques traces de sa jeunesse. Il paraît néanmoins qu'il voyagea en France et en Italie, qu'il habita Paris quelque temps, et principalement qu'il étudia à l'université d'Orléans et à celle de Padoue. L'université d'Orléans était, au XVIe siècle, l'une des plus renommées de France, à cause de son école de droit, et par suite de la célèbre décrétale *super specula* d'Honorius III, explicative du concile de Tours de 1180, laquelle défendant l'enseignement du droit romain à l'université de Paris, faisait refluer à Orléans, ainsi qu'à Bourges, tous les étudians du nord de la France qui avaient appris le Décret au Collége de France et la théologie en Sorbonne. Comme c'était encore le temps où la science des hermétiques conservait une grande vogue, le comte de Gowrie, qui avait l'esprit très prompt et l'ame très inquiète et très avide, s'y adonna beaucoup, ainsi qu'à l'astrologie judiciaire. Nous avons vu que son infortuné père avait pareillement cultivé l'art de la divination par les astres. William Anderson, que nous avons déjà cité, dit, dans sa chronique imprimée à Londres en 1656, qu'il avait un manuscrit dans lequel on lisait que John de Ruthven, étant à Orléans, s'était tiré à lui-même cet horoscope : « Qu'un grand amour le ferait tomber en mélancolie ; qu'il posséderait un grand pouvoir et de grandes richesses, et qu'il périrait par l'épée. » C'est sans doute encore à la même époque qu'il faut rapporter la composition d'une amulette qu'on trouva plus tard cousue à ses vêtemens, et qui devait le préserver, tant qu'il ne la quitterait pas, de l'épée dont le menaçait l'horoscope. C'étaient des lettres tracées sans aucun ordre, sur du parchemin, et dont un certain arrangement faisait TETRAGRAMMATON, symbole puissant dans la cabbale, et le neuvième nom de Dieu, suivant saint Jérôme.

C'est à Padoue que nous retrouvons le jeune comte de Gowrie, après l'avoir quitté à Orléans. Ici, il cultivait autant son corps que son esprit, et il travaillait en gentilhomme, après avoir travaillé en étudiant. C'est même aux disputes introduites par le protestantisme qu'il faut attribuer la présence du jeune comte aux universités. La noblesse, qui était très éclairée, il est vrai, n'étudiait guère pourtant le droit ou la théologie, et se réservait pour la poésie et surtout pour l'histoire, qu'elle nous a écrite, à l'exclusion des roturiers, depuis le XII[e] siècle jusqu'au XVI[e]. Jonh de Gowrie se livrait principalement, à Padoue, à l'exercice des armes. Il y avait une salle particulière, tenue sans doute par quelque capitaine de bandes, vieux et éclopé, dans laquelle les jeunes gentilshommes apprenaient le maniement de l'épée et la manière de monter un cheval de bataille. Chaque élève y avait son coin séparé où il suspendait son armure et son vêtement d'exercice. La chronique d'Anderson, ou plutôt le manuscrit dont il parle, raconte que le lord de Ruthven avait pris pour armes, dans les exercices de cette salle de Padoue, une main tenant une épée dirigée vers une couronne. L'horoscope d'Orléans le préoccupait encore et le préoccupa toujours. Il fut constaté, au procès qui fut fait à sa mémoire, que, trois jours avant la catastrophe du 5 août 1600, l'archevêque de Saint-André l'étant allé voir, il le trouva lisant un livre intitulé : *De conjurationibus adversus principes.* Il regarda fixement l'archevêque, et lui dit : « L'histoire des conspirations prouve qu'elles ont toutes échoué, parce que celui qui en avait conçu la pensée l'avait communiquée à un trop grand nombre de complices. »

De Padoue, le comte de Gowrie alla à Paris, probablement en retournant en Écosse. Il s'y lia étroitement, dit Winwood en ses Mémoires, avec sir Henri Nevil, ambassadeur d'Élisabeth. Sir Henri le recommanda à la reine d'Angleterre, laquelle lui fit, à Londres l'accueil le plus gracieux. Elle avait accueilli pareillement le lord Patrick, son grand-père, après le meurtre de Rizzio. Ceci pouvait se passer vers 1595, et le comte de Gowrie avait vingt ans, car il n'est pas facile, dans le manque où nous sommes de renseignemens précis, de fixer toujours rigoureusement les époques et les années. Pendant les cinq années qui suivent, le comte vécut paisiblement, suivant son

rang, soit à la cour, soit à Ruthven-Castle, soit à Gowrie-House. Il ne s'était pas marié. Une étroite amitié l'unissait surtout à son frère Alexandre, auquel nous verrons qu'il avait confié ses longs projets d'enfance, et à son frère André, auquel il communiqua le penchant héréditaire des lords de Ruthven à l'étude des sciences occultes.

Les cinq années qui vont suivre n'ont laissé aucune trace dans l'histoire du comte de Gowrie. Il les passa dans le silence et dans la méditation du grand jour qu'il attendait. Ses courses et ses études sur le continent, l'élévation de son esprit et la noblesse facile de son caractère, lui avaient acquis une grande considération à la cour. Le roi et lui étaient souvent ensemble. Peut-être la fortune de ces deux hommes les faisait-elle s'expérimenter ainsi mutuellement par les pratiques de la vie familière, avant de les choquer l'un contre l'autre avec fracas; peut-être n'était-ce que le penchant commun qu'ils avaient pour les lettres et pour les autres études favorites de ce temps. Jacques cependant s'était marié; il était allé épouser à Upslo, en échappé de collége, le 20 août 1580, Anne, deuxième fille de Frédéric II, roi de Danemarck. Nous ne savons pas jusqu'à quel point il faut ajouter foi à une lettre de sir Henri Nevil à sir Ralph Winwood, et que celui-ci rapporte dans ses Mémoires; mais il y est question d'une liaison intime de la reine et d'Alexandre Ruthven. Une autre lettre de Nicholson, du 22 septembre 1602, affirme que le roi finit par avoir quelque soupçon de ces rapports secrets.

Que pouvaient vouloir les lords de Gowrie en se rapprochant ainsi du trône d'Écosse, l'un par la familiarité du roi, l'autre par les faveurs de la reine? Est-ce que l'horoscope d'Orléans leur avait fait voir de ce côté la grande fortune qu'il promettait au comte, ou si la couronne menacée d'une épée, qu'il avait prise pour armes à Padoue, était la couronne d'Angleterre, que la vieille Élisabeth allait bientôt laisser tomber de son front sexagénaire? On ne sait. Il est certain que les Gowrie étaient du sang royal, et à un degré assez rapproché pour pouvoir songer, sans folie, à la succession au trône. Toutefois, il n'est pas aisé aujourd'hui, par l'éloignement où nous nous trouvons de cette époque, et par le manque de documens précis sur toutes les familles en général qui se sont éteintes avant le

XVIIe siècle, de dire en quoi consistait cette parenté royale des lords de Ruthven. L'évêque Burnet, dans le premier chapitre de l'histoire de son temps, explique ainsi cette parenté. Marguerite, fille de Henri VIII, roi d'Angleterre, qui fut mariée à Jacques IV, roi d'Écosse, épousa en secondes noces le comte d'Angus. La désunion s'étant mise entre eux, elle produisit un contrat antérieur, fit casser son mariage en cour de Rome, et épousa en troisièmes noces *un certain* François Stewart, que Jacque V créa lord Méthuen. Ce lord Méthuen n'eut qu'une fille, qui épousa William, premier comte de Gowrie. D'après cette généalogie, il est évident que sir John, troisième comte de Gowrie, et Jacques VI, roi d'Écosse, descendant l'un et l'autre de Marguerite, fille de Henri VIII, le roi n'avait sur le gentilhomme que l'avantage de deux degrés pour hériter de la couronne d'Angleterre, après la mort de la reine Élisabeth. Mais cette généalogie est fausse, et l'évêque Burnet savait mal l'histoire de la reine Marguerite. Elle épousa en effet Jacques IV en 1502, James Douglas, sixième comte d'Angus, en 1514, et pour le *certain* François Stewart, qu'elle épousa en troisièmes noces, il se nommait Henri Stewart, comte de Méthuen. Marguerite l'épousa au mois de mars 1526, et elle mourut en 1541. De ce troisième mariage, il naquit un fils, et non pas une fille, et encore mourut-il en bas âge, de telle sorte que la postérité de la reine Marguerite, par son mariage avec le lord Méthuen, se trouva immédiatement éteinte, et ne put point parvenir jusqu'à la famille des lords de Ruthven. Il faut donc chercher d'un autre côté la parenté royale de sir John, troisième comte de Gowrie.

Robertson, sur l'autorité du *Peerage* de Grawford, le seul que nous n'ayons pas pu consulter parmi ceux de Debrett, de Lodges, de Kimber et de Collins, affirme, comme un fait positif et hors de doute, que la mère de John, deuxième comte de Gowrie, se nommait Dorothée, et était fille du lord Méthuen. Il ajoute que la mère de lady Dorothée se nommait Jeanne Stuart, qu'elle était la seconde femme du lord Méthuen, et était fille du comte d'Athol. Enfin, il conclut de là, et toujours d'une façon péremptoire, que le troisième comte de Gowrie était de sang royal.

Maintenant, nous nous trouvons avoir fait quelques pas; mais

néanmoins nous ne sommes pas encore arrivés. Il s'agit de savoir lequel des deux, du père ou de la mère de lady Dorothée, était de sang royal; si c'était le lord Méthuen, ou seulement Jeanne Stuart, fille du comte d'Athol. Nous savons déjà, et d'une manière positive, que le lord Méthuen, marié en premières noces avec la reine Marguerite, se nommait Henri Stewart. Or, Stewart ou Stuart, c'est la même chose. Ce mot, qui veut dire *intendant* ou *sénéchal*, demeura la qualification héréditaire de la dynastie royale qui remplaca la maison de Bailleul, dans la personne de Robert II, depuis qu'un ancêtre des rois de cette dynastie, Walter devint haut *stewart*, ou haut sénéchal d'Écosse, sous le règne de David Ier. Il est donc fort probable que Henri Stewart, comte de Méthuen, appartenait à la famille royale, fort nombreuse à cette époque. Il était de la maison des lords Avandale et des Stuart de Bath, et son petit-neveu, Jacques Stuart de Doune, reçut du roi Jacques VI la tutelle des deux filles du premier régent, Jacques Stuart, comte de Moray, ce qui n'aurait pas eu lieu si ce Stuart de Doune, et par conséquent le comte de Méthuen, son grand-oncle, n'avaient pas été de la famille du régent, c'est-à-dire de la famille royale. Cependant, comme ce ne sont là que de fortes présomptions, et non point des preuves formelles, il faut nous retourner vers la seconde femme du lord Méthuen, vers cette lady Jeanne Stuart, fille du comte d'Athol, et mère de lady Dorothée.

N'oublions pas qu'il s'agit maintenant de trouver comment les comtes d'Athol étaient parens des rois d'Écosse. Ici la difficulté, qui se trouve serrée de près, sera enfin tout-à-fait vaincue. Les comtes d'Athol pouvaient être du sang royal par les femmes ou par les hommes. Or, en tournant un peu la matière qui nous occupe, ce qui importe peu, pourvu que nous arrivions au but, nous trouvons qu'un comte de Sommerset, sir John Seymour, nom qui est une corruption de Saint-Maur, en Normandie, d'où cette famille est originaire, mort le 21 avril 1410, de son mariage avec une sœur de sir Edmund Holland, comte de Kent, laissa quatre fils et deux filles. L'aînée de ces filles, Jeanne, épousa le roi Jacques Ier. De ce mariage sortirent les souverains d'Écosse qui portèrent successivement le nom de Jacques, et par conséquent Jacques VI lui-même, par sa mère Marie Stuart, fille de Jacques V. Or, cette même Jeanne

Sommerset, après la mort de son mari Jacques Ier, assassiné le 20 février 1437, épousa en secondes noces Jacques Stuart, lord Lorne, un des ancêtres des comtes d'Athol, et en eut des enfans. Donc les descendans de Jacques Ier et ceux du lord Lorne étaient utérins; donc, enfin, la mère du troisième comte de Gowrie et le roi Jacques VI étaient parens par les femmes.

Reste en définitive la parenté des comtes d'Athol et des rois d'Écosse, du côté des hommes, laquelle n'est plus maintenant, comme on eût dit dans l'école, qu'un argument *ad exuberantiam*. Or, et à cause de cela même peut-être, il nous est arrivé précisément de trouver cette parenté, qui est décisive, quand nous n'en avions presque plus besoin, et lorsque nous nous étions donné assez de mal pour débrouiller toute cette généalogie; néanmoins, le travail étant fait, nous le laissons. Voici donc comment les comtes d'Athol et les rois d'Écosse étaient parens du côté des hommes. Un bisaïeul de ce roi Robert II qui commence la dynastie des Stuart, Alexandre, grand sénéchal d'Écosse, eut deux fils, James et John. James fut grand-père de Robert II, et sa postérité masculine finit à Jacques V, père de Marie Stuart. John eut quatre fils, 1° Alexandre, ancêtre des comtes d'Angus; 2° Alan, ancêtre des ducs de Lennox; 3° Walter, ancêtre des comtes de Galloway; 4° James, ancêtre des comtes d'Athol. Voilà enfin comment Jeanne Stuart, fille du comte d'Athol, mère de lady Dorothée Méthuen, et grand'mère du comte de Gowrie, était du sang royal d'Écosse. Ce n'est pas sans raison, ou dans l'unique but de dresser un arbre généalogique, que nous avons éclairci l'origine royale des lord de Ruthven; on verra par la suite de cette histoire qu'il était nécessaire d'établir cette parenté pour arriver à l'intelligence complète de la castastrophe à laquelle nous arrivons.

Il y avait seize ans que le lord William, premier comte de Gowrie, avait été décapité à Stirling; il y en avait vingt-cinq que le lord Patrick, revenu de l'exil, était mort à Ruthven-Castle; les deux aînés de la maison de Ruthven, John et Alexandre, remplis, à ce qu'il va paraître, d'une même pensée, d'une terrible pensée, crurent que le moment d'une grande chose était venu, et ils la tentèrent.

Le 5 août de l'année 1600, à six heures du matin, Alexandre, Maître de Ruthven, sortit de la petite ville de Perth et se dirigea

à l'est, vers le château de Falkland. Il était à cheval et suivi seulement de son frère André. De Perth à Falkland, il y a dix milles, Falkland était la demeure où les rois d'Écosse passaient habituellement l'été. C'était une résidence magnifique, ayant à sa gauche le loch Levin, à sa droite le loch Rossey; à l'ouest, une vallée charmante où vingt petites rivières viennent se jeter dans l'Edin; à l'est, les lomonds de Falkland, et derrière eux le Levin, qui va se jeter dans la mer après avoir traversé en diagonale tout le comté de Fife. Le château avait une enceinte demi-circulaire, armée de quatre tours, lesquelles, jointes aux cinq autres qui s'élevaient à l'est, de l'une à l'autre aile, faisaient de Falkland une espèce de Thèbes béotienne. Le parc était à l'ouest du château, ceint d'une muraille, ceinte elle-même des deux lits de la Maspy et de l'Edin. Le comté de Fife, où se trouve Falkland, était l'ancien domaine de ce comte Macduf, si célèbre dans la chronique écossaise par sa guerre contre Macbeth. Il y avait même encore, à l'époque ou nous reporte cette histoire, sur la limite occidentale du comté, et sur le chemin de Perth, une croix qu'on nommait la croix de Macduf, *Macduf's cross,* qui était un asile, comme Thésée en ouvrit un sur l'Acropolis d'Athènes, et Romulus sur le mont Aventin. Seulement, il n'y avait que les descendans de Macduf qui fussent protégés par la croix. Les membres de sa famille, jusqu'au neuvième degré, qui avaient pu se réfugier auprès d'elle, étaient dès ce moment inviolables, même après un parricide. Alexandre de Ruthven passa devant cette croix en allant à Falkland; et peut-être lui vint-il dans l'esprit une idée triste, le regret de n'être pas de la famille de Macduf.

Quand il arriva à Falkland, le roi était parti pour la chasse. Il se dirigea vers l'endroit où retentissaient comme une musique lointaine les cris de la meute, et il eut bientôt rencontré le roi. En ce moment, Jacques était seul, c'est-à-dire séparé de sa suite par quelque accident de la chasse. Alexandre l'aborda avec une familiarité pleine de respect, comme pouvait le faire un homme de son rang et de sa considération à la cour. D'après un court récit de cette entrevue, qui se trouve dans le journal de Pierre L'Estoile, il paraît que le Maître de Ruthven et le roi, qui étaient tous deux jeunes et qui étaient parens, commencèrent la conversation par la difficulté qu'il y a à ne pas s'en-

nuyer, quand on a des passions, des idées, des caprices de vingt ans, et que ce sont passions, idées, caprices, de roi et de gentilhomme. On disserta sur les moyens de dissiper cet ennui, et sur l'argent qu'il fallait pour employer ces moyens. Le roi trahit naïvement les secrets domestiques de sa bourse, et puis le lord mit pareillement à nu les misères de la sienne, une bourse de cadet. Toutefois, en achevant cette confidence, le lord reprit, en souriant d'un sourire de triomphe, que Dieu n'oubliait pas les siens, et qu'il avait eu le bonheur de s'être trouvé fort à son insu au nombre des élus de Dieu. Le roi ayant demandé le mot de cette énigme, le lord regarda autour de lui, et commença à voix basse un récit assez long, et qui les fit singulièrement se rapprocher l'un de l'autre.

Le Maître de Ruthven dit en somme que, la veille, 4 août, rôdant à l'aventure dans le parc de Gowrie-House, il avait aperçu tout d'un coup un homme qui se mit à fuir; que l'ayant poursuivi vivement et l'épée à la main, il l'avait enfin atteint et fait prisonnier. Cet homme portait un vase de terre, et ce vase de terre était plein d'or. L'ayant menacé de le tuer, s'il n'expliquait l'origine de ce trésor, l'homme avait répondu qu'il l'avait pris dans un lieu secret du parc, où il y avait encore d'autres vases pareils, et qu'il montrerait à Sa Seigneurie, puisque tel était son bon plaisir. Là-dessus, il avait conduit cet homme au château; il l'y avait fait entrer sans être vu de personne, et il l'avait enfermé seul dans une salle écartée et sans autre issue que la porte dont il avait la clef. Craignant que s'il communiquait cette merveilleuse trouvaille au comte son frère, celui ci ne gardât tout le trésor pour lui, comme ayant été trouvé dans un de ses domaines, il avait mieux aimé venir se mettre à la discrétion du roi, lequel en prendrait sa part comme suzerain de toutes les seigneuries de l'Écosse, et en laisserait une autre part, une part honnête, au sujet loyal et fidèle qui servait si à propos sa majesté. Il conclut en disant qu'il fallait que le roi vînt sur-le-champ à Gowrie-House, afin d'interroger l'homme et de s'emparer du trésor.

Le roi loua fort Dieu de cette découverte, et approuva de tout point la conduite du Maître de Ruthven. Discutant entre eux sur l'origine probable de ce trésor, Alexandre penchait à croire que c'était quelque dépôt datant peut-être des croisades; le roi,

que c'était quelque nouvelle machination des papistes, qui venaient encore troubler son royaume et lui susciter des rébellions. Un point sur lequel ils furent d'accord sans discussion, c'est qu'il fallait déterrer le trésor jusqu'au dernier vase, et se le partager en bons parens qu'on était. Alexandre voulait qu'on partît sur-le-champ ; le roi demanda qu'on attendît la fin de la chasse, pour ne point trop éveiller les soupçons. Alexandre voulait encore que le roi vînt seul avec lui; Jacques refusa. Enfin, la chasse finit. Le roi et le Maître de Ruthven prirent côte à côte le chemin de Perth, causant avec chaleur sur le nombre probable de vases qui étaient enfouis dans le parc de Gowrie-House, et suivis, à une petite distance, du duc de Lennox, fils d'Esme Stuart, de Thomas Erskine, comte de Marr, du lord Ramsay, du lord Herreis, d'André de Ruthven, et d'un petit nombre d'autres.

Le roi et sa suite arrivèrent à Perth à une heure après midi. A l'entrée de la ville, André Ruthven prit les devans pour aller annoncer au comte de Gowrie l'arrivée de sa majesté. Le comte était à table avec quelques gentilshommes de sa maison; il se leva comme surpris et charmé de cette nouvelle, et il alla recevoir le roi à la porte de sa maison. Le comte mit un genou en terre, en remerciant sa majesté de la visite qu'elle daignait faire à son sujet; et Jacques, pris sans doute de quelque vertige, ne vit pas qu'on le recevait à Gowrie-House, comme on l'avait reçu autrefois à Ruthven-Castle. Le roi ayant accepté à dîner, il se plaça au haut bout de la table, sous le dais seigneurial. Tout le monte resta debout et découvert pendant le dîner du roi. Le Maître de Ruthven se tenait à ses côtés; Jacques interrompait de temps en temps la verve de son appétit de chasseur, pour lui demander à voix basse quand est-ce donc qu'il verrait l'homme et son trésor ? Alexandre répondait qu'il fallait attendre la fin du repas de sa majesté, et que tous les gentilshommes eussent reçu congé de se mettre à table. A quelques instans de là Jacques n'eut plus faim; il se leva, et fit signe aux personnes de sa suite qu'elles eussent à commencer leur dîner. Le comte de Gowrie reprit sa place de maître et seigneur; les échansons, pages, écuyers et maîtres-queux se croisèrent en tous sens; et le roi dit à Alexandre de le mener à la dérobée voir le trésor.

Ils sortirent de la salle, faisant mine de causer. Une fois

sortis, le Maître précéda le roi, et ils se mirent à marcher en silence. Ils traversèrent la salle d'armes, où le roi aurait pu voir le poignard dont sir Patrick frappa Rizzio. Alexandre ouvrit une porte qui donnait sur un corridor; il y fit entrer le roi, ferma la porte à clef, prit la clef, et passa outre. Au bout du corridor, il ouvrit une seconde porte, fit passer le roi, ferma la porte à clef, prit la clef, et passa encorre; alors ils se trouvèrent dans une salle qui touchait le pied d'une tourelle; il y avait encore une porte, qu'Alexandre ouvrit et qu'il referma comme les deux autres, emportant toujours la clef avec lui; enfin, après avoir monté quelques marches, ils trouvèrent une quatrième porte qui fut ouverte et refermée. La salle où ils étaient parvenus cette fois était petite et avait un cabinet; il n'y avait qu'une petite fenêtre grillée, par où entrait le jour. C'est là que Jacques, qui commençait à devenir inquiet, demanda où était donc le trésor.

Alors Alexandre tira avec force une tapisserie; Jacques se trouva en face d'un homme armé de pied en cap, qui tenait une épée nue à la main, et Alexandre lui dit avec énergie : — Sire, mon trésor, c'est la vengeance ; vous allez mourir ! — Mourir ! s'écria le roi. — Oui; sire ; et vous pouvez remercier Dieu qu'il vous ait épargné ceci depuis seize ans. Vous avez fait mourir notre père à Stirling, il y a seize ans. Vous l'avez fait mourir traîtreusement, et après lui avoir pardonné; vous l'avez fait mourir, sans vouloir lire la requête qu'il vous adressa de sa prison ; vous l'avez fait mourir, sans lui accorder les quarante jours qu'il vous demandait, pour se justifier du crime de haute trahison; et c'est bien le moins que la justice arrive pour le gentilhomme, comme pour le roi. Vous avez le billot, sire, nous avons le poignard; vous verrez bien qu'au bout du compte, l'un vaut l'autre, D'ailleurs, ceci est pour la mort de mon père et pour l'exil de mon grand-père ; ceci est pour la lutte de nos races; ceci est pour le papisme; ceci est pour toutes les choses qui se sont aigries, depuis seize ans, dans le cœur de mon frère et dans le mien. Vous allez donc mourir, sire! C'est un arrêt que je prononce, et auquel il n'y a rien à faire qu'à obéir. Si vous avez levé les yeux sur l'écusson qui est au-dessus de la porte de ce château, vous y aurez lu la devise

héréditaire des nôtres, AU FAIT, DEED SHAW; or, sire, je vous jure que nous y sommes; le fait est que vous allez mourir!

Le roi, qui avait d'abord pâli, répondit, avec un grand calme, que la mort n'était pas une chose qu'on éludât et que puisqu'elle venait ainsi frapper à sa porte, il fallait bien lui ouvrir; mais, qu'à vrai dire, il ne voyait pas le calcul d'Alexandre en tout ceci, et qu'il y allait bien moins de son profit que de sa perte. Que sans doute il était bien facile de le tuer, lui, le roi, en l'état où Dieu l'avait mis, mais que lui mort, la royauté ne serait pas pour cela étendue raide avec son cadavre; qu'il avait laissé à Holyrood-House le jeune prince son fils, et que la Providence, qui avait la sauvegarde des royaumes, lui placerait sur le front la couronne toute sanglante, laquelle serait ainsi désormais deux fois vénérée du peuple, comme étant auréole du ciel et auréole de la terre, couronne de roi et couronne de martyr. Qu'il n'était pas aussi facile qu'il l'avait pensé de renverser une maison royale, et que tout marteau de sujet se brisait à la démolir. Que la vengeance, qu'il avait si patiemment nourrie pouvait s'appeler une passion bien aveugle, qui l'avait empêché de voir que la mort du roi chasserait sa famille du sol de l'Écosse, et ferait semer du sel sur les ruines de ses châteaux; que c'était surtout une passion bien monstrueuse, qui lui avait fait oublier qu'ils étaient parens, et considérer un parricide comme une offrande qui n'était pas indigne d'être offerte au souvenir des siens. Qu'il ne disait pas cela pour ne pas mourir, puisque sa poitrine était nue, mais pour le ramener à la raison et à la justice, dont il s'était écarté. Qu'étant toujours son roi, il lui ordonnait de lui ouvrir la porte; et qu'étant toujours son ami, il lui donnait son pardon.

Alexandre resta foudroyé sous le coup des paroles du roi; il n'avait pas trouvé de lui-même toutes ces raisons puissantes qui s'étaient dressées l'une après l'autre devant lui, et qui allaient faire éternellement de sa mémoire la mémoire d'un fou, au lieu de la mémoire d'un héros. Il demanda au roi sa parole de ne point faire de bruit, et qu'il allait consulter le comte son frère. Quand le comte le vit venir, il crut que le roi était mort; mais Alexandre s'étant approché, et lui ayant conté quelque chose de ce qui venait de se passer, le comte lui répondit qu'il voyait

bien qu'il avait eu peur, et qu'il allait y aller lui-même. A ces mots Alexandre revint promptement à la tour, sans rien dire. En entrant, il ôta sa jarretière et dit au roi : — Pardieu ! sire, il n'y a pas de remède ; il faut que vous mouriez. — En même temps il s'élança sur lui, comme pour lui serrer la gorge avec sa jarretière. Alors une lutte terrible et désespérée s'engagea. L'homme armé, que le roi était parvenu à gagner, se mit à crier *trahison! trahison! au secours!* par la petite fenêtre grillée ; et les gentilshommes du roi, qui le cherchaient en ce moment, ayant entendu ces cris, se précipitèrent vers le lieu d'où ils partaient. Le duc de Lennox et le comte de Marr étant montés par le grand escalier de la tour à la porte de la salle où était le roi, trouvèrent cette porte fermée, et se mirent à la frapper désespérément, mais en vain. Sir John Ramsay y étant parvenu par un petit escalier secret, donna deux coups de poignard à Alexandre Ruthven, le poussa vers la grande porte, qu'il ouvrit, et sur le seuil de laquelle le comte de Marr et sir Hugues Herreis achevèrent de le tuer. Tout d'un coup, le compte de Gowrie se présente, à la tête de sept hommes armés, et tenant une épée de chaque main. Les gentilshommes du roi le cachent dans le cabinet, se serrent devant la porte, et font face résolument au comte. Alors sir Ramsay s'élance d'un bond, frappe au cœur le comte de Gowrie, qui tombe mort sans pouvoir dire un mot. A cette chute ses serviteurs prennent la fuite, et le roi et ses gentilshommes tombent à genoux pour remercier Dieu.

Le bruit effroyable de cette bataille et la fuite des gens du comte avaient mis en émotion toute la ville de Perth. Les habitans accoururent en armes, et menacèrent de venger la mort des lords de Ruthven. Mais le roi harangua la populace d'une fenêtre, et admit les magistrats auprès de lui ; la Providence, qui avait parlé une première fois par sa bouche, parla une seconde, et dispersa ces grains de sable que le vent de la colère avait soulevés comme un tourbillon. Avant d'enlever les deux cadavres, on trouva dans les vêtemens du comte la fameuse amulette qu'il portait depuis Orléans ; le récit officiel qui fut dressé le lendemain de la catastrophe, porte que dès que les lettres mystérieuses eurent formé le mot TETRAGRAMMATON, le sang du comte commença de couler.

Ce jour-là, le 5 août 1600, la maison des comtes de Gowrie s'écroula pour jamais. Trois générations étaient vaincues par la fortune d'un homme. Le parlement d'Écosse fit le procès aux cadavres ; le nom de Gowrie fut aboli par arrêt. Les deux jeunes enfans, William et Patrick, moururent sans postérité. André passa en France, s'y maria, eut deux filles de son mariage, et consuma les débris de son patrimoine à la recherche de la pierre philosophale. L'illustre peintre Antoine Van-Dyck, qui était également passionné à la poursuite du grand œuvre, se prit d'amitié et d'admiration pour André de Ruthven, le dernier des Gowrie, et épousa sa fille aînée.

S'il y a encore aujourd'hui des descendans de Van-Dyck, ils ont des droits relatifs à la couronne d'Angleterre, et, par le mariage de la sœur du roi Charles II avec le duc d'Orléans, ils en ont aussi à la couronne de France.

IV.

Voilà cette conspiration de Gowrie, que tant d'historiens et de chroniqueurs ont racontée, en ajoutant qu'ils renonçaient à expliquer ce qu'elle a de mystérieux. Elle a été détaillée d'abord par le roi Jacques lui-même, qui en fit faire un récit le lendemain de l'événement; ensuite par George, comte de Cromartie, en 1715; Robertson, Laing et Walter Scott, et sans doute beaucoup d'autres, en ont longuement parlé, sans compter Pierre de l'Estoile, qui en a fait un récit dans son journal de Henri IV ; ajoutons qu'il y a deux romans de Maccauley, *Saint-Johnston* et *Logan de Restalrig*, qui sont construits l'un et l'autre avec la conspiration de Gowrie. Cependant, malgré tous ces récits, nul n'ose dire qu'il a trouvé le sens de cette tragique aventure. L'un dit qu'elle a eu pour cause l'amour d'Alexandre de Ruthven pour la reine, qu'un autre nie; celui-ci pense que le comte de Gowrie espérait avoir le trône d'Écosse après la mort du roi, et celui-là répond que Jacques avait déjà deux enfans à cette époque, et que d'ailleurs la duchesse de Lennox, lady Arabelle Stuart, était plus près de la couronne que lui; d'autres, et le nombre en est grand, refusent de croire à la conspiration, et disent que c'est un conte imaginé par le roi, pour couvrir l'assassinat des deux lords et la destruction de leur famille. Il est à remarquer

qu'on avait cette dernière opinion à Édimbourg, huit jours après le fait. Ainsi on vit le roi aux prises avec deux gentilshommes; on vit deux cadavres percés de poignards, traînés durant quatre mois devant deux cours de justice, et ce qu'en avaient laissé les vers attaché ignominieusement à un gibet; une antique maison tombée en ruines; une race mêlée de sang royal exterminée par le fer et par les lois; un nom illustre parmi les noms illustres de l'Écosse déclaré infâme, et, au bout de cette longue et douloureuse passion infligée à deux hommes vivans et morts, on se demanda, et l'on se demande encore, si c'était cruauté, si c'était justice, si c'était vengeance?

Pour nous, nous croyons à la réalité de la conspiration; seulement, nous trouvons qu'elle doit être unie au coup de main de Ruthven et à la mort de Rizzio, dont elle est la suite. Ainsi que nous l'avons dit, ce sont trois actes du même drame. Vue ainsi, la conspiration n'est autre chose que la fin d'une de ces luttes de noble à roi, continuée durant plusieurs générations, et dont il n'est pas rare de trouver des exemples dans l'histoire. Dans la famille des ducs de Norfolk, de la maison de Howard, à partir de sir Thomas, quatrième duc, et de l'année 1572, il arrive, pendant quatre ou cinq générations, que les ducs sont régulièrement et d'une manière alternative décapités et rétablis; on tue le père, on confisque ses biens, et l'on rétablit le fils; on tue le petit-fils, on confisque ses biens, et l'on rétablit 'arrière-petit-fils, et ainsi de suite. Le motif de ces rébellions renaissantes, ce sont la plupart du temps des sortes de caprices qu'on ne s'explique pas; mais il y a au-dessous une cause générale et permanente, que les historiens n'ont pas vue, et que nous avons cru important de signaler.

La conspiration de Gowrie éclata le 5 août de l'année 1600. Douze ans auparavant, le 23 décembre 1588, le duc de Guise était assassiné à Blois; et deux ans après, le 31 juillet 1602, Charles de Gontaut, maréchal, duc de Biron, était exécuté à la Bastille. L'Angleterre avait eu aussi à cette époque, et devait avoir plus tard ses holocaustes de têtes nobles; vingt-huit ans auparavant, le 5 juin 1572; la reine Élisabeth prenait celle du duc de Norfolk; un an après, en 1601, elle prenait encore celle du comte d'Essex. Si l'on veut donc se placer sur le dernier jour qui complète et couronne le XVIe siècle, et de là, comme du

sommet d'une montagne, regarder à peu près à cinquante années de distance, devant et derrière soi, on ne manquera pas d'apercevoir un grand mouvement parmi la noblesse d'Europe, mouvement solennel, vigoureux, désespéré, auquel la plupart obéissaient sans le comprendre, qui les attire, les saisit, les écrase, comme la meule lancée sur son axe attire, saisit et écrase le grain; sorte de fatalité mystérieuse dont ne se défiaient même pas le victimes, et qui leur ôtait la raison, pour les perdre, comme le Jupiter des anciens.

Cette agitation fiévreuse de la noblesse, à la fin du XVIe siècle, est l'un des plus beaux spectacles que présente l'histoire moderne. Ce qu'il a surtout de frappant et de singulier, c'est qu'il correspond à un événement immense et inoui, à savoir l'extinction presque subite des plus grandes races de l'Europe. Jamais encore, ni en bataille rangée, ni en croisade, ni contre les Anglais, ni contre les Grecs, ni contre les Turcs, il n'en avait tant péri, et de si illustres : en 1512, en la vicomté de Narbonne, et dans la personne de Gaston II, s'éteint une branche de la maison de Foix ; le 23 janvier 1516, au royaume d'Aragon, et dans la personne de Ferdinand V, s'éteint la maison d'Aragon ; le 11 avril 1525, en la duché d'Armagnac, et dans la personne de Charles II, duc d'Alençon, s'éteint la maison d'Armagnac ; le 3 août 1530, en la principauté d'Orange, et dans la personne de Philibert, s'éteint la maison de Châlons ; le 24 octobre 1535, en la duché de Milan, et dans la personne de François-Marie Sforza, s'éteint la maison de Milan ; en 1536, en la duché d'Urbin, et dans la personne de François-Marie II, s'éteint la maison d'Urbin ; en 1537, en la comté de Sancerre, et dans la personne de Jean V, s'éteint la maison aînée de Beuil ; le 25 mai 1555, au royaume de Navarre, et dans la personne de Henri II, s'éteint la ligne masculine de la maison d'Albret ; le 12 février 1559, dans le palatinat du Rhin, et dans la personne d'Othon-Henri, s'éteint la maison aînée des comtes palatins du Rhin ; le 6 septembre 1564, en la duché de Nevers, et dans la personne de Jacques, s'éteint la maison de Clèves ; en juin 1589, en la comté d'Auvergne, et dans la personne d'Anne, s'éteint la maison de la Tour ; le 2 août 1589, au royaume de France, et dans la personne de Henri III, s'éteint la maison de Valois ; le 26 août 1595,

au royaume de Portugal, et dans la personne d'Antoine, s'éteint la maison de Viseu ; le 27 octobre 1597, en la duché de Modène, et dans la personne d'Alphonse II, s'éteint la branche aînée de la maison d'Est ; le 5 janvier 1598, dans l'empire de Russie, et dans la personue de Féodor Ier. s'éteint la maison de Rurick ; le 3 avril 1603, au royaume d'Angleterre, et dans la personne d'Élisabeth, s'éteint la maison de Tudor : le 22 décembre 1612, en la duché de Mantoue, et dans la personne de François III, s'éteint la branche aînée de la maison de Gonzague ; et si l'on voulait pousser plus loin ce dénombrement de funérailles princières, le 1er novembre 1700, au royaume d'Espagne, et dans la personne de Charles II, s'éteint la maison d'Autriche.

La plupart de ces races, qu'on voit ainsi disparaître comme si elles avaient été solidaires l'une de l'autre, et qui jonchent tout le XVIe siècle de leurs débris, étaient des plus grandes, des plus vieilles, des plus illustres. Qui les pousse ? qui les frappe ? qui les anéantit ? A écouter ce que disent les naturalistes, il paraît certain que les familles des animaux et des hommes s'altèrent, s'atrophient et meurent, quand la génération se perpétue avec les mêmes espèces, et sans mélange de sang étranger ; peut-être le XVIe siècle était-il ce moment fatal, où le développement des causes physiologiques devait amener infailliblement l'affaiblissement et la mort des races nobles. D'un autre côté, l'encienne constitution militaire de l'Europe avait impérieusement exigé jusqu'alors la présence des gentilshommes sur les champs de bataille ; ils y avaient tous paru depuis l'invasion du Ve siècle, et chaque fois, bien peu s'en étaient retournés. Il n'y a ni tige d'homme, ni tige d'herbe, qui soit plus prompte à pousser que le faucheur à faucher. Le momont devait donc venir où les veines des nobles seraient tout-à fait dégonflées et vides, et où les combattans manqueraient pour le combat. Ce moment était-il venu au XVIe siècle ? A Rome, les gentilshommes commencèrent à manquer du temps de Marius ; la vieille louve en avait tant dévoré, en construisant son bouge sur les sept collines, qu'il n'en resta plus pour arrêter nos pères, ces géans qui descendaient des Alpes sur leurs chariots, et, pour la première fois, Marius enróla les esclaves. Enfin les puissantes maisons du moyen-

enròla les esclaves. Enfin les puissantes maisons du moyen-âge, par l'habitude lente et graduelle des affranchissemens, avaient lâché au dehors une multitude d'esclaves qui s'étaient groupés deçà et delà, en municipalités, en corporations, en confréries. Ces centres nouveaux d'activité sociale avaient-ils attiré, aspiré, absorbé la vie et la chaleur du corps aristocratique; et la noblesse s'était-elle épuisée à produire le peuple, comme le gland s'épuise à produire le chêne? Peut-être que ces trois causes, précipitant chacune de son côté, et selon des lois particulières, la noblesse européenne à sa perte, après avoir acquis toutes trois leur plus haut degré d'énergie, se réunirent-elles en faisceau et trouvèrent-elles leur point commun d'intersection au milieu du XVIe siècle; peut-être encore que d'autres puissances occultes, profondes, ignorées, et qui se dévoileront un jour, quand l'histoire sera sortie du fouillis et des décombres où elle trébuche, s'étaient-elles acharnées à la destruction de ces races malheureuses, et les suivaient-elles d'âge en âge, comme les corbeaux et les loups suivaient Mazeppa de désert en désert; et que si les hommes avaient eu d'autres regards au fond de leurs yeux, ils auraient aperçu la main implacable qui poussait ainsi tant de maisons l'une sur l'autre, avec un si terrible fracas.

Toutefois, quelle que fût d'ailleurs la raison intime et supérieure de ce phénomène, il se manifesta au dehors par une grande perturbation. Jamais, à aucune autre époque, les intrigues de succession et les querelles de famille à famille n'avaient été plus nombreuses et plus sanglantes. César Borgia s'abattait sur Ferrare, François Ier sur Milan, Philippe II sur Lisbonne, Jacques VI sur Londres, Henri IV sur Paris; l'Europe entière se trouvait ainsi émue et bouleversée; car lorsque les lions se courroucent, les forêts tremblent et les animaux gémissent. Les héritages des maisons souveraines tombaient, pleuvaient, se croisaient; c'était à ouvrir de grands yeux inquiets, et à se demander s'il n'y en aurait pas pour tout le monde. A tout hasard, ou peut-être dans l'attente de quelque gros empire, la maison de Guise faisait dresser sa glorieuse généalogie, et commandait aux hérauts d'armes une parenté bien nette avec Charlemagne; et puis, tous les capitaines, lassés de leurs luttes, bataillaient encore, contestaient et trahissaient pour se faire de

paisibles souverainetés ; le duc de Mercœur en voulait une à Rouen, le duc de Nemours la voulait à Lyon, le maréchal de Biron la voulait à Bresse. Hâtez-vous, ô derniers représentans de la noblesse d'autrefois! car derrière vous les bourgeois se groupent, les franchises s'étendent, le peuple va naître; lui aussi voudra se faire une souveraineté; et ce ne sera pas trop de tous vos royaumes pour son royaume, de tous vos sceptres pour son sceptre, et de tout l'or de vos couronnes ducales pour les fleurons de son bandeau royal.

Outre l'émotion que la chute des grandes races causait dans les pays, et la témérité factieuse qu'elle entretenait dans l'esprit des gentilshommes, elle avait un résultat net et saisissable, qu'il nous faut exposer. C'était l'agrandissement des royaumes et l'affermissement définitif des institutions. Les débris de la basse seigneurie profitaient à la haute; les moellons des châteaux servaient aux murs des palais. Nous ne finirions pas s'il fallait énumérer ce que les rois du XVIe siècle gagnent de provinces. Le roi d'Espagne gagne le Portugal; le roi d'Angleterre gagne l'Écosse; le roi de France gagne la Navarre. Et puis, outre ces petits royaumes, qui suffisaient autrefois à des monarques, ils gagnent des duchés, des comtés, des baronnies, des villes à foison. Une fois enrichis de ces territoires, de ces cités et de ces peuples, ils acquièrent un poids qu'ils n'avaient encore jamais eu jusqu'alors, et une sorte de force d'inertie qui les rend inébranlables. Allez dire maintenant à une ville de se soulever, le roi y envoie une armée; allez dire à un gentilhomme de se révolter, le roi y envoie le bourreau. Du reste, ni cette armée ni ce bourreau qui partent ne troublent et n'arrêtent les plaisirs de la cour : jusqu'au XVIe siècle, les rois s'étaient battus; à partir du XVIe siècle, ils danseront.

Or, la conspiration de Gowrie est un fait particulier de l'histoire d'Écosse, résumant ce fait général de l'histoire d'Europe. C'est la dernière lutte de la grande noblesse du moyen-âge contre la royauté. La maison de Ruthven emploie trois générations contre une seule génération de la maison de Stuart; chaque lord déploie à lui seul plus d'audace, plus de persévérance, plus de présence d'esprit que le prince; cependant c'est le prince qui triomphe, et c'est la maison de Ruthven qui s'écroule. Le petit roi tue le grand gentilhomme. Ainsi Élisabeth

avait tué le comte d'Essex; ainsi Henri III tua le duc de Guise. Les temps étaient venus.

C'est ce que la noblesse ne comprenait pas. Elle se croyait toujours au XVIe siècle. Il semblait à ces seigneurs qu'étant aussi anciens que les rois, et ayant une même origine, ils devaient toujours avoir même puissance et même destinée. Quand le roi d'Écosse faisait décapiter à Stirling le septième comte d'Angus, Archibald Douglas se disait que les siens épousaient pourtant les veuves des rois d'Écosse; quand le roi de France faisait décapiter à Toulouse le duc de Montmorency, le connétable se disait que les siens épousaient pourtant les veuves des rois de France. Ils ne s'expliquaient pas que le temps eût changé à tel point la situation réciproque de la royauté et de la noblesse, que la royauté tendît l'épée, et que la noblesse tendît le cou. Il y avait pour eux quelque chose de monstrueux, de violent, d'intolérable, dans ce renversement inouï de faits et d'idées, et c'est ce qui les faisait s'irriter, s'emporter, se révolter. Révoltes sérieuses, révoltes de bonne foi, révoltes héréditaires.

De son côté, la royauté se sentait une puissance inconnue. Ses eaux avaient monté subitement, accrues par les mille ravins de la noblesse féodale qui étaient venus se dégorger en elle; et elles couvraient à cette heure tout clocher, tout beffroi, tout donjon, les trois sommets du christianisme, de la commune et de l'aristocratie. Ce n'était plus la royauté d'autrefois, la royauté bottée, armée, morionnée; c'était la royauté diplomatique, la royauté à ambassadeurs, à parlemens, à finances; la royauté des temps modernes. Les rois du XVIe siècle sont les derniers qui se servent de l'épée, du poignard ou du poison contre les nobles, c'est-à-dire qui les traitent comme leurs ennemis personnels et d'égal à égal. A partir de là, ils les font juger comme des sujets ordinaires.

Jacquès VI nous semble même le plus singulier de ces rois du moyen-âge, qui vivaient la cuirasse au dos. Par ses aventures, il appartient aux rois batailleurs; par son bonheur, aux rois diplomatiques. Il fut fait cinq fois prisonnier par ses gentilshommes, et il s'échappa cinq fois. Son père fut assassiné par des nobles, soit que ce fût David Rizzio, soit que ce fût Henri Darnley. La reine sa mère fut décapitée par ordre d'une

autre reine, Élisabeth; le roi son fils fut décapité par ordre d'un autre roi, Cromwell; on peut dire que si le bourreau le manqua, c'est qu'il lui porta son coup trop haut ou trop bas. Si nous avions été le sculpteur chargé de le coucher à Westminster sur sa table de marbre, au lieu de ces lévriers et de ces lions qui soutiennent et qui gardent les statues des rois morts, nous lui aurions donné pour oreiller, le billot de sa mère; pour tabouret, le billot de son fils; image d'un roi qui ne peut pas s'étendre de tout son long dans l'histoire, sans toucher de la tête et des pieds à des échafauds.

A. Granier de Cassagnac.

PARIS AU BORD DE L'EAU.

DU PONT DE BERCY AU PONT-NEUF.

La Seine a une source obscure ; elle naît dans un village de la Bourgogne dont le nom est ignoré ; elle sort d'un trou et passait autrefois tout entière dans la cuisine d'un couvent. Ainsi avant de parvenir à sa haute fortune, cette royale rivière a commencé par être laveuse d'écuelles comme l'impératrice Catherine.

Après avoir traversé en mince équipage la Bourgogne et la Champagne, voici qu'en passant à Montereau, la Seine fait connaissance avec l'Yonne, qui expire entre ses bras en lui léguant toutes ses eaux. Grace à cet héritage, la Seine peut se permettre de faire quelque figure ; cependant, ce n'est que vers Nogent qu'elle prend ses lettres de noblesse en devenant navigable. Arrivée au pont de Charenton, elle entre en collaboration avec la Marne, qui lui verse tous ses fonds, afin qu'elle puisse dignement se présenter dans la capitale, y mener un train convenable, et faire toutes les dépenses exigées par les fonctions qui lui sont dévolues.

A son entrée à Paris, la rivière est reçue par les marchands de vin de Bercy ; des milliers de tonneaux saluent le fleuve bourguignon, qui s'y connaît et qui met un peu du sien dans le nectar que fabriquent les Bacchus de la Rapée. La Seine, au début de sa course dans la capitale, est large, profonde, puis-

sante. Paris, de son côté, l'accueille dignement et la fait épouser tout d'abord par son plus beau pont, le pont d'Austerlitz. D'un côté de ce pont, une belle avenue conduit à la place de la Bastille, de l'autre s'ouvre le Jardin des Plantes.

Il n'y a pas à Paris un établissement plus mal nommé que le Jardin des Plantes. Rien de plus incomplet, de plus faux que ce nom. Ce que l'on trouve le moins au Jardin des Plantes, ce sont des plantes; vous y trouvez bien quelques serres chaudes où des tuyaux de poële dispensent aux fleurs étrangères et délicates les bienfaits d'un climat artificiel; vous y trouvez aussi en plein air des parterres où chaque fleur est étiquetée, où une tige de fer se dresse pédantesquement à côté de chaque tige végétale, où chaque brin d'herbe est décoré d'une enseigne de ferblanc portant son nom et ses qualités écrits en latin d'apothicaire; voilà pour les plantes. Mais ce qu'il y a de remarquable surtout au Jardin des Plantes, ce sont les animaux qu'il renferme; les lions, les tigres, les panthères, qui rugissent dans leurs loges; les oiseaux de toute couleur et de tout ramage, qui perchent dans leurs vastes volières; les gazelles, les vaches et les moutons exotiques qui paissent dans des vallées de dix pieds carrés et sur des collines d'une coudée de haut; l'éléphant et la girafe à qui les soldats, les bonnes d'enfant et les rentiers prodiguent le pain d'épice et les gâteaux de Nanterre. Ce que les curieux et les savans y recherchent surtout, ce sont les riches galeries où sont étalées d'admirables collections de minéraux, des squelettes, des monstres, toutes les merveilles de la nature, ses bizarreries, ses chefs-d'œuvre, ses mystères pris sur le fait. Ces galeries sont si importantes qu'on les agrandit aujourd'hui aux dépens du jardin, si bien qu'il n'y aura bientôt de plus place pour les plantes, et que la nature végétale sera obligée de se réfugier dans les herbiers.

Après s'être saignée pour alimenter le canal Saint-Martin, la Seine se partage en deux bras pour former l'île Louviers qui élève dans les airs ses pyramides de bois à brûler; puis elle se partage encore une fois pour former l'île Saint-Louis. Rien n'est plus étranger à Paris que l'île Saint-Louis; rien n'est plus paisible, plus province, que cette île où l'on ne retrouve en aucune façon la vie et les mœurs du continent parisien. Les mœurs de l'hermine et du mortier se sont conservées pures et

intactes dans cette vallée parlementaire; elle respire un grave parfum de vieille magistrature ; on y dîne encore à midi et on y soupe ; on y porte la poudre, les souliers à boucles et les robes à ramages ; on y joue au reversis de deux heures de l'après-dîner à cinq, et l'on y triche au jeu selon l'ancienne coutume du palais. En vain Paris a-t-il jeté quatre ponts à l'île Saint-Louis ; elle a résisté à ces avances, elle est restée isolée. Le silence de ses rues n'est que bien rarement troublé par le roulement importun des voitures ; à peine dans ces voies désertes rencontre-t-on à la pointe du jour quelques passans en grande tenue : ce sont des plaideurs ; on sait que pour ces gens-là les juges sont visibles tous les matins jusqu'à six heures en été et jusqu'à sept en hiver. Aussi est-ce un véritable paradis que l'île Saint-Louis. A toutes les fenêtres chantent des chardonnerets et grimpent des capucines et des gobéas. C'est une île de candeur, de silence et d'étude où rien n'arrive de notre bruit et de nos déréglemens ; où l'on ne connaît ni notre littérature, ni nos passions. Quelquefois seulement les magistrats qui l'habitent, viennent tout pâles de l'audience, lui raconter les terribles aventures qui se dénouent à la cour d'assises, ces rapts et ces meurtres que les avocats généraux aussi bien que les académiciens de l'empire attribuent au drame moderne et au roman contemporain. Le récit de ces atrocités arrive dans l'île Saint Louis comme les fabuleuses nouvelles d'un autre monde et d'une autre époque ; l'innocence et les vertus de ce bienheureux quartier n'en reçoivent aucune atteinte ; la morale y est toujours florissante, et jamais, des quais de Béthune et d'Anjou, qui festonnent cette île calme et sereine, le désespoir n'a plongé dans la Seine, jusque-là vierge de suicides.

L'île Saint-Louis renferme de vastes hôtels, autrefois splendides, aujourd'hui déserts ou dégradés. A la pointe de l'île, on remarque d'abord l'hôtel Lambert, « la première porte cochère en face de soi quand on arrive d'Auxerre par le coche, » dit Mme de Créquy. C'est l'ancien hôtel de Mesmes, qui, plus trad, en changeant de propriétaire, prit le nom d'hôtel Lambert. La magnificence de ce logis a épuisé jadis l'admiration de Paris, aujourd'hui c'est à peine s'il est visité par quelques curieux égarés. Il sert d'entrepôt à l'entreprise des lits militaires. Un concierge oisif vous montrera ses splendeurs en ruine. Un esca-

lier vénitien, d'abord, qui fut jadis peint en camaïeu par de Witte, et que les maçonneries ont masqué d'un plâtre vulgaire. Vous montez : voici une galerie peinte par Lebrun; elle est coupée par un échafaudage où sont amoncelés des matelas. Tant pis pour les panneaux; le plafond seul est épargné; il représente les travaux d'Hercule. Parmi plusieurs pièces où les peintures et l'or sont prodigués, on remarque un salon et une chambre à coucher peints par Lesueur, tout cela outragé par des entassemens de paillasses, de traversins et autres ingrédiens de la literie militaire. On pourrait encore, en dépeçant l'hôtel Lambert, en retirer de bons morceaux; mais on n'y songe guère. Pendant que vous examinez avec admiration et respect ces reliques des arts et de l'élégance d'autrefois, le concierge cicérone vous dira que cet hôtel Lambert a appartenu à M. de Montalivet, et qu'après la bataille de Waterloo, Napoléon y a passé deux jours incognito. Tel est le dernier paragraphe de la légende du vieil hôtel de Mesmes.

L'hôtel Bretonvilliers touche à l'hôtel Lambert. M. Le Ragois de Bretonvilliers, en le faisant bâtir, fit construire en même temps pour sa commodité le quai de la pointe de l'île Saint-Louis, qui lui coûta huit cent mille livres. Les peintures de Lebrun, de Lesueur et de Mignard, abondaient dans cette riche demeure, qui, au commencement du siècle dernier, logea les bureaux de MM. les fermiers généraux, et qui est aujourd'hui encore plus déchue que l'hôtel Lambert.

L'île Saint-Louis fut informée de la révolution de juillet par un biscayen, qui destiné à l'Hôtel-de-Ville, dévia de son chemin, et vint se planter en face du pont de la Cité, à l'angle de la rue Saint-Louis. On l'a laissé dans le trou qu'il s'est fait, et on a écrit au-dessous : 28 *juillet* 1830. Vers la pointe de l'île, contre le quai de Béthune, la rivière commence par être habitée. Là se trouve l'école de natation de Petit, dont les anciens élèves de Sainte-Barbe et de Henri IV conservent le souvenir.

Passons maintenant à la troisième île que forme la Seine, l'île de la Cité. La Cité était autrefois tout Paris; elle en a conservé toutes les misères. La richesse et l'industrie se sont détachées de ce quartier et ont passé les ponts pour se répandre et se produire partout; mais les plaies sont restées là. Notre-Dame est la seule splendeur que la Cité ait conservée. Autour de la vieille

métropole tout est deuil et désolation ; au pied de ces tours s'étend un terrain aride et ravagé, semé de pierres et de décombres : c'est la place où fut l'archevêché. Le colère du peuple a passé par là, plus terrible que la colère céleste. La peuple a dans ses fureurs le génie de la destruction ; il détruit avec une célérité, une vigueur et une adresse qui n'appartiennent qu'à lui ; et cela, sans se servir de fer ni de leviers ; de ses mains nues il pousse et renverse les murailles les plus solides, avec ses ongles il arrache les pierres les plus durement scellées, puis de ses pieds il écrase les pierres tombées, de sorte que quand il a passé il ne reste plus que poussière. C'est un jour dont Paris conservera éternellement la mémoire, ce jour de carnaval où le peuple en habit de mascarade, et le choléra dans le ventre, se rua vers l'archevêché pour le détruire. Jamais les rivages de la Seine n'avaient vu un spectacle à la fois si terrible et si bouffon. Une horde en habits de cosaques, de turcs, de sauvages envahit le sainte demeure du prélat, avec des cris de fureur et de joie, des gestes menaçans et grotesques ; cette horde paraît sur les toits, et les toits disparaissent ; puis, peu à peu l'édifice s'anéantit de la cime à la base, comme s'il descendait sous terre. Le peuple ne vole pas, mais il jette tout par les fenêtres dans la rivière ; la Seine charrie des étoles dorées, des surplis de dentelle, la crosse et la mître de l'archevêque et tous les livres sacrés et profanes de la bibliothèque. Vers le pont Saint-Michel, une ligne de canots s'était formée aussitôt pour arrêter au passage toutes ces dépouilles de l'église, et le lendemain les bouquinistes des quais achetaient à bon compte de précieux et humides volumes, *ex libris archiepiscopi.*

Avec ce théâtre de dévastation, la Cité possède l'Hôtel-Dieu, le Palais de Justice, la Conciergerie, la Préfecture de Police et la Morgue. Toutes les misères de la vie et de la mort humaines sont là ; tous les vices, tous les crimes, toutes les hontes et toutes les souffrances de l'humanité sont renfermées dans ces cinq demeures.

L'Hôtel-Dieu ouvre sur le bras méridional de la Seine ses fenêtres où apparaît parfois un visage jaune et plombé ; un pont de bois, fermé et couvert, passe sur ce bras étroit et conduit des salles de l'Hôtel-Dieu aux dépendances de l'hospice, qui sont situées de l'autre côté de la rivière. Ce pont ressemble à une

bière. Le pont des Soupirs à Venise n'est pas si mystérieux et n'a jamais entendu autant de gémissemens que celui-là.

Le palais de Justice est sur l'autre bras de la Seine. C'est encore là un hôpital, l'hôpital des fortunes blessées et des maladies morales qui affligent l'humanité. Pour chirurgiens, vous trouvez là les gens de loi, avoués et autres, qui saignent et amputent les fortunes; pour médecins, les gens du roi et les juges qui purgent la société. Rien de triste et de sombre comme le Palais de Justice, avec ses noirs habitans et ses sombres galeries garnies de libraires et de marchands de pantoufles. Les curieux y vont visiter l'escalier de la Sainte-Chapelle, la salle des Pas-Perdus et une galerie fraîchement ajustée en gothique, et qui ne le cède en rien aux décorations de l'Ambigu-Comique. La prison de la Conciergerie tient au Palais de Justice. Sur le quai, à l'extrémité du palais, s'élève la tour de l'horloge, où les bourgeois désœuvrés viennent chaque jour interroger le thermomètre de l'ingénieur Chevalier pour prendre le mot d'ordre de la température et savoir s'ils doivent suer ou grelotter.

Le quai aux Fleurs avoisine le Palais de Justice, qui a trouvé le moyen de souiller cette poésie, dont ses environs sont ornés et parfumés. La justice exécutive a soin de choisir les jours où le marché aux fleurs a lieu pour exposer et flétrir les condamnés, afin qu'un public plus nombreux se presse autour de l'échafaud où les patiens passent une heure au carcan et sont marqués au fer chaud. Lorsque cette exécution a lieu, l'odeur de la chair grillée vient se mêler agréablement à la senteur des lilas, des roses et des orangers.

Non loin de l'Hôtel-Dieu, et sur la rive de la Cité, opposée au quai aux Fleurs, une maison élégante et neuve, isolée et riante, s'asseoit au bord de la rivière et y baigne ses pieds. Cette charmante maison, c'est la Morgue, restaurée, récrépie et remise à neuf. On a blanchi ses murs, on a refait sa corniche, on a donné à son toit de la grace et de la légèreté. Il n'est pas un philosophe épicurien qui ne s'estimât heureux d'avoir pour retraite cette délicieuse habitation au bord de l'eau. Au dehors, c'est une maison gracieuse, mais au dedans, c'est la Morgue, un étal pour les cadavres. Cependant l'intérieur de l'édifice a été restauré aussi. Une belle cloison vitrée sépare la salle des morts de la salle des vivans qui viennent

visiter les morts ; on a disposé pour chaque cadavre un lit en marbre noir, où il est couché nu, un morceau de cuir sur le ventre, et ses habits pendus au-dessus de sa tête. Comme tous les théâtres du monde, la Morgue est quelquefois insignifiante, et quelquefois aussi elle offre d'intéressans spectacles. Un de ces jours derniers, il s'y est passé une scène curieuse. La foule se pressait à la porte, et faisait queue pour entrer. Dans la salle mortuaire, il y avait trois cadavres, ce qui n'est pas rare par le suicide qui court. Le premier de ces cadavres était celui d'un ouvrier que la misère sans doute avait jeté à l'eau. Sa défroque se composait de quelques haillons. A côté de lui gisait une femme jeune et belle, le sein ensanglanté et l'épaule percée d'une balle. Les journaux nous ont appris l'histoire de cette femme. Elle s'était introduite pour voler dans une maison de la rue Saint-Jacques, et dans la chambre d'un homme qui, ayant été déja volé le mois précédent, avait disposé dans sa commode un pistolet qui devait faire feu sur celui qui toucherait au tiroir où était renfermé son argent. Le troisième cadavre, enfin, était celui d'un jeune homme de dix-huit ans, noyé, et horriblement défiguré par la mort. Les bonnes femmes, le voyant jeune et blanc s'apitoyaient, lorsqu'arrive un petit vieillard, mélancolique et poudré, qui fend la foule, regarde à travers la vitre et s'écrie : — « C'est mon neveu ! » La foule l'entoure en disant : Ce pauvre oncle ! Le vieillard essuyait une larme au bord de sa paupière, lorsqu'un autre personnage, également mélancolique, mais sans poudre, entre, et après avoir contemplé le cadavre, s'écrie aussi : C'est mon neveu ! et il montre au premier oncle une lettre dans laquelle son neveu lui dit : Je vais me noyer. Une discussion s'élève ; enfin, le premier oncle cède au dernier venu, qui fait enlever le corps, commande un enterrement de seconde classe, et fait très convenablement inhumer le neveu au Père Lachaise. Comme il revenait tristement du cimetière après la cérémonie funèbre, il est mandé chez le préfet de police qui lui présente son neveu très vivant, et que l'on avait arrêté au moment où il se disposait à un suicide. Retrouver un neveu qui vous saute au cou un quart d'heure après qu'on l'a fait enterrer, je vous laisse à penser quelle fut l'émotion de l'oncle ? Heureusement c'était un esprit fort, il comprit tout de suite l'aventure. Il y a procès maintenant pour le prix des funérailles

que l'oncle abusé veut se faire rembourser. C'est bien assez de payer les dettes de son propre neveu sans payer encore l'enterrement du neveu des autres.

Nommer la préfecture de police, c'est signaler la plus triste tutelle que la société soit obligée de subir. Passons et remontons la Seine, en changeant de bras, jusqu'au quai de la Grève, où s'arrêtent les bateaux à vapeur qui viennent de Melun et autres lieux. Jadis il n'y avait d'autre diligence nautique, arrivant à Paris, que le coche d'Auxerre, qui s'arrêtait et s'arrête encore près du Jardin des Plantes, en face de l'entrepôt des vins. Au lieu de cette lourde et lente patache, de légers navires, poussés par la vapeur, glissent rapidement sur la Seine, emportant de nombreux passagers. Au bout du quai, la place de Grève.

Parmi les places rues et carrefours de Paris, la place de Grève tient le rang que le bourreau occupe parmi les citoyens. Ce nom de place de Grève apporte à l'imagination l'idée de tous les crimes et de tous les supplices. Champ de bataille à la révolution de 1830, et toute trempée d'un sang noble et pur, la Grève a été affranchie de la servitude que la justice lui avait imposée. Elle ne s'appelle plus aujourd'hui que la place de l'Hôtel-de-Ville. Le feu de 29 juillet l'a purifiée; le sang des combattans glorieux a scellé ses pavés que le bourreau ne soulève plus pour y planter son échafaud. Mais le souvenir est resté et restera: autour de cette place se dérouleront toujours ses longues annales de supplices et d'exécutions. C'est là que Cartouche et le comte de Horn ont été brûlés, que Damiens a été écartelé, que la marquise de Brinvilliers a été brûlée, qu'est tombée la tête de Papavoine. Avant les martyrs de 1830, de nobles victimes déjà avaient rougi de leur sang les pavés de la Grève, depuis Lally jusqu'aux quatre sergens de la Rochelle. Le peuple ne peut oublier tous ces drames, dont la Grève a vu le dénouement, et long-temps, il montrera la place au bord de l'eau où le bourreau dressait son établi, et où aujourd'hui stationnent de paisibles fiacres.

Après la place de Grève vient la place du Châtelet, où la justice exécute les meubles des citoyens. Le priseur règne là comme le bourreau régnait un peu plus haut, et le contribuable en retard, qu'une sentence a mis sur le carreau, voit vendre son lit et sa chaise au profit du fisc, en face d'une colonne triom-

phale et d'un restaurant immortalisé par un calembour sur la tête de veau.

De l'Hôtel-de-Ville au Pont-Neuf, les quais les plus étroits et les plus scabreux sont devenus les plus larges et les plus beaux de Paris. Ces quais, qui se nomme Pelletier, de Gêvres et de la Mégisserie, ont été fort agréablement plantés d'arbres qui ombrageront nos neveux. Nous vivons sous un préfet ami de la verdure, qui protége les vieux arbres et en plante de jeunes. C'est fort heureux, car au train qu'on avait pris, le printemps n'aurait plus eu bientôt une seule feuille à faire pousser dans Paris. Les jardins s'en allaieut sous les moellons, les boulevards périssaient, et en attendant qu'il supprimât les arbres des Tuileries et du Luxembourg, le génie de la construction, pratiquant cette maxime de Robespierre : il faut détruire pour fonder, s'en prenait déjà aux Champs-Élysées, dont les ombrages sont attaqués tous les jours par des salles de concert, des guinguettes, des cirques olympiques, et deux villes, la cité Beaujon et la cité de François I[er], auxquelles il ne manque encore que des habitans.

Paul Vermond.

LETTRE INÉDITE

DE LOUIS LAMBERT (1).

Paris, septembre-novembre 1819.

Cher oncle, je vais bientôt quitter ce pays où je ne saurais vivre. Je n'y vois aucun homme aimer ce que j'aime, s'occuper de ce qui m'occupe, s'étonner de ce qui m'étonne. Forcé de me replier sur moi-même, je me creuse et souffre. La longue et patiente étude que je viens de faire de cette société donne des conclusions tristes où le doute domine. Ici le point de départ en tout est l'argent; il faut de l'argent, même pour se passer d'argent; mais quoique ce métal soit nécessaire à qui veut penser tranquillement, je ne me sens pas le courage d'en faire l'unique mobile de mes pensées. Pour amasser une fortune, il faut choisir un état; en un mot, acheter par quelque privilége de position ou d'achalandage, par un privilége légal ou fort habilement créé, le droit de prendre chaque jour, dans la bourse d'autrui, une somme assez mince qui chaque année produit un

(1) Cette lettre inédite de Louis Lambert fait partie d'une nouvelle édition des *Études philosophiques* de M. de Balzac, qui doit paraître. L'auteur a revu avec le plus grand soin chacune des parties de cette œuvre, et plusieurs ont été entièrement refondues. Cette édition satisfera également les amis et les critiques du talent si souple de M. de Balzac. Nous saisissons cette occasion pour rappeler à nos lecteurs que la fin de *Séraphita*, actuellement sous presse, sera publiée prochainement dans la *Revue*.

(*N. du D.*)

petit capital, lequel par dix années donne à peine quatre ou cinq mille francs de rente, quand un homme se conduit honnêtement. En quinze ou seize ans, après son apprentissage, l'avoué, le notaire, le marchand, tous les travailleurs patentés ont gagné du pain pour leurs vieux jours. Je ne me suis senti propre à rien en ce genre. Je préfère la pensée à l'action, une idée à une affaire, la contemplation au mouvement. Je manque essentiellement de la constante attention nécessaire à qui veut faire fortune. Toute entreprise mercantile, toute obligation de demander de l'argent à autrui, me conduirait à mal, et je serais bientôt ruiné. Si je n'ai rien, au moins ne dois-je rien en ce moment. Il faut matériellement peu à celui qui vit pour accomplir de grandes choses dans l'ordre moral; mais quoique vingt sous par jour puissent me suffire, je ne possède pas la rente de cette oisiveté travailleuse. Si je veux méditer, le besoin me chasse hors du sanctuaire où se meut ma pensée. Que vais-je devenir? La misère ne m'effraie pas. Si l'on n'emprisonnait, si l'on ne flétrissait, si l'on ne méprisait point les mendians, je mendierais pour pouvoir résoudre à mon aise les problèmes dont je suis occupé. Mais cette sublime résignation, qui ne considère plus le corps et rend la pensée souveraine, ne servirait à rien; il faut encore de l'argent pour se livrer à certaines expériences; sans cela j'eusse accepté l'indigence apparente d'un penseur qui possède la terre et le ciel. Pour être grand dans la misère, il suffit de ne jamais s'avilir. Or, l'homme qui combat et souffre en marchant vers un noble but, présente certes un beau spectacle. Mais ici, qui se sent la force de lutter? On escalade des rochers, on ne peut pas toujours piétiner dans la boue. Ici tout décourage le vol en droite ligne d'un esprit qui tend à l'avenir. Je ne me craindrais pas dans une grotte au désert, et je me crains ici : au désert, je serais avec moi-même sans distraction; ici, l'homme éprouve une foule de besoins qui le rapetissent. Qand vous êtes sorti rêveur, préoccupé, la voix du pauvre vous rappelle au milieu de ce monde de faim et de soif en vous demandant l'aumône. Il faut de l'argent pour se promener! Les organes sont incessamment fatigués par des riens et ne se reposent jamais. La nerveuse disposition du poète est ici sans cesse ébranlée, et ce qui doit faire sa gloire, devient son tourment; son imagination y est sa plus cruelle ennemie.

Ici l'ouvrier blessé, l'indigente en couches, la fille publique devenue malade, l'enfant abandonné, le vieillard infirme, les vices, le crime lui-même, trouvent un asile et des soins; tandis que le monde est impitoyable pour l'inventeur, pour tout homme qui médite. Ici tout doit avoir un résultat immédiat, réel; l'on s'y moque des essais d'abord infructueux qui peuvent mener aux plus grandes découvertes, et l'on n'y estime pas cette étude constante et profonde qui veut une longue concentration des forces. L'état pourrait solder le talent, comme il solde la baïonnette; mais il tremble d'être trompé par l'homme d'intelligence, comme si l'on pouvait long-temps contrefaire le génie! Ah! mon oncle, quand on a détruit les solitudes conventuelles, assises aux pieds des monts, sous des ombrages verts et silencieux, ne devrait-on pas construire des hospices pour les ames souffrantes dont une seule pensée engendre le mieux des nations, ou prépare le progrès d'une science.....

20 septembre.

L'étude m'a conduit ici, vous le savez, j'y ai trouvé des hommes vraiment instruits, étonnans pour la plupart; mais l'absence d'unité dans les travaux scientifiques annule presque tous les efforts. Ni l'enseignement ni la science n'ont de chef. Vous entendez un professeur prouver au Muséum que celui de la rue Saint-Jacques vous a dit d'absurdes niaiseries, et l'homme de l'école de Médecine soufflette celui du collége de France. A mon arrivée je suis allé entendre un écrivain auquel l'opinion publique acccorde un talent incisif et sonore, je l'ai trouvé disant à cinq cents jeunes gens que Corneille est un génie vigoureux et fier, Racine élégiaque et tendre, Molière inimitable, Voltaire éminemment spirituel, Bossuet et Pascal désespérément forts. Un professeur de philosophie devient illustre en disant comment Platon est Platon. Un autre fait l'histoire des mots sans penser aux idées. Celui-ci vous expli-que Eschyle, celui-là vous prouve que les communes étaient les communes. Ces aperçus nouveaux et lumineux, paraphrasés pendant quelques heures constituent le haut enseignement qui doit faire faire des pas de géant aux connaissances humaines. Si le gouvernement avait

une pensée, je le soupçonnerais d'avoir peur des supériorités réelles qui, réveillées, mettraient la société sous le joug d'un pouvoir intelligent. Les nations iraient alors trop vite ; et les professeurs sont chargés de faire des sots. Comment expliquer autrement un professorat sans méthode, sans une idée d'avenir? L'Institut pouvait être le grand gouvernement du monde moral et intellectuel ; mais il a été récemment brisé par sa constitution en académies séparées. La science humaine marche donc sans guide, sans système, et flotte au hasard, sans s'être tracé de route. Ce laissez-aller, cette incertitude existe en politique comme en science. Dans l'ordre naturel, les moyens sont simples, la fin est grande et merveilleuse ; ici, dans la science comme dans le gouvernement, les moyens sont immenses, la fin est petite. Cette force qui, dans la nature, marche d'un pas égal et dont la somme s'ajoute perpétuellement à elle-même, cet A + A qui produit tout, est destructif dans la société. La politique actuelle oppose les unes aux autres les forces humaines pour les neutraliser, au lieu de les combiner pour les faire agir dans un but quelconque. En s'en tenant à l'Europe, depuis César jusqu'à Constantin, de Constantin au sauvage Attila, des Huns à Charlemagne, de Charlemagne à Léon X, de Léon X à Philippe II, de Philippe II à Louis XIV, de Venise à l'Angleterre, de l'Angleterre à Napoléon, de Napoléon à l'Angleterre, je ne vois aucune fixité dans la politique, et son agitation constante n'a procuré nul progrès. Les nations témoignent de leur grandeur par des monumens, ou de leur bonheur par le bien-être individuel. Les monumens modernes valent-ils les anciens? j'en doute. Les arts qui participent plus immédiatement de l'homme individuel, les productions de son génie ou de sa main ont peu gagné. Les jouissances de Lucullus valaient bien celles de Samuel Bernard, de Beaujon ou du roi de Bavière. Enfin, la longévité humaine a perdu. Pour qui veut être de bonne foi, rien n'a donc changé : l'homme est le même. La force est toujours son unique loi, le succès sa seule sagesse. Jésus-Christ, Mahomet ou Luther, n'ont fait que colorer différemment le cercle dans lequel les jeunes nations ont fait leurs évolutions. Nulle politique n'a empêché la civilisation, ses richesses, ses mœurs, son contrat entre les forts contre les faibles, ses idées et ses voluptés, d'aller de Memphis à Tyr,

de Tyr à Balbeck, de Tedmor à Carthage, de Carthage à Rome, de Rome à Constantinople, de Constantinople à Venise, de Venise en Espagne. d'Espagne en Angleterre, sans que nul vestige existe de Memphis, de Tyr, de Carthage, de Rome, de Venise ni de Madrid. L'esprit de ces grands corps s'est envolé. Nul ne s'est préservé de la ruine, et n'a su cet axiôme : *Quand l'effet produit n'est plus en rapport avec sa cause, il y a désorgani ation.* Le génie le plus subtil ne peut découvrir aucune liaison entre ces grands faits sociaux. Aucune théorie politique n'a vécu. Les gouvernemens passent comme les hommes, sans se transmettre aucun enseignement, et nul système n'engendre un système plus parfait. Que conclure de la politique, quand le gouvernement appuyé sur Dieu a péri dans l'Inde et en Égypte ; quand le gouvernement du sabre et de la thiare a passé ; quand le gouvernement d'un seul est mort ; quand le gouvernement de tous n'a jamais pu vivre ; quand aucune conception de la force intelligentielle appliquée aux intérêts matériels n'a pu durer, et que tout est à refaire aujourd'hui comme à toutes les époques où l'homme s'est écrié : je souffre ! Le Code, que l'on regarde comme la plus belle œuvre de Napoléon, est l'œuvre la plus draconienne que je sache. La divisibilité territoriale poussée à l'infini, dont elle a consacré le principe par le partage des biens, doit engendrer l'abâtardissement de la nation, la mort des arts et celle des sciences. Le sol trop divisé se cultive en céréales, en petits végétaux ; les forêts et partant les cours d'eau disparaissent ; vienne une invasion, le peuple est écrasé, car il a perdu ses grands ressorts en perdant ses chefs. Et voilà l'histoire des déserts. La politique est donc une science sans priucipes arrêtés, sans fixité possible ; elle est le génie du moment, l'application constante de la force, suivant la nécessité du jour. L'homme qui verrait à dix siècles de distance mourrait sur la place publique, chargé des imprécations du peuple ; ou serait, ce qui me semble pis, flagellé par les mille fouets du ridicule. Les nations sont des individus qui ne sont ni plus sages ni plus forts que ne l'est l'homme, et leurs destinées sont les mêmes. Réfléchir sur celui-ci, n'est-ce pas s'occuper de celles-là ? Au spectacle de cette société sans cesse tourmentée dans ses bases comme dans ses effets, dans ses causes comme dans son

action, chez laquelle la philantropie est une sublime erreur, et le progrès un non-sens, j'ai gagné la confirmation de cette vérité : que la vie est en nous, et non au dehors ; que s'élever au-dessus des hommes pour leur commander, est le rôle agrandi d'un régent de classe ; et que les hommes assez forts pour monter jusqu'à la ligne où ils peuvent jouir du coup d'œil des mondes, ne doivent pas regarder à leurs pieds. . . . . . .

5 novembre.

Je suis assurément occupé de pensées graves, je marche à certaines découvertes, une force invincible m'entraîne vers une lumière qui a brillé de bonne heure dans les ténèbres de ma vie morale ; mais quel nom donner à la puissance qui me lie les mains, me ferme la bouche, et m'entraîne en sens contraire à ma vocation? Il faut quitter Paris, dire adieu aux livres des bibliothèques; à ces beaux foyers de lumière, à ces savans si complaisans, si accessibles, à ces jeunes génies avec lesquels j'aurais pu marcher. Qui me repousse? Est-ce le hasard? est-ce la Providence? Les deux idées que représentent ces mots sont inconciliables. Si le hasard n'est pas, il faut admettre le fatalisme, ou la coordonnation forcée des choses soumises à un plan général. Alors pourquoi résisterions-nous? Si l'homme n'est plus libre, que devient l'échafaudage de sa morale? Et s'il peut faire sa destinée, s'il peut par son libre arbitre arrêter l'accomplissement du plan général, que devient Dieu? Pourquoi suis-je venu? Si je m'examine, je le sais : je trouve en moi des textes à développer. Mais alors, pourquoi possédai-je d'énormes facultés sans pouvoir en user? Si mon supplice servait à quelque exemple, je le concevrais ; mais non, je souffre obscurément. Ce résultat est aussi providentiel que peut l'être le sort de la fleur inconnue qui meurt au fond d'une forêt vierge sans que personne n'en sente les parfums ou n'en admire l'éclat. De même qu'elle exhale vainement dans la solitude ses odeurs, j'enfante ici, dans un grenier, des idées sans qu'elles soient saisies. Hier, j'ai mangé du pain et des raisins le soir, devant ma fenêtre, avec un jeune médecin nommé Meyraux. Nous avons causé comme des gens que le malheur a

rendus frères, et je lui ai dit: « — Je m'en vais, vous restez ; prenez mes conceptions et développez-les ? — Je ne le puis, me répondit-il avec une amère tristesse, ma santé trop faible ne résistera pas à mes travaux, et je dois mourir jeune en combattant la misère. » Nous avons regardé le ciel, en nous pressant les mains. Nous nous sommes rencontrés au cours d'anatomie comparée et dans les galeries du Muséum, amenés tous deux par une même étude, l'unité de la composition zoologique. Chez lui, c'était le pressentiment du génie envoyé pour ouvrir une nouvelle route dans les friches de l'intelligence ; chez moi, c'était déduction d'un système général. Ma pensée est de déterminer les rapports réels qui peuvent exister entre l'homme et Dieu. N'est-ce pas une nécessité de l'époque ? Sans de hautes certitudes, il est impossible de mettre un mors à ces sociétés que l'esprit d'examen et de discussion a déchaînées, et qui crient aujourd'hui : — Menez-nous dans une voie où nous marcherons sans rencontrer des abîmes ! Vous me demanderez ce que l'anatomie comparée a de commun avec une question aussi grave pour l'avenir des sociétés. Ne faut-il pas se convaincre que l'homme est le but de tous les moyens terrestres pour se demander s'il ne sera le moyen d'aucune fin ? Si l'homme est lié à tout, n'y a-t-il rien au-dessus de lui, à quoi il se lie à son tour ? S'il est le terme des transmutations inexpliquées qui montent jusqu'à lui, ne doit-il pas être le lien entre la nature visible et une nature invisible ? L'action du monde n'est pas absurde, elle aboutit à une fin, et cette fin ne doit pas être une société constituée comme l'est la nôtre. Il se rencontre une terrible lacune entre nous et le ciel. En l'état actuel, nous ne pouvons ni toujours jouir ni toujours souffrir; ne faut-il pas un énorme changement pour arriver au paradis et à l'enfer, deux conceptions sans lesquelles Dieu n'existe pas aux yeux de la masse? Je sais qu'on s'est tiré d'affaire en inventant l'ame ; mais j'ai quelque répugnance à rendre Dieu solidaire des lâchetés humaines, de nos désenchantemens, de nos dégoûts, de notre décadence. Puis, comment admettre en nous un principe divin contre lequel un verre de rhum puisse prévaloir ? comment imaginer des facultés immatérielles que la matière réduise, dont l'exercice soit enchaîné par un grain d'opium ? Comment imaginer que nous sentirons quand nous serons dépouillés des conditions de notre sensibilité ? Comment

Dieu périrait-il, parce que la substance serait pensante? L'animation de la substance et ses mille instincts, effets de ses organes, sont-ils moins inexplicables que les effets de la pensée? Le mouvement imprimé aux mondes n'est il pas suffisant pour prouver Dieu, sans aller se jeter dans les absurdités dont notre orgueil a été le principe? Que d'une façon d'être périssable, nous allions après nos épreuves à une existence meilleure, n'est-ce pas assez pour une créature qui ne se distingue des autres que par un instinct plus complet? S'il n'existe pas, en morale, un principe qui ne mène à l'absurde, ou ne soit contredit par l'évidence, n'est-il pas temps de se mettre en quête des dogmes écrits au fond de la nature des choses? Ne faudra-t-il pas retourner la science philosophique? Nous nous occupons très peu du prétendu néant qui nous a précédés, et nous fouillons le prétendu néant qui nous attend. Nous faisons Dieu responsable de l'avenir, et nous ne lui demanderons aucun compte du passé. Cependant il est aussi nécessaire de savoir si nous n'avons aucune racine dans l'antérieur, que de savoir si nous sommes soudés au futur. Nous n'avons été déistes ou athées que d'un côté. Le monde est-il éternel? le monde est-il créé? Nous ne concevons aucun moyen terme entre ces deux propositions. L'une est fausse, l'autre est vraie, choisissez! Quel que soit votre choix, Dieu, tel que notre raison se le figure, doit s'amoindrir, ce qui équivaut à sa négation. Faites le monde éternel? la question n'est pas douteuse, Dieu l'a subi. Mais supposez-le créé? Dieu n'est plus possible. Comment est-il resté toute une éternité sans savoir qu'il aurait la pensée de créer le monde? Comment n'en sait-il point par avance les résultats? D'où en a-t-il tiré l'essence? de lui nécessairement. Si le monde sort de lui, comment admettre le mal? Si le mal est sorti du bien, vous tombez dans l'absurde. S'il n'y a pas de mal, que deviennent les sociétés avec leurs lois? Partout des précipices! partout un abîme pour la raison! Il est donc une science sociale à refaire en entier. Écoutez, mon oncle! tant qu'un beau génie n'aura pas rendu compte de l'inégalité patente des intelligences, le sens général de l'humanité, le mot Dieu sera sans cesse mis en accusation, et la société reposera sur des sables mouvans. Le secret des différentes zônes morales dans lesquelles transite l'homme, se trouvera dans l'analyse de l'animalité tout entière. L'animalité n'a, jusqu'à présent, été

considérée que par rapport à ses différences et non dans ses similitudes, dans ses apparences organiques et non dans ses facultés. Les facultés animales se perfectionnent de proche en proche, suivant des lois à rechercher. Ces facultés correspondent à des forces qui les expriment, et ces forces sont essentiellement matérielles, divisibles. Des facultés matérielles! songez à ces deux mots. N'est-ce pas une question aussi insoluble que l'est celle de la communication du mouvement à la matière, abîme encore inexploré, dont le système de Newton a plutôt déplacé que résolu la difficulté. Enfin la combinaison constante de la lumière avec tout ce qui est sur la terre, veut un nouvel examen du globe. L'animal du même genre n'est plus le même sous la Torride, dans l'Inde ou dans le Nord. Entre la verticalité et l'obliquité des rayons solaires, il se développe une nature dissemblable et pareille qui, la même dans son principe, ne se ressemble ni en deçà ni au-delà dans ses résultats. Le phénomène qui crève nos yeux dans la comparaison des papillons du Bengale et des papillons de l'Europe est bien plus grand encore dans le monde moral. Il faut un angle facial déterminé, une certaine quantité de plis cérébraux pour obtenir Alexandre, Newton, Napoléon, Laplace ou Mozart. La vallée sans soleil donne le crétin. Tirez vos conclusions? Pourquoi ces différences dues à la distillation plus ou moins heureuse de la lumière par l'homme! Ces grandes masses humanitaires souffrantes, plus ou moins actives, plus ou moins nourries, plus ou moins éclairées, constituent des difficultés à résoudre, et qui crient contre Dieu. Pourquoi, dans l'extrême joie, voulons-nous toujours quitter la terre? Pourquoi l'envie de s'élever, dont toute créature est saisie? Le mouvement est une grande ame dont l'alliance avec la matière est tout aussi difficile à expliquer que la pensée. Aujourd'hui la science est une, il est impossible de toucher à la politique sans s'occuper de morale, et la morale tient à toutes les questions scientifiques. Il me semble que nous sommes à la veille d'une grande bataille humaine. Les forces sont là; seulement, je ne vois pas de général.

. . . .

25 novembre.

Croyez-moi, mon oncle, il est difficile de renoncer sans douleur à la vie qui nous est propre, et je retourne à Blois avec un affreux saisissement de cœur. J'y mourrai en emportant des vérités utiles! Aucun intérêt personnel ne dégrade mes regrets. La gloire est-elle quelque chose à qui croit pouvoir aller dans une sphère supérieure? Je ne suis pris d'aucun amour pour la syllabe *Lam* et la syllabe *bert*. Prononcées avec vénération ou avec insouciance sur ma tombe, elles ne changeront rien à ma destinée ultérieure. Je me sens fort énergique, et pourrais devenir une puissance; je sens en moi une vie si lumineuse qu'elle pourrait animer un monde, et je suis enfermé dans une sorte de minéral, comme y sont peut-être effectivement les couleurs que vous admirez au col des oiseaux de la presqu'île indienne. Il faudrait embrasser tout ce monde, l'étreindre pour le refaire. Mais ceux qui l'ont ainsi étreint et refondu, n'ont-ils pas commencé par être un rouage de la machine? Moi, je serais broyé. A Mahomet le sabre, à Jésus la croix, à moi la mort obscure. Demain à Blois, et quelques jours après dans un cercueil. Savez-vous pourquoi? Je suis revenu à Swedenborg. Quelque obscurs et diffus que soient ses livres, il s'y trouve les élémens d'une conception sociale grandiose. Sa théocratie est sublime, et sa religion est la seule que puisse admettre un esprit supérieur. Lui seul fait toucher à Dieu; il en donne soif. Il a dégagé la majesté de Dieu de ses langes. Il l'a laissé là où il est, en faisant graviter autour de lui les créations innombrables et les créatures par des transformations successives qui sont un avenir plus immédiat, plus naturel, que ne l'est l'éternité catholique. Il a lavé Dieu du reproche que lui font les ames tendres sur la pérennité des vengeances qui doivent punir les fautes d'uu instant, système sans justice et sans bonté. Chaque homme peut savoir s'il lui est réservé d'entrer dans une autre vie, et si ce monde a un sens. Cette expérience, je vais la tenter. Cette tentative peut sauver le monde, aussi bien que la croix de Jérusalem et le sabre de l'Alcoran. L'un et l'autre sont fils du désert. Des trente-trois années de Jésus, il n'en est que deux de connues; sa vie silencieuse a préparé sa vie glorieuse. A moi aussi il me faut le désert?

H. DE BALZAC.

POÉSIES POPULAIRES

DE NOS PROVINCES.

GOUDOULI. — DESPOURRINS. — LA MONNOYE.

Il y a dans la linguistique une branche toute spéciale, longtemps négligée, et qui est cependant d'un haut intérêt; c'est l'étude des patois provinciaux, des dialectes populaires. Nous en possédons en France un très grand nombre; car on a fait une traduction de la parabole de l'Enfant prodigue en quatre-vingt-dix patois français, et l'on pourrait y en ajouter encore plusieurs. La ligne de démarcation qui existait autrefois entre la langue d'*oil* et la langue d'*oc* existe maintenant entre les patois. Au nord, les patois provenant du flamand; à l'est, celui de l'Alsace et de la Lorraine; à l'ouest, celui de la Vendée et de la Saintonge; au midi, celui de la Gascogne, de la Provence, du Languedoc : je ne parle pas du bas-breton et du basque, qui sont de véritables langues. L'un a donné lieu à de vastes recherches scientifiques; l'autre a eu pour historien le célèbre Guillaume de

Humboldt(1). Tous ces patois ont leurs étymologies, leurs ramifications. Ils s'en vont de province en province, de village en village, en se modifiant, en s'imprégnant, à de certaines distances, d'une nouvelle pensée, d'un nouveau coloris. Ce sont de larges et féconds rameaux qui, s'élançant pour la plupart de la même souche, projettent au loin leurs embranchemens; c'est la langue du peuple qui se cache humblement derrière la langue académique, comme la chaumière du paysan derrière les ailes du château. Combien de découvertes précieuses ne ferait-on pas en étudiant cette langue dans ses détails et dans le riche ensemble de son vocabulaire! Car elle n'est point, comme la nôtre, soumise aux caprices de la mode, aux révolutions du néologisme. Ce qu'elle a une fois reçu, elle le conserve. Elle se perpétue par la tradition orale, et cette tradition est plus fidèle que les livres. Il y a tel bon vieux mot de Rabelais, de Montaigne, d'Amyot, dont nous regrettons de ne pouvoir plus faire usage, et que le paysan de la Touraine ou de la Picardie emploie journellement. Il y a telle expression étrangère tombée au milieu du dialecte d'une province comme un grain de semence qu'un coup de vent emporte bien loin, et à cette expression se rattache peut-être l'histoire d'une guerre et d'une conquête. Enfin, il y a, dans cette variété de patois que l'on parle en France, une foule d'expressions concises, énergiques, brillantes, qui, si nous pouvions les mettre en œuvre, ne nous laisseraient plus rien à envier à aucune autre langue. Les unes ont la suave harmonie de la langue italienne; d'autres, la majesté de l'espagnol; d'autres, le sens intime de l'allemand. Un jour, aux environs de Montpellier, j'entendais une jeune fille se plaindre de l'amant qui l'avait trompée : Ah! *peccaïré! peccaïré!* s'écriait-elle tout en larmes, et jamais notre *hélas!* n'a retenti avec autant de force à mon oreille. *Peccaïré* est un vieux mot qui vient de *peccador* (pécheur). Les bonnes ames du Languedoc en ont fait une ex-

(1) Le frère de M. A. de Humboldt, l'illustre voyageur. C'est lui que le roi de Prusse envoya comme ministre plénipotentiaire au congrès de Châtillon, et qui signa en 1814, avec le prince de Hardenberg, le traité de paix de Paris. La mort vient d'enlever à l'Allemagne cet homme dont les travaux de critique et d'érudition ont obtenu l'estime de tous les savans.

pression de souffrance. C'est aussi dans le Languedoc qu'on retrouve ces jolis mots : *Aliza* (caresses), *aouzida* (écho, retentissement), *se soureïa* (se mettre au soleil), *regreïa*, pour parler d'une plante qui repousse, et, au figuré, d'un sentiment qui se renouvelle. C'est ainsi qu'un poète languedocien a dit :

N'ajere pas restat ïoch jours près dé ma béla
Qué senté régreïa una doulou nouvéla.

Ce qui ajoute encore un nouveau charme à l'étude de ces idiomes de provinces, c'est que la plupart recèlent des poésies, souvent très remarquables, et qu'il faut lire dans cet idiome même pour pouvoir les apprécier. Le peuple des campagnes n'en est pas encore venu à comprendre la poésie racinienne, et en attendant qu'il s'élève jusqu'à cette pureté de style du temps de Louis XIV, il faut bien qu'il ait aussi ses poètes, pour lui rendre, dans son dialecte à lui, dans son langage familier, les sentimens qui l'émeuvent, et les actes d'héroïsme qui lui font battre le cœur. Jamais, je crois, dans aucune contrée, la poésie du peuple n'a subi d'interruption, et plusieurs fois elle a dominé celle du grand monde. C'est ainsi qu'au xve siècle, en Hollande, la poésie des *chambres de rhétorique* (rederijkerskamers), la poésie académique, est froide, guindée, stérile, et la poésie populaire est plaine de sève et de fraîcheur. Elle a produit une quantité de belles légendes religieuses, et des chants de guerre et d'amour vraiment admirables. En Allemagne, cette poésie occupe une grande place, Gœthe et Schiller y ont puisé le sujet de plusieurs ballades; Görres et Brentano l'ont mise à contribution, l'un en publiant ses *Altmeisterlieder*, l'autre son *Cor merveilleux*; et il existe quatre recueils remarquables de poésies en dialectes particuliers: celui de Hebel, en dialecte des bords du Rhin; de Grübel, en dialecte de Nuremberg; de Castelli, en dialecte de Vienne; de Holtei, en dialecte de la Silésie. Dans la Catalogne, ce berceau de la poésie du midi, cette terre privilégiée, où les *enfans du gai savoir* allaient tour à tour s'inspirer et rapporter le fruit de leurs inspirations, on ne parle peut-être plus guère des anciens comtes de Barcelonne et des fêtes où venaient chanter les *juglars*; mais le Catalan des montagnes a conservé l'instinct poétique de ses

pères. Vous le voyez gravir les rochers en chantant les vers qu'il a souvent composés lui-même. Pas un mariage ne se fait, pas une solennité n'a lieu, sans que le ménestrel du village n'y assiste; et les ouvriers, qui descendent dans la plaine à des époques déterminées, apportent toujours avec eux de nouveaux couplets et de vieilles traditions.

Il suffit d'avoir passé quelque temps dans nos villages de province, et d'avoir assisté à leurs réunions du dimanche, pour savoir qu'ils ont tous leurs poètes et leurs chants de prédilection. Le chant est pour tous les hommes livrés à de rudes travaux une sorte de délassement. Le marin chante en tirant les cordages de son navire, et les cris qu'il pousse ont quelque chose de triste et de sauvage comme la mer contre laquelle il lutte. Le laboureur chante en liant ses gerbes de blé, et sa voix est gaie comme un jour de printemps. Que de fois, dans les fraîches vallées de la Franche-Comté, n'ai-je pas endendu ces chants naïfs dont toute la mélodie roule sur deux ou trois notes, et dont les sons se prolongent si harmonieusement au fond des bois! C'était dans un ancien couvent, à quelque distance du village, au pied de la montagne. L'été, j'allais m'asseoir devant la porte, et je voyais les laboureurs revenir des champs. Les plus vieux s'en allaient en causant du prix de la récolte ou des affaires de la commune, mais les autres s'arrêtaient à chanter avec la jeune fille qui les regardait en souriant sous son grand chapeau de paille. L'hiver, nous nous rassemblions autour d'une grande cheminée où brûlait un tronc d'arbre; les femmes y venaient avec leur rouet, les jeunes gens avec un faisceau de chanvre. Là, tandis qu'on entendait le feu pétiller et le vent siffler, l'un des voisins nous racontait les légendes du pays, et ces légendes, je les ai retrouvées bien des fois depuis, colorées de nouveau et souvent dégradées, dans maint poème, dans maint roman. Il y avait dans ce village un poète, un homme de génie. C'était un simple ouvrier, dont tous les vers passaient de bouche en bouche pour faire le tour du canton, et quelquefois de l'arrondissement. Avec quel respect je le regardais, moi, qui apprenais alors dans la grammaire de Lhomond la définition de la poésie! Avec quelle joie orgueilleuse je me mis un jour à copier ses vers! car le grand homme ne savait pas écrire. Il dédaignait cette manière vulgaire de

transmettre sa pensée, et il s'en allait, comme les anciens scaldes, récitant ses chansons aux petits oiseaux de la vallée, aux arbres de la forêt. Le curé le respectait, et le maire le saluait en passant. C'étaient là de grandes preuves de distinction, que tout le monde remarquait, et dont lui seul ne s'occupait pas, car il avait l'ame candide du poète. Il ne chantait ni pour se faire un renom, ni pour s'attirer la bienveillance des riches habitans du pays, il chantait pour réjouir un cercle d'amis, pour célébrer, pour encourager les jeunes conscrits à leur départ. Le plus souvent sa muse était gaie et folâtre; il la menait les dimanches au cabaret, et jusqu'à dix heures du soir on s'arrêtait sous les fenêtres pour l'entendre rire et chanter. Mais elle savait aussi comprendre la douleur, et s'élever à la hauteur des plus graves événemens. Un de ses amis était mort. Après avoir accompagné le convoi au cimetière, il alla trouver la mère du jeune homme, et se mit à lui dire des vers qu'il venait de composer. La pauvre femme fondit en larmes, puis tout à coup en lui serrant les mains: — Ah! il n'y a que vous, dit-elle, qui m'ayez consolée. Une autre fois, une guerre s'était élevée entre le village de Dampierre, qu'il habitait, et un village voisin. C'était une guerre terrible : la vieille guerre de Troie, une nouvelle Hélène, un nouveau Pâris, et le Ménélas offensé était l'adjoint de la commune. Jugez si la cause était assez grave, et si les dieux eux-mêmes ne devaient pas intervenir. La guerre durait depuis long-temps, et c'étaient chaque jour des cris d'alarmes et de escarmouches. Les deux partis, las enfin de ces luttes sans résultat, résolurent de donner une grande bataille. Les habitans de Dampierre remportèrent la victoire. Ils avaient été électrisés par des chants pleins d'énergie; ils avaient avec eux leur Th. Kœrner, leur Tyrtée. Si jamais vous allez dans ce pays, vous entendrez raconter ce fait, et plus d'un laboureur vous parlera de ce poète d'inspiration, de ce poète sans culture, de Claude Jonay, cet homme qui les a tous émus, qui les a tous réjouis, et dont l'Académie n'a sans doute jamais su le nom.

Il y a, dans les poésies en patois de la Franche-Comté, un assez grand nombre de pièces remarquables par leur fraîcheur et leur simplicité. Ce sont pour la plupart des chansons d'amour, des idylles; la jeune fille dont on dépeint la beauté est souvent une bergère, et elle s'appelle peut-être *Chloé* ou *Églé*. Cepen-

dant ces peintures n'ont ni la fadeur, ni le ton maniéré de nos élégantes pastorales du XVIIIe siècle. On voit que le poète de village n'a pas adopté ce genre comme un thème de fantaisie ; il l'a conçu tout naturellement par la vie qu'il mène et l'aspect journalier des objets qui l'environnent. Ce sont parfois aussi des chants religieux, parfois des scènes de mœurs assez grotesques. Le village a son polichinelle, comme les places des grandes villes, tant ce polichinelle est un personnage important, et vraiment populaire. Celui que j'ai vu maintes fois se promener à travers nos campagnes, n'a pas, il est vrai, la face aussi enluminée, ni le chapeau aussi bien brodé que son frère de Paris. Sa culotte est souvent déchirée, et le galon manque par-ci par-là, même à sa veste des dimanches. Hélas! il a eu dans ses courses plus d'une intempérie à subir ; un coup de vent lui a emporté le toit de sa maison ; l'eau d'une gouttière a ruisselé sur sa tête et lui enlevé le fard de ses joues ; une chute de voiture lui a cassé un bras ou une jambe, et comme il parle à un public assez turbulent, il s'enroue à crier trop fort, et à boire de l'eau-de-vie. Mais je vous le donne bien comme le plus savant et le plus espiègle des polichinelles ; il sait toutes les histoires du canton, tous les secrets du ménage. Jamais magicien n'a connu tant de choses ; jamais le diable Asmodée n'a publié ses découvertes avec autant d'impertinence ; aussi le rappelle-t-on souvent à l'ordre, et j'en ai vu un arrêté pour ses méfaits par la main du gendarme et du garde-champêtre, ces deux censures exécutives de toute bonne administration. Je vous assure que le pauvre polichinelle avait alors l'air très piteux ; il penchait la tête tristement, comme pour faire son acte de contrition ; et en effet il y avait bien de quoi : il avait mal parlé du gouvernement, et s'était même laissé aller, dans son excès de zèle, jusqu'à crier : Vive Louis XVII ! La sentence portée fort à propos contre lui par un conseil municipal intelligent, parut lui servir de leçon.

Toutes ces poésies de nos paysans franc-comtois ne peuvent guère être traduites, car la naïveté de la pensée y est intimement liée à celle du langage. Cependant j'essaierai de rendre cette petite pièce qui est une véritable idylle complète à la manière de Théocrite : « Viens ici, petit mouton, viens, que je t'embrasse. Que n'es-tu un berger gentil, pour que je sois ta

maîtresse? Regarde; ma sœur aînée, on l'appelle : Ma poulette. Mais pour moi quelle douleur! Je suis encore trop petite.

« Caché derrière un buisson, un berger des plus beaux s'avance tout à coup, et lui dit : Ma poulette. La pauvre fille reste tout étonnée, car elle s'aperçoit, quoique enfant, qu'elle n'est pas trop petite (1). »

La suivante n'offre-t-elle pas un sentiment vrai et naïvement exprimé? « Quand j'étais aimé de ma Claudine, rien ne manquait à mon bonheur : sa peine faisait ma peine; ses plaisirs étaient mes plaisirs. Nous nous disions souvent que nous nous aimerions sans cesse. Mais voyez, elle en aime un autre. Ma Claudine oublie nos amours.

« Elle a le pied joli, les mains blanches, les cheveux tressés avec soin : elle est toute mince de taille, et, sur ma foi, joliment mise. Elle est vive comme une souris, et chante comme un rossignol; mais, hélas! cette perfide fait à présent le bonheur d'un autre. »

En s'avançant vers le midi, le patois de la Franche-Comté s'amollit et devient plus musical et plus doux. C'est ainsi que dans la Bresse, on y retrouve déjà je ne sais quel mélodieux retentissement du provençal :

Vettia veni lo zouli ma;
Lou clés de ma méia z'a;
Vettia veni lo zouli ma;
Z'a lou clés de ma méia.
Oua, lou clés de ma méia z'a.
Pindu à ma centura.

« Voici venir le joli mois; j'ai les clefs de mon amie; voici venir le joli mois; j'ai les clefs de mon amie, oui, j'ai les clefs de mon amie, pendues à ma ceinture. »

C'est une chanson que les jeunes gens de la Bresse chantent

(1) Véni cai, pitet maouton;
Véni, que dge tu caressa!
Que n'é te berdgi megnon
Per que seye ta metressa, etc.

le premier dimanche du mois de mai, en s'arrêtant devant les principales maisons du village. Une jeune fille marche en avant; elle est couverte de guirlandes de fleurs et de rubans, et on l'appelle la *reine*. Un jeune homme l'accompagne portant un petit arbre chargé de fleurs; on leur donne du vin, des œufs, quelquefois de l'argent, et toute la joyeuse caravane se partage ce tribut volontaire.

L'étude des patois de nos provinces a été long-temps dédaignée. Sous l'empire, le gouvernement commença cependant à en comprendre l'importance; une circulaire fut envoyée à tous les préfets, pour leur demander un *specimen* du patois de chaque département. Les premières recherches dont on pouvait attendre de grands résultats, furent interrompues par les événemens politiques, mais elles ont été continuées depuis avec beaucoup de zèle par la société des antiquaires de France. La plupart des membres de cette savante société, en choisissant un point spécial, sont parvenus à donner sur ce sujet des détails curieux, des documens d'un haut intérêt. Un jour, en compulsant tous les travaux auxquels ils se sont livrés, en recherchant les dissertations éparses sur le dialecte de telle ou telle province, il sera facile de composer une œuvre d'ensemble, où l'on embrasserait successivement tous les idiomes de la France. Il est temps de se livrer à ce genre d'études, car nos patois s'en vont. L'usage de la langue écrite pénètre chaque jour de plus en plus dans les campagnes. L'unité de la France, prêchée si éloquemment par M. Michelet, fait sans cesse de nouveaux progrès, et ces progrès se manifestent surtout par l'unité du langage. Les vieilles coutumes de nos provinces s'effacent et entraînent avec elles le vieil idiome. Si Racine revenait aujourd'hui à Uzès, il ne se plaindrait plus, comme il le faisait il y a un siècle, de ne pouvoir être compris sans le secours d'un interprète; car au midi comme au nord de la France, le paysan et l'ouvrier comprennent maintenant et parlent au besoin le français. Le languedocien et le provençal étaient autrefois des langues écrites, des langues célèbres; elles sont tombées avec le pouvoir des comtes de Toulouse et des comtes de Provence. Il leur est arrivé ce qui est arrivé au plat allemand, au wallon, au dialecte de la Frise, à toutes les langues qui n'étaient plus soutenues ni par la majorité de la nation, ni par l'imprimerie. Elles sont devenues le

partage du peuple, qui les a recueillies par tradition, qui les conserve par habitude, qui peu à peu les délaissera pour employer la langue générale du pays. Il y a là cependant des trésors de linguistique que nous regretterons; et avant de les laisser se perdre, il serait peut-être bon d'en sauver les débris, comme on tâche de sauver les restes d'un château dont le genre de construction informe nous rappelle l'esprit d'une époque, et dont les tours élevées au-dessus de la montagne donnent un point de vue plus pittoresque au paysage.

M. Émile Souvestre a publié dernièrement dans la *Revue des deux mondes*, des notices curieuses sur les poètes de Bretagne; on pourrait étendre cette intéressante exploration aux autres provinces, et l'on en viendrait ainsi à recueillir un grand nombre de poésies, souvent très remarquables, et presque toujours inconnues. J'en donnerai seulement une idée en citant les œuvres de Goudouli, le poète toulousain, les chansons béarnaises de Despourrins, les noëls en patois bourguignon de La Monnoye.

I. — Goudouli.

Pierre Goudouli, plus connu sous le nom de Goudelin, naquit à Toulouse en 1579, et mourrut en 1649. Il était le contemporain du Tasse et de Guarini, et il y a du coloris de *l'Aminta* et du *Pastor fido* dans ses poésies. C'était le fils d'un chirurgien qui, après lui avoir fait donner une assez bonne éducation chez les jésuites, ne lui laissa qu'un patrimoine assez mince, et Goudouli ne songea nullement à l'agrandir, pas plus qu'à le conserver. Il trouva beaucoup plus commode de faire comme La Fontaine, de manger le fonds avec le revenu; car c'était un bon et joyeux enfant du midi, qui eût pu passer aussi, comme La Fontaine, des journées entières à rêver sous un arbre, et ne pas s'apercevoir qu'il pleuvait. Il avait cependant appris assez de grec et de latin pour se permettre d'être pédant tout à son aise; il avait étudié, hélas! bien à contre-cœur, mais enfin il avait étudié jusqu'au bout la jurisprudence, et s'était même fait recevoir avocat au parlement. Mais une fois arrivé là, il crut avoir montré assez de résolution et de courage. La déesse de la poé-

sie, et celle de la paresse, et une foule d'autres divinités non moins aimables, vinrent le prendre, et le bon Goudouli s'abandonna complètement à leurs séductions. Je ne sache pas qu'il se soit jamais mis en frais d'éloquence pour résoudre une question de droit; mais, en revanche, il s'y est mis souvent pour prouver que le vin est la meilleure des choses, et que l'amour faisait sa première, sa plus constante occupation.

C'était l'ame de toutes les fêtes, et le convive obligé de toutes les joyeuses réunions. Le comte de Carmaing, gouverneur de la province, ne se lassait pas de le voir, et d'entendre ses gais couplets et ses fines réparties. Plus d'une fois, dit-on, quand il fut enfermé à la Bastille, par ordre du cardinal de Richelieu, il reprit, pour se consoler, les vers de Goudouli, et les lut à Bassompierre, son compagnon d'infortune. M. de Montmorency, l'un des grands seigneurs de la contrée, avait aussi conçu une affection toute particulière pour le poète. Il eût pu lui être d'un grand secours pour améliorer son sort, mais Goudouli se trouvait si bien! Quelles places eût-il pu solliciter, je vous le demande, tant qu'il avait encore un reste d'enclos, une moitié de champ à vendre? Un jour un de ses amis vint le trouver, et lui représenta très gravement combien il avait tort de vendre une de ses vignes. — Eh! mon bon ami, lui répond Goudouli, que veux-tu donc que j'en fasse de cette vigne? Il y pleut comme à la rue.

A force de rogner ainsi mois par mois son patrimoine, le pauvre Goudouli en vint bientôt à n'avoir pas la moindre ressource. Alors, par un de ces exemples de magnanimité, comme on n'en a pas souvent montré aux poètes, le conseil de Toulouse rétablit pour lui le prytanée antique, et Goudouli fut entretenu aux frais de la ville. Un siècle et demi plus tard, cette même ville lui rendait un hommage encore plus solennel. En 1808, ses cendres furent transférées de l'église des Carmes dans celle de la Daurade. Ce fut une cérémonie toute littéraire et toute religieuse. Les cloches des vieilles cathédrales sonnèrent pour le triomphe de Goudouli, comme autrefois les cloches du Capitole pour le couronnement de Pétrarque. De nouvelles fleurs tombèrent sur son cercueil, et son buste fut porté au Panthéon de Toulouse, à côté des hommes illustres de son temps, et non loin de Clémence Isaure, la muse du Languedoc.

Le caractère léger et insouciant de Goudouli se retrouve dans toutes ses poésies. C'est toujours le sentiment de la gaîté et du nonchaloir qui les domine. Ses vers ont dû lui venir dans de douces rêveries, sans effort, car je ne me figure guère le bon Goudouli travaillant avec peine à chercher une rime, ou à construire un hémistiche. Ce qu'il lui faut, c'est, comme à son devancier Gerantz de Borneil, les *Jois e chans e solatz.* Toute la nature est pour lui une terre émaillée de fleurs ; jamais vous ne lui entendrez parler d'un ciel sombre, d'une nuit d'hiver, d'un désastre. Il y a dans son cœur une sorte de printemps éternel, et il fait revivre ce printemps partout où il passe. Combien de fois je me le suis représenté errant le long des bords de la Garonne, le long de ce beau canal qui va rejoindre la mer à Cette, ou dans ces vallées si fraîches qui s'enfuient du côté de Saint-Gaudens! Si jamais homme a pu comprendre la pureté de ce ciel du midi, le charme de ces paysages lointains, de cette nature riante et féconde, c'est bien ce poète à l'œil si vif, au cœur si gai. Aussi sa muse prend-elle un nouvel essor, dès que les premières fleurs commencent à reparaître, et il peut bien dire comme un ancien troubadour : « Li nouveaux tems et mai et rossignox me semont de chanter. » Il s'en va à travers la vallée, et il s'écrie : « Oh! quel plaisir d'être à l'ombre, et de sauter sur l'herbe, tandis que les rossignols font retentir à notre oreille mille chansons merveilleuses! Petites fleurs, hâtez-vous d'éclore, tapissez la prairie de mille couleurs. Nous irons sous le saule ou le chêne faire retentir, dans notre joie, un des nos instrumens. Écho, la dryade langoureuse, se plaira à nous contrefaire, et nous, pour l'occuper, nous lui chanterons l'histoire de Narcisse (1). » Puis tout à coup sa nonchalance le reprend. Il s'interrompt, et dit : « Mais il est temps que je laisse là mon poème pendant trois ou quatre jours. Nous irons faire la promenade que nous avons imaginée. Dans l'intervalle, les fleurs croîtront, les rossignols s'accorderont, et l'herbe deviendra plus fraîche. »

Tandis qu'il s'abandonne à ces caprices de son imagination, rien ne vient troubler la facile insouciance de son ame, ni la

(1) Oh! quin plazé d'estré à l'oumbreto
E fa cambados sur l'herbéto, etc.

sérénité de son front. S'il lui passe par la tête une idée de fortune, il rêve que s'il venait à trouver un sac plein de bonnes pistoles, il pourrait acheter un manteau neuf de fin drap et un habit de satin. Si un de ses amis meurt, il s'écrie : « Hélas ! c'était un si bon compagnon ! il était impossible de ne pas rire en l'entendant conter tant de choses plaisantes. La Parque l'aura fait descendre dans l'autre monde pour amuser les morts. » S'il est amoureux (et il l'est presque toujours), n'attendez pas de lui des élégies plaintives comme celles des poètes du nord, ou des sonnets platoniques comme ceux de Pétrarque. C'est de la chanson rieuse, étourdie et folâtre, comme l'a faite souvent Béranger, ou de la chanson bachique couronnée de roses et de lierre comme celle d'Anacréon. Il a beau se plaindre des rigueurs de sa maîtresse, il s'en plaint toujours de manière à montrer qu'elles ne le tourmentent pas beaucoup. Puis, si elle le reçoit, s'il a quelques momens à passer près d'elle, croyez-vous qu'il aille soupirer languissamment, et la regarder avec des larmes dans les yeux ? « En vérité, dit-il, je ne saurais vous peindre tous nos caprices et nos folies. L'amour lui-même doit mourir de rire, s'il nous voit et nous entend causer. Oh ! combien des paroles charmantes, de coquetteries, de petites mines, et tout cela parce que nous nous aimons ! » Quelquefois cependant il semble se lasser d'aimer en vain, mais l'espérance arrive aussitôt à son secours et lui rend sa gaieté : « Hélas ! hélas ! s'écrie-t-il, ne verrai-je jamais l'heure à laquelle j'aspire ? Ma bien-aimée me dit que mes poursuites lui déplaisent.

« Tout le long du jour je rôde sous sa fenêtre, pour tâcher de la voir, car son regard m'enflamme d'amour !

« Et sans cesse, et tout seul, sans me plaindre, je passe ainsi mon temps, et je m'en vais levant la tête en l'air, comme si je cherchais un étourneau.

« Quand, après tant de démarches perdues, je sens que mon amour ne s'affaiblit pas, je fais mille châteaux en l'air, et je me crée toutes sortes d'illusions.

« Viens me donner un baiser, ô ma belle, lui dis-je, viens me donner un baiser qui résonne doucement sur ta petite bouche.

« Et puis l'envie me prend de serrer ses douces mains et de baiser son sein de neige.

« Amour, soutiens mon pauvre cœur par cet espoir ; car, sans cela, je serais triste comme un oiseau en cage. »

Une des pièces les plus célèbres de Goudouli est une ode sur la mort de Henri IV. Elle commence comme une églogue à la manière de Virgile : « Aimables bergers qui, sous le feuillage des arbres, avez trouvé un refuge contre la chaleur de l'été, tandis que les oiseaux, pour célébrer l'amour, recueillent leurs mille chansons ;

« Petits ruisseaux, dont les flots d'argent courent avec un doux murmure ; prairies, où les plaisirs attirent nos regards quand la jeune saison vous couvre de fleurs, écoutez les plaintes d'une nymphe de ces lieux (1). »

Puis vient l'éloge de Henri IV, écrit avec enthousiasme. Mais on regrette de trouver dans plusieurs strophes de l'enflure et des images forcées.

Je ne parlerai pas d'une autre pièce de Goudouli, intitulée *Chant royal*, qui eut de la réputation dans son temps, et remporta le prix aux jeux floraux. C'est une allégorie assez bien versifiée, mais froide, et si obscure, qu'il se crut obligé d'y ajouter une strophe pour en donner l'explication, comme on donne celle d'une énigme.

Sur la fin de sa vie, Goudouli, le chantre de l'amour, se mit à écrire des poésies religieuses, des cantiques sur le jour de Noël, sur la passion de Jésus-Christ. Plusieurs de nos poètes, Corneille, La Fontaine, Racine, après avoir long-temps chanté le monde et ses passions, en sont venus à traduire des psaumes ou à composer des hymnes d'église. C'est ainsi qu'autrefois les chevaliers, après avoir couru les aventures d'amour et les périls de guerre, venaient déposer la lance et la cuirasse dans une cellule de couvent, et changer leur vêtement de soldat contre une robe de moine.

Les poésies religieuses de Goudouli sont empreintes d'un sentiment vrai, écrites d'une manière simple et naturelle, et quelques-unes sont surtout remarquables par leur naïveté. « Oh !

(1) Jantis pastourelets, que déjouts las oumbretos
Sentets apazima lé calimas del jour,
Tant que les auzelets, per saluda l'amour,
Elflon lé gargaillol dé milo cansonnetos.

qu'il est gentil, dit-il dans un de ces noëls, oh ! qu'il est gentil, le petit Jésus ! sa mère l'embrasse, Joseph lui tire le bonnet et lui apporte les draps de sa couchette. Réjouissons-nous, réjouissons-nous. Dieu nous apporte le salut. » Ne dirait-on pas un de ces vieux tableaux de Van Eyck, de Hemmling, où tous les détails domestiques de la vie sont si scrupuleusement représentés ?

Après tout, le grand mérite de Goudouli repose sur ses chansons. C'est de la poésie toute franche, toute vivace. Si elle est parfois entachée de quelques expressions hyperboliques, ou parsemée de trop d'images empruntées à la mythologie, cela tenait au goût de l'époque, et le poète lui-même n'y a peut être pas songé. Ces chansons lui venaient tout naturellement par l'inspiration de quelque bon génie, et à peine étaient-elles achevées, qu'il les laissait partir, insoucieux de sa gloire comme de sa fortune. Sous beaucoup de rapports, ces chansons de Goudouli ressemblent à celles des anciens troubadours de son pays ; on voit qu'elles proviennent de la même source, qu'elles sont aussi l'œuvre du *gai savoir*. Avec plus de profondeur de sentiment et plus de mélancolie, on pourrait les comparer à celles des *Minnelieder* allemands qui avaient trois cordes harmonieuses à leur lyre, l'une pour chanter l'amour, l'autre pour la nature, la troisième pour Dieu.

Toutes les poésies de Goudouli obtinrent un grand succès. Elles furent traduites en espagnol, en italien, et quand il mourut, il y eut désolation complète dans le monde des poètes ; ce fut à qui viendrait le pleurer, à qui le chanterait le mieux ; tantôt on l'appelait Tircis, tantôt on le comparait à une étoile. Les odes, les élégies, les quatrains, répétaient son nom à l'envi. Ce qu'il y a de meilleur dans toutes ces poésies amassées sur sa tombe comme des couronnes funéraires, c'est peut-être cette épitaphe bouffonne :

Hic est couchatus noster Godelinus amicus,
A la morte fola dicite mala precor ;
Tam drollentem hominem cur, quare, bilena, tuasti
Quique Tolosanis gloria totus erat ?

« Ici est couché notre ami Goudelin. Adressez vos reproches

à la mort insensée. O mort! pourquoi dans ta colère as-tu tué cet homme si drôle qui faisait la gloire de Toulouse? »

L'idiome béarnais se rapproche beaucoup du gascon; comme celui-ci, il transforme ordinairement les *v* en *b* et accentue les *e;* mais il est peut-être plus riche en voyelles, par conséquent plus doux à entendre. Avec cet idiome, on peut, comme en allemand, faire d'un verbe un substantif, et il a, comme la langue italienne, un grand nombre de *diminutifs*. Ainsi vous entendrez souvent dire dans le Béarn : *Aïquette* (filet d'eau), *aïoullette* (petite brebis), *bouquette* (bouche), *maïnadette* (petit enfant), *courichon* (petit cœur), etc.

Peu de pays offrent autant de sujets d'inspirations aux poètes que le Béarn. Là se trouvent tout à la fois, et les magnifiques scènes de la nature, et les traditions chevaleresques du temps de Charlemagne, et les souvenirs historiques du temps de Jeanne d'Albret, la courageuse reine. Non loin de là, vous verriez dans un rocher des Pyrénées la *Brêche de Roland*, le noble preux, et près de Pau est le village de Billère où naquit Henri IV. On arrive à ce village par un chemin bordé d'arbres fruitiers et d'aubépine. De chaque côté de la route, vous ne voyez qu'une prairie où paissent de gras troupeaux; des massifs d'arbres y étendent leurs longs rameaux; des paysans qui portent encore le costume pittoresque de leurs pères, la petite veste, le béret, les longs cheveux tombant sur l'épaule, s'en vont gaiement à leurs travaux en sifflant leur chanson, et quand vous regardez cette vallée si fraîche, ce beau parc de Pau qui lui sert de point de vue, cette eau pure qui l'inonde, et ce ciel bleu du midi, vous sentez revenir toutes les idées d'amour qui apparaissent si souvent dans la vie du jeune roi de Navarre, et vous regardez autour de vous si vous n'apercevez pas la jeune fille aux yeux bleus et au chaste maintien, qu'il rencontra un soir près d'une fontaine. A l'entrée du village de Billère, s'élève une maison simple et jolie; un jardin couvert de fleurs s'étend sous les fenêtres, et une grille en bois en garde l'avenue. A travers les barreaux, vous pouvez contempler cette demeure champêtre; c'est là que fut élevé le vainqueur de la ligue, l'amant de Gabrielle, et la maison appartient encore aux descendans de sa nourrice. En revenant tout droit de Pau, après avoir passé devant la caserne, vous trouveriez dans une rue étroite, une demeure plus simple

encore, sur laquelle on lit cette inscription : *Ici naquit Bernadotte.*

II. — Despourrins.

Dans ce beau pays de Béarn, il s'est trouvé un homme qui a compris toute la suavité et la richesse de son idiome natal, et qui a composé dans ce langage du peuple des chansons que tous les Béarnais savent par cœur, et dont les pâtres des montagnes chantent quelquefois alternativement les couplets, comme les gondoliers de Venise chantent les romances du Tasse. Cet homme était Despourrins.

Un soir j'étais assis au-dessus d'un des coteaux du Jurançon ; d'un côté, je découvrais la vallée du Nés, l'immense plaine de Pau avec sa rivière fougueuse, la ville avec son château et ses tourelles gothiques ; de l'autre, les Pyrénées avec leurs crêtes bizarres, le *Pic du midi*, au front couvert de neige, et de toutes parts des bois, des maisons de campagne, des coteaux chargés de vignes. Le silence régnait autour de moi ; je n'entendais rien que les eaux lointaines du gave roulant dans la vallée, ou le bruissement des arbres, quand tout à coup, du milieu de la forêt, s'éleva une voix mâle et sonore, dont les simples modulations et les accens mélancoliques retentirent sur le coteau, avec une singulière harmonie : c'était un paysan du Béarn qui répétait une des chansons de Despourrins, et nulle expression ne saurait rendre le charme de cette musique au milieu d'un tel paysage.

Cyprien Despourrins naquit en 1698, à Accons, dans la vallée d'Aspe. Son père était un ancien militaire, renommé par sa bravoure. Une fois il se prit de querelle avec trois gentilshommes, se battit seul contre eux, et resta maître du champ de bataille. Pour garder le souvenir de cette victoire, il obtint du roi la permission de faire graver trois épées au-dessus de la porte de son château. Elles y sont encore. Son fils avait hérité de ce courage chevaleresque. Un jour, aux *Eaux-Bonnes*, il reçut une offense et voulut la venger sur-le-champ ; comme il n'avait point d'épée avec lui, il envoya son domestique en chercher une à Accons, en lui recommandant bien de la prendre

aussi secrètement que possible, et de cacher à son père, sous quelque prétexte, le vrai motif de ce voyage. Le domestique s'acquitte fidèlement de sa commission. Mais le vieux Despourrins, qui a l'habitude des duels, a tout deviné. Son ardeur de jeune homme se réveille, et le voilà qui fait seller sa mule et accourt aux *Eaux-Bonnes*. On lui dit que son fils est renfermé dans sa chambre avec un étranger. Il s'approche de la porte, entend un cliquetis d'armes, et reste là immobile et attentif. Le bruit cesse, et le fils, en ouvrant la porte, est bien étonné de trouver là son père. — J'ai deviné ton aventure, lui dit le vieillard; et dans le cas où tu aurais succombé, je venais pour te venger. Tiens : regarde, j'apporte mon épée. — Rassurez-vous, mon père, dit le jeune homme. Je suis votre fils; mon adversaire est blessé. Venez lui porter secours. »

A part cette circonstance que l'on dirait empruntée à une scène de mœurs espagnoles de Calderon, la vie de Despourrins n'offre rien de très remarquable. Il se maria, vendit ses propriétés d'Aspe, pour aller vivre à Saint-Savin, dans le domaine de sa femme, et composa dans de doux loisirs les vers auxquels il doit son illustration. Ici se présente encore une de ces bizarreries de la destinée dont il est si difficile de se rendre compte. Goudouli, le pauvre Toulousain, obligé de vendre, pour subvenir à ses besoins, le mince héritage de son père, a le visage riant, l'humeur joyeuse; et Despourrins, le riche gentilhomme, est triste et rêveur. Autant les chansons de Goudouli sont-elles folles de gaieté, autant celles du poète béarnais sont-elles langoureuses et plaintives. C'est toujours l'amour qu'il chante, mais l'amour souffrant. Ou sa maîtresse ne l'aime pas, ou elle l'a trahi, ou bien encore, quand elle l'aime, il faut qu'il la quitte. « O vous, dit-il, qui n'avez encore connu ni plaisirs ni douleurs, gardez-vous bien d'aimer, si vous voulez vivre heureux (1)! » Souvent il supplie, il conjure, et toutes ses prières se terminent par un soupir : « Le ruisseau le plus pur, le torrent le plus rapide, de mon cœur qui se fond n'égalent pas les larmes. Aucun livre ne parle d'un destin si cruel, et l'on ne saurait écrire ni chanter mes douleurs (2). » Souvent ses vers pré-

(1) Pastourets, qui n'abet encouère
Goustat ni plasés, ni doulous, etc.
(2) L'ayguette la plus clare, etc.

sentent une image assez naïve : « Mon doux ami va partir. Il va à la Rochelle! Moi je reste toute seule ici. O milice cruelle! Moi je reste toute seule, et je mourrai loin de celui que j'aime (1).

« Esprit, beauté, mon ami avait tout ce qui peut plaire. On admirait sa jolie taille, ses bonnes façons, et pour parler d'amour il n'a pas son pareil en France.

« C'était le plus aimable des amans, et je l'ai perdu, pauvrette! Adieu les fleurs et les cadeaux, adieu les douces causeries! Je vais passer mes plus belles années sans plaisir et sans amour. »

Quelquefois il fait parler alternativement l'amant qui se plaint et la jeune fille qui se moque de lui. — « Tes beaux yeux, ingrate bergère, m'ont enflammé d'amour, et ta rigueur est la seule cause de mes tourmens. — J'ai l'humeur ainsi faite. Pourquoi t'en occuper? Si mon caractère t'attriste, il ne tient qu'à toi d'en être délivré. — Oh! sois touchée du moins de ma longue constance, et si tu ne peux m'aimer autrement, aime-moi par pitié. — Je te plaindrai bien sincèrement, mais quand tu seras mort; pourquoi donc veux-tu que je t'aime, si cela ne me plaît pas? » Quelquefois son élégie a du mouvement et de l'action; c'est un soldat qui part et qui raconte à sa maîtresse toutes les prouesses qu'il va faire; c'est un pâtre qui descend dans la plaine et qui chante ses adieux à sa cabane sur la montagne, au bois témoin de ses amours, au rossignol dont il aime les doux accords. Puis il s'en va, et la montagne et les bois sont touchés de sa douleur, mais la jeune fille qu'il regrette par-dessus tout l'oublie bientôt et devient l'amante d'un autre. Quelquefois aussi il se complaît à faire le portrait de sa maîtresse, et ce portrait, quoiqu'un peu maniéré, ne manque pas de grace et de fraîcheur. L'une des chansons les plus populaires de Despourrins est celle-ci :

« Là-haut, sur la montagne, un berger malheureux, assis au pied d'un arbre, les yeux baignés de larmes, songeait à ses amours.

« Cœur volage, cœur cruel, s'écrie l'infortuné, tes dédains sont-ils donc le prix de mon amour?

(1) Moun doux amis s'en ba parti
S'en ba ta la Rouchelle, etc.

« Depuis que tu fréquentes les gens de qualité, tu as pris un ton si élevé, que ma maison n'est plus assez haute pour toi.

« Tu ne veux plus confondre nos deux troupeaux ensemble, et tes moutons ne se rapprochent des miens qu'en se gonflant d'orgueil.

« Je me passe de richesse, d'honneurs, de distinctions; je ne suis qu'un berger, mais personne ne peut aimer comme moi.

« Je suis pauvre, mais je me trouve bien dans ma modeste condition, et je préfère mon vieux béret au plus riche chapeau brodé.

« Les richesses du monde ne causent que des ennuis, et le plus grand seigneur ne vaut pas l'humble pâtre qui se trouve content.

« Adieu, cœur de tigresse, bergère sans amour: tu peux changer d'amant, mais tu n'en trouveras pas un autre tel que moi (1). »

Ces chansons de Despourrins ont dans l'original un grand charme de style, une douceur indéfinissable. Le poète a su varier souvent son rhythme. Il a eu recours à toutes les formes lyriques employées par Ronsard et ses élèves; cependant, malgré ce travail de versification, il n'est pas parvenu à dissimuler ce que son recueil a de trop uniforme. Prise isolément, chacune de ses chansons forme un drame intéressant, ou un tableau gracieux. Mais si on les réunit, on sent que le même thême, les mêmes idées reviennent trop souvent, et cette mélancolie d'amour qui d'abord nous séduit, devient à la fin monotone.

Après Despourrins, plusieurs autres poètes se sont essayés avec succès dans l'idiôme béarnais. Je citerai, entre autres, une pastorale de M. Lescar, les chansons de Borden, et celles de M. Puyot, et de M. L. Vignancour.

III. — La Monnoye.

Si de l'idiôme béarnais nous passons à l'idiôme de la Bourgogne, nous n'y retrouverons plus cette sorte de combinaison musicale

(1) Là haut sus las montagnes, un pastou malhurous
Ségut aû pé d'u hau, négat de plous,
Sounyabe au cambiamer de sas amous, etc.

qui appartient aux dialectes méridionaux ; plus de ces mots cadencés qui retentissent, ainsi que l'a dit Byron, comme les doigts d'une femme sur le satin ; plus de ces mots charmans de tendresse, de compassion, de ces diminutifs, si doux à entendre dans la langue de Boccace et de l'Arioste, et qui adoucissent même le mâle accent des langues du Nord. Mais ce patois bourguignon présente encore une foule d'expressions pittoresques et originales, des tournures piquantes, des mots harmonieux, et l'on sent en le lisant qu'il a subi de près le contact de la langue française ; car il n'a aucune des nuances étrangères des dialectes du nord, du midi, de l'est. Il est clair, élégant, facile à comprendre, et un académicien assez célèbre, le savant La Monnoye, l'a employé avec beaucoup d'art.

Toutes les histoires littéraires du XVIIe et du XVIIIe siècle parlent de cet écrivain, d'un esprit fin et érudit, qui publia les *Menagiana*, et enrichit plusieurs ouvrages de notes et de commentaires. C'était un homme très modeste, qui amassa par goût toutes ses connaissances philologiques, sans songer peut-être à en faire jamais usage. Il était, en 1662, avocat au parlement de Dijon, mais la jurisprudence avait pour lui fort peu d'attraits, et sans y renoncer entièrement, il se mit à dévier du côté de l'étude des langues et des muses. Tout jeune encore, il s'était essayé à écrire des vers, qui avaient eu les honneurs d'un succès de salon ; le goût de la poésie lui revint, et il s'y abandonna , mais très humblement, dans le silence du cabinet ou le secret de l'intimité. Il avait peur d'occuper l'attention du public, il ne se sentait pas la force de rien imprimer et toutes ses poésies n'étaient connues que d'un petit cercle d'amis bien éprouvé, bien sûr. C'étaient le président Bouhier, et Dumay, et Lamare. La Monnoye venait de temps à autre leur faire ses confidences poétiques, mais en leur recommandant avec instance de n'en pas parler. Autant d'autres écrivains se sont donné de peine pour faire retentir leur nom de toutes parts, autant cet homme simple et défiant de lui-même s'en donnait pour cacher à tout le monde son savoir et son talent. Cependant en 1671, l'Académie française ayant pour la première fois mis au concours un sujet de poésie, la Monnoye ne put résister au désir de s'essayer sur un nouveau théâtre ; il concourut et remporta le prix. Cinq fois de suite il se mit sur les rangs, cinq fois de

suite il triompha. Et quelles questions pensez-vous qu'on lui donnât à traiter? La première fois, la gloire de Louis XIV; la seconde fois, la gloire de Louis XIV, et toujours la gloire de Louis XIV. En vérité, il méritait un sixième prix pour avoir mis tant de constance à traiter cinq fois le même thême. Depuis long-temps ses amis le pressaient de venir se fixer à Paris. Sa modestie le faisait résister à leurs sollicitations. Enfin, en 1707, il se décida. Il était depuis plusieurs années en rapport avec la plupart des hommes célèbres de la capitale. Sa réputation de savant et la bonté de son caractère lui ouvrirent facilement toutes les relations qu'il pouvait désirer. En 1713, il fut reçu à l'Académie française, et c'est à sa nomination que MM. les académiciens d'aujourd'hui doivent d'être assis un peu plus commodément que ne l'étaient leurs prédécesseurs. Voici le fait : en 1713, il y avait trois cardinaux membres de l'Académie qui se dispensaient d'assister aux séances, parce que le directeur, le chancelier et le secrétaire, possédant seuls le privilége d'avoir un fauteuil, leurs éminences ne voulaient pas s'abaisser jusqu'à venir s'asseoir sur des siéges. Cependant la nomination de La Monnoye leur tenait fort à cœur, ils l'avaient appuyée de tout leur pouvoir, et quand il fut élu, un grand désir leur vint d'assister à la séance d'installation. Comment faire? Le cas était fort embarrassant. Il y avait bien là un motif puissant de se rendre à l'Académie ; mais d'un autre côté ces malheureux siéges!... N'était-ce pas manquer à sa dignité que d'aller prendre place sur un tabouret, en face d'un écrivain de petite naissance qui se prélasserait dans un fauteuil? Dans cette grave perplexité, on eut recours au roi. On lui exposa tous les inconvéniens d'un pareil état de choses, et Louis XIV fit un coup de tête de républicain. Il proclama l'égalité des gens de lettres, et accorda quarante fauteuils à l'Académie.

Des revers de fortune vinrent surprendre douloureusement La Monnoye au milieu de ses triomphes littéraires. Séduit par les promesses de Law, il lui confia ce qu'il possédait et fut ruiné complétement. En même temps, sa femme mourut, et ce malheur l'affligea peut-être plus que la perte de sa fortune. Mais, au milieu de ses désastres, sa résignation et son courage ne se démentirent pas. Il vendit sa bibliothèque et l'acquéreur eut la générosité de lui en laisser la jouissance, ce qui fut une

grande consolation pour le pauvre La Monnoye. Le duc de Villeroi lui donna une pension de six cents livres ; des libraires pour lesquels il avait travaillé lui en firent une de la même somme, et avec ce revenu, ses amis et ses livres, La Monnoye acheva tout doucement sa vie modeste et laborieuse, comme il l'avait commencée. Il était né à Dijon le 15 juin 1641, il mourut à Paris le 15 octobre 1728.

Ses chants de Noël en patois bourguignon, autrement dit, ses *Noëi*, datent de 1700. Le père de Piron, l'auteur de la *Métromanie,* s'était d'abord essayé à écrire quelques vers dans cet idiôme populaire. La Monnoye pensa qu'on pouvait faire mieux. Il publia d'abord sous le nom de *Barozai* (1) treize de ses *Noëi* qui obtinrent un grand succès, et peu de temps après il en publia seize autres.

Il y eut une surprise générale à l'apparition de ce recueil. Jamais les Bourguignons n'avaient imaginé qu'un poète pût se servir aussi habilement de leur dialecte de village. Les *Noeï* furent chantés dans les salons de Dijon, puis de là ils pénétrèrent dans les petites villes de la province et dans les campagnes. Un beau jour, après avoir ainsi passé de bouche en bouche, ils arrivèrent à Versailles, et la majestueuse cour de Louis XIV, au milieu de laquelle rayonnaient les vers purs et harmonieux de Racine, se fit une grande joie d'entendre ces vers un peu rudes dans ce jargon de paysan. Dans l'espace de quelques années, il en parut plusieurs éditions, et le président Bouhier lui-même en publia une avec un glossaire intéressant. C'est peut-être à ces chansons écrites par passe-temps que La Monnoye a dû de conserver en grande partie sa réputation. Il attachait sans doute à ses poèmes couronnés par l'Académie française beaucoup plus d'importance. Il les avait faits avec patience, avec amour, comme Pétrarque faisait son poème de Scipion l'Africain, et tous ces grands poèmes si bien travaillés sont maintenant oubliés. De Pétrarque il reste les sonnets, et l'on se souvient encore des *Noeï* de La Monnoye. Pour compléter le succès de cette œuvre naïve, il ne lui manquait peut-être plus qu'une critique amère et éclatante. Un prêtre se

(1) Nom des riches vignerons de la Côte-d'Or qui portent des bas à coins couleur de rose.

chargea de la faire. C'était un vicaire de Dijon, nommé Magnien, qui, dans un zèle de piétisme sans doute outré, mais respectable, crut voir dans ce badinage poétique une attaque contre la religion. Non content d'en défendre la lecture en particulier, il crut de son devoir de le signaler publiquement comme un livre dangereux. Il monta en chaire et tonna contre les *Noeï* et l'impiété de leur auteur. La discussion religieuse ainsi entamée alla beaucoup plus loin. Les théologiens de Paris voulurent y prendre part. La Sorbonne, cette gardienne sévère de l'orthodoxie, se déclara juge du procès, et neuf de ses docteurs portèrent condamnation contre les *Noeï* bourguignons. Peu s'en fallut que le pauvre poète ne fût frappé d'anathême. Mais le sourire incrédule du public fit justice des sermons de l'abbé Magnien, de la sentence des docteurs, et quelques années après, La Monnoye fut, comme nous l'avons vu, porté à l'Académie par l'influence de trois cardinaux.

Il n'y a peut-être pas un village de la Franche-Comté, de la Lorraine et de plusieurs autres provinces qui n'ait ses chants de Noël. Chaque année, à l'époque de cette solennité religieuse, trois jeunes gens viennent encore représenter les mages ; l'un d'eux se noircit la face ; c'est le roi éthiopien. Un autre porte au bout d'un bâton une étoile en carton doré, et tous les trois, un sabre au côté, une couronne de papier sur la tête, et une large ceinture autour du corps, s'en vont de porte en porte chanter leurs cantiques en patois. On leur donne de l'argent, du blé, des fruits, car ils ont avec eux une besace où ils mettent toutes leurs provisions. Quelquefois on les invite à entrer pour raconter aux petits enfans la naissance du Christ. Hélas ! je me souviens encore avec quel mélange de joie et d'anxiété nous les voyions venir, car leur diadême de clinquant, leur costume bizarre, et leurs armes étincelantes attiraient notre attention, mais la figure toute noire du roi d'Éthiopie nous faisait peur. Cette course annuelle des mages est sans doute un reste des anciens mystères, des représentations théâtrales qui parodiaient les fêtes de l'église, et leurs chants simples et religieux vont parfaitement à des auditeurs peu difficiles, et qui ne demandent qu'à s'édifier. Mais il y a dans les *Noeï* de La Monnoye une sorte de malice qui dut choquer les esprits scrupuleux. Quand les anciens cantiques de l'Allemagne et de

la Hollande nous retracent si minutieusement l'histoire de Jésus-Christ, et passent par tous les détails les plus vulgaires de la vie domestique ; quand ils nous représentent la Vierge filant pour gagner sa vie, et saint Joseph faisant cuire de la bouillie pour l'enfant Jésus, il y a dans ces descriptions si plaisantes en apparence, dans ce langage des vieux poètes, un caractère sérieux, une bonne foi imposante. On sent que ces tableaux sont faits selon le goût d'une époque ignorante et crédule, et on les respecte comme on respecterait l'anachronisme en peinture d'un Giotto ou d'un Fiesole. Dans les chansons de La Monnoye, la naïveté n'est plus que l'affectation d'un bel esprit, et son enjouement frise de près le scepticisme. « Mon Dieu, dit-il, vous vous donnez bien de la peine pour nous sauver. Mieux vaudrait, ce me semble, que le serpent n'eût jamais séduit la femme de notre père Adam. La bonne affaire alors pour votre repos et pour le nôtre aussi !

« J'aurais toujours vécu dans l'ignorance, sans nul souci des tailleurs, l'esprit gai, le corps dispos, trouvant partout la figue, la grenade, le melon sucré, et tout à mon aise, sautant gaiement sur l'herbe.

« Pour vous, assis sur quelque nuage, vous auriez dit en nous voyant : En vérité, voilà de bonnes gens, ils valent plus qu'on ne peut dire. Au lieu de cela, que voyons-nous dans ce monde? Tailles, procès, guerre, peste, disette, les mauvais cœurs et la vermine. Aussi, pour éprouver la misère et sentir la souffrance, vous n'avez rien trouvé de pire que de vous faire homme comme nous (1). »

Et ailleurs : « Quelle patience ! Un Dieu qui tousse, un Verbe qui ne parle pas, à qui l'on donne de la panade, et que l'on lave et que l'on berce (2) !

« Hélas ! combien de chansonnettes la pauvre Vierge vous a dites pour vous endormir, après vous avoir fait manger la bouillie ! »

(1) Mèn vauro, ce me sanne,
Que j'aimai le sarpan
N'eusse étraipai lai fanne
De note peire Adam.

(2) Quei patiance ! Un Dei qui teusse,
Un varbe qui ne pale pa.

Le caractère manifeste de ces chansons de La Monnoye, c'est la satire parfois grave et acerbe, le plus souvent moqueuse. « Enfant, dit-il, pour qui voulez-vous souffrir? Pour des cafards, des fourbes, des drôlesses, pour des filles de joie, des brelandières, pour des gloutons, des truands, des vauriens, des races de vipères. Comptez-nous bien tous, je vous prie ; je gage que sur un million d'hommes, vous n'en trouverez pas trois bons : la belle loterie! »

Une autre fois cette satire s'attaque aux événemens de l'époque et aux rois : « Jésus grelotte de froid, l'empereur souffle de son mieux, et ne fait que de la fumée.

« Guillaume vient qui souffle aussi, et qui pense, quoique poussif, pouvoir allumer la fusée.

« Bientôt, pour lui réchauffer les mains, Danois, Polonais, Suédois sortent de leur retraite.

« Que dire ici de Brandebourg? c'est un roi qui, bien jeune encore, ne se soucie pas d'être à la lisière.

« Je ne connais pas non plus ce que Mayence a décidé, ni Cologne, ni la Bavière.

« Génois et Florentins voudraient bien, en pliant le genou, s'exempter de déployer leur bannière.

« Quant aux Suisses, ils se joindront en route à quiconque paiera les frais du voyage.

« Clément XI, pour obtenir la paix, se fait porter dans son fauteuil aux pieds de Jésus.

« Mais je crains que, pour nous punir de nos péchés, l'enfant ne réponde au saint-père : Lanlaire. »

Une autrefois il s'en prend à la religion elle-même : « Adieu, dit-il, vieux Testament ; retire-toi, Moïse : grace à Noël, tout ira autrement. Je lui suis bien obligé.

« Pauvres Juifs que tant de lois chagrinent, pardieu! vous avez bon dos. Vos scrupules me font bien rire; chez nous, c'est un point de foi, qu'il vaut mieux croire que voir.

« Pour vous rendre Dieu favorable, vous lui offrez des sacrifices, soit des agneaux, soit des bœufs, et cela coûte, ne vous déplaise. Pour nous, sans bourse délier, nous chantons le *Kyrie eleison*.

« Avez-vous des enfans par douzaine, vous les mariez tous. Nous ne sommes pas si sots, nous faisons de nos filles des

béguines, de nos fils des jacobins, des cordeliers, des capucins. »

Pour quiconque a lu ces chansons, il est évident que l'auteur s'est servi de ce titre de Noël comme d'un cadre commode pour faire mieux ressortir les épigrammes que le monde ou les événemens lui inspiraient. Voilà ce qui a dû paraître une grande profanation aux hommes un peu méticuleux, et ce qui a eté accueilli comme une bonne plaisanterie par les gens moins timorés. Il y a sans doute dans ce recueil beaucoup d'esprit, de pensées fines, de malice; il est curieux à consulter comme monument littéraire de l'époque; mais n'a-t-il pas dû en grande partie son succès à la curiosité que devait exciter cet idiome tout nouveau, et à toutes les circonstances réunies pour lui donner plus de vogue et de publicité? Pourrions-nous aujourd'hui nous amuser long-temps d'une œuvre aussi frivole? Je ne le crois pas. Au reste, ces *Noeï* ne sont pas le seul ouvrage écrit en patois bourguignon. Il existe dans le même dialecte un Virgile travesti (*Virgile virai*), qui, pour le choix bizarre des images et le style grotesque, fait le digne pendant de celui de Scarron, de celui de Blumauer l'Allemand, et de Cotton le poète anglais.

X. Marmier.

ITALIE.

§ IV.

SIENNE. — RADICOFFANI. — AQUAPENDENTE. — ROME.

En ce temps, la vie de l'artiste fut une noble et puissante vie. L'Italie était un atelier, un champ de bataille et un boudoir. L'artiste ébauchait en même temps un palais, une fresque, un tableau, une statue, une église, une citadelle ; il avait des journées toutes pleines de travaux, d'intrigues, de rivalités, d'aventures, de méditations, de graves études, de folies d'atelier : sa palette et son ciseau se mêlaient sous sa main à l'épée, à l'arquebuse, à la mandoline. Michel-Ange est la personnification la plus imposante de l'artiste au XVe siècle ; sa vie ne ressemble à aucune autre vie ; il n'a connu ni les loisirs, ni le repos, ni les ennuis ; il a créé un monde ; il a été adoré des deux plus nobles, des deux plus belles amantes de l'univers, Rome et Florence ; les papes, qui ne s'inclinent que devant Dieu, se sont inclinés devant lui. A sa mort, les souverains se disputent son cadavre comme une de ces précieuses reliques qui portent un bonheur éternel à la ville qui les reçoit.

A quinze ans, il était déjà sacré roi entre les artistes ; il avait effacé Ghirlaudajo, son maître, et promettait à l'Italie de lui rendre Mazzaccio et Lucca della Robbia. Il devait tenir mieux que sa promesse. L'Italie devint son atelier. De Venise à Bologne, de Bologne à Florence, de Florence à Rome, les blocs de marbre l'attendaient au passage, et il créait une statue à chaque relais. Chemin faisant, il dressait un échafaudage, et peignait une grande fresque pour payer l'hospitalité dans quelque ville des Apennins. A Bologne, il ciselait *Sainte-Pétrone*, puis il montait à cheval, et courait à Rome, pour achever son *Bacchus* ou sa *Notre-Dame-de-Pitié*. Florence l'appelait alors ; et le voilà reparaissant sur la crête des Apennins, traversant la forêt de Viterbe, toute pleine de bandits, traversant les gorges marécageuses de Riccorsi, les plaines volcaniques de Radicoffani, dormant sur la paille des étables, partageant le pain des pâtres de Torrinieri et de Ponte-Centino, et après huit jours de fatigues revoyant sa Florence bien-aimée qui ébranlait toutes ses cloches pour le recevoir comme un roi. A peine descendu de cheval, il courait à l'église *Santa-Maria-Novella*, celle qu'il nommait son épouse, *mia sposa*. Il baisait les fresques de Paolo Ucello, de Fiesole, d'Orgagna, comme on embrasse, en arrivant chez soi, tous les membres de sa famille ; il s'agenouillait, dans la chapelle des Ruccellaï, devant la Vierge de Cimabuë, patrone des artistes. Au travail ensuite ; c'était un bloc immense qui l'attendait sur la place du Palais-Vieux ; Fiesole avait écaillé ce bloc, il était trop pesant pour lui ; Michel-Ange le fondait comme de la cire, il en tirait un géant de marbre, son *David* ; il le plaçait sur un piédestal devant le palais, comme on place une sentinelle à la porte d'un roi.

A cheval encore ! C'était Jules II qui appelait Michel-Ange ; l'artiste rentrait à Rome, et le pape le conduisait par la main aux ateliers ; Michel-Ange créait son Moïse, le Moïse du mont Sinaï, sublime comme dans le livre saint ; pour se donner quelque délassement après cette œuvre, il ciselait ses *Esclaves* et sa *Victoire* ; puis il jetait les fondemens du magnifique mausolée de Jules II, ou bâtissait la citadelle de Civita-Vecchia.

Nous le retrouvons encore à Florence, Léon X régnant ; cette fois, le marbre lui manque, l'artiste a tout dévoré ; il part

pour les carrières de Saravezza, il va créer du marbre ; il se promène deux ans sur les rochers qui recèlent le trésor du statuaire ; il épie le sol ; il le perce du regard ; c'est qu'il lui faut du marbre pur, du marbre d'élite ; la chapelle des Médicis le demande ainsi. Le précieux filon est trouvé. Michel-Ange a frappé du pied sur la carrière ; il se mêle aux mineurs ; avec eux il éventre la roche ; il en tire des blocs vierges ; quelle joie d'artiste ! Le voilà dans la chapelle Saint-Laurent, méditant son Guerrier ; il sera plus beau que le saint George de Donatello, plus beau que le Démosthènes du Vatican ; la tombe des Médicis sera gardée éternellement par des statues vivantes ; et toujours le voyageur, en les visitant, échangera des regards avec ce mystérieux guerrier qui domine la chapelle, et lui donne ce caractère de religieuse mélancolie que le statuaire antique ne soupçonna jamais.

A Rome encore ! il y a des mausolées à construire et des statues informes dans les ateliers, et des fresques ébauchées qui attendent ; Michel-Ange est partout ; il peint, il cisèle, il équarrit des blocs ; il fait des satires contre ses ennemis, il envoie des sonnets aux dames romaines, des cartels à ses rivaux, des plans de basilique au pape, des lettres au grand-seigneur qui lui demande un pont pour le faubourg de Péra. Un jour, après avoir terminé le *Christ embrassant sa croix*, il va respirer sur la colline où furent les jardins de Salluste ; il passe sur les ruines des thermes de Dioclétien, et s'arrête, saisi d'admiration, devant huit colonnes antiques qui n'ont plus rien à soutenir, car le noble fardeau qu'elles portaient s'est écroulé sur le gazon d'alentour. Michel-Ange s'attendrit de l'oisiveté de ces puissantes colonnes, et leur bâtit un temple, en les laissant toutes à la place que l'architecte impérial leur avait donnée dans la grande salle des bains. C'étaient là les jeux de Michel-Ange ; une autre fois, il se prendra corps à corps avec le panthéon d'Agrippa, il le pèsera sur ses mains, le lancera dans l'air à quatre cents pieds, et le colosse ne retombera pas.

L'Attila chrétien, le connétable de Bourbon, fait le siége de Rome. La ville éternelle a donné congé à ses artistes, à ses poètes, à ses musiciens, elle a fermé ses ateliers ; Rome se bat, comme autrefois, contre Brennus et Annibal, pour ses autels et ses foyers. Michel-Ange est à Florence, il a repris son ciseau

dans la chapelle de Saint-Laurent; il taille, de verve, une statue de femme ; le bloc sera trop court pour la forme colossale qu'il a signée; que lui importe ? L'artiste ne s'abaisse pas aux puérils calculs des dimensions : si le marbre manque aux pieds de la statue, l'ouvrage restera inachevé, voilà tout. Michel-Ange a-t-il le loisir de mesurer ses blocs ? Il se rue sur eux, il en extrait l'image rêvée et part. Cette fois la route des Apennins lui est fermée. Rome a été prise d'assaut, Rome a été violée ; Espagnols, Allemands et Milanais inondent la belle Toscane et menacent Florence ; Michel-Ange ferme ses ateliers, il prend l'arquebuse et l'épée, il se fait soldat ; il se place en sentinelle devant le Palais-Vieux, et sert ainsi de pendant à la statue de David, haute de dix coudées, et moins grande que lui. Les ravageurs s'approchent ; ils occupent les hauteurs de San-Miniato et de la villa Strozzi ; ils campent sur les collines du Val d'Arno ; ils étreignent Florence ; le péril est grand ; Michel-Ange est nommé inspecteur-général des fortifications ; l'acclamation du peuple confirme ce choix. Après avoir produit ses chefs-d'œuvre avec son ciseau, il faut maintenant que l'artiste les défende avec son épée ; il a sa noble famille de marbre à protéger contre les stupides saccageurs de Rome, car les lansquenets et les Espagnols ne respectent rien ; comme les Perses de Cambyse, ils mutilent l'homme et la pierre ; mais Dieu et Michel-Ange sauveront la ville des Médicis. Florence sera plus heureuse que Rome, les Huns baptisés ne la violeront pas.

C'est Paul III qui siége au Vatican ; Rome est revenue de sa stupeur ; les ateliers se rouvrent ; les chantiers reprennent leur mouvement accoutumé ; Michel-Ange, qui s'est reclus dans un clocher à Venise, après la capitulation de Florence, et qui pleure sur la liberté toscane indignement sacrifiée, descend enfin de son ermitage aérien, et reprend la route de Rome. A peine arrivé, il se remet à ses œuvres, comme si le pain de sa journée en dépendait. Un visiteur frappe à la porte de l'atelier ; ce visiteur, c'est le pape, c'est Paul III ; après avoir béni la ville et le monde, il vient bénir Michel-Ange ; le pontife et l'artiste s'asseient sur un bloc de marbre, et ils commencent un de ces sublimes entretiens qui réjouiront les beaux-arts. Paul livre la chapelle Sixtine à Michel-Ange, il l'entraîne avec lui au Vatican, il le place

devant un pan de muraille et lui dit: Voilà la toile de ton Jugement dernier.

L'artiste a trouvé enfin une peinture digne de lui, le Vatican est son atelier, sa toile une muraille immense, la basilique de Saint-Pierre est son chevalet; sa palette est une cuve toute pleine de couleurs; il y a plongé un pinceau gigantesque, et du premier élan d'une inspiration furieuse, il crée le ciel, la terre, l'enfer; il fait poser devant lui toutes les générations; il tire des tombeaux les représentans de tous les âges; il matérialise, sur sa fresque prodigieuse, les mystères de l'Apocalypse, les visions de l'apôtre, les joies du ciel, les épouvantemens de Josaphat; c'est bien le jour des jours, le jour de colère que David et la Sibylle ont prédit; c'est le tableau d'un monde en dissolution; il est tout retentissant d'éclats de trompette, de mugissemens de damnés, de chutes de montagnes; c'est le jugement. Quand le dernier coup de pinceau eut été donné à l'œuvre incomparable, Rome, la ville artiste, tressaillit comme aux jours merveilleux des Antonins; la foule se précipita sur le Pont des Anges, le gonfanon papal fut arboré au Môle d'Adrien, la cloche de Saint-Pierre tonna sur la basilique; Michel-Ange fut porté en triomphe, comme un consul victorieux, sur ce même Tibre, sur ce même sol qui avaient vu passer Paul-Émile et Trajan. Le cri populaire le poussait au Capitole, là où finissaient les ovations; mais le Capitole n'avait conservé que son nom; il y manquait ces riches monumens qui servaient d'hôtellerie aux triomphateurs; il fallait rebâtir le Capitole pour Michel-Ange; le pape lui mit à la main la truelle et le marteau, ce fut Michel-Ange qui rebâtit le Capitole pour lui. Alors les points culminans de Rome chantèrent la gloire du grand artiste sur un lumineux triangle; à gauche Sainte-Marie-des Anges; à droite le dôme de Saint-Pierre; au bout de la ville, le mont Capitolin; il avait signé de son nom ces trois monumens; sa mission était remplie; nul homme n'avait plus fait que lui; le ciel lui avait prodigué les jours, et l'artiste reconnaissant n'en perdit pas un seul, dans sa vie presque centenaire; il n'avait subi aucune des infirmités de notre nature; sa constitution fut si puissante qu'on aurait dit qu'il s'était sculpté lui-même, et que sa chair était la chair de ses statues : sa première maladie fut sa mort.

C'est en songeant à cette vie étonnante, si pleine d'œuvres et

de jours, qu'on traverse les Apennins de Florence à Rome; le pied de Michel-Ange y est imprimé sur toutes les roches, l'artiste s'y est inspiré de toutes les imposantes scènes que Dieu y étale, comme dans une galerie digne de lui. Cette route est le grand chemin de Michel-Ange; elle garde écrite en caractères éternels la pensée orageuse de l'artiste; elle est le symbole matériel de ces existences d'élite auxquelles il fut donné de connaître toutes les joies et toutes les plaies, de cueillir des fleurs sur la cendre et la lave, d'avoir des nuits de tempêtes, après des jours pleins de sérénité. A l'extrémité de cette voie apennine si tourmentée de contrastes et d'âpres accidens, on trouve une plaine calme, majestueuse; on trouve Rome; Rome, pour l'artiste, c'est le but du voyage de la vie, c'est le paradis, le repos, l'immortalité.

Elle est féconde, joyeuse et dorée comme un rêve de jeunesse, cette campagne qui vous conseille le voyage des Apennins; il y a des fleurs agrestes qui bordent la route, de beaux arbres qui s'arrondissent sur le pélerin endormi, des torrens de vignes qui coulent de collines en collines jusques à l'horizon, de jolis villages qui adossent leurs maisons coloriées sur le vert éclatant des pins, des couvens solitaires, réfugiés dans les bois, des métairies avec des peupliers qui tremblent sur les fontaines: ce grand paysage vous suit complaisamment et vous fait fête comme si vous étiez cent mille à le contempler; on s'étonne de se trouver seul, admis à tant de magnificence. Quelle joie de suivre à pied, le bâton à la main, cette ravissante décoration qui se perpétue à l'infini, qui vous sourit avec tant de grâce, et semble vous promettre de vous accompagner toujours! Le soir on arrive à Sienne, la Florence des Apennins, ville charmante oubliée dans un désert; là, on retrouve l'élégance de la cité toscane, l'architecture de Diamant, les rues pavées de dalles, les palais forteresses, les écussons de Strozzi; une population calme et heureuse qui parle en musique, et fait éclater dans les rues le murmure argentin de l'italien siennois. Tout en marchant sur le pavé, qui conduit à Rome, on respire un parfum d'église, on entend le son d'une cloche qui vous attire à droite; c'est la cathédrale: elle vous sert d'hôtellerie; elle se révèle à vous dans toute sa splendeur. La cathédrale de Sienne appartient encore à ce bienheureux siècle où l'art ne travaillait

que pour la foi, où l'architecte, le peintre, le sculpteur, rendaient à Dieu en chefs-d'œuvre tout ce qu'ils en avaient reçu en talent. L'Italie est semée de ces belles églises de marbre; elles sont ouvertes à tout arrivant; le voyageur échauffé par la route, blanc de poussière, humide de sueur, trouve un délicieux abri dans leurs nefs toujours fraîches. C'est une halte précieuse : on secoue la poussière de ses pieds sur le parvis, on rafraîchit son front avec l'eau du bénitier, on s'agenouille devant Dieu ou devant Raphaël, en chrétien, ou en artiste; puis on se relève, et on descend encore sur la voie romaine, aujourd'hui silencieuse et triste, autrefois animée par cette caravane de peintres, de sculpteurs, d'architectes qui ont bâti partout ces merveilleuses églises, et les ont remplies d'images saintes et de tableaux. Un jour, sous cette porte de Sienne, deux cavaliers se rencontrèrent; l'un sortait de l'hôtellerie de Poggi-Bonzi, l'autre allait à Florence. L'un grand, athlétique, avec de grands yeux noirs, un teint bazané, des cheveux bruns et crépus; l'autre un enfant, avec un visage rose et virginal, comme une jeune fille sous un costume qui n'est pas le sien. Ils se serrèrent la main cordialement, du moins en apparence; « Je vais à Florence, tailler du marbre, » dit l'un des cavaliers. — Je vais travailler à la sacristie de Sienne, dit l'autre : c'étaient Michel-Ange et Raphaël. Le pâtre siennois qui vit cette rencontre fut bien heureux! Sous cette même porte, on ne trouve plus qu'un douanier qui vous demande votre passe-port. La sacristie où travaillait Raphaël fait oublier l'église; on ne regarde qu'avec distraction ces nefs magnifiques écartelées de marbre blanc et noir, cette chaire élevée sur des animaux de l'Apocalypse, sur des colonnes de jaspe et de porphyre, et ce pavé du sanctuaire, sans égal au monde, et cette corniche du chœur composée des têtes de tous les papes depuis saint Pierre jusqu'à Alexandre III; on passe rapidement devant tout cela, on ne songe qu'à la sacristie voisine, tout illustrée de fresques par Raphaël; un cicerone en soutane vous introduit dans la sacristie; là on est un peu désappointé d'entendre dire que Raphaël n'a peint qu'une seule de ces fresques naïves qui servent de tapisserie aux quatre murailles; c'est lui pourtant qui en a fait tous les desseins; Bernard Perugin les a terminées : elles représentent les actions historiques du pape Pie II. Au

milieu de la sacristie, le clergé siennois a donné une hospitalité généreuse et touchante aux trois Graces ; elles sont décentes parce qu'elles sont nues ; en Italie, de quelque religion qu'il vienne, l'art est toujours saint et béni.

Sienne laisse d'heureuses et riantes pensées dans la mémoire du voyageur ; on aime à se rappeler son élégante et gracieuse physionomie, ses édifices modernes de briques rouges si gaies au soleil ; sa place *Del Campo*, dont le pavé concave ressemble à une immense cuve. Il y a une chose encore qui m'a frappé à Sienne, et dont aucun voyageur, je crois, n'a parlé : Sienne a reçu probablement en héritage la Louve romaine ; on y retrouve partout la fauve nourrice allaitant les Gémeaux ; c'est le blason de la ville ; Rome, en adoptant la tiare et les clefs, a cédé à Sienne ses antiques armoiries, afin qu'il ne fût pas dit qu'on les eût effacées du sol latin. L'écusson de Romulus, incrusté à l'angle des carrefours, vous sert comme d'indicateur, pour vous désigner la double ornière qui mène aux sept collines. On sort dans la campagne, avec un cœur bien joyeux, car il semble que Rome est à l'autre bout du chemin. Cette illusion dure peu ; insensiblement le paysage s'assombrit, les arbres s'éclaircissent, les collines se nivèlent à la plaine ; on sent que la Toscane vous échappe, que la vie s'éteint, qu'un nouveau domaine commence. C'est comme le premier nuage du désenchantement après l'ivresse du jeune âge. La campagne se déroule vide et monotone ; par intervalles, des rochers calcaires se hérissent du milieu des blés, comme les premiers chaînons d'une montagne volcanique que l'on croit distinguer parmi les brumes de l'horizon. Il y a bien encore, çà et là, quelques villas aux croisées vertes qui s'épanouissent dans une oasis et semblent protester contre la tristesse de la plaine, mais elles passent et ne reparaissent plus ; la verdure maigrit, le sol se pétrifie, le grand chemin se couvre d'une poussière noire ; un vent triste siffle dans les roseaux des maremmes, et vous apporte une légère odeur de soufre, ou des miasmes fiévreux. Les petits hameaux qu'on trouve sur la route ont un aspect désolé ; leurs rares habitans ont des mines souffreteuses et sauvages ; ils font peur ou pitié ; quelquefois on distingue assis sur un quartier de roche, parmi les bruyères, un pauvre pâtre, couvert d'un manteau rouge, et surveillant quelques moutons plus maigres que

lui; ce sont les seules figures qui animent ces mélancoliques paysages. On arrive à quelques maisons silencieusement habitées, qu'on appelle d'un nom empreint de misère, *Torrinieri;* puis à Polderina, autre association de cabanes. Là, commence une route qui fait regretter tout ce qu'on vient de voir; elle se resserre entre de hautes montagnes qui ont des formes sinistres; la voie romaine devient un sentier de chèvres ou de bandits. Où conduit ce chemin? demande-t-on au pâtre; sa voix sépulcrale répond « à Riccorsi, » et une main de squelette sort des plis du manteau et s'allonge pour recevoir le salaire de l'indication. Allons à Riccorsi!

Ce nom me rappelle un de mes malheureux jours, et n'écrirais-je ces lignes que pour donner aux voyageurs un charitable avertissement, je croirais avoir assez fait pour mes compatriotes qui passeront après moi dans ce val de désolation. J'étais parti à pied de Polderina, à pied et à jeun. Ce Riccorsi était pour moi la terre promise, où je ne m'attendais pas à trouver du miel, mais je comptais au moins sur du lait. Au fond de la plus épouvantable vallée des Apennins, j'aperçus une chaumière que je pris pour une maison avancée de Riccorsi; je descendis en courant le sentier rude qui dissimulait le précipice, et je tombai devant la chaumière; la chaumière était Riccorsi. Une petite enseigne collée sur la porte me l'annonçait: *Osteria di Riccorsi, qui si fà la carretta.* J'entrai dans une pièce obscure, et puante à soulever le cœur; c'était le salon, la chambre à coucher, la cuisine et l'abattoir; deux jeunes filles sortirent d'un nuage de fumée; elles étaient belles, ces jeunes filles; que font-elles donc dans cet horrible pays? Je les priai de me servir à déjeûner, j'étais mort de faim; elles exécutèrent une pantomime dolente, et me chantèrent en duo un *niente* homicide. Je me mis à leurs genoux, je leur récitai deux sonnets de Pétrarque, je les conjurai de chercher dans leur hôtel du pain et des œufs; au moins des œufs, il y en a dans tout l'univers; elles me répondirent encore : Nous n'avons rien. Quelle *osteria!*

Un éclair de compassion passa sur leurs figures roses et fraîches. —Êtes vous seul? me dit l'aînée. — Non, je suis avec deux amis qui me suivent, et qui vont arriver. Au nom de Notre-Dame de Riccorsi, préparez-nous une ombre de déjeûner;

mettez au moins une nappe sur une table, si vous avez une nappe et une table; nous nous reposerons, vous aurez alors peut-être quelque idée; voyez, tenez conseil; nous allons à Rome, nous vous en rapporterons un chapelet béni le samedi saint; nous vous paierons vos œufs, comme des voyageurs anglais.

— Eh bien! me dirent-elles attendries, nous vous ferons une soupe aux pigeons! — Une soupe aux pigeons! cela fait frémir d'y songer. — Mais, leur dis-je, puisque vous avez des pigeons, faites-les rôtir. — Nous n'en avons qu'un, et nous le gardions pour en faire un agneau pascal, dimanche prochain. — Enfin nous mangerons ce pigeon; mais où est-il? — Ah! qui le sait?

Nous nous mîmes en quête pour découvrir le pigeon; l'infortuné se promenait en attendant pâques, sur les petites roches calcaires qui enclavent l'hôtellerie de Riccorsi; il se laissa prendre avec une résignation touchante, et une demi-heure après on nous le servit noyé dans un *brodo* clair comme l'eau. Nous sortîmes de ce famélique vallon, où depuis Énée tous les voyageurs sont contraints à dévorer leurs tables, et nous reprîmes notre route, avec une défaillance de cœur qu'aggravait encore la brise ironiquement apéritive des Apennins. Du sommet de la montagne, je jetai un dernier coup-d'œil sur Riccorsi; j'aperçus sur le seuil les deux jeunes filles dans une pose mélancolique. Ces deux malheureuses ont souvent rappelé au voyageur indifférent ce proverbe latin qui a été inventé dans leur pays: *Sine Cerere et Baccho Venus friget*. Le paysage qui les entoure ne peut avoir sa copie ou son modèle que dans ces royaumes du vide où la Sibylle conduit les héros; on y voit des gouffres béans de cataractes épuisées, où l'eau est représentée par des touffes de lichen, blanchâtre comme la barbe d'un vieillard; on y voit des lits de torrens desséchés qui roulent des roseaux et du gravier, avec des bruits remplis de plaintes; au nord, une épouvantable vallée s'enfonce et se perd dans de lointains et mystérieux abîmes; en hiver, cette vallée est un fleuve, qui emporte, Dieu sait où, des quartiers de roche, des troncs d'arbres, des forêts de roseaux, des ponts de bois, l'hôtellerie de Riccorsi assiste à ces bouleversemens, à ces tempêtes, à ces inondations, en attendant l'été qui arrive tard, et les voyageurs qui n'arrivent jamais. Pauvre Riccorsi! pauvres filles!

Enfin, voici un village à peindre, vu de loin, car de près il

est bien noir et indigent : c'est San-Quirico ; il s'est retiré sur une montagne, enfin de respirer un air pur, précaution excellente pour des habitans qui vivent de l'air ; j'aime San-Quirico, étreint dans sa belle ceinture d'oliviers, et que domine une haute tour carrée. La tristesse retombe après sur la grande route ; la campagne se dépouille encore ; tout annonce la montagne volcanique, le village noir et ferrugineux de Radicoffani.

Radicoffani pleure dans les nuages ; c'est un Etna qui a éteint ses fournaises parce qu'il n'avait plus de villes à ensevelir, plus de campagnes à brûler. Les mystère de ses antiques éruptions n'est pas expliqué par les géologues ; en général, la science n'explique que ce qui est déjà compris ; ici, elle vous dit : Radicoffani était autrefois un volcan. — Mais quel voclan ! Il avait pour domaine toutes les montagnes amoncelées qui courent d'horizon en horizon jusqu'à Bolsena. C'était une traînée incendiaire dont les laves, se divisant, allaient s'éteindre dans la Méditerranée et l'Adriatique. Alors n'étaient venus ni Évandre, ni Romulus, ni Porsenna ; l'Italie était en fusion ; la Péninsule était une langue de feu qui croisait ses flammes avec la Sicile, par-dessus Charybde et Scylla. Un jour cela fut glacé par un souffle d'en haut ; tout cet embrasement s'éteignit comme une lampe qui n'a plus d'huile. Les torrens de laves, les roches bouleversées ; les scories ardentes, les montagnes fondues gardèrent la forme qu'elles avaient quand le souffle glacial vint à les saisir ; c'est là le merveilleux spectacle que Radicoffani donne au voyageur. En se précipitant de ce pic sauvage et noir comme un brasier éteint, on tombe sur un domaine sans nom et sans maître, c'est une terre neutre dont personne n'a voulu, ni le grand-duc qui possède peu, ni le pape qui prend tout. On ne trouverait, je crois, que dans la lune un sol pareil à celui qui s'abaisse sous Radicoffani ; jusqu'à la dernière portée du regard, le terrain est bouleversé de laves et de scories, comme s'il venait de s'éteindre ; on dirait qu'une immense convulsion souterraine a lancé les montagnes en l'air, et qu'elles sont retombées en lambeaux. A cet aspect, le cœur se crispe d'ennui ; il semble que ce deuil est commun à toute la nature, que tout ce qu'on a vu jusqu'à ce moment, de frais et doux paysages, n'est qu'un rêve de la dernière nuit, et qu'une erreur de voyage vous a fait tomber sur une terre inconnue, inhabitée, où vos pieds vont

réveiller les volcans. On ne peut se figurer que la verdure puisse renaître au bout de cet horizon incendié, de ces montagnes fondues, de cette plaine de bronze qui ne permet pas qu'un seul brin d'herbe rassure le pélerin. Pour moi qui me laisse aller à l'impression des objets extérieurs, je fus accablé de ce spectacle, comme d'un malheur; sur la route de cette Rome, le paradis de l'artiste, je regrettai le sentier de ronces et d'épines annoncé par l'Évangile, car les ronces et les épines ont au moins quelque vie, et ressemblent de loin à des fleurs de champs. De tous les sommets volcaniques, je cherchai rapidement dans le nouvel horizon un fantôme d'arbre, un sillon cultivé, une pierre bâtie par l'homme; toujours rien, toujours le néant, la mort, toujours des landes métalliques, des plaines labourées par la lave, des pyramides de charbons éteints, des puits de cratères, des cônes de granit polis par les flammes. Enfin, vers le soir, la lisière de cette campagne de l'enfer se fondit dans des marécages; j'aperçus un pâtre et quelques brebis qui assurément ne broutaient pas des laves; la joie me revint; un vague rayon de soleil glissa sur des massifs de roseaux, et les mit en relief sur une rivière luisante comme un miroir. Je reconnus les eaux torrentielles de la *Paglia;* j'allais entrer sur les terres de Rome; ce petit hameau à gauche était Ponte-Centino; à droite, s'adossait au flanc d'une montagne l'ancienne capitale des Volsques, la cité de Porsenna. En ce moment, un aigle planait sur Ponte-Centino; je saluai l'augure, et j'oubliai les horreurs de Radicoffani.

Ici les détails prosaïques de la douane, de cette terrible douane qui fait l'autopsie du voyageur, qui se plonge dans ses malles, qui se rue sur les livres, les album, les manuscrits, pour y découvrir Voltaire, Rousseau, Volney, ces formidables ennemis du Vatican. J'avançai en tremblant vers cette douane spoliatrice; le bureau était fermé; le bureau d'ailleurs est toujours fermé; les douaniers se promènent sur le plateau de Ponte-Centino, en chantant des airs de Rossini, et ils tiennent constamment leurs yeux fixés sur la route volcanique de Radicoffani; dès qu'ils aperçoivent des voyageurs, ils ferment le bureau; alors ils sont fondés à exiger un droit qui est intitulé *fuori ora, hors l'heure ;* ce droit est laissé à la bonne grace du voyageur, lequel ne demande pas mieux que d'obtenir son visa, après la fermeture du bureau *fuori ora,* moyennant

une sorte d'amende qui n'excède jamais vingt-deux sous. Si on demande aux douaniers à quelle heure se ferme le bureau, ils vous répondent toujours que si vous étiez arrivé cinq minutes plus tôt, vous l'auriez trouvé ouvert. On introduit avec dignité le voyageur dans une salle ornée de trois bureaux. Sur le pupitre du milieu, on lit *ministro primo*, à gauche *ministro II*, à droite *ministro III.* La salle est tapissée de sénatus-consultes, scellés de la tiare, et signés par le cardinal Somaglia. Les trois ministres prennent place solennellement, et lisent les passeports, ou font semblant; pendant cette cérémonie le voyageur a la ressource de contempler la capitale des Volsques et de songer à Mutius-Scævola. Le visa donné, on procède à la visite des malles : voici le terrible !

J'ouvris mon porte-manteau, sur l'invitation gracieuse du premier ministre. Je n'avais que deux livres, mon Virgile et mon Horace du collége; ils étaient en fort mauvais état, ils avaient un air suspect. Deux livres noirs comme ceux d'un *carbonaro*. L'interrogatoire commença; le ministre me dit : Quel est ce livre? C'est l'ouvrage de l'un de vos compatriotes, lui répondis-je, d'un nommé Virgile Maro qui vivait à Rome sous un empereur, avant qu'il y eût des souverains pontifes. — Que trouve-t-on dans ce livre? — Pas grand'chose ; votre compatriote y donne des conseils aux laboureurs pour marier la vigne à l'ormeau, et ensuite il a fait une grande quantité de sonnets sur un certain Énée, surnommé le Dévot, qui a fondé la ville de Rome, où Dieu vous a fait la grace de vous donner le jour. — Est-ce écrit en italien? — Oui, en italien latin. — Et cet autre livre? — C'est un ami de Virgile qui l'a écrit; il se nommait Horace ; il a fait des chansonnettes sur le vin de Falerne, et sur une petite villa qu'il possédait à Tivoli. — C'est bien ; vous n'avez rien autre à déclarer? — Non, excellence. — Vous pouvez sortir.

Alors une escouade de soldats pontificaux, le caporal en tête, vint se recommander à notre générosité ; ils n'étaient pas fort exigeans; nous leur distribuâmes des baïoques, et nous donnâmes un modeste *pour-boire* aux trois ministres qui se confondirent en salutations. La formidable visite se termine ainsi. L'auberge est vis-à-vis ; elle n'a rien de repoussant; elle est propre et blanche, elle a même une cuisine, mais on y soupe

fort mal. Heureusement, le *cameriere* parle un français correct, et vous raconte ses campagnes; il a servi sous l'Empereur; il aime les Français, et leur donne secrètement du vin de Montefiascone. Les chambres de cette auberge ont des portes, mais elles n'ont ni cefs, ni serrures. Janus, qui a inventé les cefs et les serrures, n'a pas visité cette partie du Latium. Pourtant on ne peut concevoir aucune crainte dramatique; la garde pontificale veille devant l'auberge, et chante des chœurs du *Barbiere* avec un ensemble parfait. Après quelques heures de douteux sommeil sur un lit plat, on se met en route pour Aquapendente.

Qui n'a pas vu Aquapendente ne connaît la misère que de réputation.

Aquapendente est un village en putréfaction liquide, sur une crête des Apennins. C'est la capitale du monde misérable: une lèpre mousseuse couvre toutes ses masures; des haillons suintans pendent à toutes les lucarnes; des ombres transparentes d'hommes presque humains se traînent sur le sol gluant des ruelles; une atmosphère grasse, un parfum d'hospice, une haleine de poitrine fiévreuse, une odeur de grabat, tous les miasmes endémiques de la faim et de l'indigence, environnent le voyageur dans ce pays agonisant. On s'y console avec un des plus magnifiques paysages que la nature ait exposés dans son musée des Apennins. L'œil plane sur un horizon circulaire d'abîmes, de montagnes bouleversées, de forêts suspendues aux nuages, de cascades lumineuses, de ponts agrestes jetés sur les torrens. Mais tout cela ne donne pas une once de pain à l'affamé village.

Aquapendente est fortifié de faibles murailles; c'est une précaution très inutile contre un siége; personne au monde ne songe à s'appauvrir d'une pareille conquête. A la porte, un fantôme douanier vous demande votre passeport, selon l'usage; ce n'est pas qu'il se soucie de votre passeport; tout Aquapendente se cotiserait pour en déchiffrer une phrase qu'il ne saurait y parvenir; mais c'est au droit fiscal qu'on en veut, et il faut leur rendre justice, cet impôt continuel est tracassier, mais n'est pas onéreux. L'octroi donne souvent au voyageur la faculté de le voter lui-même à sa discrétion. Le fisc d'Aquapendente nous demanda deux pauls pour mes deux amis et moi;

nous donnâmes à l'employé une pièce de cinq pauls, en le priant de vouloir bien nous en rendre trois. Là était la difficulté.

La caisse du fisc était à sec ; nous étions les seuls voyageurs qui avaient pris la route de Viterbe. Toutes les caravanes anglaises qui se rendent à Rome, vers les fêtes de Pâques, s'étaient jetées sur la route de Perugia. Un accident tragique tout récent avait déterminé ce choix ; une famille anglaise venait d'être arrêtée par trois brigands vers Ronciglione. C'était une fatalité pour les aubergistes, les douaniers et les mendians de la route de Viterbe. Le préposé d'Aquapendente prit notre pièce de cinq pauls et nous pria de le suivre chez le receveur général. Ce fonctionnaire s'habillait ; il avait des culottes de satin à boucles et des bas de soie, tout cela de la plus haute antiquité ; il portait une perruque poudrée et la queue ; sa figure était joviale et fiévreuse : après nous avoir poudrés de salutations, le receveur-général nous dit qu'il n'avait pas de monnaie à nous rendre, mais qu'il allait nous en trouver dans le voisinage. Nous le suivîmes dans les quartiers opulens d'Aquapendente, nous heurtâmes à toutes les maisons qui avaient des portes ; le receveur-général, à notre tête, élevait le phénomène monnayé et conjuguait à grands cris le verbe *baratare* dans tous ses temps ; les contribuables reculaient de stupéfaction devant la montrueuse pièce d'argent et secouaient la tête avec des signes rapides de refus. Il fallut que douze notables concourussent à cette affaire de bourse, et la pièce de cinq pauls fut changée par actions.

Nous demandâmes une hôtellerie ; c'était un mot inconnu : en courant la ville, nous aperçûmes une espèce de porte à vitres grasses, surmontée d'une enseigne avec ces mots : *Caffe di buon gusto*. Nous entrâmes au *café du bon goût*. Notre voiturier nous affirma qu'on y était fort bien. La salle avait cinq pieds carrés ; quatre guéridons larges comme la main ornaient les angles. Deux fashionables, en haillons fraîchement restaurés, buvaient une liqueur inconnue, debout devant un guéridon ; car on avait banni le luxe des tabourets et des banquettes. La jeunesse d'Aquapendente se pressait extérieurement contre le vitrage, et contemplait avec des yeux d'envie les deux compatriotes heureux qui dépensaient largement leur baïoque dans l'opu-

lente vie de café. Le maître avait revêtu l'habit dominical; c'était un vêtement de toutes pièces; sa cravate s'éparpillait en charpie sur son gilet onctueux; son pantalon révélait des formes de squelette, mais ses yeux noirs, son nez italien, sa large bouche, ses joues tiraillées par le jeu des muscles, représentaient plus de gaîté intérieure qu'il n'en rayonne sous le chapeau d'un cardinal. « Qu'avez-vous à nous donner à déjeuner? » lui dis-je. Avec un long et délicieux sourire, il me laissa couler de ses lèvres un *niente* désespérant. « Comment? vous n'avez rien dans ce café, le premier et le dernier café d'Aquapendente! Vous n'avez pas même du café! — Du café, répondit-il, oui, mais je n'ai pas de sucre; ma provision est finie, j'en attends de Viterbe. — Avez-vous du chocolat? — Oui, monsieur, mais cru. — Eh bien! faites-le cuire. — Tout de suite; si vos excellences veulent attendre un petit moment (momentino).

Le maître souleva un pesant rideau qui cachait une porte, et appela toute sa famille à son secours; il s'agissait de faire trois tasses de chocolat; son laboratoire était glacé; ses fourneaux paraissaient vierges de feu. Il fallait d'abord créer du feu; je crus un instant qu'on allait avoir recours à l'expédient des sauvages, qui roulent du bois sec et en font jaillir de la flamme par le frottement; nous avions, par bonheur, un briquet de voyage; à cette vue le maître tressaillit de joie; en un clin d'œil la flamme étincela sur la cheminée....

Les deux fashionables donnaient des signes expressifs d'impatience. Notre présence les gênait; ils jetaient par intervalles un regard brûlant et sombre sur le rideau de la porte; ce rideau s'agita, et je les vis se roidir de fierté, de joie, d'espoir satisfait; ils caressèrent rapidement leurs haillons, leurs cheveux, leurs favoris; une femme entrait dans la salle; c'était la maîtresse du *café du bon goût*.

Tous les visages collés aux vitres s'animèrent de plaisir; un murmure d'admiration éclata parmi les groupes des jeunes gens. La jeune dame, accourue au secours de son mari pour l'œuvre du chocolat, fit plusieurs révérences à la société; les deux fashionables s'inclinèrent profondément, et un léger sourire de pudeur enfantine courut entre leurs épais favoris noirs. La Pénélope d'Aquapendente est d'une laideur remarquable; un peigne colossal planait sur sa chevelure extravagante; avec son teint

pâle, ses mains décharnées, sa robe d'une blancheur terreuse et froissée, elle ressemblait à une ame en peine échappée, en suaire, de la fosse. Le maître du café avait le maintien d'un époux heureux et envié; il affectait de prendre avec sa femme certaines familiarités qui faisaient frissonner sous ses haillons toute la jeunesse d'Aquapendente. Les deux fashionables rongeaient leurs poings, et détournaient les yeux pour ne pas voir tant de bonheur conjugal, cruellement étalé en public pour le désespoir d'une ville entière. Cependant notre chocolat se trouvait compromis au milieu de ce tourbillon d'intrigues, nous nous en plaignions hautement; mais la jeune dame s'excusait de ses lenteurs avec une mignardise si voluptueuse, avec tant d'oscillations de tête, de cou, de bras, qu'il fallait céder et attendre. Le *momentino* dura une heure. Les trois tasses de chocolat terminées enfin, on s'aperçut qu'il n'y avait pas de tasses; la dame y suppléa ingénieusement avec des verres. Le chocolat versé, point de pain; l'époux allait se dévouer et courir au boulanger, lorsqu'une idée le retint; laisser ainsi sa femme seule au milieu de ce paroxisme universel d'Aquapendente! Quelle imprudence! Envoyer sa femme c'était l'exposer à être dévorée sur place; pourtant, il nous fallait du pain. Au mot *pane* cent fois répété, le rideau de la porte intérieure se leva, et nous vîmes poindre dans l'obscurité une forme blanche de petite fille de dix ans; c'était le squelette humain dans sa moindre dimension; une chemise en lambeaux découvrait la pauvre enfant; la souffrance de la faim desséchait sa figure, éteignait ses yeux; la mère fit un geste de fureur et le rideau tomba sur l'apparition.

Nous avions envoyé notre voiturier à la découverte du pain; c'était fort heureusement un dimanche, jour où l'on mange dans quelques maisons d'Aquapendente; le pain arriva. Chacun de nous s'empara d'un guéridon et se mit à dejeûner. A ce spectacle le nombre des curieux s'accrut encore; chaque vitre de la porte était un tableau à trois visages; leurs yeux éblouis lançaient des regards de flamme au luxe de nos tables, aux collets rouges de nos manteaux, aux deux fashionables heureux qui se posaient fièrement comme nos convives, et surtout à la femme adorée, plus séduisante encore dans ce jour de triomphe et de bonheur. Le maître pleurait de joie; il joignait dévotement ses mains devant l'image de sa madone, comme pour la remercier, dans une courte

prière mentale, d'une prospérité inouie dans les fastes du café du Bon Goût; de la madone, il passait à sa femme, et la faisait entrer en participation de ses ferventes actions de graces; puis, doucement tourmenté d'attendrissement et de joie, il prodiguait des regards bienveillans à la foule ébahie de la porte, et semblait lui demander pardon de son bonheur; il tombait ensuite dans une douce rêverie; un magnifique avenir se révélait à lui, sans doute; il prêtait l'oreille au retentissement de notre déjeûner sur toutes les voies romaines; il voyait son café envahi par les voyageurs, son enseigne ornée de deux renommées, sa femme couverte de joyaux comme une madone, sa fille mariée à un commis voyageur de Paris, sa maison visitée par un cardinal; toutes les allégresses spirituelles et temporelles entrant dans sa boutique à la suite de nos trois tasses de chocolat.

Nous demandâmes la carte à payer. C'était le moment solennel; le maître prit une pose grave, se recueillit comme pour un calcul important, et se fortifiant de toute son audace; il demanda douze baïoques, quatre sous environs par consommateur.

La dame épouvantée de l'effronterie de son époux pâlit et baissa les yeux; les deux fashionables se récrièrent sourdement contre l'énormité des prétentions du maître: leurs signes télégraphiques, en passant à travers le vitrage, apprirent à la foule que le mari jaloux écorchait les voyageurs; une sédition faillit éclater en notre faveur parmi la jeunesse d'Aquapendente; le maître persista courageusement, et répéta *douze baïoques*. Cette fois la dame ne put supporter la secousse, elle s'assit plus pâle que de coutume; les deux habitués lancèrent au maître un regard foudroyant, et se placèrent derrière nous, comme pour nous soutenir dans la discussion inévitable qui allait s'engager. Nous donnâmes les douze baïoques, et autant pour le garçon; il n'y avait pas de garçon, tout revenait au maître.

Quel triomphe pour le maître! Son œil d'aigle nous avait sondés et compris; sa femme s'était relevée rayonnante, et rendait hommage à la sagacité de son époux; les deux fashionables, vaincus par cette audace heureuse, s'étaient retirés à l'écart; la foule contemplait de loin le trésor monnayé que le maître faisait ruisseler sur le comptoir. A notre sortie, toutes les têtes se découvrirent, toutes les poitrines s'inclinèrent, toutes les mains touchèrent au marche-pied de notre berline stationnée devant

le café. De toutes les avenues, débordaient sur la place de nouveaux habitans qui venaient voir les voyageurs aux douze baïoques ; les mères nous montraient aux petits enfans ; pour accomplir la fête, nous laissâmes pleuvoir par le store une vingtaine de sous en quatre-vingts petites pièces de monnaie ; oh ! alors l'enthousiasme fut au comble : les applaudissemens éclatèrent ; on parla de dételer les chevaux ; la berline partit dans une salve d'acclamations italiennes ; l'ivresse volait autour des roues ; on jeta sur notre passagetoutes les palmes du dimanche des Rameaux ; un improvisateur nous poursuivit long-temps avec un sonnet, où j'étais comparé à Plutus ; nous ne fûmes délivrés de cette tyrannie de reconnaissance que dans le chemin vieux qui conduit à Saint-Laurent le *Ruiné :* on pourrait donner ce surnom à tous les villages de la route.

La campagne reprend sa tristesse ; le sol se dépouille ; on marche encore à travers des débris volcaniques : la végétation se rabougrit ; de vieux arbres, au tronc miné, au feuillage malingre, s'isolent de loin en loin sur des piédestaux de ruines ou de scories ; il semble que le spectacle de Radicoffani va recommencer ; le découragement saisit le voyageur. Toujours des couches de laves, des amas de scories, des torrens altérés, des cataractes sans eaux, des volcans sans feu, des campagnes sans verdure ; c'est à vous accabler de mélancolie, lorsqu'on n'est pas géologue. On est tenté de retourner à Florence et de s'avouer victime d'une mystification, car on ne suppose pas que Rome soit au bout de cette série de volcans, dont les auteurs latins n'ont jamais parlé. Non, ce ne sont point là les marais qui prirent un œil à Annibal, les arbres étrusques qui ont écouté les secrets de Catilina, les gorges, *fauces Etruriæ*, où Manlius et ses conjurés se prosternaient devant l'aigle d'argent. Ce n'est qu'un désert de tout temps inhabitable ; c'est une terre sans ressource, qui n'a jamais pu nourrir ni l'armée carthaginoise, ni les soldats de Sylla, ni les cinquante mille prolétaires de Catilina ; un pâtre a de la peine à vivre aujourd'hui dans ce domaine de la famine ! Tout à coup, du sommet de la montagne Saint-Laurent, on voit se dérouler un horizon inattendu, comme le mirage du désert. On voit éclater, sous ses pieds, le lac de Bolsena, éblouissant comme le miroir immense du soleil ; une forêt vigoureuse semble se précipiter avec vous de la crête apen-

nine sur les rives du lac; des milliers d'oiseaux volent en nuages sur cette Méditerranée tranquille; des bois d'oliviers la couronnent; deux îles verdoyantes flottent sur ses eaux, comme deux navires à l'ancre; ses petites vagues dorées se brisent devant les haies vives des beaux jardins de Bolsena, au pied d'un château du moyen-âge qui laisse pendre de ses ruines le genêt jaune, le saxifrage et l'aloës.

C'est une surprise délicieuse; elle vous réconcilie avec les Apennins; on ne saurait la payer par trop de volcans et de scories; le lac de Bolsena rafraîchit l'imagination desséchée par les tableaux de la veille; on se plonge, avec extase, dans cette nouvelle et magnifique nature, où les ombrages, les eaux vives, la lumière d'Italie, les suaves contours des collines, s'associent enfin pour vous donner un peu de joie. Bolsena et ses campagnes ont posé devant Poussin; là reposent tous les originaux du grand paysagiste; il y a puisé à pleine palette; il y a établi son atelier. C'est un miracle qui a donné à Bolsena ces bois, ces eaux, ces belles montagnes. A la place de ce lac bouillonnait autrefois un terrible volcan; un jour le volcan se fit lac et se remplit de poissons frais; Dieu veuille qu'il ne reprenne pas sa première profession! On ne peut compter sur rien de stable dans ces terres volcanisées. En attendant, jouissons du lac; il a vingt lieues de circonférence, le cratère en avait autant; c'était humiliant pour le Vésuve et l'Etna. A l'hôtellerie, on nous servit des poissons du lac; ils n'ont rien de volcanique; à Bolsena, on commence à dîner; le jeûne des Apennins cesse; l'hôte vous apporte pompeusement le vin du Monte-Fiascone; la volaille et le gibier sont connus à Bolsena; on y fait même du pain; il est vrai que les habitans n'ont pas l'air de s'en douter, car ils paraissent bien misérables. Cette indigence, cette lèpre, ces haillons, ces rues hideuses, sont dissimulés au voyageur par l'éclat opulent de l'hôtellerie, la beauté de la campagne et des jardins. Il faut entrer dans le village pour voir un affligeant contraste, mais personne ne prend cette peine, l'hôtellerie est située *extra muros*.

On passe devant Monte-Fiascone, village perché sur une montagne, et dont je ne connais que la coupole; ensuite, l'histoire des volcans et des lacs sulfureux recommence; n'importe, on a pris du courage à Bolsena; on peut se permettre quelques

observations de géologie; on flaire le bitume dans l'air, on ramasse le premier caillou venu, on en tire du feu comme Achate, non pas pour rôtir des cerfs, mais pour allumer son cigarre; il est doux d'allumer son cigarre à des volcans éteints, quand on a bien déjeûné à Bolsena. Bientôt, à l'extrémité de l'horizon, à une portée de vue pénible à l'œil, on distingue nébuleusement des atomes blancs qui sont la ville de Viterbe. On a toute une plaine à traverser, la plus longue et la plus large des plaines. Le voyageur quitte un instant ces éternels Apennins, qui le suivent partout en Italie avec une obstination désespérante. Enfin, il peut dire: Je suis en plaine jusqu'à Viterbe; après six heures de marche, Viterbe, petite ville ennuyeuse et sans caractère, vous reçoit au pied de sa montagne, et vous offre une table où l'on mange peu et un lit où l'on ne dort pas. Qu'importe? encore dix-sept lieues, et Rome au bout.

Il faut traverser la célèbre forêt de Viterbe, domaine des tragédiens de nos boulevards; c'est un long et funèbre chemin connu des bandits et redouté des voyageurs. Pendant la nuit, à la clarté brumeuse des étoiles, les arbres prennent des poses de mélodrame, les buissons se hérissent de canons de fusil, l'air murmure des syllabes effrayantes; les vers-luisans se changent en lames de poignard; le voyageur récite la prière des agonisans; il tient sa bourse d'une main et sa vie de l'autre, tout prêt à jeter la première pour retenir la seconde: les arbres et les buissons ne lui demandent rien; on passe aujourd'hui avec moins de péril, à minuit, dans la forêt de Viterbe, que sur le boulevard du Temple à midi. La civilisation est à Viterbe. L'imposante et majestueuse forêt couvre la montagne; on la visite dans ses secrètes et mystérieuses horreurs; elle vous accompagne quatre heures, tantôt impénétrable au regard, comme un voile funéraire partout déployé, tantôt entr'ouvrant ses rideaux pour vous révéler ses abîmes, ses vastes cavernes, ses pics chevelus, ses croix tumulaires inclinées par le vent. Tombé plutôt que descendu de la montagne, le voyageur arrive à Ronciglione, triste village, ravagé par les Français, et qui garde encore les traces de l'incendie. Notre nom n'est pas béni à Ronciglione; il est de la prudence d'y parler anglais. On ne s'y arrête que pour admirer, dans la grande rue, un paysage étonnant creusé dans le roc; c'est un abîme ténébreux

sur lequel les maisons se penchent, avec la perspective d'y tomber un jour. On trouve à Ronciglione un poste de dragons pontificaux ; ils ne sont pas déplacés sous la forêt de Viterbe. On peut dire que la campagne de Rome commence à la porte de ce village.

Campagne toute nue et silencieuse, elle invite au recueillement et non plus à la mélancolie. Quelque chose de grave et de solennel semble luire à l'horizon. La plaine ne peut plus vous distraire avec des arbres, des chaumières, des villages. C'est le désert : du sommet d'une montagne, on aperçoit un immense bassin circulaire, couronné de montagnes radieuses ; c'est comme un lac de verdure, une seule maison blanche se perd au milieu ; elle fut un temple de Bacchus, elle est aujourd'hui Baccano, simple hôtellerie, dernière étape du pèlerin. Baccano franchi, on court dans un chemin creux, on monte sur une éminence, et toutes les voix de l'air crient : voilà Rome !

La ville sainte ne se revèle encore que par des points blancs et lumineux, amoncelés aux limites de la plaine, comme une constellation. On distingue la croix de la basilique de Saint-Pierre, cette huitième colline que la religion a ajoutée à la cité de Romulus ; le mont Soracte s'élève comme un nuage ; je voyais tout cela bien confusément, avec des yeux humides. Moi, qui n'avais connu que les joies du collége, jamais les ennuis, je me trouvais enfin devant la ville qu'habitèrent les premiers et bons amis que j'aie aimés en entrant au monde. Cette Rome dont je savais l'histoire à dix ans ; ces poètes dont je récitais par cœur tous les vers à l'âge où l'on bégaie ; ces consuls sous lesquels j'avais livré tant de batailles dans les rêves ou les jeux du collége ; toutes ces grandes images, ces œuvres sublimes, ces héros de mes affections primitives, tout mon univers était là. Le moindre objet que je rencontrais sur cette route me fondait dans l'esprit un impérissable souvenir ; le pâtre couché sous l'arbre, le cavalier qui me couvrait de poussière, le petit pont jeté sur un ruisseau, la cabane isolée, la borne milliaire où je lisais *via Cassia*, rien de cela ne m'était indifférent. J'avançais avec la fièvre ; à chaque instant je fermais les yeux pour avoir cent fois le bonheur de les ouvrir sur l'horizon où Rome grandissait à chacun de mes pas. Aussi, Rome, qui voyait en moi son plus fervent adorateur, me rece-

vait dans toute sa magnificenee ; elle me donnait une de ces splendides journées qu'elle tient en réserve pour ses amis, sous les ides orageuses de mars ; la lune se levait sereine sur le mont Soracte; le soleil s'inclinait, sans nuage, à l'horizon maritime ; l'air était tiède, enbaumé, transparent; un ciel pur faisait saillir les édifices lointains du Vatican et du Janicule ; la majesté de la campagne entourait la ville sacrée d'une auréole immense et lumineuse. J'étais fier de sentir que j'étais pour quelque chose, peut-être, dans cette fête de la ville et du ciel, que cette atmosphère de rayons et de sérénité m'avait été réservée, afin qu'un seul nuage ne vînt pas ternir mes émotions d'enfant ; je saluai le Tibre, comme un vieil ami ; je courus sur le pont, je traversai le faubourg avec autant de hâte que si Rome allait m'échapper; la porte du Peuple m'arrêta : je ne m'attendais pas à cette magnificence; honneur à ceux qui ont ainsi annoncé Rome au pélerin ! il fallait cette entrée à Rome. J'aime ces portiques superbes, cet obélisque porté par des sphinx ; j'aime cette colline d'arbres et de fleurs qui monte aux jardins de Lucullus, ces statues colossales qui gardent l'Hémicyle, les statues de Rome, du Tibre, de l'Anio, de Neptune, avec ces marbres qui jettent l'eau à torrens; j'aime ces églises catholiques mêlées aux simulacres païens, le signe du Christ sur l'obélisque de Rhamsès, la tiare à côté de Neptune : oui, c'est ainsi que la place du Peuple devait annoncer Rome. Entrons maintenant ; heureux ceux qui n'en sortent plus ! car cette ville ne peut être abandonnée qu'avec regrets et larmes, tous les voyageurs l'ont déjà dit. C'est là que l'artiste surtout, l'homme de poésie et de sentiment, aime à fonder son tabernacle; Raphaël songeait au bonheur calme et serein que Rome seule peut donner, lorsqu'il peignit la Transfiguration. Michel-Ange mit en œuvre d'architecture la théorie du Thabor ; il bâtit à Rome trois tentes, Sainte-Marie-des-Anges, le Capitole, le dôme du Vatican ; une pour lui, une pour Virgile, une pour Dieu.

MÉRY.

PARIS AU BORD DE L'EAU.

DU PONT-NEUF AU PONT D'IÉNA.

Nous voici au Pont-Neuf. Ici tout prend un aspect nouveau; la cité meurt étranglée entre le quai des Lunettes et le quai des Orfèvres; avec elle le vieux Paris disparaît, et devant vous va se dérouler le Paris de Louis XIV et de Napoléon.

Henri III posa la première pierre du Pont-Neuf en revenant d'accompagner en terre Maugiron et Caylus, ses deux plus chers mignons. La cérémonie fut triste, et les mauvais plaisans, qui ont été de tout temps chez nous aux trousses de la royauté, baptisèrent le nouveau pont du nom de *Pont-des-Soupirs*. Plus tard, Henri IV l'ayant continué et achevé, on l'appela *Pont-Marchand*, du nom de l'architecte, et enfin *Pont-Neuf*, parce que, disent les étymologistes profonds, neuf issues y aboutissaient.

Le Pont-Neuf a eu la fortune du Palais-Royal. Sous Louis XIII, il était le centre du mouvement parisien. Tout y affluait. Les raffinés de la mode venaient se pourvoir à ses boutiques; les galans y étalaient leurs graces; les flâneurs se gaudissaient sur ses trottoirs; les badauds venaient s'accouder sur ses para-

pets pour voir couler l'eau ; les étrangers y accouraient pour admirer un magnifique point de vue, le Pont-Neuf jouissait de cette vogue au temps où les Gascons florissaient à Paris. Les bons contes de ce temps-là ont tous le Pont-Neuf pour théâtre, et un Gascon pour héros. Si l'on jouait un tour piquant à quelque nouveau débarqué, le mystificateur était un Gascon ; si l'on volait à un paysan le cheval qu'il tenait entre les jambes, le voleur était un Gascon ; s'il se disait un bon mot, s'il se pratiquait une bonne escroquerie, un Gascon en était toujours l'auteur ; les Gascons excellaient surtout dans l'art d'escamoter les pistoles des gens ingénus ou distraits ; de là cet aphorisme : La poche d'autrui est le gant du Gascon.

Parmi les divertissemens que le Pont-Neuf offrait à la foule qui le fréquentait, il faut mettre en première ligne le tréteau de Tabarin et la parade de Brioché. C'étaient les deux théâtres et les deux gazettes du temps ; toute la comédie et toute la politique de l'époque passaient par-là : politique et comédie pour lesquelles il n'y avait ni censure ni cautionnement, et qui pouvaient faire de l'opposition et représenter des caricatures tout à leur aise, sans craindre l'interdiction ni l'amende. Jamais en ce temps-là on n'aurait pensé à demander à Tabarin deux cent mille francs de cautionnement, et à déporter Brioché à Pondichéri. C'était le bon temps.

Les curieux admiraient sur le Pont-Neuf *la Samaritaine*, placée sur la seconde arche du côté du Louvre ; c'était un édifice assez vaste qui contenait une pompe et une horloge. Son nom lui venait d'un sujet évangélique sculpté sur sa façade. Au-dessous du cadran de l'horloge tombait une nappe d'eau ; la Samaritaine offrait le modèle monumental de ces pendules modernes dont le mouvement fait manœuvrer un morceau de cristal imitant le jet d'une fontaine.

La Samaritaine a été démolie, les tréteaux de Tabarin et de Brioché n'existent plus, les Gascons ont vu leur règne finir avec le ministère Villèle, le beau monde s'est porté ailleurs, toute cette splendeur et toute cette vogue du Pont-Neuf ont disparu ; avec la statue d'Henri IV, son ornement fondamental, il ne lui reste plus que le mérite d'être le seul pont de Paris où soient bâties des boutiques.

Le quai des Augustins, qui est le plus ancien de Paris et dont

toutes les boutiques sont habitées aujourd'hui par des libraires, se termine au Pont-Neuf; il est continué par le quai Conti. A a place de l'ancien hôtel Conti, s'élève l'Hôtel-des-Monnaies, d'une figure imposante et dont la façade est surmontée par six statues : la Loi, la Force, l'Abondance, la Paix, le Commerce et la Prudence.

Chacune de ces statues, placée là, représente une double allégorie. La statue de la Loi signifie qu'avec des lois on a de l'argent et qu'avec de l'argent on a des lois. Ainsi des autres.

A côté de l'Hôtel-des-Monnaies s'élève le palais de l'Institut, autrefois le collége des Quatre-Nations, fondé par le testament de Mazarin. C'est là que l'Académie française a son siége. L'Académie côte à côte avec la Monnaie, voilà assurément un fort agréable texte de plaisanteries, à une époque surtout où la littérature académique peut à bon droit passer pour tant soit peu vénale. Un autre rapprochement non moins curieux, c'est que l'Académie est assise à la place même où s'élevait la tour de Nesle. On abattit ce qui restait de cette tour pour construire le collége des Quatre-Nations.

Entièrement détruite en 1662, la tour de Nesle a été réédifiée dans la littérature moderne par notre spirituel collaborateur et ami, Roger de Beauvoir, et éditée par le libraire Fournier, rue de Seine, sur l'emplacement même qu'occupaient les dépendances de la tour, appelée le Séjour de Nesle. Les chapitres si intéressans et si dramatiques de *l'Écolier de Cluny*, taillés en pièce et transportés au théâtre de la Porte-Saint-Martin avec un grand succès, ont donné lieu à bien des orages littéraires! Qui sera déclaré l'auteur du drame? M. Gaillardet, M. Dumas ou M. *** ? Mettra-t-on les étoiles avant M. Gaillardet ou bien M. Gaillardet à la suite des étoiles? De là, attaques violentes dans les journaux, procès, duel; après quoi la question s'est trouvée encore irrésolue, et cette glorieuse paternité est demeurée en litige, sans que M. Roger de Beauvoir, spectateur insouciant de tout ce démêlé, daignât se baisser pour en ramasser la plus belle part, qui lui revenait de droit.

Le Pont-des-Arts conduit du palais de l'Institut au quai du Louvre; c'est le pont le plus léger, le plus élégant, et le seul de Paris sur lequel on ne passe pas en voiture. Sans doute il y a ici allégorie comme dans les statues de la Monnaie, et, en inter

disant le Pont-des-Arts aux voitures, on a pensé que les arts n'allaient qu'à pied.

De l'Institut au Pont-Royal, sur le rivage du petit et du grand Pré-aux-Clercs, deux quais modernes conservent tout ce qui nous reste du XVIIIe siècle. L'un, le quai Malaquais, de la rue de Seine à la rue des Saints-Pères, vend aux amateurs les meubles de Boulle, les chinoiseries, le vieux Sèvres et les trumeaux de Mme de Parabère et de Mme de Pompadour. L'autre quai, de la rue des Saints-Pères à la rue du Bac, porte le nom du grand écrivain dans lequel le XVIIIe siècle s'est si précieusement et si spirituellement résumé. Sur ce quai, au coin de la rue de Beaune, est la maison du marquis de Villette, où Voltaire est mort, où s'est terminée, après tant de triomphes et d'apothéoses, cette carrière unique en grandeur et en gloire dans les fastes de la littérature. Il y a peu d'années encore que les fenêtres du premier étage de cette maison étaient toujours fermées : c'étaient les fenêtres de l'appartement de Voltaire. Cet appartement était resté dans l'état où il se trouvait lorsque le grand homme y rendit le dernier soupir; les curieux venaient le visiter respectueusement.

L'angle de la rue des Saints-Pères, où finit le quai Malaquais, est formé par l'ancien hôtel de Bouillon qui logea naguère l'opulente prospérité du libraire Ladvocat. L'autre angle, qui commence le quai Voltaire, est occupé par l'hôtel Vigier. M. Vigier peut voir de ses fenêtres trois de ces établissemens de bains qui ont rendu son nom européen. Cet honorable industriel qui lave à l'eau chaude la moitié de Paris, possède un quatrième établissement thermal, près de l'Ile Saint-Louis, au bas du pont Marie. En face de la rue des Saints-Pères, on vient d'achever un pont de fer qui aboutit au quai du Louvre.

Au lieu des tours pittoresques groupées par Philippe-Auguste et ses continuateurs, le Louvre maintenant déroule au bord de l'eau une façade lourde, longue et monotone. On y montre quelque part, en face de la rue des Petits Augustins, le balcon d'où Charles IX, à ce que prétendent plusieurs historiens, tira l'arquebuse sur son peuple, la nuit de la Saint-Barthelemy. Le mieux est de ne pas croire à cette anecdote. On a beaucoup calomnié Charles IX.

Jusqu'au Pont-Neuf, la Seine, étroite et partagée, n'est guère occupée çà et là que par des bateaux de blanchisseuses ou des bateaux de charbon. Du Pont-Neuf, où ses deux bras se confondent, jusqu'au Pont-Royal, son magnifique bassin est couvert de constructions; c'est comme une ville de bois bâtie sur la rivière. Pour peu que cela continue, il va devenir impossible de se jeter à l'eau du Pont-Neuf, du Pont des Arts, du Pont du Carrousel et du Pont-Royal, les quatre ponts les plus fréquentés par le désespoir.

Les jeunes gens d'autrefois se souviennent que, du temps de leur adolescence, il n'y avait à Paris d'autre école de natation que le bain du Terrain, situé à l'extrémité de la Cité, près des murs de l'Archevêché. Cette école existe encore; c'est un bain à quatre sous; à Paris on peut nager dans un endroit clos pour le prix de deux voies d'eau. Le bain à quatre sous est tiré à plusieurs exemplaires sur la Seine. Vers le Pont-Neuf, les écoles de natation sont en grand nombre; il y en a pour toutes les fortunes et pour tous les sexes : car les femmes aussi se livrent à cet exercice, peut-être pour se donner le plaisir de remonter le courant. Une école de femmes est d'un accès aussi difficile que le sérail du grand sultan; un plafond de toile, hermétiquement fermé, interdit aux indiscrets flâneurs des quais et des ponts, le coupable plaisir de plonger un regard téméraire dans le nautique gynécée. Du reste, le costume adopté par les baigneuses est de la plus stricte décence; elles portent un pantalon qui tombe jusqu'à la cheville, une camisole qui monte jusqu'au cou, et leur chevelure est emprisonnée dans une coiffe de taffetas gommé. Avec cela on peut braver toute espèce d'indiscrétion.

De toutes les écoles de natation d'hommes, la mieux achalandée est celle de Deligny, sous le quai d'Orsay, près du pont de la Concorde. Pendant l'été, tous les jours, après l'heure de la bourse, vous trouverez à l'endroit du quai où l'on descend à l'école de Deligny, autant de cabriolets et de tilburys qu'avant l'heure de la bourse vous aurez pu en voir rue Laffitte, à la porte de l'hôtel Rotschild. Ce sont les équipages des baigneurs fashionables.

Après le Louvre et le château des Tuileries, la rive droite de la Seine ne présente plus aucun édifice; elle est inhabitée et

s'étend sous les arbres du jardin des Tuileries et des Champs-Élisées jusqu'au pont d'Iéna. Dans ce même espace, la rive gauche possède encore plusieurs monumens.

Le quai d'Orsay succède au quai Voltaire; il doit son nom, comme tant d'autres quais, places et rues de Paris, à un prévôt des marchands. Nous y trouvons d'abord l'ancien hôtel des Gardes-du-Corps, qui n'a fait que changer d'uniforme, et qui est toujours une caserne de cavalerie. Puis voici le plus énorme édifice de Paris; c'est le nouvel hôtel du ministère de l'intérieur; les ouvriers y mettent la dernière main. Cette colossale bâtisse écrase tous les environs. A côté, l'hôtel de la Légion-d'Honneur fait la plus triste figure du monde. Ce pauvre petit hôtel de Salm, qui a vu de si belles fêtes du temps du directoire, et où il y a quelques jours l'infortuné maréchal Mortier était exposé sur son lit funèbre, n'est qu'une bicoque auprès de son prodigieux voisin. Les arbres des Tuileries sont dominés par ce monstrueux monument; auprès de lui, le pavillon Marsan, si hautement coiffé, paraît une maisonnette. Nous n'avons rien qui puisse se mesurer avec ce ministère; c'est le plus gigantesque pâté de moellons qui se puisse voir; on y logerait le budget en pièces de cinq francs; M. le ministre de l'intérieur (1) y sera certainement fort à l'aise.

En suivant le quai d'Orsay sous les jardins des beaux hôtels de la rue de Lille, on arrive au Palais-Bourbon où la Chambre des Députés tient ses séances. Le temple législatif est gardé par quatre sentinelles : l'Hospital, Sully, Daguesseau et Colbert qui seraient beaucoup mieux placés dedans que dehors, et que nous aimerions bien mieux voir assis au banc des ministres que dans leurs stalles de pierre. En voyant ces quatres figures respectables, symboliquement placées à la porte du Palais-Bourbon, on ne peut s'empêcher de penser que la marchandise ne vaut pas l'enseigne.

Le pont de la Concorde, en face de la Chambre des Députés, est chargé de douze statues représentant une douzaine des plus grands hommes que la France ait produits : quatre généraux de terre, quatre ministres et quatre grands hommes de mer. Ces statues, de taille surhumaine, sont l'objet de bien des cri-

(1) M. Thiers.

tiques. On a décidé qu'elles seraient enlevées au pont pour être placées sur la place de la Concorde en regard de l'obélisque de Luxor. L'obélisque égyptien sera planté sur cette place, quoi qu'on dise, et en dépit de l'art, du goût et de la perspective.

Du Palais-Bourbon, nous arrivons à l'esplanade des Invalides. Voici la dernière étape du soldat français. C'est Henri IV, le bon soldat, qui a songé le premier à donner un asile aux militaires vieux et mutilés; l'hôtel des Invalides a été élevé par Louis XIV à qui les idées des autres ont toujours si bien profité, et qui a su toujours exécuter avec discernement et magnificence les grands projets qu'il trouvait sur son chemin. On est convenu d'admirer le dôme galonné d'or des Invalides, construit par Mansard.

Devant l'esplanade est un pont suspendu qui mène aux Champs-Élysées. Ce pont des Invalides était tellement invalide la première fois qu'il a été jeté sur la rivière, qu'il s'est laissé cheoir de tout son poids dans l'eau à la première épreuve. On l'a refait plus solidement. Vers cet endroit, le rivage est fréquenté par les amateurs de la pêche à la ligne. C'est là que venait souvent se délasser des travaux du ministère, M. de Corbière, qui affectionnait si fort les bords de la rivière, où il pouvait satisfaire sa double passion de bouquiniste et de pêcheur.

On cite de M. de Corbière un mot charmant à propos de la Seine. Il faut dire d'abord que M. de Corbière était doué à un degré peu ordinaire de cette paresse qui tient au tempérament des gens d'esprit. Quelqu'un lui disait un jour : « La Seine ne sort jamais de son lit.—Elle est bien heureuse, » répondit-il.

Près du pont des Invalides se trouvent la pompe à feu du Gros-Caillou, qui fournit de l'eau à la partie méridionale de Paris, et la Manufacture de tabacs. Nul établissement n'a été chargé de plus de malédictions que ce dernier. Quel homme a dans sa vie fumé un cigare légal sans maudire la régie? Mais la régie n'en tient compte, et élève fièrement son hôtel sur la rive gauche la Seine, tandis que la Brinvilliers, moins empoisonneuse mille fois, a été brûlé sur la rive droite. Depuis que le cigare est entré dans les habitudes des hommes élégans, la régie s'est empressée d'exploiter cette fashionable fantaisie;

on demandait des cigares de la Havane, elle en a vendu à vingt centimes. Mais quels cigares, grand Dieu! Est-il possible de mystifier plus outrageusement l'honnête fumeur, qui croit sur la foi des traités allumer un cigare des grandes Antilles! Dans une feuille de tabac, la régie roule un hachis de je ne sais quelles herbes ; tous les légumes lui sont bons : elle y met du chou et du navet, et puis elle nous présente effrontément, comme venant de l'île de Cuba, ses cigares à la julienne! C'est là un affreux abus ; non-seulemenf il offense le goût, mais encore il peut nuire à la santé. Voilà ce qui jette dans les bras de la fraude tant de fumeurs désespérés. Voilà pourquoi, le monopole nous empoisonnant, nous nous écrions : « La contrebande est le plus sain des devoirs ! »

Passons maintenant au Champ-de-Mars qui se développe devant l'École-Militaire : immense plateau où ont lieu les grandes manœuvres des troupes et les courses de chevaux. C'est là que se sont immortalisés les rapides coursiers et les habiles jockeis de lord Seymour, du comte Demidoff, et de M. Rieussec, si malheureusement tombé le mois dernier sous la mitraille de Fieschi!

Le Champ-de-Mars est célèbre dans nos fastes politiques par la fête de la Fédération ; au milieu de cette vaste place, un autel avait été élevé, et M. de Talleyraud, alors évêque d'Autun, épigrammatiquement choisi par la cour pour y célébrer la messe, rencontrant auprès de l'autel M. de Lafayette, commandant de la garde nationale, lui dit ces paroles devenues célèbres : « Ah! ça, je vous en prie, mon cher, ne me faites pas rire ! »

Si le Champ-de-Mars rappelle un mot philosophique de M. de Talleyrand, le pont d'Iéna rappelle un mot héroïque de Louis XVIII. Ce nom de pont d'Iéna consacrant le souvenir d'une victoire sur les Prussiens, le général Blucher eut, en 1815, l'idée de le faire sauter. Louis XVIII lui dit : — « Le jour où vous ferez sauter le pont d'Iéna, j'irai me mettre dessus.

L'eût-il fait? peu importe ; d'autant mieux que Louis XVIII était un homme d'esprit et non un homme d'action ; l'héroïsme n'était pas dans ses attributions ; *Panurge* et la *Charte constitutionnelle* suffisaient à sa gloire. En tout cas, le mot est resté pour faire nombre avec toutes ces belles et souveraines

paroles que les rois disent toujours sans qu'ils s'en doutent.

Au pont d'Iéna, Paris finit, et la Seine continue son chemin vers le Hâvre, laissant aux filets de Saint-Cloud tout ce qu'elle emportait de Paris.

PAUL VERMOND.

UNE MÈRE.

Pauvre mère, aujourd'hui sous sa tombe oubliée!
Je me souviens du jour qu'elle s'est mariée ;
Elle enfant de seize ans, moi tout petit enfant.
Entre ces jours lointains qui s'effacent souvent,
Quelque chose en mon cœur sans doute le protége;
Ce jour vieux de trente ans. C'était un jour de neige,
Gris, triste, comme sont beaucoup de jours d'hiver :
Pourtant je m'en souviens comme du jour d'hier.
Je me souviens du prêtre et de sa longue messe,
De l'orgue qui chantait, de la sainte promesse
Que firent les époux : je me souviens aussi
Des pauvres tout joyeux qui leur criaient : merci.
Enfin, dans ce passé si lointain et si sombre,
Ce jour seul luit encor parmi des jours sans nombre,
Dans un oubli sans fond par le temps dévorés.
Et puis pendant quinze ans nous fûmes séparés.
Lorsque je la revis elle était encor belle :
Mais déjà quatre enfans se pressaient autour d'elle ;
Et moi jeune homme alors aux turbulens désirs,
J'aimais le bal, le jeu, les chevaux, les plaisirs ;
Je courais dans ma vie et ne m'arrêtais guère
A cette vie assise où se plaît une mère.
Et cependant nos cœurs sans s'être rien promis
Se comprenaient tout bas et se sentaient amis.
J'étais près d'elle au jour de sa première épreuve,
Jour de fatal présage où le ciel la fit veuve !
Enfin, depuis ce temps, où beaucoup de douleurs
L'ont vite et durement accoutumée aux pleurs,

Je la voyais souvent, et souvent sa souffrance
A mes discours amis reprenait espérance.
Lorsque, voilà huit jours, un billet de sa main
Me dit : « Venez ce soir... sinon ce soir, demain...
Sinon demain... Enfin venez, oh! venez vite. »
Avec ce ton pressant le malheur seul invite ;
J'y cours et je la trouve assise au coin du feu,
Faible, pâle, roulant des pleurs dans son œil bleu :
Elle me tend la main, me désigne une place :
« — Mon ami, me dit-elle, écoutez-moi, de grace.
« Voilà cinq ans passés j'avais mes quatre enfans ;
« Tous quatre, enfans chéris, purs, nobles, beaux, charmans.
« Le jour où Charles dix, que je n'ose maudire,
« De la guerre civile alluma le délire,
« Les deux aînés sont morts! le plus jeune au milieu
« Du peuple souverain dont il faisait son Dieu ;
« L'autre esclave hautain de son ame loyale
« Sous l'uniforme bleu de la garde royale.
« Ma fille (pour cela, souvent j'ai bien grondé)
« Préférait l'officier au bel habit brodé ;
« Et le fils qui me reste avait pour l'autre frère
« Un culte mérité par une vie austère ;
« Mais quand d'un seul linceul tous deux furent parés,
« Leurs larmes n'eurent plus de frères préférés.
« Chacun n'a que six pieds sous la terre fatale
« Et chacun eut de nous une douleur égale!
« Pourtant de mes enfans le chagrin s'envola ;
« Le temps et leur jeunesse aussi les consola :
« Et moi qui leur voulais des jours purs et prospères
« Je gardai pour mes nuits mes larmes solitaires.
« Vous vous le rappelez, nous étions presque heureux.
« Alors, vint ce fléau meurtrier, ténébreux,
« Comme un noir assassin dépeuplant la famille.
« Dans mes bras, en une heure, il me tua ma fille !
« Comme une fleur coupée au pied, comme un oiseau
« Atteint au cœur, la pauvre enfant mourut !... Fléau
« Qui ne m'as pas voulu prendre, moi pauvre femme,
« Vieille de corps, brisée, et bien plus vieille d'ame.
« Pourquoi donc m'as-tu pris ma belle et jeune enfant ?

« Oh ! pour cela, de vous j'ai douté bien souvent,
« Mon Dieu ! Mais j'écartai ce désespoir funeste ;
« Car je suis jeune encore, un fils encor me reste.
« Eh bien ! ce fils ? » — Grand Dieu, m'écriai-je, ce fils
« Est-il mort ? » — Non, oh ! non, il vit puisque je vis !
« Mais, mon ami, ce fils à présent m'épouvante !
« Je ne sais quelle idée affreuse, décevante,
« Dévaste maintenant tous ces jeunes esprits ;
« Mais d'une mort brutale ils semblent tous épris.
« Ce n'est pas désespoir d'un amour qu'on méprise,
« Ou folle ambition dont leur ame est éprise,
« Ou misère, ou malheur, ou crainte de souffrir,
« Je ne sais, ce n'est rien : ils meurent pour mourir.
« Ici, quand par hasard un journal homicide
« Raconte, en ses détails, quelque affreux suicide,
« Il le lit plusieurs fois, puis il rêve long-temps ;
« Et lorsque j'interromps ce rêve que j'entends,
« Il me répond, à moi, sans changer de visage :
« Cet homme-là, ma mère, avait un grand courage !
« En vous, ô mon ami, j'ai confiance et foi :
« Puisqu'il est sans pitié, prenez pitié de moi.
« Pauvre femme perdue en ma douleur profonde,
« Je suis trop triste, hélas ; je ne sais plus le monde.
« Vous êtes jeune encore et vous devez savoir
« Quels vœux et quels désirs cet enfant peut avoir ;
« Il faut les deviner, il faut les satisfaire.
« Hélas ! pendant long-temps, moi j'ai voulu le faire !
« Seule, je l'ai tenté, mais de sévères voix
« Sur moi cruellement ont parlé quelquefois.
« Quand j'appelais ici les concerts et les fêtes,
« Mêlant mes cheveux gris parmi de blondes têtes,
« On se riait de moi ! Vous, il faut le sauver.
« S'il veut jouer, qu'il joue... Aime-t-il une femme
« Indigne, il peut l'aimer : malgré sa vie infâme,
« S'il veut me l'amener, je la recevrai bien :
« Veut-il du luxe ? hélas ! qu'il prenne tout mon bien.
« Donnez-lui, quoi que soit ce que son cœur envie,
« Un amour qui lui fasse au moins aimer la vie !
« Lui faut-il que je meure... eh ! je mourrai bientôt...

« — Non, je le sauverai, » répondis-je. Ce mot
N'était pas prononcé qu'un bruit épouvantable
Vient nous glacer tous deux d'une crainte effroyable.
Je cours, et, dans sa chambre, étendu sur son lit,
Mis avec soin, vêtu de son plus bel habit,
Le jeune homme gisait, la tête fracassée !!!
Je cherche, pour savoir la funeste pensée
Qui, si jeune, lui fit désirer le tombeau,
Et je trouve un papier rangé près d'un flambeau,
Et j'y lis ces seuls mots, sous le sang que j'essuie :
« Je meurs, pardonnez-moi, ma mère, je m'ennuie. »

Oh! barbares enfans, que si le lendemain
Vous eussiez près de moi parcouru le chemin
Où marchaient les cercueils du fils et de la mère,
Vous auriez pour mourir la main bien moins légère.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

TABLE DES MATIÈRES.

